Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/v6revuedeparis1841brux

REVUE

DE PARIS.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

ADOLPHE WAHLEN ET COMPAGNIE.

REVUE

DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1841.

TOME SIXIÈME.

JUIN.

Bruxelles,
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE FOSSÉS-AUX-LOUPS, N° 74.

1841

HISTOIRE DE LA FORMATION

DE

LA LANGUE FRANÇAISE.

PAR M. J. J. AMPÈRE.

Ménage, qui alliait l'esprit à l'érudition, ce qui est rare, s'était épris d'une telle ardeur pour la philologie, que cette science fut sa plus constante et sa dernière passion. On raconte même que, pour travailler à cette alchimie des mots, il se cachait comme les adeptes du grand œuvre, inquiet, ombrageux, ne confiant ses desseins à personne, et surtout aux savants, dont la jalousie, à ce que dit la préface du *Dictionnaire Étymologique*, « va souvent jusqu'à la bagatelle. » Je comprends, sans le partager toutefois, cet enthousiasme philologique, car il y a dans l'étude des langues plus d'un mystère qui intéresse tout à la fois la philosophie et l'histoire. D'où vient la parole? Est-ce une révélation? Le suprême auteur des choses nous l'a-t-il donnée comme le chant aux oiseaux? Est-ce le résultat de l'effort, de l'industrie, et l'homme s'est-il élevé par la recherche du cri jusqu'au langage? Faut-il croire, comme la Genèse l'enseigne et comme M. Nodier le pense, qu'à défaut d'une syntaxe toute faite, Dieu avait mis du moins dans Adam la faculté d'imposer instinctivement des noms aux choses

et de trouver des mots pour exprimer les idées à mesure qu'elles se développent? Il y a là pour les penseurs matière à plus d'un rêve, et les plus grands penseurs ont rêvé. Les philologues ont feuilleté les lexiques. On a médité, annoté, la grammaire des Hurons et des Hottentots; on a découvert la langue primitive, soit dans le département des Basses-Pyrénées, soit en Basse-Bretagne, et le mystère ne s'est pas éclairci. Mais, sans remonter à la création pour soulever le voile qui couvre toutes les origines, que de questions encore, irritantes par leur obscurité même, naissent de l'étude de ces langues, telles que nous les ont apprises nos livres et nos nourrices! La curiosité du reste est éveillée depuis longtemps. Sept cents ans avant Jésus-Christ, le roi Psammétique, tout en bâtissant des pyramides, faisait, comme Court de Gébelin, des expériences sur l'histoire naturelle de la parole. L'antiquité, les premiers siècles de la décadence, depuis Varron jusqu'à Isidore de Séville, nous ont légué quelques monuments philologiques d'un intérêt véritable. Quant au moyen âge, il se contente de savoir que la diversité des langues date da la tour de Babel. Charlemagne est à peu près le seul grammairien de ces temps barbares, et il faut arriver jusqu'à la renaissance pour retrouver la philologie. Mais alors, c'est vraiment l'âge d'or. Comme les dames du moyen âge, la linguistique a d'amoureux champions qui brisent des lances en son honneur. A dater des Lascaris, c'est une science régulière et constituée qui se transmet et qui attire à ses spéculations des esprits éminents. Luther laisse reposer la plume de l'hérésie pour l'origine des noms propres allemands. Scaliger, ce matamore de la syntaxe, oublie la généalogie des princes de Vérone en écrivant sur la linguistique comparée quatre-vingts livres heureusement perdus, et Leibnitz, le grand Leibnitz lui-même, se détourne de la Théodicée pour les *Collectanea etymologica*. Chaque peuple a sa pleïade philologique; parmi les hommes du passé dont elle se souvient, la France a Budée, Henri Étienne, Ménage, MM. de Port-Royal, et parmi les modernes qu'on aime à citer, Raynouard, M. Nodier et M. Ampère, que son récent travail place au premier rang de nos philologues.

L'*Histoire de la formation de la langue* n'est point une œuvre isolée, sans antécédents et sans relations. Elle forme la

transition nécessaire entre l'*Histoire des lettres avant le douzième siècle*, et l'*Histoire comparée de la littérature française au moyen-âge*. Mais où commence, où finit le moyen âge? M. Ampère en pose fort judicieusement les limites dans une introduction substantielle et qui atteste, par sa rapidité et sa précision même, un vaste trésor d'études amassé depuis longtemps, et dans laquelle sont exposées les vicissitudes de notre littérature, depuis le moment où la langue vulgaire commence à devenir son organe. Le moyen âge pour M. Ampère, c'est l'époque comprise à peu près entre le XIIe et le XVe siècle. Il y a là une civilisation à part, qui a son mouvement ascensionnel, son apogée et son déclin. Les preuves ne font pas défaut. On trouve en effet entre ces dates extrêmes une littérature, un art original et complet, un monde politique tout à fait distinct. Dans les lettres, Thibault de Champagne, et le Roman du Renart; dans l'art, l'architecture ogivale; dans le christianisme, saint Bernard et le mysticisme; dans les mœurs publiques, la chevalerie; dans le gouvernement, la royauté; dans la société civile, le peuple. A part le peuple et la royauté qui grandiront encore dans les âges suivants, les éléments divers qui constituaient cette société ne tarderont pas à se dissoudre et à s'altérer, et dès le XIVe siècle apparaissent les premières lueurs de la civilisation moderne. Des astres nouveaux se lèvent à l'horizon, et l'esprit cherche des voix inconnues, comme Colomb va chercher d'autres mondes.

Dans cette France du XIIe siècle qui va rompre sans retour avec les dernières traditions du monde antique, dans ce peuple morcelé qui travaille à s'agréger, deux langues sont en présence, l'une dégénérée, usée par l'âge, profanée par toutes les invasions, l'autre enfant et ne sachant que bégayer, toutes deux rivales, et, malgré leur barbarie, organes également actifs et puissants. La langue latine, comme les monuments romains, devait subir de tristes dégradations. Les rois Sicambres l'outrageaient tout en la respectant, et je doute fort, quoi qu'en dise Fortunat, que Charibert fût très-renseigné sur le thème. L'église elle-même lui prodiguait l'insulte; la grammaire était abreuvée de fiel, et le grand pape Grégoire Ier prêchait le mépris de toute règle. « Que m'importent, disait-il, le solécisme et le barbarisme, l'hiatus ou le régime? Je ne m'inquiète pas

de si peu, et je regarde comme indigne de plier la parole divine aux lois de Donat. » L'exemple du saint père ne fut que trop bien suivi. On disait au IXe siècle, dans la formule du baptême : *Ego te baptiso in nomine patriâ filiâ et spiritus sancti.* Heureusement pour la syntaxe, les casuistes s'alarmèrent, et l'on en revint au génitif, dans la crainte que le barbarisme, en invalidant le sacrement, n'entraînât la damnation. L'église néanmoins, tout en méprisant Donat, imposait sans partage, dans les choses du dogme, l'usage du latin, comme elle plaçait des vitraux sombres aux nefs des cathédrales pour éteindre les clartés trop vives. La théologie dogmatique, afin d'esquiver l'interprétation individuelle, repoussa toujours la langue vulgaire. La théologie polémique et la prédication l'admirent quelquefois, mais rarement, et lorsqu'il y avait nécessité absolue de s'adresser à la foule ignorante. La philosophie, si longtemps vassale de l'Église, semblait redouter comme elle l'idiome populaire, et pour la première fois en France elle parle français lorsqu'elle pense librement avec Descartes et qu'elle s'adresse au bon sens et à la raison de tous. Quant à l'histoire, elle est fidèle à la langue du pays, et sa prose, épique dans Villehardouin, naïve dans Joinville, a gardé, malgré ses rides, une verdeur et une grâce qui nous charment encore. Dans la poésie, le latin se maintient un certain temps auprès de la langue usuelle et se confond avec elle. On connaît les épîtres farcies et la chanson que répétaient les écoliers de Paris lors du départ d'Abélard. Mais la lutte est bientôt décidée, et le dactyle, vaincu sans appel, va se réfugier, pour n'en plus sortir, au collége de Navarre. Dès lors la poésie, accessible à tous, court les rues et les châteaux : elle s'inspire confusément de tous les grands souvenirs, de tous les événements qui remuent le monde, de tous les sentiments humains, de toutes les croyances. Elle chante, pour les défigurer, les traditions historiques. La sébille d'une main et le chapelet de l'autre, elle célèbre la Vierge et les saints, mais sans souci du martyrologe, et mêlant tour à tour le roman à la légende, la dévotion au cynisme et à l'ironie, elle évoque les ombres épiques de l'antiquité, Alexandre et le roi Priam. Mais hélas! qu'est devenue l'inspiration, qu'est devenue la vérité dans cette résurrection barbare? Le héros macédonien n'est plus le vainqueur d'Arbelles, le fils glorieux

de Jupiter ; c'est un chevalier errant qui va pêcher des perles au bord de la mer sous une cloche de verre, un astrologue qui voyage dans le ciel monté sur un griffon. L'histoire s'altère et se dégrade comme l'art, et Mahomet est changé par les trouvères en cardinal romain. C'est une nuit profonde, mais cette nuit a ses éclairs ; et la poésie, qui est éternelle comme l'amour, comme la douleur, éclate encore çà et là dans ses œuvres imparfaites, et se dégage à travers les aspérités de la forme. Les deux langues qui se partagent la France ont chacune leur génie propre. Au midi, les fleurs de l'esprit, les langueurs de la passion, l'idéal de la vie, et quelquefois l'aspiration mystique ; au nord la verve incisive, la gaieté cynique, le sentiment triste et railleur des réalités humaines ; au midi la poésie féodale, au nord la poésie bourgeoise, qui reste le plus souvent au niveau de la chronique scandaleuse des petites villes. M. Ampère, dont la critique est toujours sévère et continue, me paraît avoir jugé cette poésie avec une remarquable sûreté de coup d'œil. Il a vu dans ces débris de la pensée d'une société barbare des essais généralement dépourvus du sentiment réel de l'art, sentiment qui ne se révèle d'ailleurs au moyen âge, complet et achevé, que dans l'architecture. Les cathédrales seules sont de véritables monuments ; on ne trouve à leur pied que des masures, et les poëmes, dépourvus d'ornements, ressemblent à ces salons féodaux qui avaient pour tous meubles de luxe un banc et une cage, comme cela se voit dans les vignettes du *très-chevaleureux comte d'Artois*.

L'histoire de cette littérature, telle que l'a conçue M. Ampère, telle que nous la promet le tableau rapide qu'il en trace dans son introduction, est une œuvre aussi vaste que neuve. Il fallait d'abord faire connaître la langue qui lui a servi d'instrument. Des renseignements nombreux étaient amassés depuis longtemps pour l'histoire de cette langue. Mais que d'erreurs et même que de réjouissantes folies ; car il est à remarquer que toute science a ses fous, et pour sa part la linguistique en fournit un contingent assez nombreux, entre autres le Hollandais Bekan, qui fit un gros livre pour prouver que la langue du paradis terrestre est le flamand d'Anvers. Dans les travaux les plus sérieux eux-mêmes, que de faux systèmes encore ! Bochart retrouve le phénicien dans toutes les langues, dans presque

tous les mots. Henri Étienne est attaqué d'hellénisme. Puis vient la manie des origines hébraïques; *babil* est la traduction de Babel, et *brioche* a sa racine dans l'hébreu. Que faire donc pour se retrouver dans ce dédale? Contrôler sévèrement tout ce qui a été dit, se défier de l'attrait des découvertes, vérifier la migration des mots par la migration des peuples, les rapports des langues par les rapports de la politique et des conquêtes, étudier les mœurs, les institutions, pour noter les transformations qu'un mot peut subir dans ses acceptions diverses, et surtout, sous peine d'être incomplet et exclusif, connaître à fond toutes les langues qui se sont fait de mutuels emprunts.

C est ainsi qu'a procédé M. Ampère, il a soumis à un contrôle sévère toutes les opinions émises avant lui; il a écarté de chaque système ce qu'il avait de faux ou d'exagéré; il a étendu, rectifié les découvertes des philologues qui l'ont précédé dans les mêmes études, et ajouté des vues nouvelles aux notions successivement acquises par les esprits positifs. M. Ampère, qui procède toujours d'après la vraie méthode scientifique, pose d'abord par des exemples empruntés aux idiomes les plus divers de la grande famille indo-européenne, les principes généraux de la transformation des langues, transformation qui, dans le passage des langues anciennes aux langues modernes, s'est accomplie chez presque tous les peuples d'une manière semblable et en vertu des mêmes tendances. Ces principes une fois posés, l'auteur les applique avec une rigueur extrême aux langues néo-latines, et par le détail ses assertions se confirment et se vérifient exactement. La grammaire, la loi organique, l'occupe d'abord. Il suit avec une science tout académique l'altération progressive du latin antique, altération qui s'opère par la contraction des mots, la suppression des désinences, la confusion des cas. L'analyse approfondie de tous les éléments de la syntaxe amène M. Ampère à conclure que la grammaire française est sortie tout entière de la grammaire latine, et qu'il n'est aucune de ses formes dont une forme latine ne soit le principe. Ainsi se trouve détruite cette assertion souvent répétée que la conquête germanique a donné naissance à notre langue. Ainsi se trouve détruite l'hypothèse chancelante de M. Raynouard, qui affirme l'existence d'une langue romane primitive,

intermédiaire entre le latin et les langues modernes, et qui serait, suivant lui, l'idiome employé par les troubadours. Après avoir combattu M. Raynouard du point de vue exclusif de la philologie, M. Ampère le combat encore par les faits, et se demande comment une langue unique aurait pu se conserver au milieu du morcellement de l'Europe, quel pouvoir l'eût imposée aux divers peuples, quelles autorités littéraires en eussent gardé le dépôt.

La partie du livre qui traite du vocabulaire n'est ni moins savante ni moins curieuse. Il y a là encore d'immenses recherches, une érudition vraiment inépuisable, et ce qui est plus difficile à rencontrer, une saine critique philosophique. Dans cette histoire de la filiation des mots, la question des étymologies se présente la première; mais la science étymologique n'est-elle point justement décriée? Il faut donc la réhabiliter par la méthode, et avant d'affirmer poser les bases de la certitude. Premier principe : la simple dissemblance des mots ne doit rien faire préjuger sur la question de leur origine. « Ainsi, dit M. Ampère, *amouran* a, en tartare mantchoux, un sens qui n'est point éloigné d'amoureux; faut-il conclure de là que les Mantchoux aient donné ou emprunté aux Romains le nom de l'amour? » N'y a-t-il point entre les sons comme entre les visages des hasards de ressemblance? Second principe : l'extrême dissemblance des mots ne doit rien faire préjuger contre leur parenté. Ceux qui diffèrent le plus par le son peuvent être liés par une provenance étymologique incontestable. Il faut donc chercher un autre guide que la simple analogie; il faut surtout, pour connaître l'origine d'un mot, connaître son histoire; et comme le français est une langue néo-latine, cette histoire pour le français se compose de deux époques : le passage du latin à la langue vulgaire primitive, et la transformation que celle-ci a subie pour arriver à la langue moderne. M. Ampère, fidèle à cette excellente méthode, étudie donc successivement le passage du français au latin, la transformation du vieux français dans le français moderne, l'altération du sens, les circonstances qui ont présidé à la formation des mots, les mots dans leurs rapports avec les idées, la confusion des sons.

Une telle étude pourra peut-être paraître aride, même aux esprits curieux qui n'ont point, pour la linguistique, une voca-

tion toute spéciale ; elle n'est pas sans attrait cependant, et l'on s'intéresse aux destinées de cette belle langue comme à la fortune du grand peuple qui l'a parlée. On juge en effet les nations par le langage, comme les hommes par la conversation ; le caractère, le climat même se reflètent dans l'idiome. Les langues sont musicales, chantantes, vives, sous un beau ciel, tristes et gutturales sous un ciel âpre et nébuleux ; puis dans chaque langue, chaque mot a son histoire : les uns meurent sans retour avec la génération dont ils servaient la pensée ; les autres laissent en mourant un écho qui se prolonge, ou revivent après transformation, comme les âmes de Pythagore, dans une condition nouvelle. Suivez leur généalogie, que de fortunes diverses ! Ils passent tour à tour de la noblesse à la roture, de la roture à la noblesse ; ils changent de sexe ou se mésallient. Ainsi *sade*, qui voulait dire doux et qui a péri dans son acception première, s'unit, pour laisser trace, à *mal*, son contraire, *mal* se change en *mau*, et de cet accouplement naît *maussade*. Souvent, comme l'homme, comme le peuple qui vieillit, le mot perd son énergie première. *Étonné* signifiait, dans l'origine, frappé de la foudre, où tout au moins étourdi par le bruit du tonnerre ; cette métaphore fut employée pour exprimer l'état d'engourdissement où jette la surprise, et par suite, étonnement est devenu simplement synonyme de surprise. Quelles sont donc les lois qui président à cette altération ? et comment, se demande M. Ampère, par le fait seul du temps, les mots prennent-ils une acception de moins en moins élevée, souvent même de plus en plus fâcheuse ? Le mot *fille* et quelques-uns des synonymes qui l'ont suivi dans sa dégradation sont un exemple de cet abaissement. Il en est de même de *bonhomme* qui signifiait, au moyen âge, magistrat, citoyen éminent. Tel mot qui a fait, ainsi que l'eût dit M. de Vaugelas, les délices de la cour, oserait à peine aujourd'hui se montrer dans les halles ; pourquoi ? c'est que l'idée et le mot qui l'exprime s'use par le frottement ; c'est que l'altération du sens correspond à un changement dans les mœurs, et que la langue en est la plus fidèle image.

En suivant les mots dans leurs migrations et pour ainsi dire dans le croisement de leurs races, on reconnaît encore qu'ils sont soumis aux plus bizarres modifications. Lorsqu'il y a ri-

valité, voisinage, et par cela seul antipathie entre deux peuples, lorsqu'il y a eu conquête, un grand nombre de mots, en passant d'une nation à l'autre, subissent une acception défavorable. *Buch*, en anglais *book*, a donné naissance à *bouquin*, livre sans valeur ; de *ross*, nom poétique du cheval, nous avons fait *rosse;* de *herr*, seigneur, nous avons fait *hère*, pauvre diable Telle est même l'influence des haines nationales sur le langage, qu'une foule de dénominations injurieuses ont pour unique origine des noms de peuples qui ont fini par être pris pour des noms de vices ; Juif, Arabe, sont restés des mots insultants ; Anglais au xve siècle signifiait créancier impitoyable ; ce mot a même gardé de nos jours cette acception dans l'argot des habitués de Clichy.

L'étude des circonstances particulières qui ont présidé à la formation de certains mots n'offre pas moins d'intérêt ; mais il faut ici, pour ne point s'égarer, une singulière érudition de détail. *Persona* vient de *per* et de *sonare*, résonner à travers. Comment retrouver là l'origine du mot personne, individu, et quel vaste champ pour les spéculations étymologiques, si l'on ignore que le mot *persona* a été dans l'antiquité appliqué au masque des acteurs ! Comment expliquer le mot *coq à l'âne* ou le mot *liard*, si l'on ne sait le conte populaire du coq, de l'âne et du chat, ou si l'on n'a point lu dans Ménage que Liard est le nom de l'inventeur de cette monnaie? Théodore de Bèze même n'a-t-il point fait dériver le mot *huguenot* du roi *Hugon*, personnage mystérieux qui rappelait aux environs de Tours le grand veneur de Fontainebleau, faute de s'être souvenu qu'*eidgnoten* en bas allemand signifie confédérés ? Pour comprendre le mot *bonne aubaine* ou le dicton *adresser une mercuriale,* il faut remonter à l'histoire des droits de la royauté, à l'histoire des parlements. Il faut se placer au sein des idées barbares pour saisir les acceptions diverses du mot *merci* et traverser tour à tour les mœurs germaniques, les mœurs chevaleresques et les mœurs chrétiennes.

En dernière analyse, on est vite amené, par la recherche des étymologies, à conclure que l'immense majorité des mots français a une origine latine, et que le fond du vocabulaire comme la grammaire est entièrement latin. « Cependant, dit M. Ampère, à cette source féconde de notre langue sont venus se

joindre des affluents qui l'ont grossie. » La langue des Ibères, des Celtes, le grec, qui fut longtemps populaire dans la Gaule méridionale, l'allemand, l'arabe, nous ont donné tour à tour quelques éléments lexicographiques. Les croisades, le commerce et ce courant d'idées qui flotte entre tous les peuples, ont mis la France en rapports plus ou moins directs avec le monde extérieur du moyen âge, avec ce monde même de l'Asie dont elle savait à peine le nom. Mais où retrouver le fil de ce labyrinthe? « Il faut consulter, avant tout, la vraisemblance historique, se demander s'il est possible ou même probable que tel mot vient de telle langue; ne repousser absolument aucune source étymologique, se défier de celles dont il est historiquement difficile de faire dériver la langue française, et surtout ne s'engouer d'aucune. « Rien de plus judicieux; et ici encore, comme toujours, M. Ampère applique la loi qu'il a posée lui-même avec une sagacité critique et une rectitude de science et de raison qui laisse peu de place au doute.

Après avoir constaté, comme un fait hors de toute suspicion, la parenté des langues indo-européennes, M. Ampère assigne au sanscrit la place qu'il doit tenir dans l'étude étymologique du français; il compare un certain nombre de racines sanscrites aux dérivés latins, aux dérivés français et à certains mots celtiques qui n'ont d'explication que dans la langue des Védas. L'analogie est incontestable; mais comment se fait-il que l'idiome antique et sacré qui fut sur les bords du Gange la langue de la science et de la prière, ait laissé sur le sol gaulois des éléments bien dispersés sans doute, mais vivants encore, et qui gardent, au milieu de tant de décombres, leur physionomie première? C'est un mystère qu'il est important de signaler, mais qu'il semble impossible d'approfondir. M. Ampère ne le tente pas, et il a raison, car en semblable matière on arrive vite à la famille de Japhet; il faut donc passer en courant devant le sphinx, sans s'arrêter à ses énigmes. Comment se fait-il encore que l'idiome des habitants primitifs de notre France ait laissé parmi nous si peu de traces? Quelques lettres recueillies par les bénédictins dans *la diplomatique*, quelques radicaux dans les noms des lieux, des fleuves et des montagnes, voilà tout ce qui reste de l'idiome gaulois, *etiam periere ruinæ*. Cette langue dont la rudesse effrayait Martial était déjà

morte et morte sans retour au temps de l'évêque de Crémone, Luitprand, comme le témoigne cette phrase : *Quæ autem eis ante natalis fuerat lingua ignoratur*. Mais ici le mystère est transparent ; c'est le résultat de la conquête. Rome ouvrait ses temples aux dieux des vaincus ; elle fermait son vocabulaire à leurs mots, et l'idiome gaulois disparut de la Gaule, comme l'idiome carthaginois de l'Afrique, sous le constant et implacable effort de l'administration romaine, qui voulait, suivant l'expression de Rutilius, ne faire qu'une ville de l'univers entier. Ainsi, quoi qu'en ait dit Bullet, qui s'est trompé avec une patience et une science surprenante, il reste démontré à M. Ampère que le celtique, à part les noms qui tiennent au sol, n'a laissé à la langue moderne qu'un héritage vraiment insignifiant.

Les dérivés grecs sont plus nombreux ; mais il faut distinguer. Doit-on faire entrer dans l'inventaire étymologique de notre langue les emprunts de la terminologie scientifique moderne ? Non certes. Il restera donc trois classes de dérivés grecs : les dérivés directs, et le nombre en est fort restreint, qui ont été importés dans le midi de la Gaule par les colonies phocéennes ; ceux qui ont passé jusqu'à nous par l'intermédiaire du latin antique, comme *héros* de ἥρως, poëme de ποίημα, ou par l'intermédiaire du christianisme, comme *synode* de σύνοδος, *cimetière* de κοιμητήριον ; d'autres enfin qui ont été introduits par suite des communications avec l'empire grec au moyen âge, tels que μύσταξ, *moustache*.

Quant aux idiomes germaniques, ils forment une partie notable du vocabulaire français. Après le latin, mais à une grande distance, ce sont eux qui ont donné le plus de mots à notre langue. M. Dietz porte à mille environ le nombre des mots français qui correspondent à un mot allemand, et M. Ampère ne croit pas ce nombre exagéré. Mais de ce qu'un mot se rencontre en français et en allemand, il ne faut point se hâter de conclure que le mot français dérive du mot allemand, et sous peine d'erreur il faut se rappeler que les langues germaniques ont de bonne heure grossi leur patrimoine des richesses latines. Il y a surtout un fait remarquable dans les emprunts que notre langue a faits à l'Allemagne, c'est que le caractère âpre et sauvage des vieilles sociétés tudesques se peint dans les mots qu'elles nous

ont donnés avec une fidélité qui ne se trouve que là. Ce sont des termes de guerre, et sauf quelques rares exceptions, des mots qui expriment la haine, la colère, la mélancolie.

Les Anglais nous ont prêté un grand nombre de termes de marine, les Italiens plusieurs termes d'art; les Hongrois nous ont donné *hussard*, les Turcs *bazar*, les Persans *tapis*, les Chinois *thé*, les Caraïbes *tabac;* mais ce ne sont là que des interpolations sans importance, et qu'il suffit de noter pour mémoire. Les mots arabes méritent plus d'attention ; ils attestent la grande influence scientifique des Arabes, la priorité de leurs connaissances chimiques, médicales et astronomiques, et leurs rapports fréquents avec l'Europe chrétienne. *Amiral, cramoisi, magasin, chiffre, mesquin, caraffe, chiffon,* sont des mots arabes. Le mot *caffard,* employé pour désigner un faux dévot, est dérivé de *kafir*, impie, blasphémateur, nom que les musulmans donnent aux infidèles, et qui, parmi nous à été appliqué aux hypocrites, comme pour témoigner tout l'odieux de la duplicité en matière de croyances. Le nom français des médecins du moyen âge, *mire,* maître, qui vient d'*émir*, seigneur, est un témoignage de la haute renommée des médecins arabes.

Après avoir examiné la formation des noms propres, mais rapidement, parce que la question a vieilli, depuis Gilles-André de La Roque jusqu'à Eusèbe Salverte; après avoir montré comment les noms aristocratiques se sont formés du nom de la terre, les noms bourgeois des professions, les noms rustiques des localités (Dupré, Dumont, de Launay), comment au moyen âge l'avilissement du peuple se trahissait dans ses noms même, *Jean Brise-Miche*, *Jean qui boit de l'eau*, etc., M. Ampère étudie les dialectes et les patois considérés dans leurs rapports avec la formation de la langue. Il est à regretter que M. Ampère n'ait donné que peu de développement à cette partie de son travail ; espérons qu'il nous dédommagera dans l'histoire des vicissitudes de la langue, car les patois offrent, sous le point de vue linguistique et historique, un intérêt véritable. Le peuple en effet reste fidèle au passé tout en l'ignorant; il parle la langue de ses pères comme il croit aux sorciers, comme il a peur du diable. N'est-il pas curieux par exemple, pour un Picard qui lit Froissart, de retrouver souvent dans le récit du

chroniqueur la langue du berger ou de l'adjoint de son village? N'est-il pas singulier de retrouver dans un faubourg de Dieppe une corruption du patois vénitien, un idiome à part qui n'a rien pris à sa patrie adoptive, et dans un faubourg de Saint-Omer le flamand du xve siècle? Que de curiosités sont de la sorte enfouies dans nos provinces, qui fourniraient à l'Institut de savants mémoires, et qui donnent à peine quelques pages fort incomplètes et justement dédaignées à l'annuaire du département, ou aux publications de la société d'agriculture du lieu. Pour cette étude, d'ailleurs, il faut se hâter. La protestation de M. Nodier ne sauvera pas les patois qui s'en vont, proscrits et traqués de par le conseil royal, et bientôt, quand tous les Français sauront lire, Noël et Chapsal règneront sans partage dans les quarante mille communes.

Le chapitre que M. Ampère consacre à l'histoire de la prononciation n'est pas un des moins curieux du livre; et quoiqu'il soit difficile de retrouver après tant de siècles, sous la lettre morte, un écho sonore de la voix, l'auteur est parvenu cependant à rendre aux voyelles et aux consonnes du moyen âge la vie et la parole. M. Ampère pense, et ses inductions me semblent très-plausibles, que l'ancienne prononciation était plus pleine, moins contractée, qu'elle se rapprochait davantage de la prononciation latine; que dès le xiie siècle on n'écrivait pas toutes les lettres qui se disaient dans les mots, et qu'il y avait une orthographe de convention, ou plutôt une orthographe étymologique. Il est d'ailleurs probable que nos aïeux ne se préoccupaient guère de l'harmonie, et qu'ils avaient gardé dans la parole quelque chose de la rudesse et de l'âpreté de leurs mœurs, ce qui fit dire à un troubadour : *Ils parlent comme porcs grognent.*

Ainsi, pour donner complète et définitive l'histoire philologique de notre langue, M. Ampère a traversé, depuis le Gange jusqu'au Tibre, le monde antique. Il a relevé dans les décombres du moyen âge les débris grecs, romains, celtiques, et en remuant dans cette fouille profonde toutes les couches d'alluvions successivement amoncelées sur la Gaule, il est descendu jusqu'aux terrains primitifs. Sous le rapport de la science lexicographique, M. Ampère n'a rien à envier aux Allemands, et en se condamnant ainsi à des questions de syntaxe et de rudi-

ment, il a fait, on peut le dire, une œuvre véritable d'abnégation. Initié aux plus lointaines origines de notre littérature, à la science approfondie des langues, il a toujours pu juger sûrement par sa propre autorité, et justifier, éclairer l'histoire des mots par l'histoire des mœurs, de la politique et des idées. Raynouard s'était enfermé dans la France du midi ; M. Ampère a vu la France tout entière, et, dans l'analyse de cette mystérieuse génération du langage moderne, il a répandu autant de lumière, autant de certitude, que la curiosité la plus exigeante et la science la plus étendue en peuvent souhaiter. Les livres de cette portée et de cette conscience sont de jour en jour plus rares; car il en est de l'érudition comme de la littérature : elle s'est vulgarisée, et, en tombant dans le domaine public, elle est devenue banale et industrielle. C'est aujourd'hui le refuge des médiocrités laborieuses, comme autrefois le cloître était l'asile des femmes déshéritées. A part quelques livres d'élite, et qui dureront, les uns par la pensée, les autres par la forme, quelques-uns même par la pensée et la forme réunies ; à part quelques mémoires où vivent encore les traditions des érudits du XVIIe siècle, que restera-t-il de ce flot de publications qui nous inonde? Défions-nous un peu de cette vanité qui nous pousse à croire en toutes choses, même en érudition, au progrès indéfini. L'école des chartes devait faire oublier les bénédictins, et l'école des chartes a donné M. Capefigue. Ruinart, Baluze, dom Bouquet, ont-ils des rivaux sérieux parmi messieurs les publicateurs modernes? Je le souhaiterais pour l'honneur de la science française ; mais, par malheur, on se souvient de certaines manières d'écrire le latin qui rappellent l'*agreabilis* d'un spirituel collègue de MM. Flourens et Ancelot, et la comparaison est loin de tourner à l'avantage des paléographes. C'est une tactique assez générale aujourd'hui, d'affecter pour tous les travaux antérieurs un dédain superbe, de louer les vivants pour en être loué, et de mépriser les morts tout en recueillant leur héritage. Que d'honnêtes savants de province, que de laborieux bénédictins, ont été de la sorte indignement spoliés sans qu'on ait daigné même rappeler leurs noms ! Que de travaux originaux et neufs ne sont autre chose que de vieux livres époussetés, les enfants, sur papier de coton, des in-folio du vieux temps ! MM. les érudits devraient savoir pourtant que

les statuts des corporations au moyen âge prononçaient la perte du métier contre les maîtres chaussetiers qui taillaient des habits neufs avec de vieux draps. Mais je m'arrête, car la digression m'entraînerait vite aux personnalités, et l'histoire des roueries de l'érudition moderne demanderait plus d'une page.

LOUANDRE.

LES PRÉVENTIONS.

PERSONNAGES.

Ernest Duranton. — Le Colonel Gustave de Beaulieu. — Madame de Levalle, sœur d'Ernest. — Madame Renneterre. — Emma, sa fille.

(La scène se passe à Saint-Germain, dans le château de Mme Renneterre.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME RENNETERRE, ERNEST, EMMA.

Emma examine des cartons posés sur la table, Ernest lit une brochure, Mme Renneterre donne des ordres à un valet au fond.

Madame Renneterre, *au valet.* — Vous avez bien compris, André? La table sera dressée dans le petit salon d'été, et ayez soin que rien ne manque.

(La valet sort.)

Ernest. — Mon Dieu! ma marraine, je suis honteux de tout l'embarras que nous vous donnons, ma sœur et moi, depuis

une semaine que nous habitons votre maison de campagne, et j'ai presque regret, maintenant, d'avoir invité le colonel de Beaulieu à venir y passer quelques jours.

MADAME RENNETERRE. — Pourquoi donc?

ERNEST. — Vous vous donnez tant de peine pour le recevoir.

MADAME RENNETERRE. — Comment! ne mérite-t-il pas tout ce que l'on peut faire pour lui? Un jeune homme charmant... à ce que l'on dit, car nous ne l'avons jamais vu. Puis, l'empereur le protége; il sera bientôt général, baron...

ERNEST. — Oh! c'est un héros! Je lisais là le bulletin de la dernière campagne; il n'est question que de lui. Ce cher Gustave! il a traité les Prussiens comme il me traitait autrefois.

MADAME RENNETERRE. — Vous vous battiez?

ERNEST. — Oh! comme des frères. Nous annoncions dès lors nos vocations respectives d'avocat et de soldat; c'était toujours moi qui avais le dernier mot, et lui le dernier coup. Je ne l'avais pas revu depuis notre sortie du collége, lorsqu'il y a trois jours, en traversant les Tuileries, je heurte un officier en grand uniforme; nous levons la tête en même temps, et nous nous reconnaissons.

MADAME RENNETERRE.—J'espère que nous le garderons quelque temps à Saint-Germain. Nous allons avoir des fêtes dans tous les châteaux voisins, et nous pourrons y conduire le colonel. Il fera danser Emma.

EMMA, *qui a fouillé dans tous les cartons.* — Ah! mon Dieu! mon Dieu!

MADAME RENNETERRE. — Qu'y a-t-il?

EMMA. — J'étais sûre que cela arriverait!

ERNEST. — Quoi donc?

EMMA. — On ne m'a pas envoyé de fleurs pour ma coiffure.

MADAME RENNETERRE. — Ciel!

EMMA. — Regardez.

MADAME RENNETERRE. — Pas de fleurs!

EMMA. — Pas de fleurs!

ERNEST. — Ah ça! mais c'est donc un bien grand malheur?

EMMA. — Si c'est un grand malheur, monsieur? Mais je ne pourrai pas aller ce soir au bal chez le sénateur.

ERNEST. — Pourquoi donc? Vous mettrez des plumes, ou les diamants de votre mère.

MADAME RENNETERRE, *se récriant.* — Mes diamants!

EMMA, *de même.* — Des plumes!

MADAME RENNETERRE. — Pour que l'on croie ma fille mariée. A quoi servirait alors de la conduire au bal?

ERNEST. — Ah! j'entends. Les fleurs sont une enseigne.

EMMA. — O mon Dieu! Une fête où je me promettais tant de plaisir!

MADAME RENNETERRE. — Où il devait y avoir une foule de jeunes officiers supérieurs, d'excellents partis!

EMMA, *d'un ton pleureur.*—Encore, si j'étais veuve... j'aurais pu mettre un turban.

ERNEST. — Ah! pauvre enfant, qui n'a pas le bonheur d'être veuve!

EMMA. — Et dire que je n'ai même pas apporté ma parure de perles!

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME DE LEVALLE.

MADAME DE LEVALLE. — Ah! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

MADAME RENNETERRE. — Ah! madame de Levalle!

MADAME DE LEVALLE, *donnant la main à Ernest.* — Bonjour, frère! (*A Emma.*) Vous avez besoin de perles pour ce soir, ma belle; je vous donnerai les miennes.

EMMA. — Se peut-il?

MADAME RENNETERRE, *Embrassant Mme de Levalle.* — Ah! chère Agathe, quel service!

EMMA. — Mais vous-même... pour ce bal...

MADAME DE LEVALLE. — Chez le sénateur? Je n'irai pas.

MADAME RENNETERRE. — Est-ce vrai?

ERNEST. — Ignorez-vous qu'il est l'ennemi personnel de ma sœur?

MADAME RENNETERRE. — Comment cela?

ERNEST. — Il passe pour avoir conseillé à l'empereur son di-

vorce, pour y avoir travaillé, et vous savez qu'aux yeux d'Agathe c'est un crime.

Madame de Levalle. — Eh bien ! quand cela serait? Mon antipathie ne serait-elle point justifiée par ma reconnaissance pour cette bonne impératricé Joséphine, qui fut la meilleure amie de notre mère, et qui, aux plus beaux jours de son pouvoir, se l'est rappelé ?

Ernest. — Oh ! sans doute. Mais tu pousses cela si loin, que tu ne peux même entendre prononcer le mot de divorce, et que tu as pensé te brouiller avec moi parce que je le défendais.

Madame de Levalle. — Mon Dieu ! sans cette cause même, j'aurais refusé l'invitation de ce soir. Je suis guérie de l'amour du bal pour longtemps.

Madame Renneterre. — Vous ?

Madame de Levalle. — Le souvenir de celui de l'ambassade d'Autriche est encore trop récent pour moi. Je crois toujours voir les flammes, entendre les cris. Et quand je me rappelle tant de victimes que la mort est venue saisir là, le front joyeux et couronné de fleurs... Oh ! la seule idée d'une fête me fait froid jusqu'au cœur.

Emma. — Mon Dieu ! cela me ferait le même effet si j'y pensais; mais je n'y pense pas.

Madame de Levalle, *souriant.* — L'oubli est la sagesse de votre âge, chère Emma. Mais moi, je me rappelle le danger auquel, il y a un mois à peine, nous avons échappé par hasard, sans savoir comment; car aucune de nous ne pourrait dire qui l'a retirée des flammes.

Emma. — Oh ! certainement; nous avions toutes deux perdu connaissance, et quand nous sommes revenues à nous, nous nous sommes trouvées loin de l'incendie.

Ernest. — Et c'est alors que je vous ai retrouvée. Oh ! c'est une nuit, celle-là, que je n'oublierai point non plus. Mais parlons d'autre chose, je vous en prie. J'ai peur des conversations sérieuses; j'aime à mener la vie comme un plaidoyer, vivement, bruyamment, et sans penser. D'autant que nous attendons un hôte auquel il faut faire bon visage.

Madame de Levalle. — Le colonel de Beaulieu? Je suis curieuse de le voir, car je ne le connais point; je sais seulement que c'était ton meilleur ami, ton Pylade.

ERNEST. — Du tout : c'était moi le Pylade; je faisais tous les *pensums*. Lui était l'Oreste, chargé, pour la forme, de la distribution des coups de poing.

MADAME RENNETERRE, *qui a achevé de faire emporter les cartons*. — Ah ! c'était l'annonce de sa bravoure. Dieu ! que c'est beau d'être brave ! Si j'étais ma fille, je ne voudrais jamais épouser qu'un militaire.

MADAME DE LEVALLE. — Quant à moi, j'avoue que j'ai moins d'enthousiasme.

EMMA. — Ah ! vous pensez encore à cet officier que vous avez rencontré chez Mme de Seroulle, et qui vous a tant déplu?

MADAME DE LEVALLE. — Je ne l'oublierai de ma vie; il m'a dégoûtée des héros.

ERNEST. — Je réponds du colonel pour les réhabiliter. Du reste, vous pourrez le juger bientôt, car il ne peut tarder.

MADAME DE LEVALLE, *regardant la pendule*. — En effet, déjà une heure.

MADAME RENNETERRE. — Une heure ! Ah ! mon Dieu ! le colonel va arriver, je me sauve. (*A Emma.*) Et vous, mademoiselle, allez tout préparer pour votre toilette du soir.

EMMA. — Oui, maman.

(Elle sort.)

MADAME RENNETERRE *lui crie*. — Et revoyez vos papillottes. — Je vais donner les derniers ordres. Vous m'excusez, Agathe?

MADAME DE LEVALLE. — Faites, je vous en prie.

(Mme Renneterre sort par le fond.)

SCÈNE III.

ERNEST, MADAME DE LEVALLE.

MADAME DE LEVALLE. — Il paraît que cette bonne Mme Renneterre a des projets sur le colonel.

ERNEST. — Comme toujours. Mon excellente marraine n'a qu'une idée : marier sa fille. Elle va partout, comme le philo-

sophe grec, cherchant un homme ; seulement elle n'a pas de lanterne, ce qui fait qu'elle ne trouve rien.

MADAME DE LEVALLE. — Mais Emma est charmante.

ERNEST. — Comment donc ; de la sensibilité, de la grâce, une naïveté ravissante. C'est un ange... qui danse, car elle danse toujours.

MADAME DE LEVALLE. — Et avec cela une foule de qualités précieuses.

ERNEST. — Et une foule de défauts rassurants.

MADAME DE LEVALLE. — Comment?

ERNEST. — Oh ! il n'y a rien qui m'effraye comme une femme parfaite. On ne sait pas ce qu'elle cache.

MADAME DE LEVALLE. — Mais alors, mon frère, comment se fait-il que tu n'aies point songé à Emma?

ERNEST. — Moi? j'y ai songé.

MADAME DE LEVALLE. — En vérité ?

ERNEST. — Pendant trois jours, avant ton arrivée. Je m'ennuyais, et il n'y a rien de dangereux comme l'ennui. Je me suis demandé si je ne devais pas devenir amoureux. J'ai fait plus ; j'ai tiré ma résolution à la plus belle lettre.

MADAME DE LEVALLE, *riant*. — Quelle folie.

ERNEST. — Du tout ; c'était dans le Code civil : je suis tombé justement au chapitre *Séparation*. Cela m'a fait réfléchir, et je me suis décidé à attendre.

MADAME DE LEVALLE, *sérieusement*. — Tu as tort, Ernest; la liberté qui te séduit aujourd'hui te prépare l'isolement pour l'avenir. Quelque malheureuse qu'ait été pour moi une première épreuve. je le sens, ce n'est que dans une union choisie que l'on peut trouver des joies sincères.

ERNEST. — Bien, ma sœur, voilà précisément ce que je me dis pour toi; aussi je ne pense plus à autre chose qu'à te marier.

MADAME DE LAVALLE, *souriant*. — Oh ! je sais que toute la famille y songe pour moi, qui n'y songe pas assez peut-être. Ma tante, qui est à Paris, vient encore de m'écrire pour ce mariage depuis si longtemps projeté.

ERNEST. — Avec le baron de Massol?

MADAME DE LEVALLE. — Oui ; elle me demande la permission de nous l'amener.

ERNEST. — Mais ce serait déclarer que tu agrées sa recherche, t'engager presque.

MADAME DE LEVALLE. — Sans doute ; aussi, quoiqu'un pareil choix semble en tout convenable, j'hésite.

ERNEST. Et tu as raison.

MADAME DE LEVALLE. — Comment ! mais il y a huit jours à peine que tu me pressais en faveur du baron.

ERNEST. — Il y a huit jours, c'est possible ; mais depuis, je t'ai trouvé un autre prétendu.

MADAME DE LEVALLE. — Bah !

ERNEST. — Et le mariage est arrangé.

MADAME DE LEVALLE. — Sans moi ?

ERNEST. — On te demandera ta signature.

MADAME DE LEVALLE. — Ah ! fort bien. Mais ce prétendu...

ERNEST. — A vingt ans, une position brillante, un esprit distingué, et beaucoup de morts en perspective... ce qu'on appelle des *espérances !*

MADAME DE LEVALLE, *riant.* — Mais ce sont des renseignements de grands parents que tu donnes-là.

ERNEST. Tu en veux de plus intimes ? En voici. Gustave...

MADAME DE LEVALLE. — Ah !

ERNEST. — C'est un joli nom, n'est-ce pas ? Gustave est doux comme un lion apprivoisé, et romanesque comme une pensionnaire qui sort du couvent ; il croit à la sympathie, à la mélancolie, enfin à tous ces contes bleus du cœur dont tu raffoles. Les femmes sont pour lui des fées, des anges ailés. Je suis sûr qu'il te verra des ailes.

MADAME DE LEVALLE. — Et ce phénix ?

ERNEST. — Commande le 4e hussards dans l'armée d'Allemagne.

MADAME DE LEVALLE. — Le colonel de Beaulieu !

ERNEST. — Lui-même, ma sœur.

MADAME DE LEVALLE. — Oh ! je m'en doutais ! je suis curieuse de voir jusqu'à quel point l'amitié peut exagérer. J'espère au moins, Ernest, que tu ne lui as rien dit de tes folles idées ?

ERNEST. — Rien ; mais c'est un projet sérieux. Tu sais combien je t'aime, chère Agathe. Je voulais te trouver un mari dont tu pusses être à la fois fière et heureuse. C'est le ciel, vois-tu, qui nous a envoyé le colonel. Vous êtes les deux êtres que j'aime

le plus. Je veux que vous ne fassiez qu'un, pour vous aimer le double. Aussi je te prie d'écrire dès aujourd'hui à ta tante, pour que M. de Massol ne prenne pas la peine de se déranger.

MADAME DE LEVALLE. — Allons, tout ceci est une plaisanterie.

ERNEST. — Du tout. Je tiens à mon projet, et rien ne m'y ferait renoncer.

MADAME DE LEVALLE. — Le colonel ne peut pas plus penser à moi que je ne pense à lui ; et à moins d'un miracle ! (*Elle passe devant le miroir*). Oh ! je suis horriblement coiffée. (*Avec humeur.*) En vérité, Justine ne sait plus ce qu'elle fait. Mais qui vient là?

ERNEST. — Eh ! c'est lui.

MADAME DE LEVALLE. — Le colonel !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COLONEL DE BEAULIEU.

ERNEST. — Enfin !

LE COLONEL. — Eh ! bonjour, cher ami.

ERNEST, *présentant Mme de Levalle.* — Ma sœur, Mme de Levalle.

LE COLONEL. — Madame...

(Mme de Levalle et lui se saluent ; puis, en levant les yeux l'un sur l'autre, ils s'écrient :)

MADAME DE LEVALLE. — Dieu !

LE COLONEL. — Ciel !

MADAME DE LEVALLE, *à part, en s'écartant.* — C'est lui !

LE COLONEL, *à part, en s'éloignant.* — C'est elle !

ERNEST. — Qu'est-ce donc? (*Au colonel*). Est-ce que tu aurais déjà rencontré ma sœur dans le monde?

LE COLONEL, *d'un ton contraint.* — Je... le crois...

ERNEST, *à Mme de Levalle.* — Comment, tu avais vu le colonel?

MADAME DE LEVALLE. — Il... me semble...

ERNEST, *joyeusement.* — Mais c'est un coup du ciel, alors; la connaissance est toute faite.

LE COLONEL, *bas à Ernest, en lui serrant la main.* — Mon cher ami, il faut que je reparte.

ERNEST. — Hein! qu'est-ce qu'il dit donc?

MADAME DE LEVALLE, *bas à Ernest.* — Si le colonel reste ici, je retourne à Paris.

ERNEST. — Comment! mais que signifie? (*A part.*). Ah ça! mais il faut qu'ils m'expliquent... (*Haut.*) Gustave, écoute-moi.

LE COLONEL. — Pardon, mon ami, je suis, je crois, chez Mme Renneterre; je voudrais la saluer.

MADAME DE LEVALLE, *vivement.* — La voilà dans le parc, monsieur. Par cette porte vous pouvez la rejoindre.

(Elle montre la porte à gauche.)

LE COLONEL. — Mille grâces.

(Il fait un salut cérémonieux à Mme de Levalle, qui y répond de même.)

ERNEST. — Mais non, permets, Gustave...

LE COLONEL, *lui donnant la main.* — Adieu, mon ami.

(Il sort.)

MADAME DE LEVALLE. — Nous en voilà débarrassés.

SCÈNE V.

ERNEST, MADAME DE LEVALLE.

ERNEST, *regardant sa sœur avec stupéfaction.* — Ah çà! qu'est-ce que tout cela veut dire?

MADAME DE LEVALLE. — Cela veut dire que ta merveille, ton phénix, ton lion apprivoisé, est précisément l'officier inconnu que j'avais rencontré chez Mme de Seroulle.

ERNEST. — Eh bien?

Madame de Levalle. — Comment ! Mais je ne t'ai donc pas raconté?

Ernest. — Nullement.

Madame de Levalle. — Imagine-toi que je fus invitée, il y a quinze jours environ, à une soirée que donnait Mme de Seroulle. J'arrivai un peu tard, et je trouvai en entrant les salons déjà remplis. Tu connais l'excellent ton de la société qui les fréquente, j'étais occupée à répondre aux témoignages de bienveillance de chacun, lorsqu'au milieu de cet empressement général mes yeux tombèrent sur un étranger, debout contre la cheminée, et qui n'avait même pas daigné s'apercevoir que quelqu'un venait d'entrer. C'était ton ami.

Ernest. — Il était peut-être occupé.

Madame de Levalle. — Oh! du tout. Il était seul, promenant autour de lui des regards distraits, et tournant à chaque instant les yeux vers la porte. Je ne puis pas souffrir les gens qui regardent toujours vers la porte; c'est un mauvais compliment pour ceux qui sont présents.

Ernest. — A la bonne heure; mais je ne vois pas quel grand crime...

Madame de Levalle. — Attends. J'avais pris mon parti; comme tu peux le croire, sur l'immobilité de ce personnage, pensant que c'était quelque Allemand occupé d'idéologie, lorsque, je ne sais comment, on se mit à parler du divorce.

Ernest. — Ah diable!

Madame de Levalle. — Alors cet homme, qui avait gardé un silence obstiné, se mit à approuver la loi qui légitime ainsi l'inconstance. Tu sais que je ne puis garder mon sang-froid sur cette question; je répondis, comme malgré moi...

Ernest. — Eh bien?

Madame de Levalle. — Eh bien! la simple politesse eût voulu que le colonel cédât à une femme; mais, le croirais-tu, il résista, il répondit.

Ernest, *souriant.* — Ah ! il a osé répondre?

Madame de Levalle. — Oh! des raisons détestables, que je n'ai pas même écoutées. Mais on avait fait silence, tout le monde prêtait l'oreille; j'étais à la fois confuse, irritée; je sentais la rougeur me monter au front et ma parole s'embarrasser. Et lui, il était toujours calme, froidement poli; il sem-

blait me ménager. Oh ! dans ce moment, j'aurais voulu être un homme, pour pouvoir lui chercher querelle. Enfin, voulant couper court à une discussion que je ne pouvais plus soutenir, j'en appelai au cœur de toutes les femmes qui étaient présentes : toutes s'écrièrent qu'elles pensaient comme moi. Sais-tu ce que fit alors ton colonel?

ERNEST. — Non.

MADAME DE LEVALLE. — Il éclata de rire.

ERNEST. — Bah !

MADAME DE LEVALLE. — Oui, mon ami ! Oh ! il y avait dans ce rire, à propos d'une telle question, tant de légèreté, de dureté, que je compris à l'instant que cet homme n'avait pas de cœur.

ERNEST. — Allons, parce qu'il n'est pas de ton opinion.

MADAME DE LEVALLE. — Il ne s'agit pas de mon opinion ; mais il faut être sans principes.

ERNEST. — Et du tout. Tu verras, lorsque tu le connaîtras mieux...

MADAME LE LEVALLE. — Je ne veux pas le connaître.

ERNEST. — Comment ? et mes projets de mariage?

MADAME DE LEVALLE. — Avec le colonel?

ERNEST. — Mais sans doute.

MADAME DE LEVALLE. — Écoute, mon frère, je n'ai qu'un mot à te dire, vois-tu ; c'est que j'aimerais mieux vieillir veuve.

— ERNEST. — Oh !

MADAME DE LEVALLE. — J'aimerais mieux avoir mon premier mari.

ERNEST. — Ah ! mon Dieu ! Mais c'est donc une haine à mort?

MADAME DE LEVALLE. — C'est au moins une antipathie instinctive, invincible. Tout me déplaît, vois-tu, dans ton colonel ; son air, sa voix, jusqu'à sa réputation de bravoure, dont on me fatigue partout.

ERNEST. — Mais c'est de la folie cela, ma sœur.

MADAME DE LEVALLE, *piquée*. — Soit. Mais alors je veux rester folle.

ERNEST. — Allons, ma chère, réfléchis donc, toi qui es bonne, raisonnable.

MADAME DE LEVALLE, *impatientée*. — Du tout. Je ne suis pas

raisonnable, je ne suis pas bonne, et je ne veux plus entendre parler de M. de Beaulieu.

ERNEST, *impatienté.* — Ah! c'est trop fort. Je te dis, moi, que c'est un homme charmant.

MADAME DE LEVALLE, *vivement.* — Insupportable!

ERNEST. — Le seul qui puisse te rendre heureuse.

MADAME DE LEVALLE. — Je le déteste.

ERNEST, *s'animant.* — Des préventions ridicules.

MADAME DE LEVALLE. — C'est toi.

ERNEST, *très-animé.* — Mais ce ne sera pas pour rien que je me serai occupé huit jours entiers d'un projet, que j'aurai tout prévu, tout arrangé... et tu l'épouseras.

MADAME DE LEVALLE. — Par exemple!

ERNEST. — Quand ce serait malgré toi.

MADAME DE LEVALLE. — Oh! c'est ce que nous verrons.

ERNEST. — Nous verrons.

MADAME DE LEVALLE. — D'abord, je vous déclare que, toutes les fois que votre colonel entrera par une porte, je sortirai par l'autre.

ERNEST. — Et moi, je vous déclare que je ne le quitterai pas.

MADAME DE LEVALLE. — A votre aise.

ERNEST. — Et que je vais de ce pas le rejoindre.

MADAME DE LEVALLE. — Allez.

ERNEST. — Certainement. Adieu, ma sœur.

MADAME DE LEVALLE. — Au revoir, mon frère.

(Ernest sort.)

SCÈNE VI.

MADAME DE LEVALLE, *seule.*

Comprend-on une pareille tyrannie? Vouloir marier les gens au premier venu! Et ils sont tous ainsi, ma tante, Mme Renneterre, mon frère. Oh! je suis sûre qu'Ernest ne renoncera point à son idée; il va m'amener le colonel, me faire solliciter en sa faveur, me persécuter de toute manière; et nul moyen d'empêcher... Ah! si j'avais pu prévoir... j'aurais accepté le

baron de Massol pour avoir du repos. Mais j'y pense. Il est toujours temps. Pourquoi ne pas écrire à ma tante de conduire ici le baron? Cela me délivrera des autres au moins... oui... Après tout, M. de Massol me convient à tous égards, et je prouverai ainsi à Ernest que je fais ma volonté (*Elle écrit.*) Quelques lignes suffisent... là. (*Elle sonne; un domestique entre.*) Étienne, cette lettre à la poste.

ÉTIENNE. — Elle ne pourra partir que ce soir, madame.

MADAME DE LEVALLE. — C'est bien. (*Étienne sort.*) Maintenant, je suis tranquille... Et cependant... Ernest est sorti fâché; c'est notre première querelle. Et quand je pense que cet homme est la cause... Oh! décidément, c'est un mauvais génie. Il va revenir ici, sans doute. Je ne veux pas l'attendre. Je vais descendre au petit bois pour l'éviter. (*Elle va vers la porte du fond.*) Bon... le voilà sur la terrasse, maintenant... impossible de sortir sans le rencontrer! Mais c'est une persécution, cela; il le fait exprès. En définitive, pourvu que je ne le voie pas, que je ne l'entende pas, c'est tout ce qu'il me faut. Je puis travailler.

(Elle s'assied et fait de la tapisserie.)

SCÈNE VII.

MADAME DE LEVALLE, EMMA.

EMMA. — Oh! je vous cherchais.

MADAME DE LEVALLE. — Moi?

EMMA. — Oui. (*Elle s'approche et prend un ton confidentiel.*) Eh bien! vous l'avez vu?

MADAME DE LEVALLE. — Qui?

EMMA. — Le colonel.

MADAME DE LEVALLE, *à part, avec impatience.* — J'étais sûre qu'elle allait m'en parler. Il est dit qu'on ne s'occupera point d'autre chose aujourd'hui.

EMMA. — N'est-ce pas qu'il est bien?

MADAME DE LEVALLE. — Mon Dieu, il m'a paru... comme les

autres... des éperons, des moustaches et une figure... d'officier...

EMMA. — Eh bien, moi, il me plaît beaucoup!

MADAME DE LEVALLE, *à part.* — Ces jeunes filles ont mauvais goût!

EMMA. — Et puis il paraît que c'est un héros; il a déjà reçu trois blessures. A son âge, comme c'est beau!

MADAME DE LEVALLE. — Certainement... pour les chirurgiens.

EMMA. — Aussi, c'est, dit-on, le favori de l'empereur.

MADAME DE LEVALLE, *contenant son impatience et travaillant très-vite.* — Ah!

EMMA. — Il va être nommé général.

MADAME DE LEVALLE, *travaillant plus vite.* — Ah! ah!

EMMA. — Mais vous ne répondez rien. Ah! je vois ce que c'est; le colonel vous déplaît, parce que vous n'aimez pas les militaires.

MADAME DE LEVALLE. — J'ai tort. Des gens si utiles... qui gagnent leur vie à s'entre-tuer.

EMMA. — Mais tout le monde les admire.

MADAME DE LEVALLE, *dont l'impatience est allée croissant, dit à Emma d'une voix altérée.* — Vous avez là une jolie broderie, ma chère.

EMMA. — C'est un plumetis. On dit d'ailleurs que le colonel est plein d'humanité.

MADAME DE LEVALLE, *à part.* — O mon Dieu! mon Dieu!

EMMA. — Et tenez, votre frère me racontait hier un trait de lui.

MADAME DE LEVALLE, *impétueusement en se levant.* — Mon Dieu! ma chère, est-ce que vous ne pourriez pas parler d'autre chose? Votre colonel, depuis qu'il est arrivé, il remplit le château, on ne prononce que son nom, on n'entend que son éloge; c'est comme une cloche qui sonne toujours le même son; j'en ai mal aux nerfs.

EMMA, *déconcertée.* — Pardon, madame, mais le voici.

MADAME DE LEVALLE. — Encore! Quand on n'en entend plus parler, il faut qu'il arrive. Maintenant il est trop tard pour l'éviter. Il croirait me faire peur.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MADAME RENNETERRE, LE COLONEL, ERNEST.

MADAME RENNETERRE, *avec enthousiasme.* — Ah ! vous êtes un homme étonnant, colonel.

LE COLONEL. — Moi, madame? je n'ai pas plus fait que cent mille autres qui ont été moins heureux.

MADAME RENNETERRE. — Oh ! c'est de la modestie.

MADAME DE LEVALLE, *à part.* — Si fausse !

MADAME RENNETERRE, *à Mme de Levalle.* — Ah ! ma chère, j'aurais voulu que vous entendissiez le colonel raconter sa dernière campagne.

MADAME DE LEVALLE, *froidement.* — J'ai le malheur, madame, de ne rien comprendre à la stratégie.

LE COLONEL. — Madame s'est plus occupée de législation.

MADAME DE LEVALLE. — Comment?

LE COLONEL. — J'ai eu l'honneur de l'entendre attaquer nos nouvelles lois, chez Mme de Seroulle.

MADAME DE LEVALLE, *à part, avec dépit.* — Il raille encore.

ERNEST, *au colonel.* — Votre campagne a vraiment été brillante; j'en lisais ce matin le récit. (*Il prend la brochure laissée sur le guéridon.*) J'ai été frappé du grand nombre d'actions d'éclat... Il y a surtout la défense d'un passage...

LE COLONEL. — D'un passage?

ERNEST. — Oui... par un chef de bataillon... qu'on ne nomme pas... près du Rhin.

LE COLONEL. — Ah ! oui.

ERNEST. — Sais-tu que c'est un moderne Léonidas?

LE COLONEL. — Mon Dieu ! il n'a fait que son devoir.

MADAME DE LEVALLE, *à part.* — Il est envieux de la gloire des autres.

ERNEST. — Oh ! tu ne connais peut-être pas toutes les circonstances. (*Il cherche dans la brochure.*) Du reste, tiens, voici. (*Il lit.*) « Un chef de bataillon s'était placé avec quelques com-

pagnies à l'entrée de la plaine pour arrêter la seconde division ennemie forte de quinze mille hommes. »

LE COLONEL. — Dix mille seulement.

MADAME RENNETERRE. — Voilà comme on exagère.

MADAME DE LEVALLE, *à part.* — Quelle petitesse !

ERNEST, *continuant.* — « Prendre un pareil poste, c'était accepter une mort presque certaine ; mais le résultat de la journée devait en dépendre.

LE COLONEL. — C'est une supposition.

MADAME RENNETERRE. — Certainement.

MADAME DE LEVALLE, *avec mépris.*—Oh ! (*A Ernest.*) Continuez donc, mon frère.

ERNEST, *continuant.* — « La lutte fut terrible ; l'ennemi était vingt fois plus nombreux, et, à diverses reprises, les Français reculèrent ; mais ils furent ramenés au combat par leur chef. Enfin, quand des renforts arrivèrent le soir, ils le trouvèrent entouré seulement de quelques soldats, frappé de trois blessures, mais l'épée haute et combattant toujours ! »

MADAME DE LEVALLE, *avec exaltation.* — Oh ! que cela est beau !

MADAME RENNETERRE. — Mais je ne trouve rien d'extraordinaire, n'est-ce pas, Emma ?

MADAME DE LEVALLE, *vivement.* — Quoi ! vous n'êtes point émue d'un tel courage? vous ne sentez pas le désir de connaître ce chef de bataillon, ne fût-ce que pour lui serrer la main?

LE COLONEL. — Ah ! madame...

MADAME DE LEVALLE, *plus vivement.* — Oui, monsieur ; je ne suis, à la vérité, qu'une faible femme, aucune rivalité ne peut me rendre injuste ; mais, je le répète, je voudrais pouvoir témoigner à un tel homme mon admiration, mon respect.

LE COLONEL. — Oh ! c'est trop !

MADAME RENNETERRE, *en riant.* — Pourquoi pas votre amour ?

MADAME DE LEVALLE, *avec impatience.* — Eh ! mon Dieu ! madame, on pourrait être fière d'en inspirer à un tel cœur. Mais cette action a-t-elle été au moins récompensée?

LE COLONEL. — Oui, madame.

MADAME DE LEVALLE. — Et comment?

LE COLONEL. — Par le grade de colonel.

ERNEST. — De colonel? Est-ce que par hasard tu serais....

LE COLONEL. — J'ose à peine l'avouer maintenant.

MADAME DE LEVALLE. — Quoi! vous!

MADAME RENNETERRE. — Lui!

LE COLONEL. — Mais tout autre officier eût agi comme moi.

MADAME RENNETERRE, *vivement.*—Du tout. C'est une action sublime.

ERNEST. — Vous disiez le contraire tout à l'heure.

MADAME RENNETERRE. — C'était l'émotion; j'étais si attendrie. (*Bas à Emma*). Attendrissez-vous donc, mademoiselle.

MADAME DE LEVALLE, *avec embarras.*—Pardon... monsieur... si j'avais pu soupçonner...

LE COLONEL. — Vous eussiez gardé le silence? Oh! ne regrettez point, madame, les bienveillantes paroles que vous avez prononcées. Tous les éloges ne caressent point la vanité; il en est qui vont jusqu'au cœur, et l'approbation de certaines personnes, lors même qu'on n'en a mérité qu'une partie, encourage à s'en rendre plus complétement digne.

MADAME RENNETERRE, *qui a parlé à un domestique au fond.* — Colonel, vous aviez accepté quelques rafraichissements.

LE COLONEL. — Je suis à vos ordres, madame.

MADAME RENNETERRE, *à Mme de Levalle.* — Ne voulez-vous point nous suivre?

MADAME DE LEVALLE. — Mille grâces.

MADAME RENNETERRE, *bas à Emma.* — Placez-vous près du colonel.

(Elle sort avec le colonel et Emma.)

SCÈNE IX.

MADAME DE LEVALLE, ERNEST.

ERNEST, *à part.* — La première glace est brisée des deux

côtés ; j'ai déjà ébranlé les préventions du colonel. A ma sœur, maintenant.

MADAME DE LEVALLE, *l'apercevant.* — Eh bien, vous n'accompagnez pas votre ami comme vous l'aviez annoncé ?

ERNEST. — Non, ma sœur ; je veux te parler.

MADAME DE LEVALLE. — A moi ?

ERNEST. — Oui. Tout à l'heure j'ai été trop brusque.

MADAME DE LEVALLE. — Ah ! vous en convenez.

ERNEST. — J'ai eu tort. Voyons, Agathe, est-ce que tu m'en veux ?

MADAME DE LEVALLE. — Je crois que oui.

ERNEST. — Eh bien ! voyons. Faisons la paix... Ta main, sœur.

MADAME DE LEVALLE. — Oh ! que tu sais bien faire de moi ce que tu veux.

(Ils se donnent la main.)

ERNEST. — C'est qu'en vérité je ne sais pas comment nous avons pu nous quereller. Moi qui t'aime tant ! Ce sont ces maudites préventions. (*Mouvement de Mme de Levalle.*) Oh ! je ne t'en parlerai plus ! Qu'est-ce, après tout, qu'un ami, près d'une sœur que l'on chérit ? Aussi j'ai voulu en finir tout de suite à cet égard.

MADAME DE LEVALLE. — Comment ?

ERNEST. — Oui ; je n'avais pas osé te l'avouer ce matin ; mais j'avais eu l'imprudence de communiquer mes projets de mariage au colonel avant son arrivée.

MADAME DE LEVALLE. — Ah ! mon Dieu !

ERNEST. — Oh ! ne crains rien. J'ai senti qu'il fallait s'expliquer franchement. Aussi je ne lui ai rien caché.

MADAME DE LEVALLE. — Que dis-tu ?

ERNEST. — Je viens de lui déclarer à l'instant que tu l'avais en horreur.

MADAME DE LEVALLE. — Ah ! mon Dieu !

ERNEST. — Et que tu aimerais mieux voir ressusciter ton premier mari.

MADAME DE LEVALLE. — Quoi ! tu lui as répété...

ERNEST. — Tout ce que tu m'avais dit.

MADAME DE LEVALLE. — Mais c'est de la folie !

Ernest. — Nullement ; il fallait cela pour couper court à toute espérance ; car tu ne sais pas le plus curieux de l'affaire ?

Madame de Levalle. — Quoi donc ?

Ernest. — Cet homme que tu regardes comme un monstre, que tu fuirais jusqu'au bout du monde...

Madame de Levalle. — Eh bien ?

Ernest. — Eh bien... il t'adore !

Madame de Levalle. — Moi ?

Ernest. — Toi.

Madame de Levalle. — C'est impossible !

Ernest. — Veux-tu que je le lui fasse dire !

Madame de Levalle, *vivement.* — Non, non, tu te seras trompé.

Ernest. — Trompé ? Ah ! pardieu, il n'y avait qu'à voir sa consternation quand je lui ai fait connaître ton opinion à son égard ; il a pris une figure... oh ! une figure...

Madame de Levalle. — Comment ? et cela vous fait rire, mon frère ?

Ernest. — Il n'y a pas de quoi peut-être ? Comprends-tu rien de plus bouffon que cette maladresse qui, au milieu de tant de femmes disposées à lui vouloir du bien, lui fait choisir précisément la seule qui le déteste ? Oh ! je lui croyais plus de tact, plus d'esprit. C'est qu'il était vraiment désespéré.

Madame de Levalle, *émue.* — Se peut-il ?

Ernest. — Oh ! du reste, sois tranquille ; c'est un amour dont il se guérira facilement.

Madame de Levalle, *piquée.* — Je vous remercie, mon frère.

Ernest. — Aimerais-tu donc mieux qu'il ne se guérît pas ?

Madame de Levalle. — Je ne dis point cela ; mais je ne conçois pas que vous, Ernest, qui avez de la sensibilité, de la bonté, vous tourniez en ridicule le chagrin d'un ami.

Ernest. — Veux-tu que je me désole ? A quoi bon ? Il va d'ailleurs repartir.

Madame de Levalle. — Le colonel ?

Ernest. — Certainement ; dès qu'il a appris que sa présence te déplaisait, il m'a déclaré qu'il allait retourner à Paris.

Madame de Levalle, *vivement.* — Et vous ne vous y êtes pas opposé ?

ERNEST. — Pourquoi?

MADAME DE LEVALLE. — Pourquoi ! Mais l'hospitalité, la plus simple politesse vous en faisait un devoir.

ERNEST. — Puisqu'il te déplaît.

MADAME DE LEVALLE. — Il ne s'agit pas de moi, mon frère. Nous sommes chez Mme Renneterre, et si elle sait que je suis la cause de ce départ, Dieu sait quels commentaires, que de suppositions ! C'est me compromettre.

ERNEST. — Mais il me semble que c'est plutôt en restant que le colonel pourrait...

MADAME DE LEVALLE, *vivement*. — Du tout ; je ne veux chasser personne du château. En définitive, le colonel est un homme bien né, qui mérite des égards.

ERNEST. — Alors, ma chère amie, parle-lui toi-même ; moi je ne puis changer ainsi de rôle à chaque instant. J'ai l'air de jouer la comédie bourgeoise, d'autant que je ne fais que des maladresses.

MADAME DE LEVALLE. — Oh ! cela...

ERNEST. — Justement voici le colonel.

MADAME DE LEVALLE. — Lui !

ERNEST. — Dis-lui de rester si tu veux.

MADAME DE LEVALLE. — Mais non.

ERNEST. — Je ne m'en mêle plus.

MADAME DE LEVALLE. — Ernest, je t'en prie.

ERNEST. — Adieu.

(Il sort.)

MADAME DE LEVALLE, *seule*. — Peut-on me laisser ainsi. Voilà le colonel qui monte le perron. Il a la tête baissée ; il réfléchit, sans doute. Pauvre jeune homme ! Ah ! mais non, il lit le journal ! (*On entend le colonel qui fredonne*). On dirait qu'il chante... Ah ! oui, pour s'étourdir ! Il faut que je lui montre moins de froideur. Ce n'est pas pour moi, car je ne reviendrai jamais sur son compte, mais par considération pour Mme Renneterre.

(Elle va se placer près de la table, et prépare son métier à tapisserie.)

SCÈNE X.

MADAME DE LEVALLE, LE COLONEL.

LE COLONEL, *entrant un journal à la main, sans voir Mme de Levalle.* — C'est singulier. Si j'en croyais quelques paroles échappées tout à l'heure à Ernest, l'apparente froideur de Mme de Levalle à mon égard cacherait une sympathie que malheureusement je ne partage point.

MADAME DE LEVALLE, *à part.* — Le voici.

LE COLONEL.—N'importe ; c'est la sœur d'un ami ; montrons-nous au moins poli.

MADAME DE LEVALLE, *se détournant.* — Ah ! monsieur le colonel.

LE COLONEL. — De grâce, madame, ne vous dérangez point.

MADAME DE LEVALLE.—Monsieur cherchait sans doute Mme Renneterre ?

LE COLONEL. — Nullement, je parcourais le journal.

MADAME DE LEVALLE. — Continuez, je vous en prie.

LE COLONEL, *à part.* — Elle affecte toujours la même froideur.

MADAME DE LEVALLE, *à part.* — Il cherche à cacher son émotion.

(Mme de Levalle travaille près de la table ; le colonel s'assied près du guéridon de l'autre côté du théâtre. Un silence, pendant lequel ils se regardent à la dérobée.)

LE COLONEL. — Si madame était curieuse de connaître les dernières nouvelles ?

MADAME DE LEVALLE. — Volontiers.

LE COLONEL, *lisant.* — *Nouvelles extérieures* : Les journaux anglais continuent leurs injures contre l'empereur des Français à propos de son divorce.

MADAME DE LEVALLE, *se détournant vivement.* — Ah !

LE COLONEL, *qui s'est arrêté un peu embarrassé.* — Mon Dieu! j'ai la main malheureuse.

MADAME DE LEVALLE. — Pourquoi donc ? Le journaliste doit justifier cet acte.

LE COLONEL. — En effet, madame.

MADAME DE LEVALLE. — N'est-ce point votre opinion?

LE COLONEL. — A moi ? Nullement.

MADAME DE LEVALLE. — Comment ? Mais il me semble avoir entendu monsieur le colonel défendre le divorce.

LE COLONEL. — En principe et au profit de l'être faible, c'est toujours mon avis, madame; mais non dans l'intérêt de l'inconstance ou de l'ambition.

MADAME DE LEVALLE. — Je ne comprends pas.

LE COLONEL. — Dans l'état de nos mœurs, l'homme, quoi qu'il arrive, est libre, maître de ses actions; sans briser une union, il peut la dénouer, tandis que la femme qui souffre ne peut pas même fuir son persécuteur, la loi en fait l'esclave de son mari. C'est là ce que je ne puis supporter.

MADAME DE LEVALLE, *vivement.* — Ainsi, vous voudriez que le divorce fût permis.

LE COLONEL. — Seulement aux femmes.

MADAME DE LEVALLE, *d'un ton aimable.* — Mais c'est très-raisonnable, cela. Je n'avais point du tout compris ainsi.

LE COLONEL. — Madame...

MADAME DE LEVALLE, *amicalement.* — Ma corbeille, je vous en prie, colonel.

(Le colonel prend sur le guéridon la corbeille où se trouvent les laines, et les apporte à Mme de Levalle.)

MADAME DE LEVALLE. — Ah! c'est là votre raison pour soutenir le divorce? Mais c'est bien différent. Je m'explique à présent votre généreuse chaleur. J'avais cru, au contraire, que, comme homme, vous défendiez un moyen d'inconstance et d'abandon.

LE COLONEL, *avec chaleur.* — Moi, madame! Ah! pour ma part, je ne saurais comprendre ainsi le divorce. Après avoir confié à une femme toutes ses espérances, après avoir vécu de sa vie, comment songer à un nouvel amour? Comment pouvoir déménager ainsi son cœur? C'est impossible.

MADAME DE LEVALLE, *ravie.* — N'est-ce pas? Asseyez-vous donc, colonel.

LE COLONEL, *tristement.* — Du reste, nous autres militaires, nous ne devons point avoir de pareilles idées.

MADAME DE LEVALLE. — Et pourquoi?

LE COLONEL. — Parce que le bonheur de la famille nous est interdit, et que notre profession nous condamne à de continuelles séparations.

MADAME DE LEVALLE, *vivement.* — Et qui empêche de suivre le mari qu'on aime?

LE COLONEL, *vivement.* — Quoi! vous comprenez donc qu'une femme brave la fatigue, le danger?

MADAME DE LEVALLE, *vivement.* — Qu'importe le danger, la fatigue, lorsqu'on les partage avec celui qu'on a choisi, quand on a la joie de veiller sur lui, de le consoler, d'être sa providence?

LE COLONEL, *ravi et se rapprochant.* — Oh! oui, c'est cela.

MADAME DE LEVALLE, *avec chaleur.* — Mais qu'est-ce que la vie d'une femme sans le dévouement? N'est-ce pas son bonheur, son plus beau privilége? Ne doit-elle pas tout braver, plutôt qu'une séparation.

LE COLONEL, *se rapprochant encore.* — Certainement. Continuez donc, je vous en prie, madame!

MADAME DE LEVALLE, *un peu confuse et souriant.* — Pardon, je ne sais pourquoi je vous parle avec cette chaleur.

LE COLONEL. — Ah! madame, j'étais si heureux de vous entendre! Pourquoi vous interrompre? Il semble que vous m'en veuillez encore de cette discussion chez Mme de Seroulle.

MADAME DE LEVALLE. — Moi? nullement; et la preuve, c'est que je voudrais vous prier de ne point repartir aujourd'hui.

LE COLONEL. — Il se pourrait!

MADAME DE LEVALLE. — Vous consentez?

LE COLONEL. — Madame!

MADAME DE LEVALLE, *vite.* — C'est convenu.

LE COLONEL. — Si vous l'exigez?

MADAME DE LEVALLE. — Au nom de Mme Renneterre. (*Regardant par la fenêtre.*) Mais votre cheval vous attend. Vous me permettez de prévenir?

LE COLONEL. — Restez, de grâce, madame. Je vais donner de nouveaux ordres.

(Il sort en saluant.)

SCÈNE XI.

MADAME DE LEVALLE, *le regardant s'en aller.*

Décidément, il est mieux que je ne croyais; il n'est même pas mal; il est même très-bien. Oh! si mon frère m'entendait faire cet aveu, quel triomphe pour lui! Je ne lui donnerai pas cet avantage; d'autant qu'il voudrait revenir à ses projets, à ses folies. Non, toute réflexion faite, je crois que M. de Massol est le mari qui me convient. Maintenant, d'ailleurs que j'ai écrit, je suis presque engagée. Eh bien! tant mieux; cela m'ôtera l'ennui des hésitations. Qu'il vienne, et je l'épouse.

(Elle reste assise et rêveuse.)

SCÈNE XII.

MADAME DE LEVALLE, ERNEST.

MADAME DE LEVALLE. — Ah! c'est toi, Ernest?

ERNEST. — Oui. Le colonel vient de te quitter?

MADAME DE LEVALLE. — A l'instant.

ERNEST. — Eh bien?

MADAME DE LEVALLE. — Eh bien! je suis tout à fait revenue sur son compte.

ERNEST, *vivement et avec joie.* — En vérité?

MADAME DE LEVALLE. — Oh! c'est un homme...

ERNEST. — N'est-ce pas?

MAEAME DE LEVALLE. — Un homme... très-estimable...

ERNEST, *désappointé.* — Ah! tu trouves?

MADAME DE LEVALLE. — Il a l'air de connaître parfaitement sa profession.

ERNEST, *étonné.* — Ah çà ! mais de quoi avez-vous donc parlé ?

MADAME DE LEVALLE. — Mon Dieu ! il m'a lu la *Gazette.*

ERNEST. — Le colonel ? (*A part.*) C'était bien la peine de lui ménager un tête-à-tête. (*Haut.*) Mais, enfin, tu l'as prié de rester.

MADAME DE LEVALLE. — Et il reste.

ERNEST. — A la bonne heure. (*A part.*) Il faudra bien qu'ils causent et qu'ils se fassent connaître l'un à l'autre. (*Haut.*) A propos, tu as écrit à notre tante, Mme de Neuville?

MADAME DE LEVALLE. Quoi ! tu sais ?

ERNEST. — J'ai vu la lettre tout à l'heure entre les mains d'Étienne. Tu t'excuses sans doute de ne pouvoir recevoir M. de Massol !

MADAME DE LEVALLE. — Au contraire.

ERNEST. — Comment?

MADAME DE LEVALLE. — Je permets à ma tante de l'amener.

ERNEST. — Que dis-tu! mais tu n'as pas réfléchi que c'était presque une promesse.

MADAME DE LEVALLE. — Mon Dieu ! je le sais, mon frère.

ERNEST. — Mais songe.

MADAME DE LEVALLE, *vivement.* — Je songe que vous-même, mon frère, vous me donniez, il y a quelques jours, d'excellentes raisons pour recevoir M. de Massol.

ERNEST. — Sans doute, mais depuis...

MADAME DE LEVALLE. — Depuis, rien n'est changé... J'ai été persécutée par ma tante, par vous, mon frère, par toute la famille enfin, pour ce mariage ; je veux en finir, et puisqu'on l'exige, je consens à tout.

ERNEST. — Mais non.

MADAME DE LEVALLE. — J'épouserai M. de Massol.

ERNEST. — Toi !

MADAME DE LEVALLE, *émue.* — Et si... je suis malheureuse...

ERNEST. — Ma sœur !

MADAME DE LEVALLE. — Ce sera de votre faute!

ERNEST. — A moi ! Ah ! par exemple, Agathe !

(Mme de Levalle sort.)

SCÈNE XIII.

ERNEST, *seul.*

Eh bien ! que signifie?... Ah ! au diable les sœurs, les amis, les mariages! C'est vrai, je ne sais pas pourquoi je m'obstine, moi, à vouloir les rendre heureux malgré eux. A-t-on jamais vu pareil entêtement? Accepter M. de Massol, changer d'avis justement au moment... où j'en fais autant... C'est du dépit, je n'en puis douter. Mais comprend-on l'autre, qui lui lit la *Gazette?* Je les croyais plus forts dans le 4e hussards. Mais avec tout cela M. de Massol va venir demain peut-être. Et je connais ma tante : c'est la sosie de Mme Renneterre. Deux heures après son arrivée, le mariage sera conclu. Encore si l'on pouvait la prévenir, trouver un moyen de forcer le colonel et Agathe à un rapprochement, à une déclaration. Mais il faudrait une occasion.

SCÈNE XIV.

ERNEST, LE COLONEL.

ERNEST. — Ah ! c'est toi?

LE COLONEL. — Oui. Je croyais Mme de Levalle ici.

ERNEST. — Tu venais peut-être lui lire encore le journal.

LE COLONEL. — Quelle idée ! je venais m'excuser de nouveau de cette malheureuse rencontre chez Mme de Seroulle ; car je ne sais comment j'ai vu ta sœur ce jour-là ; je lui ai trouvé l'air froid, dédaigneux.

ERNEST. — Elle en disait autant de toi.

LE COLONEL. — Sans doute; on m'avait fait d'elle tant d'éloges avant son arrivée que j'étais mal disposé. Oui, je n'aime pas que l'on m'impose l'admiration, et je croyais faire acte d'indépendance en ne pliant pas le genou devant l'idole. Mais aujourd'hui nous avons causé, et je l'ai trouvée... adorable.

Ernest. — Vraiment?

Le Colonel. — J'ai du reste, un reproche à te faire. Tu ne m'avais pas dit qu'elle allait se marier.

Ernest. — Ma sœur?

Le Colonel. — Oh! Mme Renneterre vient de m'en faire confidence.

Ernest. — Mais du tout. C'est un projet abandonné.

Le Colonel. — En vérité? Alors, mon cher ami, je ne reste pas ici.

Ernest. — Pourquoi donc?

Le Colonel. — Parce que je finirais par devenir amoureux de Mme de Levalle.

Ernest. — Eh bien, quand cela serait? Ne t'ai-je pas dit...

Le Colonel. — Qu'elle était bien disposée en ma faveur. Mais, outre que je n'en crois rien, je n'oserai jamais épouser ta sœur.

Ernest. — Comment?

Le Colonel. — Non. Oh! je sais bien que tu me traiteras de tête folle, romanesque, comme autrefois; mais la beauté de Mme de Levalle, son nom, sa fortune, lui donnent droit à un plus brillant mariage.

Ernest. — Mais songe donc...

Le Colonel. — Je songe que je ne m'estime pas assez pour accepter un sacrifice; que je voudrais que ma femme reçût tout de moi, que la reconnaissance la préparât à un sentiment plus tendre. Oh! tu peux rire à ton aise. Mais je vais plus loin, vois-tu; je voudrais lui avoir rendu quelque grand service.

Ernest. — C'est cela. Comme dans *Ma tante Aurore*, tu voudrais l'avoir sauvée des brigands, de l'eau ou des flammes.

Le Colonel. — Eh? mais ce ne serait pas si mal.

Ernest. — Eh bien! mais dis donc, c'est un plaisir que tu aurais dû te procurer dernièrement, à l'incendie de l'ambassade.

Le Colonel. — Tu crois plaisanter, mais c'est ce que j'ai fait.

Ernest. — Toi?

Le Colonel. — Certainement. J'ai arraché une femme du milieu des flammes. Malheureusement, après l'avoir mise en sûreté, j'ai été obligé de la laisser là pour courir à l'incendie.

ERNEST, *à part.* — Dieu ! si c'était ma sœur ! Pourquoi pas ? C'est l'occasion que je cherchais.

LE COLONEL. — Tout ce que je sais d'elle, c'est que je l'ai trouvée près de l'entrée du pavillon.

ERNEST. — Près de l'entrée?

LE COLONEL. — J'ai aperçu à mes pieds une femme évanouie.

ERNEST. — Jeune ?

LE COLONEL. — Je le suppose à sa taille élégante et svelte.

ERNEST. — Mais ses traits?

LE COLONEL. — Il faisait nuit ; je n'ai pu les voir.

ERNEST. — Tu ne les as point vus? (*Ouvrant ses bras.*) Ah ! mon ami.

LE COLONEL. — Eh bien ! qu'as-tu donc ?

ERNEST, *l'embrassant.* — Mon ami, laisse-moi te serrer dans mes bras.

LE COLONEL, *se dégageant avec peine.* — Mais il devient fou.

ERNEST. — Oui, de joie.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MADAME RENNETERRE, EMMA, MADAME DE LEVALLE.

MADAME DE LEVALLE. — Mon Dieu ! quels cris !

ERNEST. — Ah! madame Renneterre, mademoiselle Emma, ma sœur...

MADAME DE LEVALLE. — Qu'y a-t-il donc?

ERNEST.—Tu cherchais celui qui t'avait sauvée des flammes?

MADAME DE LEVALLE. — Eh bien ?

ERNEST, *montrant le colonel.* — Le voilà.

LE COLONEL. — Moi!

TOUS. — Lui !

ERNEST. — Oui. (*A part.*) Si ce n'est pas, ça aurait pu être.

MADAME DE LEVALLE. — Se peut-il, colonel ?

LE COLONEL. — J'ose encore à peine croire à ce bonheur.

ERNEST. — C'est lui, te dis-je, il m'a donné tous les détails.

(*L'embrassant encore*). Oh ! cher ami, va ; crois bien que mon cœur... mon cœur... (*Il s'arrête comme étouffé par l'émotion, et dit à Mme de Levalle d'un ton sérieux :*) Agathe, il n'y a que vous qui puissiez payer le colonel d'un pareil service.

MADAME DE LEVALLE, *baissant les yeux*. — Mon frère...

MADAME RENNETERRE. — Mais je n'en reviens pas... et vous êtes certain, Ernest?

ERNEST. — Certain.

LE COLONEL. — Il y a d'ailleurs un moyen facile de s'assurer.

ERNEST. — C'est inutile.

LE COLONEL. La femme que j'ai sauvée portait des bracelets.

ERNEST. — Comme ma sœur.

LE COLONEL. — L'un d'eux m'est resté.

ERNEST, *à part*. — Ah ! diable !

LE COLONEL. — Et le voici.

MADAME RENNETERRE. — Montrez. (*Jetant un cri.*) Ah !

ERNEST. Quoi donc ?

MADAME RENNETERRE. — C'est le bracelet de ma fille.

MADAME DE LEVALLE. — D'Emma.

EMMA. — Oui.

ERNEST. — Son bracelet !

MADAME RENNETERRE. — Ainsi, c'est vous, colonel, qui avez sauvé mon enfant?

LE COLONEL, *embarrassé*. — Madame...

MADAME RENNETERRE, *à Emma*. C'est ton sauveur ! (*Bas.*) Évanouissez-vous, mademoiselle.

EMMA. — Mais, maman...

MADAME RENNETERRE, *feignant de s'évanouir*. — Évanouissez-vous donc, ou il sera trop tard... Ah !..

EMMA. — Ah ! mon Dieu ! ma mère !

ERNEST. — C'est cela, elle perd connaissance pour sa fille.

MADAME RENNETERRE, *revenant à elle*. — Ah ! ah ! une telle émotion.

LE COLONEL. — Remettez-vous, de grâce, madame.

MADAME RENNETERRE, *assise*. — Oui, colonel, oui. (*Elle lui donne la main et prend celle de sa fille.*) Ma fille, rappelle-toi ce qu'Ernest disait tout à l'heure : il n'y a que toi qui puisses payer un tel service.

ERNEST, *à part.* — C'est cela, je lui ai fourni jusqu'à la formule!

MADAME DE LEVALLE, *d'une voix troublée.* — Je me réjouis de ce qu'une erreur de mon frère ait amené une découverte... aussi heureuse... pour tout le monde.

MADAME RENNETERRE, *à Ernest.* — Ah! oui, c'est vous que nous devons remercier.

ERNEST, *avec humeur.* — Il n'y a pas de quoi.

MADAME RENNETERRE, *se levant.* — Ah!

EMMA. — Vous devriez rentrer, maman.

MADAME RENNETERRE. — Non, non, j'aime mieux prendre l'air, et si le colonel veut bien me donner le bras...

LE COLONEL. — Madame, je suis à vos ordres.

MADAME RENNETERRE, *embrassant sa fille.* — Chère enfant. (*Au colonel avec sentiment.*) Elle vous doit la vie. (*Le colonel salue.*) Venez.

(Emma les conduit jusqu'à la porte; Mme de Levalle s'est assise, pensive, à gauche; Ernest est à droite.)

SCÈNE XVI.

MADAME DE LEVALLE, EMMA, ERNEST.

ERNEST, *à part et regardant Mme de Levalle.* — Ma sœur est toute pensive; elle l'aime peut-être, maintenant... Et c'est moi... Oh! sot que je suis!

EMMA, *qui est à la fenêtre à gauche.* — Oh! comme ma mère cause vivement avec le colonel.

MADAME DE LEVALLE, *sortant de sa rêverie.* — Ah! où cela?

ERNEST, *à part.* — Parbleu! elle arrange le mariage.

MADAME DE LEVALLE, *agitée.* — Le colonel a l'air de la remercier; il lui baise la main.

ERNEST, *à part.* — Allons, c'est une chose faite, et nul moyen d'empêcher; cette petite sotte n'a même pas une inclination, pas un amant jaloux qui puisse s'opposer... Ah! quelle idée! Oui, c'est cela.

MADAME DE LEVALLE, *quittant la fenêtre.* — Ils disparaissent.

EMMA. — Oh ! il faut que j'aille rejoindre maman pour savoir...

ERNEST, *qui a pris un air sombre et s'est placé devant la porte les bras croisés.* — Restez, mademoiselle.

EMMA. — Comment ?

ERNEST, *avec emportement.* — Vous n'irez pas.

EMMA, *reculant effrayée.* — Qu'est-ce qu'il y a donc?

MADAME DE LEVALLE. — Que signifie ?

ERNEST, *d'une voix sombre.* — Ah ! vous avez deviné. N'est-ce pas que dans ce moment votre mère arrangeait votre mariage avec le colonel ?

EMMA, *reculant.* — Ah ! n'ouvrez donc pas les yeux comme cela, monsieur Ernest, vous me faites peur.

MADAME DE LEVALLE. — Qu'avez-vous, mon frère ?

ERNEST, *avec sentiment.*—Elle me le demande ! (*A Emma.*) Et vous aussi, vous n'avez point lu dans mon cœur.

EMMA. — Comment? Est-ce que...

ERNEST. — Eh bien ! oui, je vous aime.

EMMA. — Moi !

MADAME DE LEVALLE. — Emma !

ERNEST. — Comme un insensé !

EMMA. — Ah ! mon Dieu !

MADAME DE LEVALLE. — Mais c'est incroyable. Vous me disiez ce matin...

ERNEST, *l'interrompant.* — Ce matin, je voulais cacher ma passion.

EMMA. — Mais pourquoi ?

ERNEST. — Pourquoi ! (*Avec sentiment.*) Vous me demandez pourquoi, vous, Emma, à qui je croyais de la sensibilité ? Ah! je ne m'attendais pas à cette question.

MADAME DE LEVALLE, *à Ernest.* — Avant de partir, tu voulais donc t'assurer de ses sentiments ?

ERNEST, *vivement.* — Justement, c'est cela.

MADAME DE LEVALLE. — Ah ! je comprends.

ERNEST. — N'est-ce pas, ma sœur? (*A part.*) Elle est plus heureuse que moi.

EMMA. — Mon Dieu ! mais si ma mère au moins avait été avertie...

ERNEST. — Votre mère, Emma! Ainsi, vous m'aimez?

EMMA, *vivement*. — Je ne dis pas cela.

ERNEST, *sombre*. — Alors vous ne m'aimez pas?

EMMA, *embarrassée*. — Je ne dis pas cela non plus.

ERNEST. — Non; mais je le vois trop bien...

MADAME DE LEVALLE. — Mais du tout, mon frère.

ERNEST, *avec désordre*. — Oh! ne cherche point à me tromper; c'est l'autre que l'on préfère! (*A Emma.*) Votre mère, d'ailleurs, s'est expliquée assez clairement tout à l'heure. Dans ce moment même, votre main est accordée au colonel sans doute; mais qu'il n'espère pas détruire impunément toutes mes espérances!

MADAME DE LEVALLE. — Que dites-vous!

ERNEST. — Ce mariage ne se fera point tant que je vivrai.

EMMA. — Ah! monsieur Ernest!

MADAME DE LEVALLE. — Un duel! mon frère!

ERNEST. — Oui, et je punirai en même temps les impertinences de cet homme à ton égard.

MADAME DE LEVALLE. — Mais non.

ERNEST. — Un homme qui ose te contredire dans un salon, qui défend le divorce!

MADAME DE LEVALLE. — Mon frère!

ERNEST. — Oh! je le hais autant que toi maintenant.

MADAME DE LEVALLE. — De grâce!

ERNEST, *parcourant le théâtre*. — Non, cela ne peut point se passer ainsi.

MADAME DE LEVALLE, *le suivant d'un côté*. — Calme-toi, mon frère.

EMMA, *le suivant de l'autre côté*. — De grâce, monsieur Ernest.

ERNEST, *de même*. — Il faut que je le voie sur-le-champ.

EMMA. — Non, je vous en prie.

MADAME DE LEVALLE. — Mon frère, écoute-moi.

ERNEST. — Je le forcerai à me rendre raison.

MADAME DE LEVALLE. — Mon frère!

EMMA. — Monsieur Ernest!

ERNEST, *s'arrêtant*. — Laissez-moi.

EMMA, *joignant les mains*. — Oh! mon Dieu! mon Dieu!

MADAME DE LEVALLE, *cherchant à le retenir.* — Je t'en prie, mon ami ?

ERNEST. — Ma sœur ! (*Il l'embrasse, et dit à part :*) Cela va bien. (*Haut.*) Adieu !

MADAME DE LEVALLE, *cherchant à le retenir.* — Non, tu ne sortiras pas, Ernest ! Il ne m'entend plus !

EMMA. *effrayée.* — Ah ! madame, il veut se battre !

MADAME DE LEVALLE. — Non. Oh ! je l'empêcherai à tout prix.

EMMA. — Dites-lui que je suis prête à l'épouser, madame.

MADAME DE LEVALLE. — Est-ce vrai ?

EMMA. — Sans doute. Mais le colonel ?

MADAME DE LEVALLE. — Je m'en charge.

EMMA. — Le voici.

MADAME DE LEVALLE. — Ah ! Laissez-moi avec lui, Emma.

EMMA. — Oui, madame. Mais ils ne se battront pas ?

MADAME DE LEVALLE — Non.

EMMA. — C'est que je m'intéresse à tous deux.

MADAME DE LEVALLE. — Ne craignez rien. Mais il faut que je parle à M. de Beaulieu.

EMMA. — C'est cela. (*A part.*) Et moi, je vais tout dire à ma mère.

MADAME DE LEVALLE, *à part.*—Ah ! il faut que j'assure à tout prix le bonheur de mon frère. Voici le colonel.

SCÈNE XVII.

MADAME DE LEVALLE, LE COLONEL.

LE COLONEL, *à part.* — Je croyais ne jamais pouvoir quitter cette excellente dame. (*Apercevant Mme de Levalle.*) Ah ! madame.

(Il la salue.)

MADAME DE LEVALLE. — Eh bien ! monsieur, Mme Renneterre est-elle entièrement remise ?

LE COLONEL. — Entièrement, madame.

MADAME DE LEVALLE. — Je conçois, du reste, son émotion et sa surprise. Il y a dans tout ce qui vient de se passer quelque chose de si imprévu. Et vous avez dû être heureux....

LE COLONEL. — Oui, d'abord.

MADAME DE LEVALLE. — La précipitation de mon frère a failli pourtant causer une erreur.

LE COLONEL, *vivement*. — Ah! que je regrette.

MADAME DE LEVALLE. — Pourquoi cela?

LE COLONEL. — Parce qu'il m'eût été bien doux de penser, madame, que j'avais pu mériter votre reconnaissance.

MADAME DE LEVALLE, *souriant*. — Mon Dieu! monsieur, qui sait si vous n êtes point également mon sauveur inconnu? Dans tous les cas, je suis prête à le supposer.

LE COLONEL. — Prenez garde, madame, la reconnaissance impose certains devoirs.

MADAME DE LEVALLE. — Me croyez-vous incapable de les remplir?

LE COLONEL. — Je ne dis point cela, mais on ne peut rien refuser à un sauveur.

MADAME DE LEVALLE. — Encore faut-il qu'il demande.

LE COLONEL. — Mais s'il demande beaucoup?

MADAME DE LEVALLE. — Beaucoup n'est point trop.

LE COLONEL — Et si en retour du service rendu il demandait plus que de la gratitude?

MADAME DE LEVALLE. — Eh bien! on lui donnerait de l'amitié.

LE COLONEL. — Et s'il désirait plus que de l'amitié?

MADAME DE LEVALLE. — Plus que de l'amitié? ah! mais alors ce serait un service placé à usure.

LE COLONEL. — S'il demandait enfin qu'on lui consacrât la vie qu'il a conservée?

MADAME DE LEVALLE. — Oh! mais vous faites des suppositions.

LE COLONEL. — Eh bien! non, madame; il n'y a de supposé que mes droits à un tel bonheur, et cependant je donnerais ma vie pour l'obtenir!

MADAME DE LEVALLE. — Que dites-vous?

LE COLONEL. — Ce que je voulais cacher, ce que vos encouragements m'ont arraché? Ah! ne me dites pas que c'était un

jeu de votre esprit, madame; ne me punissez point d'un malheureux hasard. Vous détournez les yeux, vous paraissez émue; de grâce, ah! dites que vous ne me repousserez point; j'attends votre réponse à genoux.

MADAME DE LEVALLE. — Que faites-vous?

LE COLONEL. — Un mot, un regard, ou je penserai que vous m'en voulez encore.

MADAME DE LEVALLE. — De grâce!

LE COLONEL. — Je croirai que cette querelle à propos de divorce...

MADAME DE LEVALLE, *lui mettant la main sur la bouche.* — Ah! ne prononcez donc pas ce mot-là.

LE COLONEL, *se relevant.* — Cette main, vous me la donnez.

MADAME DE LEVALLE. — Puisque vous l'avez prise.

LE COLONEL. — Ah! chère Agathe!

(Il serre les mains de Mme de Levalle sur son cœur.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST. — Ah!

MADAME DE LEVALLE, *sans se déranger.* — Mon frère...

LE COLONEL, *le bras de Mme de Levalle sous le sien.* — Eh! c'est ce cher Ernest.

ERNEST. — Que signifie?

LE COLONEL. — Cela signifie, monsieur Ernest, que vous n'êtes plus mon meilleur ami...

ERNEST. — Comment!

LE COLONEL, *lui tendant la main.* — Mais mon frère.

ERNEST. — Il se pourrait!

MADAME DE LEVALLE, *en souriant, un peu confuse.* — Oui.

ERNEST, *au colonel.* — Ah çà! mais je croyais que tout à l'heure Mme Renneterre...

LE COLONEL. — Elle avait eu, en effet, quelques idées. Mais moi, j'étais déjà pris, et je me suis expliqué franchement.

ERNEST. — Très-bien. (*Bas à Mme de Levalle.*) Et moi j'ai repris à Étienne la lettre adressée à notre tante.

MADAME DE LEVALLE, *bas.* — Ah ! merci!

ERNEST, *donnant la main au colonel.* — De sorte que tout le monde est content.

MADAME DE LEVALLE. — Oui, même vous, jaloux; car rien ne s'oppose plus maintenant à votre mariage avec Emma.

ERNEST, *vivement.* — Nous en reparlerons plus tard.

SCÈNE DERNIÈRE.

LES MÊMES, MADAME RENNETERRE, EMMA.

MADAME RENNETERRE, *gravement.* — C'est inutile.

MADAME DE LEVALLE. — Madame Renneterre...

ERNEST. — Oh ! ma marraine...

MADAME RENNETERRE, *de même.* — Emma vient de m'avouer tout.

ERNEST, *à part.* — Aïe !

MADAME RENNETERRE, *de même.*—Vous avez gardé avec moi un silence offensant, Ernest.

ERNEST. — Ma marraine...

MADAME RENNETERRE, *de même.* — Vous savez en outre que je trouve Emma trop jeune pour se marier.

EMMA, *à part.* — Comment ?

ERNEST, *vite.* — J'attendrai, ma marraine.

MADAME RENNETERRE, *très-vite.* — Non, non, mon cœur ne sait point résister aux prières. Je vous la donne.

ERNEST, *stupéfait.* — Oh ! ma marraine ! (*A part.*) En définitive, elle est charmante. (*Haut.*) Votre main, ma petite Emma. (*A Mme Renneterre.*) Et vous, maman, embrassez-moi.

MADAME RENNETERRE. — Oui. (*Avec exaltation.*) J'ai un gendre !

ERNEST. — Les deux noces se feront en même temps.

LE COLONEL. — C'est cela !

MADAME DE LEVALLE. — Et surtout, tâchons d'être heureux. (*Montrant Ernest.*) Nous lui avons donné assez de peine pour cela.

ÉMILE SOUVESTRE.

LE

POËME DU CID.

A M. S. DE T.....

La langue espagnole, fille de la latine, ainsi que toutes celles du midi de l'Europe, ne fut d'abord qu'un mélange confus du latin et de l'idiome des nations du Nord qui se ruèrent sur la Péninsule lors de l'immense catastrophe qui balaya de la surface de la terre la puissance, la civilisation et les vices de Rome. Avant l'irruption des barbares, la langue latine était généralement parlée en Espagne ; mais certes elle ne l'y était pas aussi purement qu'au forum, et l'on peut même assurer qu'elle y fut toujours corrompue par l'alliage impur d'un grand nombre de mots libériens, phéniciens et carthaginois : de là les mots évidemment dérivés de ces vieilles langues que les savants y découvrent encore aujourd'hui. Pour les preuves, je vous renvoie, monsieur, à l'*Origine et commencement de la langue castillane,* d'Aldrete, et au *Trésor de la langue,* de Covarrubias ; et si vous tenez absolument à approfondir cette question, vous pouvez consulter Pellicer dans sa *Primitive population et langue d'Espagne,* et le révérend père Sarmiento, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la poésie et des poëtes*

espagnols. Ces deux écrivains, de même que Mayans, Sanchez et Capmani (1), ont malheureusement poussé leurs recherches sur ces arides matières plus loin que ne le voudrait souvent la patience du lecteur. Et puis vous trouverez chez eux de singulières opinions : en voici deux dont vous ne serez pas peu étonné, j'en suis sûr. Aldrete prétend que déjà, du temps des apôtres, existait dans des livres la langue vulgaire castillane, bien qu'elle ne fût nullement parlée. Pellicer, homme si éminent d'ailleurs, va encore plus loin ; il affirme que notre langue, loin d'être dérivée de la latine, en est au contraire la mère, comme étant une des soixante-douze qu'on parlait à la tour de Babel.

Ces absurdités ne méritent pas d'être réfutées sérieusement. Tout prouve que le castillan est né du latin, et qu'il ne fut dans le principe qu'un mélange formé par cette langue, mêlée déjà d'ibérien, de phénicien et de carthaginois, et les idiomes des Celtes et des Goths. C'est à ce mélange, où le latin dominait presque exclusivement, qu'on doit appliquer le nom de *romance,* ou langue romane. Deux autorités des plus respectables viennent à l'appui de cette opinion ; ce sont Marineus Siculus et Mariana (2). Le xe siècle est l'époque que nos meilleurs critiques assignent à la formation du romance castillan. Pas un seul monument écrit du romance primitif n'est arrivé jusqu'à nous. Ce ne fut que lorsque l'élément arabe se fut introduit dans cette langue qu'elle fut employée dans la plus ancienne œuvre écrite en prose qui nous soit parvenue (le *Poëme du Cid* est évidemment antérieur). Cette œuvre, qui remonte d'après l'opinion la plus générale au règne de Ferdinand III, est la traduction du *Fuero juzgo* (*Forum judicum*), qui ouvrit la voie à la grande œuvre des *Partidas*. Vers la fin du règne des Goths, on réunit les lois de cette nation dans un seul code, divisé en douze livres, à l'imitation sans doute du Code de Justinien. On trouve ce code dans le troisième volume de

(1) *Origines de la langue espagnole. — Collection des poésies antérieures au quinzième siècle. — Théâtre historico-critique de l'éloquence espagnole.*

(2) *De Rebus. Hisp.*, lib. V. — « Ex latinæ degenerantis corruptione conflatam. » (*Hist. Hisp.*, lib. III, cap. I.)

l'*Hispania illustrata*, ainsi que dans le *Codex legum antiquarum*, de Lindemborgius, qui le plaça en tête de son recueil, sous le titre de *Leges Wisigothorum*, ces lois étant les plus anciennes connues après les lois romaines. La traduction de ce code fut mise au jour en 1600 par Alonso de Villadiego, avec des notes et des commentaires. Quelques écrivains ont supposé que cette traduction est contemporaine de la formation du code. Aldrete la croit postérieure de quatre siècles au texte latin, opinion très-vraisemblable, partagée par le révérend père Sarmiento, qui pense qu'elle fut faite entre l'année 1100 et l'année 150, entre le règne de don Alphonse VI et celui de don Alphonse le Sage. Il prouve même que ce travail s'accomplit sous le règne et par l'ordre de Ferdinand III, et c'est ce que dit encore positivement le savant père Burriel, dans une lettre à don Juan d'Amaya, datée du 30 septembre 1751. Ce fait est donc acquis à l'histoire littéraire.

Entre la prose de cette version et celle des *Partidas*, on dirait que deux siècles de prospérité pour les lettres durent s'écouler : elles ne sont séparées cependant que par l'espace de quelques années. Aucune langue vivante d'Europe n'avait encore atteint un tel degré de splendeur, pas même l'italienne, bien que l'Italie marchât déjà à la tête de la civilisation. Le *Decameron* est postérieur aux *Partidas* de près d'un siècle. Ce code immortel fut rédigé par don Alphonse le Sage lui-même. Ce grand roi, comme toutes les intelligences d'élite, ne vivait ni dans le passé ni dans le présent, mais dans l'avenir. Ce fut un génie hors de ligne que ce roi de Castille, cet empereur d'Allemagne, dont la figure colossale se dresse si majestueuse sur le seuil de notre histoire du moyen âge. Ce n'est pas comme législateur que j'ai à le considérer ici, encore moins comme astrologue et comme alchimiste. Nous n'avons à examiner en don Alphonse que le grand prosateur et le grand poëte. Sous le premier rapport, il nous a laissé d'abord *el Fuero real* et *las Partidas*, où la langue castillane apparaît déjà portée à un admirable degré d'élégance, de force et de pureté; puis les *Tables Astronomiques*, dites Alphonsines, une traduction du *Quadripartitus* de Ptolémée et des *Canons* d'Abategnius; le livre des *Armellas* (annelets), une paraphrase de la Bible, une *Chronique générale* d'Espagne, et la *Conquête d'Outre-Mer*

jusqu'à l'an 1264, tirée de l'histoire de Guillaume de Tyr. Ce dernier ouvrage est un des plus curieux monuments de la langue. Ses travaux inédits sont : *El Repartimiento de Seville*, les quatre livres du *Fuero de Valladolid*, la *Vie de saint Ferdinand*, et *le Septenaire*, qu'on dit être un mélange de philosophie, d'astrologie et de théologie; puis encore les *Traités* d'Avinez et d'Averroès. Quelques auteurs, tels que Prieto Sotelo par exemple, ont nié que don Alphonse eût écrit tous ces livres, et principalement les deux codes ci-dessus mentionnés, s'appuyant sur l'exemple de Justinien, qui, on le sait, ne fut pas l'auteur du code qui porte son nom; mais d'abord ils ne nous font point connaître le Tribonien des *Partidas*, et le principal argument dont ils se servent, *qu'il est impossible qu'un seul homme eût tant écrit*, nous conduirait à ce beau résultat, que les œuvres de Lope de Vega, de Voltaire, etc., ne leur appartiennent pas. Ensuite il est de toute évidence que le *Fuero real* et *las Partidas* furent écrits par don Alphonse lui-même. Le premier de ces ouvrages se termine ainsi : « Ci se termine le Fuero Real, que *fit* le noble roi don Alonso le neuvième » (c'est-à-dire neuvième de Castille, car don Alphonse IX, père de saint Ferdinand, n'avait été que roi de Léon. C'est pourquoi don Alphonse le Sage se trouve désigné dans nos chroniques sous ces deux dénominations). Quant aux *Partidas*, les initiales de chacune des divisions du livre réunies forment une sorte d'acrostiche de son nom (1) qui ne permet pas de douter qu'Alphonse n'en soit l'auteur, car ce serait trop accorder au hasard que de supposer que ce singulier assemblage de lettres est fortuit.

Comme poëte, il nous a laissé ses *Cantigas* (2) (chansons),

(1) La première commence ainsi : Al servicio...
La deuxième, — — La Fé...
La troisième, — — Fizo N. S...
La quatrième, — — Onrás...
La cinquième, — — Nascen...
La sixième, — — Sesudamente...
La septième, — — Olvidanza...

(2) Dans le recueil des *Cantigas*, on remarque des chansons consacrées à la Vierge, qu'on conserve encore avec la musique que le

ses *Querelles* (plaintes), et son livre du *Trésor* (1), traité de la pierre philosophale. Malheureusement la plus grande partie de cet ouvrage est écrite en chiffres dont on n'a pas encore trouvé la clef. Ce traité d'alchimie est appelé par quelques auteurs *le Livre du Cadenas,* sans doute parce que le plus ancien exemplaire connu (je me rappelle de l'avoir vu à la Bibliothèque royale de Madrid) se ferme par un cadenas. J'ai mentionné cette circonstance parce qu'il y a des écrivains, tels qu'Ortiz de Zùniga, dans ses *Annales de Séville,* qui pensent à tort que ces deux titres différents désignent deux ouvrages distincts. Don Alphonse écrivit ses *Cantigas* dans le dialecte gallicien, qui ressemble beaucoup au portugais moderne; mais il n'en faut pas conclure, ainsi que le fait le révérend père Sarmiento, que c'était alors, comme depuis deux siècles, l'usage d'écrire les poésies dans cette langue. Sanchez combat fort savamment cette fausse opinion dans le premier volume de son ouvrage déjà cité, n° 272 et suivants. Don Alphonse avait passé sa jeunesse en Gallice, et naturellement il devait affectionner la langue de cette province; mais, sauf ses *Cantigas*, tous ses vers sont en castillan. Les autres poëtes du temps, ainsi que nous le verrons bientôt, écrivaient de même généralement dans la langue de Castille.

roi lui-même composa pour qu'elles fussent chantées dans la cathédrale de Séville.

(1) Dans ces deux livres, on trouve pour la première fois en castillan le vers de douze syllabes. Moratin, dans la note 3me du Discours historique qui précède son excellent ouvrage intitulé : *Origines du Théâtre espagnol*, s'exprime ainsi : « Qu'il me soit permis d'exposer mon opinion sur le livre des *Querelles* et celui du *Trésor*. Je ne crois pas que ces compositions soient d'Alphonse X. Quiconque connaîtra les progrès de la langue et de la poésie castillane leur donnera deux siècles de moins d'antiquité. » Et il penche pour les attribuer à don Henri de Villena, parmi les manuscrits duquel ils furent trouvés. — L'opinion de Moratin est des plus respectables; mais sur ce point je me permets de ne point la partager, car, d'après son raisonnement, le code des *Sept Partidas* doit également appartenir au commencement du xve siècle, puisque la langue y apparaît aussi avancée, peut-être davantage, que chez les meilleurs prosateurs de cette époque.

Le plus ancien ouvrage écrit en vers que nous possédions est le *poëme du Cid*, divisé en deux chants. On ne saurait indiquer l'époque précise où ce poëme fut écrit. Quelques critiques ont supposé qu'il est antérieur à la traduction du *Fuero juzgo*, s'appuyant sur ce point, que la langue y apparaît plus grossière que dans celle-ci ; ce n'est point là pourtant un fait concluant, car, outre qu'on doit tenir compte au poëte inconnu des entraves de la mesure et de la rime, tout porte à croire que la rédaction du code visigoth fut l'ouvrage de quelques esprits d'élite qui pouvaient fort bien être de quelques dizaines d'années en avant de leurs contemporains. La prose du commencement du XVe siècle, je l'ai déjà dit, n'est pas plus belle que celle employée par don Alphonse le Sage dans ses *Partidas*. C'est que les grands hommes, est-il besoin de le répéter? sont rarement au niveau de leur siècle. Ils ne reçoivent pas d'impulsion : ils la donnent.

Le *Poëme du Cid* n'a été publié qu'en 1775. Le savant bibliothécaire don Tomas Antonio Sanchez l'a inséré dans le premier volume de ses *Poésies castillanes antérieures au quinzième siècle*. Le père F. Prudencio de Sandoval en avait déjà fait mention dans ses *Fondations de saint Benoît*, en parlant de celle de saint Pierre de Cardena, ainsi que Berganza dans ses *Antiquités d'Espagne*. Tous les deux assuraient que le manuscrit se trouvait à Bivar, patrie du Cid. Sanchez parvint à se le procurer, et en fit une copie d'une scrupuleuse exactitude. L'époque qu'il assigne au poëme est le milieu du XIIe siècle; mais le manuscrit dont il tira sa copie est bien postérieur. Voici la note qu'il dit avoir trouvée à la suite du dernier vers : « Que Dieu donne le paradis à celui qui écrivit ce livre. Amen. Ce fut *Per Abbat* (abbé) qui l'écrivit dans l'ère de mille et CC.....XLV ans. »On pourrait croire, d'après la signification moderne du mot *écrire*, que Pierre Abbat (qui devait être probablement un moine bénédictin, à moins qu'Abbat ne soit un nom de famille) en fut l'auteur; mais alors *écrire* était synonyme de *transcrire*, et l'on ne peut douter qu'il n'en fût que le copiste. Sanchez prétend qu'entre les deux C et le X de la date il n'y avait dans le manuscrit que l'espace suffisant pour un troisième C; mais cet espace pouvait également être rempli par une autre conjonction *et* (e), grattée par le copiste

lui-même, comme inutile. Toujours est-il que, même en supposant à ce codex le moins d'antiquité possible, il remonte à l'ère espagnole de 1345, qui correspond à l'année 1307 de Jésus-Christ; ce qui suffirait pour détruire l'idée de toute fraude littéraire dans le genre de celles de Macpherson et de Rowley. Ce fait une fois constaté, il est non moins évident que le langage du poëme ne peut appartenir qu'au XIIe siècle. Il suffit de le comparer à celui des poëmes de don Gonzalo de Berceo, qui écrivit vers l'année 1220, pour se convaincre qu'il a dû s'écouler entre ces productions, l'espace de près d'un siècle.

Pour en finir avec cette question, je ferai une remarque que je m'étonne de n'avoir trouvée dans aucun des auteurs qui ont écrit sur cette matière, et que je soumets humblement au jugement des savants. A la fin du poëme, l'auteur dit à propos de la mort du Cid : « Il trépassa le jour de la Pentecôte *de ce* siècle. » Que faut-il entendre ici par ce siècle, *este siglo?* serait-ce le siècle où les événements que l'auteur vient de raconter se sont passés, ou bien celui où il écrivait? La signification précise et nette du prénom démonstratif *este* (*hic, iste*), qui indique toujours une chose présente, comme le *celui-ci* français (1), l'antiquité et la rudesse du langage, et puis cette conviction qui vient à quiconque lit ce poëme, qu'il a été écrit très-peu de temps après la mort du héros, tout me fait pencher pour la seconde des deux hypothèses posées plus haut. Ce serait donc alors, ainsi que nous le verrons plus tard, à la fin du XIIe siècle que ce poëme aurait été écrit. Mais que signifie cette façon de désigner une date, *la Pentecôte de ce siècle?* Autant vaudrait dire *le dimanche de cette année.* Il y a ici évidemment une lacune sur laquelle le consciencieux don Tomas Sanchez ne dit mot. Chose assez étrange.

Voilà donc, monsieur, ce qu'on pourrait appeler la première pierre de ce vaste édifice de la littérature espagnole, que tant de beaux génies ont concouru à élever. Quand ce ne serait qu'à

(1) Pour indiquer un autre siècle que le présent, l'auteur aurait naturellement dit *aquel* (*ille*), *celui-là*, car en espagnol il n'y a aucune raison pour donner lieu au doute qui peut résulter en français de la double signification du mot *ce*.

cause de sa vénérable antiquité, le *Poëme du Cid* aurait toujours droit à une attention spéciale de notre part : je vais donc en faire un examen succinct.

Le *Poëme du Cid* est écrit en vers alexandrins. La mesure n'est pas toujours rigoureusement gardée. Tel vers de sept syllabes y est précédé ou suivi d'un autre qui en a quinze ; ceux qui en ont vingt ne sont pas rares non plus ; mais en général les vers ont quatorze syllabes. Ce sont des vers *monorimes*, où cependant la rime n'est pas plus respectée que la mesure, ce qui donne lieu à des *asonantes* continuels.

Pour les conditions d'une popée classique, le *Poëme du Cid* ne les remplit pas toutes rigoureusement, comme vous le pensez bien ; le surnaturel ne s'y trouve pas, mais des réalités merveilleuses y suppléent largement. L'auteur n'y soutient pas toujours le ton haut qu'aime la muse épique ; des plaisanteries fines, des aventures bizarres et même comiques dérident souvent le front du lecteur, lassé de tant de récits de batailles et surtout de la difficulté immense de comprendre un langage qui ressemble si peu à celui de nos jours. Suivons rapidement la marche du poëme.

Il commence au moment où le Cid, exilé de Bivar, sa patrie, par Alphonse VI (1), en 1066, arrive à Burgos, suivi de son loyal ami Alvar Fanez et de soixante bannières.

Dieu ! quel bon vassal, s'il avait un bon seigneur !

s'écrient les Burgalais, hommes et femmes, en le voyant passer au milieu de son cortége ; mais quoique chacun pleure son

(1) Voici en peu de mots les causes de cet exil. Ferdinand Ier, lors de sa mort, divisa son royaume entre ses fils. Il laissa la Castille à don Sanche, le royaume de Léon à don Alphonse, la Galice à don Garcia, la ville de Zamore à don Urraca, et celle de Toro à dona Elvire. Don Sanche attaque Alphonse, le défait, et le force à se réfugier chez le roi maure de Tolède. Il dépouille successivement Garcia et dona Urraca, et tombe arrêté par le poignard d'un assassin. Alphonse revient alors dans ses États ; mais le fratricide n'étant pas, dans *ce bon vieux temps*, chose bien rare autour du trône, les grands de Castille

départ, personne n'ose le recevoir ; « car, dit le poëte, telle et si grande est la colère du roi, qu'ainsi que l'avait annoncé une charte royale arrivée la veille, quiconque hébergerait le Cid perdrait tous ses biens, et puis les yeux du visage, et puis encore son corps, et puis encore son âme. » Le Cid sort de Burgos, et après avoir fait son fameux emprunt, en donnant pour hypothèque deux bahuts remplis de gravier, il entreprend la longue suite de ses combats, qui sont autant de victoires et de conquêtes, jusqu'au jour où enfin le roi lui fait grâce. Le récit de ces batailles est mêlé de plusieurs scènes touchantes; d'abord celle de l'entrevue du héros dans le monastère de Saint-Pierre de Cardena avec Chimène et ses deux filles en sortant de Burgos, qui est une des plus belles du poëme, et qui rappelle, sans trace d'imitation assurément, les adieux d'Hector et d'Andromaque. La veille du départ arrivent au monastère les Castillans qui vont suivre le Cid dans son exil ; voici les douces et simples paroles qu'il leur adresse : « Je prie Dieu et le Père spirituel, ô vous qui allez quitter, pour l'amour de moi, vos maisons et vos terres, qu'il me soit permis de vous faire quelque bien avant ma mort. Puissé-je vous rendre le double de ce que vous perdez pour moi ! » Arrive enfin le moment du départ ; le délai accordé par le roi va expirer. Au point du jour, une messe réunit tous ces guerriers, et Chimène prie Dieu pour son Cid « du mieux qu'elle sait. » Puis viennent les adieux des deux époux, délicieuse scène empreinte d'une grâce d'expression et d'un caractère de vérité qu'on trouve rarement dans des sujets d'une nature si simple. Remarquez ici l'habileté ou plutôt le talent du poëte ; au lieu de s'évertuer à peindre, par de longs discours, toute l'amertume d'un pareil moment, au lieu de placer dans la bouche de ses acteurs des tirades sentimen-

exigent que leur serment d'obéissance soit précédé d'un autre serment. Alphonse doit jurer sur les autels qu'il n'a eu aucune part à la mort de don Sanche. C'est Rodrigue de Bivar qui porte la parole pour exiger du roi ce serment, qui provoque dans l'âme d'Alphonse un dépit amer contre le jeune héros. La malveillance et l'envie eurent donc peu de peine à obtenir de lui l'arrêt d'exil dont il est question au commencement du poëme. Le poëte ne fait aucune mention de ces circonstances. D'ailleurs le texte est incomplet au commencement.

tales, écoutez comme il raconte cette douloureuse séparation. La prière de Chimène terminée, longue et humble prière dans laquelle elle rappelle à Notre-Seigneur Jésus-Christ les douleurs de sa passion, comme pour l'attendrir sur ses douleurs à elle ; cette prière terminée, dis-je, et la messe dite, « ils sortent tous de l'église, et chacun s'apprête à cheval. Le Cid tend ses bras à dona Chimène pour l'embrasser ; elle lui baise les mains, pleurant des yeux sans savoir que faire. Lui, il veut voir encore ses enfants : — Mes filles, leur dit-il, je vous recommande à Dieu et à la Mère et au Père spirituel ; nous nous quittons aujourd'hui, Dieu sait quand nous devons nous rejoindre ! — Il pleurait : jamais on n'avait vu chose pareille. Ainsi ils se séparent les uns des autres comme l'ongle de la chair. Alors le Cid monte à cheval ainsi que ses vassaux, et se met en marche. Il va, tournant la tête en arrière... »

Nos poëtes ne devraient-ils pas étudier la douce et naïve vérité d'une telle scène, de même que nos peintres étudient les charmantes miniatures des vieux livres d'heures, pour apprendre à se renfermer dans le simple et dans le vrai? Cette simplicité, qui est le sublime de l'art, c'est ce que Moratin appelle la *facilité difficile:*

« Nadie acierta conaquella
» Dificil facilidad. »

Le Cid part, et bientôt de nouveaux partisans augmentent sa suite. C'est alors que commence la merveilleuse série de ses conquêtes sur les Maures, auxquels il enlève successivement les villes de Jérica, Ondra, Almenara, Murviedro (l'ancienne Sagonte, si célèbre dans l'histoire romaine), Cebola, Castejon, Pena Cadiella, et enfin Valence. Non moins pieux que le héros de Virgile, le Cid dit alors à son ami Alvar Fanez : « Lorsque Dieu veut nous prêter, il faut que nous lui en soyons bien reconnaissant. Je veux, dans les terres de Valence, instituer un évêché et le donner à ce bon chrétien. » Ce bon chrétien, appelé don Jérôme, était, selon le père Mariana, natif de Périgueux. Ce fut après la prise de Valence que le Cid, songeant déjà à se réconcilier avec le roi, lui envoya son fidèle Fanez avec un pré-

sent de cent chevaux richement caparaçonnés, pour le prier de lui permettre d'amener dans ses nouveaux États sa femme et ses filles qu'Alphonse avait gardées en ôtages. Il envoie en même temps cent marcs d'argent à l'abbé don Sanche, qui les a gardées dans son monastère de Cardena pendant le cours de ses exploits. Fanez de Minaya part avec une escorte de cent hommes; il remet son message au roi, lequel agréa le présent et fut satisfait des victoires de son vassal. Aussi, il lui octroya non-seulement la grâce de lui rendre Chimène et ses filles, mais encore il permit à ceux de ses sujets qui seraient tentés de se joindre à lui, d'aller le trouver dans ses États. Alléchés par l'espoir du profit qui résulterait pour eux d'une alliance avec l'heureux conquérant, les infants de Carrion forment le projet d'épouser ses filles, mais ils n'y donnent pas suite pour le moment, et le poëte se plaît à décrire fort au long le voyage de Chimène à Valence, la joie du Cid qui revoit, ses combats contre les Maures de Maroc, et sa nouvelle ambassade au roi accompagnée de l'envoi de nouveaux et de plus riches présents. Alors le roi lui demande ses deux filles pour les infants de Carrion, les comtes don Diego et don Fernando. « Ils sont orgueilleux et courtisans, dit le Cid, ces mariages ne m'auraient pas convenu; mais puisque celui qui vaut mieux que nous, nous les conseille, parlons-en, et prions Dieu de nous éclairer. » Remarquez en passant comme le poëte est habile à préparer le lecteur aux lâchetés des infants de Carrion, par cette aversion pour ainsi dire instinctive (car il ne les connaît presque pas) que le Cid leur témoigne. Dans une magnifique entrevue du roi avec le Cid, qui a lieu sur le Tage et que le poëte décrit admirablement, le roi fait au Cid la demande solennelle de ses deux filles, dona Elvira et dona Sol, pour les infants de Carrion. Le Cid y accède, mais à contre-cœur. « C'est vous qui mariez mes filles et non pas moi, » lui dit-il comme possédé d'un triste pressentiment. Le poëte insiste sur cette idée : « Ces mariages, dit le héros à ses filles, nous rapporteront de l'honneur, mais sachez en vérité que ce n'est pas moi qui vous les ai procurés. Monseigneur le roi Alphonse vous a demandées à moi...; croyez bien que c'est lui qui vous marie et non pas moi. » Comme s'il eût craint que son intention ne fût pas encore suffisamment comprise, le poëte ajoute une nouvelle circonstance

qui vient à l'appui des paroles du Cid ; ce n'est pas le Cid, en effet, qui livre ses filles aux infants, mais bien Fanez de Minaya, lui présent. Les deux noces se font à la fois avec des magnificences inouïes; deux années de bonheur s'écoulent pour le Cid entouré de ses enfants, de Chimène et de ses fidèles compagnons d'armes ; et l'auteur termine son premier *cantar* (chant) par ces deux vers :

« Las coplas deste cantar aquis' van acabando !
» El Criador vos valla con todos los sos sanctos.

Ici se terminent les couplets de ce chant : « que le Créateur vous soit en aide avec tous ses saints. »

Le second chant commence par le récit de la singulière aventure que le *Romancero du Cid* a rendue populaire. Un lion échappé de sa cage pénètre tout à coup dans le palais où les infants de Carrion étaient à table, tandis que le Cid faisait sa sieste. Les infants s'enfuient honteusement : ils se cachent dans un lieu qu'on ne saurait nommer. Le Cid s'éveille, va droit au lion, le terrasse du geste et du regard, le saisit par le cou, et le rattache à ses liens. C'est, comme vous voyez, une aventure assez semblable à celle qui valut à don Quichotte le surnom de chevalier des Lions. Mais certes il est peu probable que Cervantes ait eu l'intention de la parodier, car de son temps le vieux poëme gisait enseveli dans la poussière des bibliothèques. Cette aventure met à nu le caractère civil et lâche des infants, qui se soutient *ad imum*, de façon à contenter le *préceptiste* le plus exigeant. Puis les combats recommencent : ils se suivent toujours sans jamais se ressembler, et ce n'est pas assurément un des moindres mérites de l'auteur que de parvenir à mettre tant de variété dans des sujets qui n'en comportent guère. Le Cid tue le roi maure Bucar dans une bataille, et s'empare de tous ses trésors, qu'il partage avec ses gendres et ses principaux chevaliers. Les infants de Carrion demandent alors au Cid la permission de retourner dans leurs États et d'y conduire leurs femmes; le Cid y consent, bien éloigné de soupçonner la trahison infâme que méditent ses gendres. Ils partent. Arrivés à

un bois isolé, ils attachent au tronc d'un arbre les filles du Cid, dépouillées de leurs vêtements. Après les avoir largement fustigées avec les sangles de leurs chevaux, d'une indigne manière, ils les abandonnent à la merci du ciel. L'auteur explique cette infâmie par la honte que causait aux infants l'idée d'amener dans leurs États des témoins de la lâcheté dont ils avaient fait preuve lors de l'aventure du lion, et par l'espoir de contracter tous les deux de nouveaux mariages qui augmenteraient encore leurs richesses déjà immenses. Donc ils les laissent pour mortes dans la forêt. Felez Munoz, neveu du Cid, les y trouve privées de sentiment; il les place sur son destrier, et les conduit au château de dona Urraca, puis à Santisteban de Gormaz; le Cid envoie Alvar Fanez à leur rencontre pour les accompagner à Valence. Après avoir reçu cette affreuse nouvelle, le héros est resté rêveur durant une heure entière; puis il lève la main, saisit sa barbe, et s'écrie, après avoir bien réfléchi : « Il y a du déshonneur ici pour moi, mais il y en a bien plus encore pour le roi, car c'est lui, et non pas moi, qui a marié mes filles. » Il envoie sur-le-champ demander au roi de les mettre en présence, de quelque manière que ce soit, lui et les comtes de Carrion, afin qu'il en puisse tirer vengeance. « Quant à celle du roi, dit-il, elle peut bien se borner à lui octroyer cette demande. » Le roi fait assembler des cortès à Tolède, et décide que quiconque manquerait de s'y rendre serait mis hors la loi. Les infants soupçonnent que le but de ces cortès n'est autre que les amener à une entrevue avec le Cid, et prient le roi de les dispenser d'y assister. La réponse du roi est bien belle : « Non, leur dit-il, je ne saurais vous en dispenser, *car mon Cid y sera.* « Les cortès s'assemblent; le Cid accourt avec une escorte de cent hommes d'armes, il est reçu en souverain. Aussitôt après l'arrivée du Cid, le roi se lève, et dit : « Écoutez, preux chevaliers, et que Dieu soit avec vous. Depuis que je suis roi, je n'ai assemblé des cortès que deux fois, à Burgos et à Carrion; celles que je tiens aujourd'hui à Tolède ont pour but de faire que raison soit rendue à mon Cid, que les infants de Carrion ont gravement offensé, ainsi que nous le savons tous. Le comte don Henri et le comte don Raymond sont nommés juges dans cette querelle. Mais, cependant, prêtez-y toute votre attention, vous tous, car vous êtes connaisseurs en matière

d'honneur, et je veux que vous jugiez qui a tort et qui a raison... Exposez votre demande, mon Cid Campeador; nous verrons ce que les infants ont à y répondre.» Ainsi invité à parler, le Cid se borne à dire en peu de mots que l'injure faite à ses filles regarde d'abord le roi, qui les a mariées; que, pour sa part, tout ce que pour le moment il demande, c'est que, attendu que les infants ont agi en félons, et qu'ils ont perdu l'amitié qu'il leur portait, ils aient à lui rendre sans délai leurs épées: il leur en avait fait présent quand ils étaient encore ses gendres. « Je les leur avais données, dit-il, d'un ton calme, pour qu'ils s'en servissent dignement.» Les infants, surpris d'en être quittes à si bon marché, n'hésitent pas à rendre leurs épées au Cid. C'étaient les deux fameuses épées, *Colada* et *Tizon*, gagnées par le Campeador au roi Bucar et au comte Bérenger. Quand il prit dans sa main les deux épées si bien connues, « tout son corps en fut réjoui, son cœur sourit,» dit le poëte. Puis il remit à son neveu Pero Bermudez l'épée *Tizon*, en lui disant: Prenez-la, mon neveu, elle gagne à changer de maître.» Et il donne à Martin Antolinez l'épée *Colada*. Alors il reprend la parole: « Je rends grâces à Dieu et à vous, dit-il au roi, j'ai repris mes deux bonnes épées; maintenant il me reste à faire une nouvelle réclamation auprès des infants: quand ils amenèrent mes filles hors de Valence, je leur donnai trois mille marcs d'or; puisqu'ils ne sont plus mes gendres, qu'ils me le rendent.» Puis, lorsque les infants y accèdent, non sans peine, car la somme est forte: « Écoutez moi encore, dit-il, que toute la cour m'écoute. Infants, que vous ai-je fait? Quels griefs aviez-vous contre moi, pour m'avoir ainsi déchiré le cœur? Je vous ai donné mes filles riches et honorées. Puisque vous ne les aimez plus, à quoi bon les avoir amenées hors de Valence, traîtres? Pourquoi les avoir battues à coups de sangles et d'étrivières, chiens que vous êtes? Vous les avez laissées seules dans la forêt, livrées aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie... Par ce fait, vous êtes infâmes!»

La discussion, montée sur ce ton assez peu parlementaire, se continue dans le plus grand désordre. Un certain comte don Garcia, parent des infants de Carrion, et qui se montre dès le commencement du poëme comme l'ennemi personnel du Cid, est présent aux débats. Lâche et envieux, il a contribué à la pre-

mière disgrâce du Cid, et ne laisse jamais échapper l'occasion de lui nuire dans l'esprit du roi. Pour le moment, ne trouvant rien en lui à quoi s'attaquer, car certes le bon droit est de son côté, il se prend à le railler sur la longueur démesurée de sa barbe, sur ce qu'il cherche à en effrayer les gens timides. — Merci du ciel ! s'écrie le Cid gaiement, portant la main à son menton. Qu'avez-vous à dire de ma barbe, comte? Elle est longue d'abord parce que Dieu a pris plaisir à l'accroître, et puis encore parce que jamais fils de femme, Maure ou chrétien, n'en a touché un seul poil. Vous n'en direz pas autant de la vôtre, comte, car je me souviens de vous en avoir enlevé une bonne partie au château de Cabra, et le château encore par-dessus le marché. Pas un damoisel de ma suite ne manqua de vous arracher un pouce de votre barbe; mais, quant à la partie dont je vous ai dépouillé, je réponds qu'elle ne vous est pas repoussée.—La séance va son train au milieu du feu roulant des injures que s'adressent les deux partis contraires. A l'appui de ses raisonnements, un des partisans du Cid terrasse d'un coup de poing son adversaire. C'était le cas ou jamais de rappeler l'orateur à l'ordre; mais il paraît que la terrible sonnette du président n'était pas encore inventée. J'entre dans ces détails afin de vous donner une idée de la manière toute gothique dont nos bons aïeux s'y prenaient pour venir à bout de s'entendre. N'allez pas croire, d'ailleurs, que la raillerie fût toujours bannie de leurs discussions. Voici en quels termes le Cid interpelle son neveu Pero Bermudez, en jouant sur le double sens du nom patronimique Bermudez (fils de Bermudo, *Bermuet* : « Voyons, dis donc quelque chose, toi, *Pierre Muet,* homme essentiellement silencieux. C'est de tes cousines germaines, qu'il s'agit :

« Fabla, Pero Mudo, varon que tanto callas
» Hya las he fijas, é tu primas cormanas. »

C'était de la fine plaisanterie du temps. — « Si c'est moi qui réponds, tu ne pourras combattre :

« Si yo respondier, tu non entraras en armas, »

ajoute le Cid, comme pour lui donner à entendre qne son silence pourrait passer pour de la peur. Tout en ne goûtant pas l'épigramme de son oncle, lequel, dit-il, avait contracté l'habitude facétieuse de l'appeler toujours dans les cortès Pierre Muet:

« Direvos, Cid, costumbres habedes tales,
» Siempre en las cortes Pero Mudo me lamades; »

tout en ne goûtant pas, dis-je, cette épigramme, Bermudez, qui est un brave, porte un défi à Ferran Gonzalez, l'aîné des infants de Carrion. Les termes de son cartel sont vraiment remarquables : « Je te défie comme méchant et traître. Je combattrai contre toi, devant le roi don Alphonse, pour les filles du Cid, dona Elvira et dona Sol. Parce que vous les avez abandonnées lâchement, elles valent mieux que vous. Elles sont femmes, et vous êtes hommes. Sous tous les rapports, elles valent mieux que vous. »

Voilà bien la galanterie chevaleresque se faisant jour difficilement à travers la rude écorce de ce siècle barbare! C'est le brave Martin Antolinez qui se présente comme champion contre le second infant de Carrion, Diego Gonzalez. Asur Gonzalez, parent des infants, arrive aux cortès, *le visage tout empourpré et le manteau traînant.* L'auteur fait remarquer qu'il sortait de déjeuner. Échauffé sans doute par les fumées du vin, il se permet de parler irrévérencieusement du Cid, qu'il accuse de trop tenir à ses droits de mouture. Munoz Gustioz le défie, et le roi approuve ce triple duel. En vain le brave et fidèle Minaya demande à combattre lui seul contre les trois ennemis du Cid : c'est décidément trois contre trois que la rencontre aura lieu. Cependant voilà que tout à coup deux chevaliers étrangers s'avancent vers le trône : ce sont les infants Oiarra et Inigo Jimenez, de Navarre et d'Aragon, qui viennent demander au Cid la main de ses deux filles pour les souverains de ces deux royaumes. Le Cid y consent de l'accord du roi. Alphonse désigne la matinée du lendemain pour le combat décidé, mais les infants ayant prétexté qu'ils manquaient d'armes et de chevaux

convenables pour entrer en lice, le duel est remis à trois semaines plus tard. Avant de s'en retourner à Valence, le Cid prend congé des trois champions de ses filles : il les engage à combattre vaillamment. — Faites, leur dit-il, que de bonnes nouvelles de vous me parviennent à Valence. — Pourquoi le dites-vous, sire ! s'écrie Martin Antolinez. Vous entendrez parler de morts, mais non de vaincus, croyez le bien. — Il s'en alla content d'avoir entendu ces mots celui « qui naquit dans un heureux moment. » C'est ainsi que l'auteur désigne souvent son héros. Arrive enfin le jour indiqué pour le combat. La description des apprêts de cette fête, de la lice, du concours, des armes, des habillements et du combat lui-même est magnifique. Pero Bermudez défait le premier son adversaire après une lutte opiniâtre, à laquelle on croit assister; tant la peinture qu'en fait l'auteur est vivante. Mais c'est surtout dans le récit du combat entre Martin Antolinez et Diego Gonzalez qu'on retrouve des traits que Virgile et le Tasse ne désavoueraient pas. Quoi de plus beau que cette expression toute latine?

Martin Antolinez mano metio al espada ;
Relumbra todo el campo.

« Martin Antolinez mit l'épée à la main : l'arène entière flamboie. » Ceux qui peuvent saisir toute la force et tout l'éclat du texte castillan comprendront combien la traduction que j'en ai essayée est loin de rendre tout ce qu'il dit. Là encore c'est le champion du Cid qui est vainqueur. L'adversaire de Munoz Gustios, qui se nommait, comme il a été dit plus haut, Asur Gonzalez, était un homme fort et d'un grand courage; mais décidément Dieu protége la bonne cause : une complète victoire est le partage des trois nobles guerriers du Cid.

« Grande est la honte des infants de Carrion, dit l'auteur. Que tel soit toujours, ou pire encore, le sort de quiconque fait affront à une dame et puis l'abandonne. » Mais laissons là les infants de Carrion; aussi bien les voilà déjà assez punis de leurs méfaits. Parlons de celui qui est né dans un heureux moment. Valence entière se réjouit de la gloire acquise par les

champions du Cid ; leur seigneur Ruy-Diaz porte la main à sa barbe : « Grâces en soient rendues au ciel ! dit-il. Voilà mes filles vengées ; maintenant je puis les marier. — Des dissentiments existaient depuis longtemps entre les rois de Navarre et d'Aragon, et don Alphonse de Léon ; mais ils furent aplanis par le mariage de ces princes avec les filles du Cid, dona Elvira et dona Sol. Leurs premiers maris étaient de grands seigneurs, mais les seconds le sont encore davantage. Voyez quel honneur pour la maison de celui qui naquit dans un heureux moment ! Ses filles sont reines de Navarre et d'Aragon. Maintenant les rois d'Espagne sont ses parents : c'est de l'honneur pour eux comme pour lui. Il trépassa le jour de la Pentecôte de ce siècle (1). Que le Christ lui pardonne, ainsi qu'à nous tous, justes et pécheurs. Celles-ci sont les nouvelles de mon Cid le Campeador. Ici se termine ce récit. Que Dieu donne le paradis à celui qui a écrit ce livre. Ce fut Per Abbat qui l'écrivit au mois de mai, dans l'ère de mille CC... XLV ans. »

Voici, monsieur, ce qu'est le poëme du Cid. Certes il y a loin de cette simplicité rustique à l'intarissable variété de l'Arioste, à la grandeur homérique de Camoëns, au ton grave et majestueux du Tasse ; mais aussi reportez votre pensée aux temps et au pays où cette œuvre fut écrite. Les États chrétiens d'Espagne, engagés dans des guerres incessantes contre les farouches conquérants de notre territoire, ne pouvaient faire dans l'art que de lents progrès. Les lumières de l'Italie devaient en outre arriver bien affaiblies à ces plages lointaines de l'Europe occidentale. Remarquez aussi que le poëte n'avait à parler que d'hommes à moitié barbares, et qu'il ne pouvait que les dé-

(1) Les avis sont partagés sur l'année où mourut le Cid. Dans le poëme, le jour seulement de sa mort est indiqué. L'opinion la plus généralement accréditée est qu'il mourut en 1099. La Pâques tomba cette année le 10 avril, et la Pentecôte le 19 mai. Ce fut donc le 19 mai 1099 que mourut le Cid. A quoi pensait La Harpe lorsqu'il avança que le Cid était un héros du xve siècle ? — Dans l'hypothèse dont j'ai parlé plus haut, à propos de la date que l'auteur assigne à la mort du Cid, ce serait entre l'année 1137 et la fin du xiie siècle que ce poëme aurait été composé. C'est d'ailleurs l'opinion de Sanchez, lequel y est amené cependant par d'autres considérations.

peindre tels qu'ils étaient. La fiction lui était interdite : trop rapprochée de son héros, il ne pouvait nullement altérer son histoire ni sa physionomie particulière. C'est un défaut dont il faut accuser le sujet plutôt que l'auteur. D'ailleurs, eût-il voulu embellir, poétiquement parlant, ses personnages, les types de cette beauté poétique lui manquaient. Achille et Patrocle, Énée et Achates, auraient été de mauvais modèles pour le Cid et Minaya, chevaliers chrétiens ; puis la nature de son sujet lui enlevait la ressource de l'amour, cette grande ressource de la poésie dans tous les temps, et dont Virgile lui-même n'a su se passer. Le poëte ne pouvait donc faire autrement que de se borner à consigner dans son œuvre les souvenirs récents de la vie du Cid, et c'est ce qu'il a fait. On doit lui savoir gré de n'être pas tombé dans l'écueil d'une imitation pleine de dangers. C'est déjà avoir fait preuve d'une prudence rare chez un clerc du XIIe siècle à qui la lecture des vieux poëtes païens devait être familière.

Vous vous rappelez sans doute, monsieur, le jugement que porte sur ce poëme M. Frédéric Schlegel dans le chap. VIII de son *Histoire de la littérature ancienne et moderne*. Ce jugement, qui est juste, témoignage de la lucidité d'esprit de M. Schlegel, d'autant plus que le critique allemand ne connaissait pas, ou du moins ne connaissait que très-imparfaitement, le poëme en question, puisqu'il cite comme en faisant partie des épisodes qui ne s'y trouvent pas. Ainsi, il parle de ce miracle naturel qui a lieu, lorsque, après la mort du Cid, « un juif veut le tirer par la barbe, au moment où son corps est étendu sur le lit de parade; par la commotion, sa terrible épée sort presque entière du fourreau ; circonstance qui frappe d'épouvante l'audacieux profanateur. » Vous venez de voir, monsieur, que le poëme se termine juste à la mort du Cid. Puis M. Schlegel parle encore des *doléances* et des *lettres plaintives que Chimène adresse souvent au roi relativement à la longue abscence de son époux*, et des *réponses que lui fait le monarque*. Pas une de ces lettres ni de ces réponses n'existe dans le poëme. C'est dans le *Romancero du Cid* que se trouvent ces choses et bien d'autres, et c'est là sans doute que M. Schlegel les a lues. Toutefois, je ne crains pas de le répéter, malgré les erreurs que je viens de relever à contre-cœur chez un écri-

vain dont je reconnais les hautes qualités, le jugement de M. Schlegel est fort juste. « Le poëme historique du Cid, dit-il, donne à l'Espagne un avantage particulier sur beaucoup d'autres nations. C'est le genre de poëme qui agit le plus immédiatement et le plus puissamment sur les sentiments nationaux ainsi que sur le caractère d'un peuple. Un seul souvenir tel que celui du Cid a plus de prix pour une nation que des bibliothèques entières de simples productions de l'esprit et de l'imagination dénuées d'un intérêt national. » En effet, tout ce qui se rapporte au Cid offre aux yeux des Espagnols un intérêt immense. C'est le héros chéri, le héros vraiment national au-delà des Pyrénées. Il n'est pas un Espagnol qui ne connaisse les principaux traits de son histoire. Le Cid, tel qu'il est dépeint dans les *romances*, est le caractère le plus sympathique à notre peuple; il le comprend, il l'aime avec ses vertus et ses défauts, il s'y voit tout entier pour ainsi dire. C'est précisément ce qui explique à mes yeux cette prédilection singulière; car enfin notre histoire offre bien des personnages tout aussi grands que le héros de Bivar, et pourtant ils ne sont pas populaires. Faut-il que je vous dise ma pensée tout entière? Vous allez peut-être me taxer d'arrogance, mais la vérité est que pour moi le Cid, tel que la tradition l'a fait, n'est plus un homme; c'est une idée, c'est le représentant de notre esprit national; c'est, en un mot, l'Espagne personnifiée.

Je crains, monsieur, de m'être trop arrêté à propos du *Poëme du Cid;* mais vous savez qu'en toute chose le premier pas est le plus important. Il était donc essentiel de bien connaître ce premier pas de notre littérature, et encore dans l'examen succinct que j'en ai fait, bien des beautés de détail ont passé inaperçues. Ce que je vous disais tantôt est tellement vrai, que, lorsque vous essayerez d'embrasser du regard l'ensemble de notre littérature, vous remarquerez, je crois, une ressemblance frappante, un air de famille, pour ainsi dire, entre le poëme dont je viens de vous faire l'analyse et nos *romanceros*, la seule poésie qui nous appartienne en propre, ainsi que notre théâtre. Aussi ce poëme, nos *romanceros* et nos drames, offrent-ils un cachet particulier qui leur est commun. Tous les poëtes épiques du moyen âge, depuis le Dante jusque et y compris le Tasse, sont plus ou moins des imitateurs de la poésie

grecque ou latine. L'auteur du *Poëme du Cid*, encore une fois, n'a imité personne. Tout ce qu'il dit est simple et vrai, car il copie d'après nature et il est né poëte. C'est précisément ce qu'ont fait Lope de Vega et Calderon.

EUGENIO DE OCHOA.

DE LONDRES A MANCHESTER.

Les Arabes disaient, du temps de Mahomet : « Quelle est la meilleure place en ce monde ? — La selle d'un cheval rapide. » Ils ne pensaient guère alors qu'avec un peu d'eau et de feu produisant une légère et imperceptible vapeur, on trouverait moyen de surpasser la rapidité du coursier de Job *qui dévorait l'espace*, et de courir tout le jour de cette vitesse suprême que nul cheval ne pourrait soutenir un quart-d'heure; ils ne pensaient guère que comblant les vallées et perçant les montagnes, l'homme se frayerait sur la terre une route droite comme celle de l'oiseau dans l'air, et qu'aussi prompt que cet oiseau voyageur, il transporterait sur un seul chariot les familles d'une tribu, leurs troupeaux, leurs meubles, leurs provisions, enfin tout le royaume d'un patriarche. Voilà ce que nous voyons aujourd'hui. Qui sait ce que feront plus tard la science et l'industrie humaines, lancées dans cette voie de découvertes, et s'aidant de toute la puissance de l'association ?

Le chemin de fer de Londres à Manchester, par Birmingham, avec embranchement sur Liverpool d'un côté, sur Leeds de l'autre, et continuant sans interruption jusqu'à Lancaster, présente, entre ses deux points extrêmes, un développement d'au moins 250 milles (environ cent de nos anciennes lieues, en comptant le mille à 65 au degré), et relie entre elles les plus importantes villes commerciales de l'Angleterre. C'est assurément l'un des plus grands, des plus beaux et des plus utiles ouvrages dont l'homme puisse s'enorgueillir. Aussi, semble-

t-il que ses auteurs, justement fiers d'une telle œuvre, aient voulu en conserver la mémoire dans les siècles à venir par un impérissable monument. La porte d'entrée de l'embarcadère, à Londres, est une espèce d'arc de triomphe, dans le goût égyptien, quoiqu'en partie soutenu par des colonnes ioniennes, mais construit dans des proportions si colossales, et avec de si énormes blocs de granit, que son imposante solidité semble braver les accidents, les commotions, les catastrophes, aussi bien que la lente et invincible main du temps.

Je n'ai pas besoin de dire que les bâtiments de l'embarcadère sont merveilleusement appropriés à leur destination, et que le service se fait, en toutes ses parties, avec autant d'ordre et de célérité qu'on en puisse concevoir. Pour ménager le temps, l'espace et les forces, nos voisins ont une expérience et une habileté qui les trompent rarement. Les employés et serviteurs sont d'ailleurs soumis à une règle sévère, inflexible, qui s'étend, m'a-t-on dit, comme dans l'armée, jusqu'aux punitions corporelles. Mais une innovation dont on ne peut savoir trop de gré à l'administration du rail-way, c'est d'avoir rendu gratuit tout le service. Un employé quelconque, même un portefaix, qui accepterait des voyageurs la plus petite gratification serait à l'instant congédié. Cette règle contraste étrangement avec ce qui se pratique dans toute l'Angleterre, surtout aux voitures publiques, où le moindre bon office rendu à un voyageur, même sans qu'il le réclame, même quand il le défend, est taxé, et exigé aussi impérieusement que le droit le plus légitime. C'est un avantage que le chemin de fer ajoute à une économie assez forte sur le prix des places, et à l'économie du temps, plus grande et plus précieuse.

Pour faire le voyage de Manchester, naguère si long, aujourd'hui si court, j'avais pris de préférence le convoi de la malle-poste (the mail) qui, ne s'arrêtant point aux petites stations intermédiaires, gagne une heure au moins sur les autres convois. Celui-là part de Londres à dix heures du matin, pour arriver à Manchester à sept heures du soir, de sorte qu'après avoir tranquillement déjeuné chez soi, l'on va dîner à quatre-vingts lieues de distance. Le thermomètre a baissé de trois degrés, tant on est plus au nord ; et la montre qu'on emporte bien réglée au méridien du matin se trouve, le soir, avancée

d'un quart d'heure, tant on est plus à l'ouest. Bien que ce convoi de la malle ne s'arrête qu'aux grands points de jonction, le service de la poste ne s'en fait pas moins dans toutes les localités du parcours, et cela sans arrêter ni ralentir la marche. L'une des voitures est disposée en bureau, avec des tables, des chaises et même des lits pour le retour, qui a lieu pendant la nuit. Les employés font là leur travail, en courant, c'est le cas de le dire. Au moyen d'une petite grille en fer à bascule, ils jettent sur la route le paquet qu'ils veulent laisser au bureau de poste placé sur leur passage et qu'attend un employé du pays, tandis qu'avec un filet qu'ils traînent comme dans une rivière, ils pêchent et tirent à eux le paquet qui leur est destiné. Le service de la poste se fait ainsi du départ à l'arrivée, de manière que tous les points intermédiaires sont desservis sans nuire à la rapidité de communication entre les points extrêmes, rapidité telle qu'une lettre écrite à Manchester reçoit sa réponse en vingt-quatre heures.

Le départ de Londres ne se fait pas dans les conditions ordinaires. Des difficultés de terrain, ou peut-être des motifs de sécurité, ont fait éloigner les locomotives jusqu'à deux milles de l'embarcadère. On franchit cette distance comme par un moyen magique; les voitures s'en vont toutes seules, et courent sur les rails sans qu'on sache quelle mouche les pique. Tout cela n'est pourtant que de la magie blanche, et voici l'explication du miracle. Le convoi remonte un plan incliné tiré par un vigoureux câble que fait tourner sur une longue suite de poulies mises à fleur de terre, une machine fixe placée au sommet de ce plan incliné. C'est un procédé simple, ingénieux, et d'une heureuse application. L'on a fait mieux encore sur le chemin de Blackwall. Là, il n'y a point de plan incliné, et la distance à franchir est d'environ cinq milles.

Une énorme machine fixe, ayant la force de quatre cents chevaux, placée au commencement du rail-way, et faisant aussi rouler une corde sur des poulies, lance le convoi jusqu'à l'extrémité de la ligne. L'avantage de ce procédé ne consiste pas seulement dans l'économie des locomotives et dans l'absence des accidents qu'elles peuvent causer, mais encore dans la légèreté des rails et de toute la construction du chemin, qui, n'ayant pas à porter le poids considérable des machines mou-

vantes, n'a pas besoin de la même solidité. Ce que les hommes de l'art admirent le plus dans le chemin de Blackwall, c'est un télégraphe galvanique, agissant par un conduit souterrain, au moyen duquel on envoie *instantanément*, d'un bout à l'autre de la ligne, les ordres de départ, les avis d'arrivée, toutes les communications qui intéressent le service. On fait maintenant des essais pour appliquer sur une plus grande échelle les procédés de Blackwall, c'est-à-dire pour rendre beaucoup moins coûteuse la construction d'un chemin de fer, ainsi que pour donner au service une régularité et une sécurité plus parfaites.

Au retour de cette petite excursion, faite par la pensée, nous nous trouvons attelés à la locomotive, puis précipités dans l'espace, et parcourant trente milles à l'heure. C'est la vitesse d'un cheval de course qui gagne le prix au Champ-de-Mars. Paisiblement assis dans un large et doux fauteuil, sans secousse, sans cahot, sans tangage ni roulis, on voit se dérouler, dans le cadre de la portière, un mouvant panorama, dont les points de vue changent à toutes les secondes, et se renouvellent incessamment; on voit défiler à la suite les villes, les bourgs, les châteaux, les cottages, les métairies, semés sur les flancs des collines, dans le creux des vallées, au milieu de tous les accidents d'une campagne infinie. J'avais pour mon voyage une de ces journées entrecoupées de soleil et de pluie qui permettent de voir les choses sous tous leurs aspects de lumière et d'ombre, et, dans un espace qui forme à peu près la largeur de l'Angleterre, j'ai pu voir ce qu'est son paysage si vanté.

Il n'y a guère en France que certaines contrées de la Normandie, celles des herbages, qui puissent nous le représenter complétement. On y voit beaucoup plus de prairies que de champs labourés, et c'est tout simple : dans un pays où la viande est la nourriture commune, bien plus que le pain, même pour la plus pauvre partie de la population, il faut plutôt nourrir du bétail que semer du blé : la terre et le climat, d'ailleurs, semblent plus propres tous deux à la culture des graminées qu'à celle des céréales. Je n'ai pas besoin de dire qu'on ne rencontre nulle part ni la vigne, qui ne passe point la zone de Paris, ni moins encore le maïs ou l'olivier, qui marque des zones plus méridionales. Mais ce qui frappe et surprend, au moins comme coup d'œil, c'est l'absence de forêts :

il n'y a pas de Londres à Manchester un arpent de bois taillis. C'est tout simple encore : les Anglais ayant reçu du ciel des amas de houille, plus précieux pour eux que les mines de Golconde ou du Potosi, et leur combustible étant sous terre, ils n'ont besoin ni de bûches, ni de charbon ; le bois de construction leur suffit. L'on ne voit donc partout que des prairies, divisées par des haies dans lesquelles croissent les chênes et les ormeaux.

La verdure anglaise est plus foncée, plus sombre que la nôtre. Pour en faire comprendre la différence, un peintre dirait que le vert, qui n'est pas une couleur primitive, se formant par le mélange du bleu et du jaune, en France le jaune domine, tandis qu'en Angleterre c'est le bleu. Il y a peu de spectacles plus agréables que le premier coup d'œil jeté sur cette verdure infinie, d'un ton frais et doux, qui s'étend sur la terre en longues nappes, qui s'élève dans l'air en longues allées, qu'on aperçoit de tous côtés à perte de vue. Mais toujours des prés et des haies; toujours un terrain ondoyant, qui n'est ni plaine, ni montagne ; toujours des troupeaux de bœufs et de moutons ; toujours le même aspect, la même couleur, les mêmes détails : cela devient successivement uniformité, monotonie, tristesse, fatigue. On se prend à regretter, non-seulement le vigoureux soleil et l'ardente lumière de l'Espagne ou de l'Italie, mais aussi leur terre, souvent brûlée, souvent inculte, variée du moins et pleine d'accidents. On regretterait volontiers les rochers de la Thrace, les forêts de la Germanie, les sables de l'Égypte; on regretterait la Brie et la Beauce.

A vingt lieues de Londres, j'avais compris et goûté la définition que faisait de l'Angleterre un homme d'esprit un peu morose, le même peut-être qui ne trouvait, dans ce pays, de poli que l'acier, et de fruits mûrs que les pommes cuites. En voyant ces vertes campagnes, toutes parsemées de maisons en briques, il disait que l'Angleterre était un grand plat d'épinards avec ses croûtes de pain frit.

Les plus agréables points de vue sont quelques vallées que le rail-way franchit en forme de pont ou d'aqueduc, et dans lesquelles on voit couler, non pas une rivière courant en capricieuse à travers les prés, car tout prend dans ce pays la forme que lui impose l'industrie, mais un grave canal de na-

vigation. Sur ses eaux immobiles, glissent une foule de bateaux, tous uniformes, longs, minces, traînés chacun par un pauvre cheval qui s'avance avec une lenteur de bœuf le long du sentier de hallage. Cette navigation est l'antipode du voyage à la vapeur. D'ordinaire, quand le vent souffle (et quand le vent, bon Dieu, ne souffle-t-il pas en Angleterre?) ces bateaux s'aident de la voile. Il est curieux alors, lorsqu'on se trouve à leur niveau, et qu'on ne peut apercevoir les eaux du canal, de voir une flottille marchant sur la terre, voiles déployées. C'est, je suppose, le spectacle ordinaire qu'offre la Hollande, autre pays de verdure et d'industrie, à qui mon voyageur morose de tout à l'heure disait, en le quittant : Adieu, canaux, canards et ..... Je laisse en blanc le troisième mot, n'ayant ni raison, ni envie de dire aux Hollandais une telle grossièreté.

L'autre changement de spectacle que présente le rail-way, si l'on peut appeler spectacle l'absence de toute vue et de toute lumière, c'est le passage des tunnels, alors qu'avec sa vitesse inflexible le convoi s'enfonce et s'abîme dans ces demeures souterraines où bientôt disparaît la dernière lueur du jour, où l'on n'aperçoit plus, à la clarté funèbre des petites lampes suspendues dans l'intérieur des voitures, que les nuages épais et fantastiques de la fumée qui se heurte aux voûtes et retombe jusqu'à terre en lambeaux; où le cliquetis de la machine, cent fois redoublé par les échos, devient le chant du sabbat et le vacarme de l'enfer. Qu'on imagine un homme aussi brave et stoïque qu'on voudra le supposer, mais ignorant les nouvelles conquêtes de l'industrie, jeté pour la première fois dans cette obscurité soudaine, au milieu de ces apparitions et de ces bruits, quelle âme de fer résisterait à la peur, au vertige? Pour moi, je crois fermement que Fabricius lui-même eût senti le frisson, et que les fantômes bruyants des sombres entonnoirs lui eussent paru plus terribles que l'éléphant de Pyrrhus. Il y a cinq ou six tunnels sur le chemin de Manchester, presque tous avant Birmingham. L'un d'eux n'a pas moins d'un mille et quart d'étendue (une demi-lieue), le double de la longue grotte de Pausilippe à Naples; et cependant ce n'est pas le plus considérable de l'Angleterre. On en cite un autre, sur le chemin de Leeds nouvellement terminé, qui a deux milles de longueur. A moins de l'avoir parcourue, on se fait difficilement l'idée d'une telle

voûte, au centre de laquelle on n'aperçoit plus les orifices que comme de petites et pâles étoiles dans la plus sombre nuit.

Comme des voyageurs, même ceux du rail-way, ne cessent pas d'être hommes et ne peuvent échapper aux exigences de la nature, il serait difficile de les assimiler pleinement aux lettres de la malle-poste, pour les porter d'une seule course juqu'à leur destination. Le convoi s'arrête donc d'abord quelques minutes à une station intermédiaire entre Londres et Birmingham, puis, à Birmingham, une demi-heure. En arrivant tout le monde saute des voitures sur le quai, et bientôt l'on se rassemble dans la grande salle, ou trois ou quatre cents personnes trouvent les tables dressées et la collation servie : non pas une collation de nonnes, vraiment, mais une collation d'Anglais, c'est-à-dire des *roastbeefs* fumants, ou plutôt des dos entiers de bœufs qui rappellent les repas homériques et les *terga bovis* de Virgile ; des gigots, des jambons, des volailles, puis des *puddings*, des *pies* (pâtés de fruits), des demi-fromages, dont chacun représente une meule de moulin coupée par la moitié. Pour deux shillings, et sans ajouter aucun pourboire aux domestiques, on a droit de faire main-basse sur toutes ces provisions, et de s'empiffrer une demi-heure durant. Heureux les estomacs capables et les dents agiles ! A l'heure sonnante, il faut jeter les serviettes, je me trompe, s'essuyer aux nappes; puis on remonte en voiture, on part, on court, on vole, et, neuf heures après le départ de Londres, on est à Manchester, sans avoir eu ni fatigue, ni poussière, ni choc de la tête, ni coup de pied de voisin, ni aucune des incommodités d'un voyage ordinaire, dont la plus grande peut-être est la malpropreté; aussi frais enfin, aussi reposé, aussi propre que si l'on sortait de chez soi, après une longue causerie de salon.

La route traverse plusieurs districts manufacturiers, et des villes importantes. Là, on extrait la houille, ici, le minerai de fer; et, au milieu des exploitations, de ces produits naturels, bases de toute fabrication, s'élèvent de vastes usines, des forges, des fonderies, sur le bord d'un canal qui en transporte, presque sans frais, les produits fabriqués. Partout, à toutes les distances et dans toutes les directions, l'on aperçoit, par-dessus les maisons, les arbres et les collines, ces hautes cheminées vomissant des flots de fumée noire que le vent emporte,

roule et déchire, et qui semblent autant de drapeaux dressés sur les manufactures, pour en marquer la place et en signaler le travail. Parmi les villes devant lesquelles on passe, car le chemin de fer se garde bien de les traverser, on peut citer Coventry, Stafford, Woolverampton, qui fabriquent une immense quantité d'ustensiles en fonte et fer battu, enfin Birmingham, où les anciens auraient certainement placé le séjour de Vulcain et les forges des Cyclopes, car c'est la plus importante fabrique de l'Angleterre, ce qui est dire du monde, pour les objets de métal, argent plaqué, coutellerie, fusils, sabres, boutons, etc.

Quant à Manchester, il est peu de villes plus intéressantes à observer; j'en conseillerais non-seulement le voyage, mais encore le séjour, à ceux pour qui les merveilles de l'industrie sont préférables aux merveilles de la nature, et qui, pour voir fonctionner de belles machines, consentent à vivre dans une atmosphère humide et froide, dans une fumée et un brouillard plus épais que ceux de Londres, à travers lesquels le soleil, quand il se montre, paraît une boule de fer rouge lancée de quelque fourneau du voisinage. Il y a vingt ans à peine, Manchester était une ville encore si nouvelle et si peu considérable, qu'elle ne s'appelait pas même bourg, et n'avait point de représentant à la chambre des communes. Depuis lors, le port voisin de Liverpool a pris un immense développement; il a des *docks* comme Londres, il est le grand entrepôt des arrivages de l'ouest, et la rivière de Mercey, les canaux, les rails-ways transportent incessamment à Manchester les matières brutes qui alimentent ses fabriques, dont les inventions de Watt et d'Artwright ont centuplé la production. Aussi, Manchester est-il devenu promptement la seconde ville, le Lyon de l'Angleterre; il a maintenant une population considérable, que j'ai entendu porter à quatre cent mille âmes, des constructions magnifiques, des rues droites, larges, commodes, égalant celles de Londres, dont elles ont même emprunté les principaux noms, Piccadilly, Pall-Mall, Portland-Place, Oxford-Street.

Ses grandes branches d'industrie sont, d'une part, la fabrication des machines et des outils; de l'autre, le travail du coton filé, tissé, imprimé. Bien que j'eusse vite regretté même le pâle soleil de Londres, et que d'ailleurs le temps me manquât, celui

de mon absence étant compté, j'ai pu visiter trois fabriques, et prendre ainsi quelque idée rapide de ces grands ateliers de travail où l'homme s'approprie si merveilleusement toutes les forces et tous les produits de la nature. De ces ateliers, l'un était une fabrique de machines pour les chemins de fer, les bateaux à vapeur, les pompes, les moulins, etc. Là, on voit une grande force en mouvement, divisée et distribuée comme se distribuerait un réservoir d'eau, dans les établis des ouvriers, où chacun en prend la portion nécessaire à son travail; là on voit un seul homme, multipliant ses forces par la multiplication des leviers, remuer et manier comme du bout des doigts, un poids de vingt mille livres; là on voit fondre, forger, limer, ajuster d'énormes blocs de fer qui deviennent, sous différents noms, les pièces de monstrueuses machines ayant la force de quatre à cinq cents chevaux; à savoir, des *arbres*, qui ressemblent, en effet, à des troncs de chêne, à des mâts de vaisseau; des *volants*, masses de fer aussi grosses que des cloches d'église; des *balanciers*, qui ont la longueur et la largeur d'une baleine, des roues comme celles d'un moulin que meuvent les eaux d'un fleuve, des portes comme les écluses d'un canal. L'autre atelier, dont je ne pourrais désigner clairement l'emploi qu'en l'appelant fabrique de machines à fabriquer des outils, n'est pas moins curieux à étudier. Il est dès longtemps en grande réputation pour tous les objets qui s'y confectionnent et qui se nomment, parmi les industriels, *ouvrages de Vulcain* (Vulcan's works). On y admire également l'invention des procédés les plus ingénieux, où semble s'épuiser tout l'art de la mécanique, et la singulière perfection du travail manuel qui ne laisse rien à souhaiter pour l'ajustement et le jeu des pièces, pour la solidité, la légèreté, l'élégance même et le fini de l'ensemble.

La filature de coton que j'ai parcourue, celle de MM. Moore and son, n'est pas l'une des plus considérables de Manchester, quant à l'étendue des bâtiments et au nombre des ouvriers. Cependant elle avait été préférée par mon guide, ingénieur de grand mérite, qui voulait bien m'expliquer ce qu'il me faisait voir, parce qu'elle est, dans son opinion, la plus avancée par l'emploi des procédés et par la finesse des produits. Il me suffira de dire sur le premier point, qu'on y est arrivé dans l'éco-

nomie des forces et du temps, à ce degré qu'un seul homme, assisté de deux enfants, fait mouvoir et dessert deux bancs portant chacun sept cent quarante broches; sur le second point, qu'on y file le coton jusqu'au numéro 500, ce qui signifie, aux termes d'un acte du parlement qui a règlementé la matière, qu'une livre de coton ainsi filé donne 252,000 aunes anglaises (*yards*), ou 144 milles, ou environ 55 lieues de fil. Cette double supériorité, de la rapidité et de la perfection du travail, produit par sa combinaison un résultat qu'on peut traduire en termes singuliers : si l'on suppose qu'avec ses 1,480 broches en mouvement, un homme file par jour 40 livres de coton, atteignant le numéro 500 (ce qui est possible et d'accord avec les usages), il aurait en quatre jours produit un fil qui envelopperait la terre, et en un mois un fil qui irait à la lune.

On sent bien que je ne m'aviserai de parler ici ni des lois économiques de l'Angleterre, ni de l'organisation du travail, ni du paupérisme, ni du salaire des ouvriers, ni de leur condition morale, ni du travail des enfants, ni des associations de chartistes, ni de toutes ces grandes questions que rappelle la seule vue d'un atelier. Il faudrait des livres pour les traiter, même sommairement, en fût-on capable, et je me borne à rassembler quelques souvenirs, aussi rapides que mon voyage.

Il ne m'avait fallu qu'un espace de trente-six heures, deux journées et une nuit, pour être de retour à Londres, après avoir parcouru cent cinquante lieues de chemin, et vu presqu'en détail une grande ville ; et cela le plus commodément du monde, sans perdre un repas, et dormant dans un lit. De tels résultats sont merveilleux; ils n'ont besoin d'aucun commentaire, et, peut-être mieux que de longues descriptions, de longues analyses, ils présentent aux yeux toute l'activité, toute la richesse, toute la puissance, toute la grandeur d'un peuple. Certes, un Français, en Angleterre, peut très-souvent sentir, avec une légitime joie, la supériorité de la France; mais ici, il faut courber la tête et s'avouer vaincu ; il faut seulement souhaiter que, dans cette lutte immense, dans cette lutte séculaire et universelle, de tout temps et de toute chose, que se livrent les deux grandes nations du monde actuel, nous suivions au moins nos

rivaux dans cette voie de progrès incessants et prodigieux où leur industrie est lancée, tout en continuant à les égaler, à les vaincre, dans les arts, dans les sciences, les lettres, les lois, les mœurs, les idées, et, s'il en est besoin, dans les armes.

LOUIS VIARDOT.

FRANCFORT-SUR-LE-MEIN.

La société diplomatique, composée des ministres de la diète et de leurs familles, est assez considérable à Francfort pour former un petit monde à part, qui a ses lois et ses mœurs particulières ; mais la première et la plus inflexible de toutes ces lois, c'est la règle d'étiquette et de préséance. J'en ai cité précédemment quelques exemples, et j'ai dit combien, en l'absence du président de la diète, il était difficile d'établir l'ordre du pas entre les ministres allemands et les résidents étrangers. Un trait de plus confirmera mon assertion à ce sujet. M. le comte Munch-Bellinghausen était à Vienne. Le ministre Schoeler représentait la Prusse, et l'envoyé de France était M. le baron Alleye de Ciprey. On s'était réuni pour dîner chez Mme la baronne Charles de Rothschild. Le moment d'offrir le bras à la maîtresse de la maison allait arriver. Le ministre de Prusse s'approche de la baronne : — Madame de Rothschild ne m'en voudra pas si je lui offre mon bras devant le ministre de France, auquel ma position m'impose le devoir de ne point céder le pas. — Une minute après, M. Alleye de Ciprey s'adresse à son tour à la baronne : — J'espère de votre bonté que vous ne prendrez pas en mauvaise part ma résolution de ne point céder le pas au ministre de Prusse. — Telle était la disposition des deux camps ennemis, et avec tout son esprit, Mme Charles de Rothschild était fort embarrassée, lorsque, par un coup favorable du sort, la porte s'ouvre à deux battants, et l'on annonce le prince Émile de Hesse. Jamais hôte ne fut mieux accueilli. Il

avait par son rang droit de préséance sur les deux ministres contendants, et l'on put, en le suivant, se rendre dans la salle à manger, ce qui commençait à devenir radicalement impossible.

On pense bien que c'est surtout lorsqu'il a fallu assigner aux dames un ordre une fois fixé, que les difficultés se sont montrées insurmontables. Depuis 1815 jusqu'à ce jour, c'est-à-dire pendant vingt-six ans, la question, toujours agitée, n'a pu trouver une solution, ni une issue; de sorte que, dans l'impossibilité de classer ces dames à table, il a fallu prendre la résolution de se passer de leur présence. Les membres du corps diplomatique dînent fréquemment les uns chez les autres, et leur société est considérable; mais, si brillant que soit le festin, il n'est présidé que par les dames de la maison; voilà un secret que je révèle, et qui expliquera au voyageur pourquoi, admis à dîner à Francfort chez les plus hautes notabilités politiques, il ne trouvera jamais qu'une ou deux dames dans les banquets diplomatiques les plus nombreux.

A défaut d'une cour qui donne le ton à ce monde doré, et qui lui impose l'uniformité tracée partout ailleurs par une autorité supérieure, les prétentions rivales, sans cesse renaissantes, offrent, comme on voit, quelques côtés plaisants. Au reste, les réceptions, les bals, la comédie de société, ont donné pendant quelque temps à Francfort le véritable aspect d'une capitale, et il est bien à craindre que le départ de la comtesse Rossi (Mlle Sontag), qui était l'âme et le centre de tous ces plaisirs, n'ait ramené la cité diplomatique à son ancienne monotonie. Mme Rossi avait introduit dans les soirées l'usage des tableaux animés. On me pria d'en composer quelques-uns, pour faire paraître avec avantage une élite d'enfants d'une beauté remarquable. Je choisis l'épisode de Ruth et Noëmi, la fable du *Pot au lait*, l'atelier de Pygmalion, où toutes ces jolies petites filles posaient en statues de divers caractères; enfin le Parnasse, où j'avais échelonné neuf petites muses, vraiment délicieuses à voir. Au sommet de la montagne, j'avais placé, sous un riche costume d'Apollon, le petit Rossi, qu'un domestique, caché derrière les rochers, tenait solidement par les pieds, et que la comtesse sa mère avait affublé d'une couronne et d'une lyre éclatante. Mais voici le côté piquant de l'affaire. Avant de

faire lever le rideau, je m'aperçus que j'avais oublié le rouge, et que les jolies petites figures de mes personnages allaient être exposées, sans cet accessoire obligé, à la lumière dévorante des quinquets. Je fis part de ma contrariété à la comtesse Rossi. — Où pourrions-nous trouver du rouge? lui dis-je. Tous les magasins sont fermés. Croyez-vous qu'on pût en demander à une de ces dames, et consentiraient-elles à en envoyer chercher chez elles? — La comtesse me regarda d'un air surpris. — Du rouge chez ces dames? s'écria-t-elle. Est-ce que vous rêvez? Aucune de ces dames n'en use jamais (il fallait jeter un coup-d'œil sur le salon pour sentir toute la puissance de cette ironie). Au surplus, ajouta-t-elle, demandons toujours. — Nous demandâmes, en effet, confidentiellement à quelques-unes de ces dames si elles pouvaient nous procurer du rouge. Aucune n'en avait..... si bien que la jolie et fraîche comtesse, la seule peut-être qui n'en eût pas, me dit tout haut : — Tenez, franchement, je crois qu'on en trouvera chez moi.—Nous envoyâmes, et l'on en porta, en effet, de la maison du monde où il est le moins nécessaire.

Aux plaisirs ordinaires que j'ai cités, il faut joindre la chasse qui, à une certaine époque de l'année, captive surtout les diplomates et les étrangers. Un pays tout voisin de Francfort, le grand-duché de Nassau, offre des forêts immenses, que le prince régnant de ce petit État loue en détail aux ministres et aux banquiers. Ce revenu, ajouté à celui de ses vastes domaines et au produit de ses eaux minérales, qu'il expédie dans toute l'Europe, rend le duc de Nassau un des plus riches propriétaires du continent. Quel bonheur d'avoir, au centre de ses possessions, une chaîne de montagnes fournissant perpétuellement, sans soin et sans culture, des sources innombrables d'eau salée et ferrugineuse, que les plus riches voyageurs de l'Europe viennent chaque année boire dans le pays, et qui, expédiée au loin, se vend presque aussi bien que le vin, sans qu'on ait jamais à craindre l'interruption de cette vendange naturelle!

Les revenus de la chasse, quoique considérables, ont parfois été moins certains que ceux des eaux minérales, et ma mémoire me rappelle à merveille, parmi les éminents personnages qui profitaient des forêts de Nassau, le nom de certain Anglais qui chassait fort bien et qui payait fort mal.

L'intendant du duc entre un jour chez lui :

— Si toutes les chasses de Votre Altesse lui rapportaient autant que celles qui ont été louées par M. C...., il faudrait effacer cet article de la liste de ses revenus.

— Quoi ! M. C.... n'a pas encore payé?

— Pas encore, et je lui ai écrit deux fois. Que faut-il faire?

— Écrire une troisième fois.

Cet ordre fut exécuté. La semaine suivante, l'intendant se représente.

— Eh bien? dit le duc.

— Eh bien! monseigneur, M. C..... n'a pas plus répondu à la troisième lettre qu'aux deux premières.

— Vraiment ! Savez-vous ce que je conseille alors?

— Quoi donc, monseigneur?

— De ne plus écrire du tout. C'est le plus sage.

Et l'affaire en est restée là. Un diplomate mauvais payeur? direz-vous. Eh ! mon Dieu, oui ! Et que ne puis-je, moins retenu par la crainte d'aborder le terrain des personnalités, vous signaler ici quelques traits caractéristiques de certaines excellences ! Comme je vous peindrais des salons et des hommes que chacun reconnaîtrait en riant !

Dans cette calèche, qui tous les soirs, à sept heures, sillonne la promenade extérieure, est étendu nonchalamment le grand et gros président de la diète germanique. Un air grave et sévère, un clignottement d'yeux, qui donne à sa physionomie quelque chose de sec et de hautain, le rendent redoutable à tout le monde. Franchissez le seuil du palais de La Tour et Taxis, où le président fait sa demeure. Introduit dans son cabinet, vous ne reconnaissez plus le diplomate à l'extérieur menaçant. Le comte Munch est un homme d'esprit et de savoir, connaissant le monde et les hommes, indulgent pour tous, ne se passionnant pour rien, véritable représentant de cette politique de M. de Metternich, qui, par son incontestable habileté, a, de notre temps, rallié beaucoup d'esprits à l'Autriche.

Chose singulière ! il y a dans l'Autriche et dans la Prusse une certaine franchise de despotisme à laquelle l'Allemand rend justice. Voyagez du nord au midi, vous entendrez déclamer contre les petits souverains constitutionnels qui disputent pied à pied les droits et les libertés populaires. Pour l'Autriche et la Prusse, on en parle à peine. Ce sont de puissants ennemis

que l'on combattra un jour, mais dont l'hypocrisie n'irrite pas aujourd'hui.

Le président de la diète, ambassadeur d'Autriche, a su particulièrement se faire estimer dans un poste où il est impossible de ne pas mécontenter sans cesse l'opinion. J'ai souvent, en voyant son adresse et son bonheur, pensé que dans la diplomatie comme à la guerre, il y avait des gens naturellement heureux.

Un jour, j'arrivais de Tœplitz, et le comte Munch-Bellinghausen me demandait ce que j'avais trouvé de remarquable dans les États autrichiens. « J'y ai trouvé une chose admirable, lui répondis-je ; c'est votre police. Permettez à un Français qui n'a jamais vu de souverain sans escorte, d'attroupement sans sergents de ville, de fête ou de supplice sans gendarmes, de vous exprimer son enchantement sur Tœplitz. J'ai vu là tous les jours, à une heure fixe et précise, se promener des souverains, des archiducs, des princes de famille royale, sans qu'un seul garde les ait protégés, sans qu'aucun agent de police leur ait fait faire place. Partout à l'entour des rois, à Tœplitz, je sentais l'existence de la police, car un tel ordre ne s'improvise pas ; mais cette police, je ne l'ai jamais vue. On la soupçonne à ce qu'elle fait de bien, et ne l'apercevant jamais, on ignore le mal qu'elle peut faire. — Cette police, me dit le président de la diète, fut ainsi établie à Tœplitz par M. de Metternich, à l'époque où les souverains commençaient de s'y réunir. Un jeune homme qui était alors commissaire de police dans cette ville reçut des instructions du prince, et organisa les choses telles que vous les avez vues, car rien n'y a été changé depuis.

— Ce jeune homme, repris-je, avait vraiment le génie de la police, et cela prouve qu'en toute chose M. de Metternich sait choisir.

— Votre éloge, dont je vous remercie, me force à vous apprendre que ce jeune commissaire de police a depuis ce temps fait son chemin, car il est devenu ministre et président de la diète germanique. C'est à lui que vous parlez dans ce moment.

Je ne m'attendais, certes, pas à l'apprendre. Mais cela prouve que, dans les vieilles monarchies comme ailleurs, le mérite trouve toujours son avancement.

Instruits régulièrement par leurs cours, et n'ayant jamais de mesure spontanée à prendre, les membres de la diète germanique seraient les véritables chanoines de la diplomatie, si de temps en temps quelques tiraillements politiques, dont on exagère d'ailleurs l'importance, ne venaient troubler leur quiétude, comme les troubles d'avril sur lesquels la presse européenne a fait tant de commentaires divers.

Ces troubles du 3 avril 1833, sur lesquels s'est fondée la diplomatie pour enfanter tant de protocoles hostiles aux libertés de l'Allemagne, commencèrent à neuf heures du soir et finirent à dix heures. Logé sur la place où ils éclatèrent, j'ai pu les suivre des yeux jusque dans leurs moindres détails.

Une troupe d'étudiants, au nombre de trente environ, se divisa en deux parties pour attaquer en même temps les deux prisons qui renfermaient des détenus politiques. La principale maison d'arrêt, située sur la place d'Armes, se trouvait juste en face de mes croisées. Un sourd murmure m'attira à la fenêtre. Les étudiants avaient surpris et tué deux factionnaires qui veillaient devant et derrière le corps-de-garde occupant le rez-de-chaussée de la prison. Ils se précipitèrent dans l'intérieur, tuèrent encore deux hommes, désarmèrent les autres qui prirent la fuite; puis ils enfoncèrent à coups de hache les portes du premier étage, et les prisonniers furent mis en liberté.

Cependant les soldats fugitifs s'étaient réfugiés à l'hôtel de ville; le bourguemestre, qui s'y était rendu en toute hâte, fit battre la générale et somma le bataillon de la ville de marcher contre les insurgés. Furieux de la perte de quelques-uns de leurs camarades égorgés par les étudiants, les soldats arrivèrent sur la place d'Armes au pas de charge, et une fusillade s'engagea avec ces jeunes gens qui n'étaient pas de force à résister longtemps à une troupe régulière. Tués ou blessés, culbutés, poursuivis, ils cédèrent bientôt la place aux militaires de la ville qui se réinstallèrent dans le corps-de-garde. Une foule considérable assiégeait la porte de la maison que j'occupais au coin de la rue d'Escheneim. On venait de transporter au pied de l'escalier un soldat frappé d'une balle sous l'aisselle, et qui poussait des gémissements affreux. J'ouvris ma porte, et me disposais à descendre pour porter quelque secours à ce malheu-

reux, lorsqu'un jeune homme qui s'était élancé du sein de la foule et qui avait franchi rapidement mon escalier me repoussa vers ma porte et me dit : Sauvez-moi ! A ce cri que tout homme comprend, je tire le jeune homme dans mon appartement, et ferme ma porte à double tour. Il tombe affaissé sur un canapé, refuse tout ce que je lui offre, et pousse de longs soupirs sans proférer une parole. Seulement, lorsque, l'ayant recommandé aux soins de ma famille, je voulus regagner ma porte et l'ouvrir, ce jeune homme me supplia si énergiquement de n'en rien faire, que la peur qu'il éprouvait d'être dénoncé me déplut, je l'avoue. On n'aime pas à voir accueillir par la défiance une franche et loyale hospitalité. Je restai donc auprès de lui pour le satisfaire. Deux de mes compatriotes arrivèrent bientôt chez moi. Depuis plus d'une heure le calme était rendu à la ville, et les patrouilles circulaient librement dans les rues. Je plaçai mon réfugié entre mes deux amis, leur recommandant de ne le quitter qu'à l'asile qu'il indiquerait, et de répondre comme sur toute la route, de lui s'ils avaient tous les trois passé chez moi la soirée entière. On vint bientôt m'avertir qu'il était en sûreté.

Après quelques années, me rappelant les détails de cette soirée, je ne puis m'empêcher de sourire d'une observation dont je fus frappé et qui, toute bizarre qu'elle est, serait confirmée aujourd'hui par les témoins de ce fait. Mon étudiant fugitif avait les vêtements déchirés et en désordre ; son trouble était extrême, et son délire allait jusqu'à l'exaspération. Il avait perdu toutes ses armes dans cette sanglante échauffourée. Eh bien ! une chose était restée dans sa main, et avait seule échappé au naufrage ; c'était sa pipe, que ce bon Allemand n'avait cessé de tenir à la main !

Otez quelques rares épisodes de ce genre, et la vie entière de l'Allemand est de la plus pacifique monotonie. Le passage des étrangers, la saison des eaux qui est celle des jeux, occupent pendant tout l'été l'habitant de Francfort. Avec l'hiver reviennent les réunions de famille, les exercices des sociétés de musique, le musée, et les belles symphonies de Beethoven et de Mozart. Alors, dans les loges de l'Opéra, et sur les bancs de la grande salle du *Weidenbusch*, apparaissent gaies et rayonnantes de parure ces jeunes filles, chrétiennes ou juives,

aux beaux cheveux, à la douce physionomie, qui toutes comprennent la musique des grands maîtres qui fait le charme de leur vie. En vain l'agiotage et les scandaleux tripotages de bourse voudraient-ils déjà là, comme partout ailleurs, dissiper ce qui reste dans les mœurs de teintes naïves et poétiques. La vieille Allemagne n'a pas encore oublié son culte de l'art, ni les récits des gothiques légendes, ni les refrains chevaleresques dont retentissaient jadis les échos du Taunus et les rives du Rhin. Quiconque a pendant quelques années habité cette terre hospitalière a pu, par intervalles, y respirer encore ce doux parfum de poésie que la terre germanique ne cessera point d'exhaler jusqu'au jour où l'esprit mercantile et l'esprit diplomatique l'auront frappée de sécheresse et de stérilité.

Au moment où je termine cet article, on me communique une missive émanée de M. le conseiller aulique des postes à Tilsitt, lequel croit avoir à me reprocher d'injustes attaques dirigées contre son administration. Ma réponse sera courte. Je me suis borné à me plaindre avec une extrême indulgence de l'étrange manière dont un employé subalterne de Tilsitt avait cru devoir interpréter le règlement à mon égard; mais, en racontant un fait dont je maintiens l'exacte vérité, il n'entrait nullement dans ma pensée d'attaquer l'administration des postes prussiennes. J'ai vu de près cette administration, ainsi que ses honorables employés, et je puis déclarer, sans y être contraint et en vertu de ma libre conviction, que, de toutes les branches du service en Prusse, celle-ci me semble être, et pour les actes et pour les personnes, la plus digne d'estime et de respect.

O.

Critique Littéraire.

PUBLICATIONS SOCIALISTES. — ROMANS NOUVEAUX.

On attribue communément à Nicolas Boileau une grande sottise, c'est d'avoir dit que, si l'art est *difficile*, la critique, en revanche, est *aisée*. A coup sûr, un homme d'un aussi grand bon sens que Boileau, et qui passait volontiers six mois à polir un vers ou à chercher une rime pour le compte de la critique, n'a pu se rendre coupable d'un aphorisme si parfaitement niais (1); car, à ce compte, tous les mauvais poëtes auxquels il appliquait de temps à autre ses coups de fouet satiriques eussent été ses supérieurs. Ce vers qui, soit dit en passant, n'avait pas dans la pensée de celui qui le fit le sens extrême qu'y donnèrent plus tard tant de grands génies mécontents de la critique; ce vers, afin qu'on le sache, est de Néricault Destouches, cinquième scène du troisième acte du *Glorieux*. La restitution une fois faite, je me permettrai, avec l'autorisation des beaux esprits modernes, de trouver le susdit vers aussi absurde que prosaïque et faiblement tourné. Si Néricault Destouches n'en eût jamais écrit d'autres, ou même s'il n'en eût écrit que de pareils, à coup sûr son nom ne serait guère populaire; et la

(1) Boileau a dit, au contraire :

Tel excelle à rimer, qui juge sottement.

preuve, c'est que la foule ne sait même pas que le vers en question soit de lui. Ah ! bon Dieu ! tous ces grands faiseurs de poëmes épiques ou de mélodrames, que je les voudrais voir à l'œuvre, un beau matin, devant quelques carrés de papier blanc et une production nouvelle dont ils auraient à rendre compte ! A Dieu ne plaise que je sous-entende par là l'infériorité de l'imagination ; Homère et Shakespeare m'en préservent ! Je prétends dire seulement que chacun a son lot en ce monde, et qu'il est au moins naïf de croire qu'avoir une opinion et l'appuyer sur des raisons solides et en termes convenables soit une affaire *aisée*. Y a-t-il rien de plus difficile, au contraire, sans même parler du double mérite de bonne volonté et de patience qu'il faut pour lire attentivement tant d'œuvres insipides qui se succèdent; y a-t-il rien de plus difficile que de trouver en quoi précisément un écrivain a péché, et, ce secret une fois découvert, de le communiquer à des esprits paresseux auxquels toute attention et toute réflexion répugnent ? Mais c'est assez défendre une cause qui se défend d'elle-même; passons un peu de la théorie à la pratique, et voyons.

Que de livres, juste ciel ! Les feuilles d'annonces de chaque journal regorgent de titres plus ou moins prétentieux ou magnifiques. Il semblerait, vraiment, qu'il n'y a qu'à tendre la main pour attraper un chef d'œuvre. Par pitié ! messieurs les poëtes ou les romanciers patentés, mettez-y un peu de complaisance; n'arrivez pas ainsi en foule, munis chacun d'une nouvelle merveille de l'esprit humain. Comment voulez-vous que la critique puisse suffire à tant d'admiration et trouver assez de paroles flatteuses pour le grand nombre que vous êtes ? Ah! messieurs, trève un moment, s'il vous plaît ! Vous êtes d'une abondance désespérante, et vous abusez de la faculté d'inventer que vous ont départie les dieux immortels. Ah ! que les aventures de ce roman intime doivent être déchirantes ! Oh ! que ce roman de mœurs, si j'en crois son titre, doit être piquant et laisser loin ces hommes vulgaires qu'on nomme Prévost et Lesage ! Mais le moyen de jouir de tout cela en même temps, à la même heure ! Comment s'y prendre, je vous prie, pour rire et pleurer à quelques minutes d'intervalles ? Encore une fois, ayez pitié de notre cœur et de nos nerfs. — Mais quoi ! aurais-je eu tort de vous croire si inflexibles ? Eh oui, vrai-

ment ! vous êtes meilleurs vivants que je ne le pensais, messieurs les romanciers et les poëtes ! Non, vous ne voulez point faire mourir la critique d'un excès d'admiration, j'en ai maintenant la certitude. Voici mille petits ouvrages les plus badins du monde, et qu'on peut lire impunément, avant comme après dîner, sans redouter le mal de tête. Allons ! la paix soit faite, et n'en parlons plus. A condition, toutefois, que vous ne citerez plus le fameux vers de Néricault Destouches; car, en ce cas, il pourrait prendre fantaisie à la critique de le retourner contre vous, et, dans l'état où sont les choses, vous n'y pourriez que perdre, je vous en donne le charitable avis.

En attendant, puisqu'il faut renoncer à découvrir, loin ou près, un livre d'imagination qui mérite une attention spéciale et vaille sept à huit pages d'examen, suppléons à la qualité par le nombre, et tâchons de choisir le mieux possible dans le chaos littéraire qui fermente à nos pieds.

L'*Introduction religieuse et philosophique* à la théorie de Charles Fourier, par M. de Pompery, est un livre écrit avec une conscience louable et qui touche presqu'au fanatisme. Dans sa préface, M. de Pompery croit devoir nous apprendre par quels différents sentiers a passé son esprit avant d'arriver à la région lumineuse où il se complaît au moment présent. D'abord, il a erré.— lui ou son esprit, comme on voudra, — en proie à diverses influences pernicieuses, pareil à tous les anciens révélateurs avant que l'heure décisive eût sonné pour eux; il a fait souvent fausse route entre la foi et le scepticisme; mais enfin, Dieu aidant, le voilà sur le rivage, et à ce propos il se compare à saint Paul. Qui vivra verra, dit le proverbe. Pour le moment, que M. de Pompery veuille bien me permettre de ne pas trouver, dans l'*Introduction religieuse et philosophique*, l'analogue de la pensée organisatrice de saint Paul. Je sais bien que l'intention évidente et d'ailleurs hautement affichée de M. de Pompery est de concilier le saint-simonisme et le fouriérisme; en quoi on peut l'approuver; mais pour atteindre un but si splendide, il faudrait avoir sur le fouriérisme et le saint-simonisme des idées un peu moins vagues que celles que me paraît avoir M. de Pompery. Avait-il bien réfléchi à ce qu'il allait dire, M. de Pompery, quand il écrivit, par exem-

ple, que M. Pierre Leroux est le précurseur de Charles Fourier? Pour mon compte, je déclare ne rien entendre à cette proposition, ni même deviner comment elle a pu venir à l'esprit de l'auteur. Non-seulement le fait simple et matériel de la mort de Charles Fourier, arrivée depuis environ trois ans, tandis que M. Pierre Leroux est plein de vie; mais encore l'ordre des idées émises par ces deux philosophes socialistes, mais la date de leurs tentatives, dont l'une remonte à 1809, tandis que l'autre n'est pas terminée; tout enfin s'opposait à ce que M. de Pompery formulât un pareil jugement. M. Pierre Leroux précurseur de Charles Fourier! Autant vaudrait dire, — sans comparaison aucune entre les personnes, — que saint Paul fut le précurseur du Christ; cela ne serait certes pas moins déraisonnable, ni plus inadmissible. Je comprends bien comment M. de Pompery a été conduit à violenter ainsi l'évidence: c'est par le désir de montrer la réforme morale précédant la réforme économique. A la bonne heure! Mais alors, qui l'empêchait de s'adresser tout bonnement à Saint-Simon? ce qui eût encore été, toutefois, un anachronisme, quoique moindre. Saint-Simon, dira peut-être M. de Pompery, n'est pas mon homme. A cela je n'ai rien à répondre, sinon qu'en ce cas il fallait arranger le système conciliateur de telle sorte que la théorie de réforme économique précédât la théorie de réforme morale, d'accord avec l'histoire et le bon sens; car un système n'est-il pas ruiné d'avance, qui s'appuie sur une base dont le souffle du premier écolier venu peut avoir raison?

Quoique le livre de M. de Pompery ne soit sûrement pas destiné à renouveler la face du monde, comme l'auteur semblait se le promettre, ce n'en reste pas moins, cependant, une bonne étude philosophique sous certains rapports; un peu indigeste, sans doute, un peu confuse, mais, somme toute, ne manquant pas d'intérêt. Les chapitres sur *Dieu*, entre autres, sur le *bien et le mal*, sur *le temps de l'éternité*, sont malheureusement plus verbeux et déclamatoires qu'originaux, et relèvent trop directement de l'*Encyclopédie Nouvelle* dont ils offrent de naïves paraphrases; mais on pardonnera certainement de grand cœur à M. de Pompery les défauts que je lui signale ici avec tant de franchise, en faveur de son chapitre sur la *loi de l'union des sexes*, où la question de l'amour,

laissée pendante par le saint-simonisme et le fouriérisme, est discutée à un point de vue très-intelligent et très-nouveau.

Une autre production socialiste, bien qu'écrite dans une intention toute différente de l'*Introduction philosophique et religieuse*, c'est *Le Fou du Palais-Royal*, par M. Cantagrel. Un apôtre dans la véritable acception du mot, ce M. Cantagrel, et qui n'est pas près de devenir hérétique ! Parlez-moi, pour les révélateurs, de pareils disciples. N'ayez crainte que celui-là essaie des variations sur les thèmes de son maître : il s'en tient au texte, à la lettre, avec un respect inaltérable et il se croirait impardonnable d'écrire une seule syllabe qui ne se rattachât pas à la doctrine directement. Cette orthodoxie rigoureuse donne un grand prix au *Fou du Palais-Royal*, où l'on est assuré de trouver les renseignements les plus précis sur la découverte de Charles Fourier, sans alliage d'aucune sorte. Les gens de bonne volonté, qu'effraierait une lecture attentive du *Nouveau Monde Industriel* ou de la *Théorie de l'association domestique et agricole*, peuvent donc ouvrir le livre de M. Cantagrel avec confiance : leur curiosité sera satisfaite sans être exposée à la moindre déception.

La forme adoptée par M. Cantagrel est la meilleure qu'il pût adopter, en ce sens qu'elle remédie, autant que faire se puisse, à la monotonie du fond du livre par la variété qu'elle comporte; c'est la forme dialoguée, à l'imitation de *la Cité du Soleil*, de Campanella. J'ai dit il n'y a pas longtemps, à propos des *Études sur les Réformateurs modernes*, par M. Louis Reybaud, et dans la *Revue* même où j'écris ces lignes, ce que je pense de l'école fouriériste; je n'ai donc point à revenir là-dessus, et je puis m'occuper du *Fou du Palais-Royal* au point de vue littéraire exclusivement. C'est pourquoi j'insisterai sur le mérite de forme que je viens de reconnaître à ce livre. La forme dialoguée, en effet, convient merveilleusement à une doctrine qui aspire à se répandre; le dialogue suppose l'objection directe, subite, faite à brûle-pourpoint, et se prête bien mieux que le monologue aux exigences de la discussion : le livre dont je parle en fournirait, au besoin, l'évidente preuve. Ici ce n'est point l'auteur qui a la parole; a la parole qui veut. La scène se passe en plein jardin du Palais-Royal, comme l'annonce le titre, au milieu des beaux messieurs et des belles da-

mes, des comédiens et des commis-voyageurs, des étrangers et des hommes de lettres, dont on sait que cette promenade est l'habituel rendez-vous. Survient un phalanstérien ou un fouriériste, — désignations synonymes, — lequel est regardé comme un *fou* par tout le monde. Mais cependant, comme toute folie a son bon côté, son côté plus ou moins risible, on interroge notre homme sur ses croyances particulières, on le harcèle de questions, on le traque entre les difficultés, on l'assomme de problèmes à résoudre, sans parvenir le moins du monde à le déconcerter ni à le troubler. Calme comme sa conscience, le phalanstérien a réponse à tout; il riposte à toutes les bottes oratoires qu'on lui pousse; il dit son fait à chacun avec cette franchise d'allures et de ton que sa *folie* autorise, et réussit souvent à mettre les rieurs de son côté.

Je n'adresserai qu'un reproche, mais assez grave, à M. Cantagrel : c'est d'avoir fait un choix un peu trop prudent parmi les objections vulgairement adressées à l'école fouriériste, et ainsi, en obtenant un triomphe facile, de l'avoir obtenu incomplet. Tous les problèmes soulevés par la doctrine fouriériste ne se trouvent pas résolus dans son livre; bon nombre de questions s'y trouvent en quelque sorte réservées, sans qu'on en sache la cause; il en résulte que l'incertitude, pour être moins grande qu'auparavant, ne subsiste pas moins. Sur la grande affaire de l'amour, par exemple, M. Cantagrel a glissé d'une façon qui sent l'ignorance ou la crainte, deux défauts réels dans l'apostolat. Mais, en revanche, rien n'est plus divertissant que *le Fou du Palais-Royal*, à l'endroit des célébrités contemporaines. Il faut voir dans ce livre la signification qu'ont, au point de vue fouriériste, les talents divers dont la France contemporaine s'honore; talents compris par le public tout au rebours du sens commun et de leur signification réelle, s'il faut en croire M. Cantagrel. C'est là que Béranger et Châteaubriand, George Sand et Lamartine, sont enfin expliqués, eux et leurs œuvres, et que l'on apprend la manière d'admirer Talma et Mlle Rachel au point de vue de l'ordre et de l'harmonie. C'est là enfin, que dirai-je davantage ! c'est là que Jules Janin est atteint et convaincu, par M. Cantagrel, d'être un partisan fanatique de Fourier et un amateur enragé du phalanstère. On voit de reste par là que *le Fou du Palais-Royal*,

abstraction faite de la théorie sociale qu'il prêche, peut rivaliser, pour l'intérêt romanesque, avec la plupart des romans nouveaux ; avec *Olear*, par exemple.

Qu'est-ce qu'*Olear?* me demanderez-vous. Mon Dieu ! vous m'embarrassez fort avec une question pareille ; car, la main sur la conscience, il m'est tout à fait impossible de vous répondre. Jugez plutôt. — La chose commence par une sorte de récit en strophes poétiques où l'on voit un amant, nommé Edgard, séparé de sa maîtresse, jeune fille anglaise qui répond au nom d'Olear. Au chapitre suivant, vient un dialogue poétique, où le jeune Edgard, arraché de vive force des bras de sa mère expirante, est sollicité par un sien ami, appelé Lopès, de s'aller cacher à Fontainebleau pour échapper aux poursuites d'impitoyables créanciers. Dans ce même chapitre, on apprend, à l'aide d'un monologue intercalé dans le dialogue, que mons Lopès est un scélérat fieffé; sorte d'Otello en frac à la française, et qui a une terrible vengeance à exercer contre Edgard pour avoir éprouvé jadis, du fait de ce dernier, le sort de certains maris immortellement ridiculisés par Molière. Toujours dans ce même chapitre deuxième, nous sommes subitement transportés à Fontainebleau avec Edgard, qui y est soumis à la surveillance d'un certain Raguet, agent soldé de Lopès ; et tout d'un coup, la poésie cédant le pas à la prose, Edgard se met à conter à Mme Raguet par un beau clair de lune, l'histoire de sa passion. Puis la poésie reprend le pas devant, et Edgard, dans une sorte d'ode intitulée *les Tuileries,* envoie à Olear absente quelques soupirs d'amour et quelques gémissements. Le tour de la prose revenu, tout un portefeuille de lettres nous est offert, les unes d'Olear, les autres d'Edgard, également pleines les unes et les autres de terreur, d'angoisses, de tendresse, d'incertitude, de désespoir ; mais dans le tas se trouve un billet de Lopès à l'adresse d'Edgard, lequel billet a pour but d'inspirer à Edgard des doutes sur la fidélité de sa maîtresse. Ici, lettre développée d'Edgard à Lopès, touchant les faux jugements du monde, la vertu des femmes en général et d'Olear en particulier. Après quoi Edgard s'endort et rêve en vers : il voit de faux amis d'abord, puis des femmes menteuses, des femmes coquettes, des femmes criminelles, toute sorte de femmes enfin, et se réveille aussi épouvanté que s'il eût pénétré en songe dans

l'enfer de Dante. A peine éveillé, nouvelle lettre de Lopès, qui engage son ami à partir pour New-York, sans lui donner la plus petite nouvelle d'Olear. Edgard, poussé à bout, trompe la surveillance de Raguet et s'enfuit de Fontainebleau; n'oubliant pas, en route, d'adresser à Olear un dithyrambe. Mais voici bien du nouveau ! un homme se rencontre sur le chemin d'Edgard, et cet homme insulte Olear : un duel en résulte, par conséquent, et un duel en vers, s'il vous plaît ! Et Edgard se remet bientôt en marche, couvert du sang de l'audacieux insolent.

Ma foi ! le courage me manque pour continuer jusqu'au bout l'analyse d'un pareil livre. Qu'il vous suffise de savoir qu'Edgard court à la poursuite d'Olear, laquelle est entraînée par sa famille à travers la Belgique et l'Angleterre; qu'un jour Edgard la retrouve par hasard dans une misérable chambre d'hôtel garni où il a pénétré on ne sait comment, peut-être par la fenêtre, et qu'il la reperd presque aussitôt; qu'enfin, après bien des ruses et bien des stratagèmes inventés successivement par Lopès pour séparer les deux amants et rester maître d'Olear qu'il convoite, les deux amants finissent cependant par se rejoindre, avec le consentement de leurs familles respectives, et que le traître Lopès est démasqué. Ajoutez que les diverses scènes que je vous raconte ici substantiellement sont délayées dans le livre tantôt en assez mauvais vers, monologue ou dialogue, tantôt en prose incorrectement emphatique, et vous n'auriez rien de plus à apprendre sur *Olear*. Maintenant, c'est moi qui vous demanderai, lecteur, à quel genre littéraire *Olear* se rattache. Tout ce qu'il m'est possible de dire, pour mon compte, c'est qu'*Olear* n'est ni un roman, ni un poëme, ni un drame, ni une satire, ni une ode, ni une élégie, quoique l'ouvrage tienne de tout cela ensemble. Selon moi, *Olear* a donc le mérite d'être véritablement hors ligne, puisqu'il est indéfinissable, soit pour le fond, soit pour la forme. Qu'ajouterai-je? *Olear*, ouvrage anonyme, ne saurait être qu'une spirituelle gageure tenue aux dépens de la bonhomie du public.

Arrivons bien vite à quelque chose d'un peu moins triste.— Voici *le Livre d'Amour* de M. Emmanuel Gonzalès. *Le Livre d'Amour !* c'est là un titre coquet et qui promet de douces et aimables émotions, j'espère ! Erreur, cependant. M. Emmanuel

Gonzalès a caché, sous la dorure engageante de ce titre, une pilule dramatique à remuer la poitrine des plus robustes amateurs d'émotions. Ketha, Thecla et Blanche, telles sont les héroïnes des trois nouvelles diverses qui composent *le Livre d'Amour*. L'histoire de *Ketha* est une histoire terrible et à faire dresser les cheveux sur la tête, même après les *Mystères d'Udolphe*, de cette bonne mistress Radcliffe. D'abord, sachez que la scène se passe sous Philippe II d'Espagne, un gaillard qui n'y allait pas de main morte, comme on sait, quand il lui prenait fantaisie de jouer un rôle tragique. Donc, sous le règne du roi très-chrétien Philippe II d'Espagne, le duc d'Albe est amoureux de la comtesse de Lémée. Vous expliquer en détail comment le duc, repoussé par la comtesse, en est arrivé à vouloir se venger d'elle, cela serait inutile : la connaissance du fait vous suffit. Le duc débute dans sa vengeance par enlever à la comtesse sa petite fille Ketha, après s'être assuré de l'absence du comte en le faisant jeter en prison. Malheureusement pour le duc, toute petite fille qu'elle était, Ketha avait inspiré une passion juvénile au bambin Henrik, lequel, une fois parvenu à l'adolescence, se fait le chef d'une bande de pillards pour délivrer sa fiancée. Vous voyez d'ici les scènes de vol et de meurtre, les massacres, les incendies, avec l'inquisition brochant sur le tout. Bref, après maintes scènes plus terrifiantes les unes que les autres, l'histoire se dénoue, à grand renfort de trahisons et de poisons, sur la paille d'un obscur cachot.

Thecla, histoire hollandaise où le peintre Van-Dyck joue un rôle, étant de la même école que l'histoire précédente, je ne m'y arrêterai pas, si ce n'est pour remarquer en passant la figure du vieux Graff, ouvrier tailleur, traitée avec beaucoup de soin. La troisième et dernière histoire du livre, intitulée *Blanche*, est préférable aux deux autres, à mon avis. Cela est simplement conçu et simplement exécuté; les descriptions sont agréablement faites, et le paysage breton qui sert de cadre à l'action principale est très-bien entendu. Blanche est la fille d'un de ces hommes qui spéculent sur les naufrages, et qui, habitant une falaise d'où ils aperçoivent au loin les voiles, s'en vont travailler de nuit, par des moyens connus d'eux seuls, à faire échouer les bâtiments, tout en ayant l'air de leur porter

secours. Un jeune homme de Paris, nommé Julien, arraché par Blanche à la mort, et récompensant ensuite la jeune fille par la plus noire et la plus lâche ingratitude : tel est le sujet qu'a traité M. Emmanuel Gonzalès. A coup sûr, c'est là une invention qui n'est rien moins que neuve, mais dont les détails rachètent suffisamment l'apparente banalité. J'adresserai pourtant à M. Emmanuel Gonzalès, à propos de *Blanche*, un reproche qu'il mérite pareillement dans *Thecla* et dans *Ketha;* c'est d'avoir subordonné le développement de ses trois contes, avec un parti pris évident, à je ne sais quel désir puéril de suspendre la curiosité au moment le plus inattendu. C'est là une tactique fort à la mode, je le sais, et dont l'usage est formellement recommandé par les rédacteurs en chef de certains feuilletons quotidiens. Les trois nouvelles réimprimées aujourd'hui par M. Gonzalès ayant primitivement paru dans *le Siècle*, ce n'est donc pas M. Gonzalès seul qui est coupable du défaut que je signale dans son livre. Qu'on me permette, en conséquence, une petite digression.

La coutume s'est répandue, depuis trois ou quatre ans environ, de publier dans les journaux, non pas des contes, non pas des nouvelles de quelques pages, mais des romans tout entiers. Le but que l'on espère atteindre par là est très-clairement visible : c'est d'intéresser le lecteur pendant des semaines, pendant des mois si c'est possible, et de le forcer ainsi, pour parler le vulgaire langage des affaires, à renouveler son abonnement. Comme spéculation, le calcul n'est pas mauvais, j'en conviendrai sans peine; mais est-il dans l'intérêt de la littérature? Mille fois non! Qu'arrive-t-il en effet à l'écrivain qui est obligé de se conformer à ce mode de publicité d'un nouveau genre? Il lui arrive ceci, qu'ayant à présenter son œuvre au public par fragments et parcelles, il doit s'arranger de telle sorte que chaque fragment soit émouvant en soi-même et promette en même temps une émotion plus forte encore pour le lendemain. Or, on voit tout de suite à quels funestes résultats pousse un procédé semblable. Dès le moment que ce système est adopté, il faut renoncer à tout ce qui constitue précisément le cachet littéraire d'une œuvre, c'est-à-dire aux développements de caractères, aux descriptions, aux préparations graduées. Allez donc vous amuser à peindre patiemment

une figure ou à décrire minutieusement le lieu d'une scène, quand vous pouvez craindre que l'abonné, ayant devant lui vingt-quatre heures, ne songe plus à votre histoire le jour suivant. Dans un livre, c'est une autre affaire; vous pouvez vous étendre à loisir sur certaines parties de votre invention, sauf à dédommager plus tard le lecteur de la patience que vous aurez d'abord réclamée de lui. Voyez plutôt Walter Scott! Il débute avec lenteur, ne négligeant pas un détail qu'il croit utile, ne nous faisant pas grâce d'une nuance qu'il a jugée nécessaire; et certes nul ne songe à se plaindre de cela, lorsqu'arrive enfin la scène capitale qui a nécessité tant d'apprêts; car, il n'est pas inutile de l'observer, Walter Scott ne nous donne guère plus d'une belle scène par volume. Dans le cas dont je parle, au contraire, il faut, de toute nécessité, que les scènes foisonnent, bonnes ou mauvaises. L'essentiel n'est pas que la marche de l'invention soit régulière, mais qu'elle soit violente; l'important n'est pas que l'action soit logique, mais qu'elle soit heurtée, saccadée, accidentée, féconde en péripéties de toute nature; il faut moins chercher à frapper juste, qu'à frapper de plus en plus fort. D'où il résulte que l'écrivain, au lieu d'employer son imagination à la recherche du beau et du solide, l'emploie misérablement à la recherche du capricieux et de l'étrange. Ce dont il s'inquiète exclusivement, c'est de grouper ensemble, par tel moyen que ce soit, une foule de petits faits plus incroyables les uns que les autres, de façon à pousser insensiblement la curiosité jusqu'au paroxisme. Il se préoccupe moins de charmer le cœur que d'y exciter une sorte de fièvre d'attente, car il touche au sublime du genre s'il parvient à provoquer une impatience qui tienne de la frénésie. Je n'ai pas besoin d'insister davantage pour faire sentir ce que de telles tendances littéraires ont de déplorable. L'art serait à jamais perdu s'il restait dans cette route. Mais il est à espérer que les bons esprits sauront résister à la dangereuse séduction d'une popularité facile, et que l'intérêt pécuniaire s'effacera bientôt devant la dignité du talent.

Le romancier dont le nom se présente en ce moment sous ma plume, M. de Balzac, a voulu, lui comme tant d'autres, participer aux bénéfices du roman publié par feuilletons, et il a été victime de sa tentative. Moins qu'un autre, M. de Balzac

peut se plier aux nécessités du genre, car son talent est digressif au suprême degré. M. de Balzac est très-remarquable dans les préparations ; malheureusement il n'en sort pas ; il s'y attache à outrance, sans arriver jamais, comme Walter Scott, au chapitre des dédommagements ; c'est-à-dire que ses qualités sont précisément l'antipode de celles qu'exige la fabrication du roman morcelé. J'en veux pour preuve son dernier livre, *le Curé de Village*, qui a paru par petites bribes dans *la Presse* avant de former le couple d'in-8°.

Le Curé de Village est précédé d'une préface où l'auteur nous apprend que le roman qu'on va lire n'est ni plus ni moins admirable que *le Lis dans la Vallée*, du même auteur. Nous voilà bien prévenus ! C'est à nous de savoir si nous trouvons *le Lis dans la Vallée*, oui ou non, un chef d'œuvre, et par conséquent à laisser là ou à glorifier par anticipation le frère du *Lis*. Eh bien ! moi qui ne suis pas intéressé dans la question, je trouve M. de Balzac dans une erreur grave. Tout au rebours de M. de Balzac, je pense que *le Lis dans la Vallée* est très-inférieur au *Curé de Village*, pour cette raison bien simple que, dans *le Curé de Village*, M. de Balzac ne copie que lui-même, tandis qu'il a copié son prochain dans *le Lis*. Personne n'ignore, en effet, que *le Lis dans la Vallée* est une contrefaçon très-imparfaite de *Volupté*. Une autre particularité de la nouvelle préface de M. de Balzac, c'est la prétention de l'auteur à ne pas vouloir que la critique juge *le Curé de Village* avant la publication d'un roman, encore inédit, qui doit servir de clef de voûte au *Curé de Village* et au *Médecin de Campagne*, publié, ce dernier, depuis tantôt sept ou huit ans. La plaisanterie est un peu forte ! N'y prenez pas garde, cependant, car c'est tout bonnement l'ancienne plaisanterie que l'on sait, touchant une cathédrale littéraire. Il ne s'agit plus de cathédrale, cette fois, mais seulement d'une petite maisonnette triangulaire. C'est toujours cela de gagné !

Analyserai-je l'action du *Curé de Village ?* Non, car elle n'existe pas, à proprement parler. Il y a tout au monde dans *le Curé de Village*, excepté une action claire, nette et régulièrement développée. Les divers personnages qui y figurent, on les connaît tous. Le curé Bonnet est un homme d'un très-grand génie ; de crainte que nous ne venions à oublier cela,

l'auteur nous le rappelle presqu'à chaque chapitre de son livre. Le curé Bonnet a tout autant de génie, sans le flatter, que les autres grands hommes précédemment sortis du cerveau de M. de Balzac. Je le veux bien ! mais il faut alors que le curé Bonnet en sache plus long qu'il n'en dit, car les paroles et les pensées qu'il daigne nous communiquer sont les plus creuses et les plus banales du monde. Véronique Graslin est une vraie perle, un diamant, une perfection indéfinissable ; toutes les femmes dévouées auxquelles M. de Balzac a donné le jour sont des pierres dures, de vrais cailloux, à côté de Véronique. Une femme plus douce, plus calme, plus résignée, plus sereine, qui lève au ciel des yeux plus chargés d'éclairs compatissants, ou qui confie aux brises du soir des plaintes plus tendrement douloureuses, on ne la saurait trouver nulle part. Mêlez ensemble une larme et un soupir, et incarnez la chose, vous aurez Véronique. Quant aux autres personnages, ils n'ont pas la même importance que le précédent, à beaucoup près : le père et la mère Sauviat, le galérien Farabesche, ne sont guères que des caricatures destinées à distraire le lecteur pendant les intermèdes. Je dois cependant une mention particulière à Tascheron, jeune criminel auquel se rattache une énigme dont l'auteur n'a pas jugé convenable de nous donner le mot.

Par exemple, une chose que je serais passablement curieux de savoir, c'est pourquoi l'auteur a intitulé son livre *le Curé de Village,* puisque le peu d'action qu'il y a dans ce livre roule sur Véronique et Tascheron.

Le jeune Tascheron commet un crime, un beau matin, vers la fin du premier volume du *Curé de Village,* après que l'auteur nous a peint tout à son aise la famille de Véronique. Pourquoi Tascheron commet-il ce crime? pour se procurer de l'argent. Il tue un vieil avare. Que voulait-il faire de cet argent? Ici le lecteur s'embarrasse, et l'auteur aussi. Cependant les choses vont leur train ; le procès commence, l'avocat-général parle pendant trois grandes heures, le défenseur de Tascheron prend la parole à son tour, et la fin de tous ces discours est une condamnation à mort. Mais voilà qu'à partir de l'exécution de Tascheron, Véronique semble atteinte d'une maladie de langueur; elle dépérit, son teint se fane, son corps s'amoindrit et se brise ; adieu pour elle la jeunesse et la santé ! D'où

cela vient-il? continuation de la difficulté qui précède. Tout porte à croire qu'elle a de graves reproches à s'adresser relativement à l'affaire Tascheron. En de certains moments, on va même jusqu'à la soupçonner de complicité dans la perpétration du crime, et bientôt, on se reproche ce soupçon comme une pensée coupable. Fi donc! une si charmante et si excellente personne! Toutes les preuves de la terre seraient accumulées contre elle, qu'il y aurait conscience à suspecter son innocence un seul instant. Quand M. de Balzac nous a suffisamment promenés au milieu de ces hésitations et de ces incertitudes, il tire respectueusement le curé Bonnet de son presbytère; nous voyons enfin ce vénérable pasteur, duquel, jusqu'alors, nous avons seulement entendu parler. Le curé Bonnet, à son tour, prend la parole, mais nous ne sommes pas plus instruits qu'auparavant de ce que nous brûlons de savoir. Véronique était-elle complice de Tascheron? et pourquoi Tascheron a-t-il commis son crime? Double énigme pour le curé Bonnet comme pour nous.

Patience! la grande heure des éclaircissements arrive; Véronique va mourir; peut-être allons-nous savoir quelque chose. Quelque chose, en effet, mais pas tout. Véronique se confesse publiquement; elle avoue à l'auditoire réuni à la hâte dans sa chambre mortuaire qu'elle eut jadis des relations avec Tascheron; à telles enseignes que son enfant est un enfant adultérin, fils de Tascheron. Cela dit, elle mande le curé Bonnet, dans le sein duquel elle verse le reste de sa confidence. Le curé Bonnet sait donc au juste, à cette heure, s'il y eut accord ou non entre Tascheron et Véronique, et dans quel but Tascheron a commis son crime; quant à nous, force nous est d'en rester, avec M. de Balzac, au chapitre des conjectures; ce dont M. de Balzac est certainement beaucoup moins fâché que nous. Mais si M. de Balzac ignore le fin mot de l'histoire qu'il nous conte, il nous doit au moins des explications sur le motif qui l'a décidé à nous la conter. Est-ce pour ramener sur l'eau, d'une manière indirecte, l'affaire Peytel, et pour effrayer les jurés du royaume en leur offrant un exemple de crime où tout est mystère? Peut-être bien! Ce qui est plus probable, toutefois, c'est que l'unique motif de M. de Balzac, en cette circonstance, a été de correspondre au goût du public. M. de Balzac, jaloux du re-

tentissement obtenu par le ténébreux procès Lafarge, aura voulu voir si sa lyre pouvait être montée au même ton ; cela me semble hors de doute. Eh bien ! l'épreuve n'ayant pas eu le succès que l'auteur s'en promettait, je l'engage, dans son intérêt, à ne la pas renouveler. A quoi bon entrer en concurrence avec la *Gazette des Tribunaux ?* A quoi bon prendre ses sujets à la cour d'assises? La cour d'assises et la *Gazette des Tribunaux* n'auront-elles pas toujours le terrible avantage de la réalité?

Je pourrais peut-être sans inconvénient ne pas m'arrêter davantage au dernier roman de M. de Balzac et passer outre, mais je m'en ferais un cas de conscience, car *le Curé de Village* est véritablement très-divertissant dans les détails. On a reproché bien souvent à M. Scribe le dédain qu'il affecte pour l'argent dans ses pièces de théâtre : on a eu tort. Le fameux aphorisme : *l'or est une chimère,* n'est rien du tout à côté du laisser-aller avec lequel M. de Balzac traite la monnaie en général. Les cent mille francs sont moins encore que des chimères aux yeux de M. de Balzac ; les millions ne pèsent pas une once entre ses mains, et les milliards se dissipent à son souffle comme autant d'ombres fugitives. Il est très-certain qu'on achèterait aisément la moitié de la France, sinon la France tout entière, avec le pur et simple revenu des capitaux remués à la pelle dans *le Curé de Village.* Les mines du Pérou ne sont qu'une misérable charbonnerie, comparées à cela. On sait qu'une autre passion de M. de Balzac, après la passion d'entasser milliards sur milliards dans ses livres, c'est d'y parler à tout propos de Napoléon. Dans *le Curé de Village,* M. de Balzac a donné carrière, selon son habitude, à cette innocente fantaisie, et, selon son habitude encore, il l'a fait sans rime ni raison. C'est ainsi qu'au moment où Véronique se confesse au curé Bonnet, et tandis qu'elle interrompt un moment le récit de ses aventures pour gémir de ses souffrances, le curé Bonnet la console en lui disant cette phrase, que je cite littéralement sans en omettre une syllabe : *Votre volonté est plus forte que celle de Napoléon, madame.* Je ne me figure pas, je l'avoue, l'effet que peuvent produire de telles paroles sur l'esprit d'une jeune femme à l'agonie et qui se confesse ; mais je sais bien qu'à la place de Véronique, je n'eusse pu m'em-

pêcher d'éclater de rire et de croire M. Bonnet devenu fou.

Indépendamment de tant d'agréables facéties, on trouve encore dans *le Curé de Village* un abrégé de toutes les sciences. Les affaires commerciales, l'agriculture, la procédure judiciaire, la morale religieuse, l'économie financière, l'art du crime, l'éducation primaire, autant de sujets traités à part, et d'une façon très-approfondie, par M. de Balzac. La lecture du *Curé de Village* dispense très-bien d'assister aux cours du Collége de France et de la Sorbonne, car *le Curé de Village* résume tous ces cours en les complétant. On comprend que je n'entre pas ici dans la discussion des idées soulevées par M. de Balzac à propos de ces diverses matières : vingt feuilles de revue n'y suffiraient point; mais je ne crois pas pouvoir me dispenser, pourtant, de dire un mot de ses idées politiques. En un certain endroit du livre, à table, autant qu'il m'en souvienne, entre la poire et le fromage, un personnage quelconque prend la parole, et, soufflé par M. de Balzac, proclame que le coup d'état de juillet fut l'entreprise la plus sensée, la plus légitime, la plus raisonnable du monde. Quelqu'un se récrie; sur quoi notre homme ajoute que le retour au droit d'aînesse, le bâillonnement complet de la presse, et autres mesures méditées par la restauration, attireront inévitablement sur elle, dans l'avenir, des louanges mêlées de regrets. — Du reste, poursuit notre homme, tenez-vous pour bien avertis : les ordonnances de juillet seront tout bonnement des lois, de simples lois comme les lois sur le timbre et sur la garde nationale, avant qu'il soit vingt ans, et la France entière s'estimera fort heureuse d'y obéir. — Je ne suivrai pas l'orateur jusqu'au bout de sa harangue; qu'il vous suffise de savoir qu'après avoir développé ses vues touchant les affaires intérieures et les affaires extérieures, il revient à son point de départ, et, résumant son opinion sur les ordonnances de juillet, thème qu'il affectionne, accuse le pays d'avoir renversé la maison de Bourbon au moment même où la maison de Bourbon sauvait le pays. Telles sont, en résumé, les idées politiques émises par M. de Balzac dans *le Curé de Village*, scène de la vie de campagne en deux volumes in-8°.

Après le mélodrame, la comédie; c'est l'usage. Voici donc venir un homme, non moins terrible qu'un autre dans ses in-

ventions, quand il veut se donner la peine d'être terrible, mais qui sait rire et plaisanter, cependant, avec autant de bonne humeur que qui que ce soit. Il a fait des drames dont la représentation laissait dans l'âme des terreurs sans pareilles, et à côté de cela il a fait des comédies toutes remplies de sel et d'élégance, et il a fait surtout, avec ses voyages, des récits qui dérideraient le front d'Héraclite en personne, si Héraclite revenait parmi nous. On devine que je veux parler d'Alexandre Dumas, auteur de trois volumes intitulés *Nouvelles Impressions de Voyages*. Certes, je ne m'exagère pas l'importance de ce genre de littérature, et je conviendrai volontiers, pour peu qu'on y tienne, que l'art sérieux et cela, n'ont pas grand'chose à démêler ensemble. Toutefois, il faut laisser à M. Alexandre Dumas le mérite d'être l'inventeur de ce genre. Avant lui, Sterne excepté, les voyageurs s'égaraient en de longues discussions sur des questions inépuisablement controversables ; l'un disait blanc, l'autre disait noir, et entre ces deux avis, le public restait indécis, ne pouvant aller vérifier sur les lieux lequel des deux était le plus raisonnable. Que de pages, réfutées par des milliers d'autres pages, à propos d'une pierre plus ou moins antique, à propos d'un ruisseau qui coule dans tel ou tel sens, à propos d'une montagne qui a telle ou telle forme ! et que tout cela composait un fatras insipide et ennuyeux ! M. Alexandre Dumas, lui, ne se hasarde pas dans cet inextricable dédale; il part bonnement, suivi d'un ami et de son chien, c'est-à-dire de deux amis, et à peine a-t-il le pied hors de Paris, tout lui est sujet de conte et d'anecdote. Il glane à droite, il glane à gauche; une historiette par-ci, une historiette par-là; à la rigueur, où le fonds manque, il l'invente ; et voilà des volumes fort intéressants.

Ainsi, dans les *Nouvelles Impressions de voyages*, en voyant M. Dumas se mettre en route, on se demande avec inquiétude : Après tant de voyages qu'il nous a déjà contés, remplis de tant d'aventures, que diable pourra-t-il trouver de neuf ? Mais lui n'est pas du tout alarmé, je vous jure. Ne remarquez-vous pas ce chien qui le suit en laisse ? C'est Mylord, un animal dont la vie a été aussi accidentée pour le moins que celle de bien des hommes célèbres. Levez donc votre chapeau devant Mylord, s'il vous plaît, car Mylord est le premier héros du

livre d'Alexandre Dumas. Mylord a été la propriété de je ne sais quel pair d'Angleterre, et de Londres il est venu à Paris, à la suite d'une gageure entre personnages d'importance. Hélas ! à l'heure qu'il est, Mylord ne saurait plus espérer cet honneur insigne d'être disputé comme une possession précieuse ! Mylord est vieux et porte l'oreille basse ; je ne sais même pas s'il a toutes ses pattes et toutes ses dents. Tant est-il qu'il ne vit plus que des souvenirs de sa gloire, et que ses prouesses nous sont fort agréablement contées par l'auteur d'*Antony* et de *Richard d'Arlington*.

Grâce à Mylord et à ses aventures, nous sommes arrivés à Fontainebleau. Un voyageur d'autrefois eût passé devant Fontainebleau sans daigner retourner la tête. Fi donc ! si Fontainebleau était en Amérique ou en Chine, à la bonne heure ! on pourrait s'en occuper ; mais une petite ville française ! à quoi cela rime-t-il ? M. Dumas, moins dédaigneux, et se souvenant qu'il est sur le lieu même où se passa au XVIIe siècle la scène principale d'un de ses drames, nous remet en mémoire le meurtre de Monaldeschi. Avec quelle énergie, avec quelle fougue, je n'ai pas besoin de le dire : on sait de reste que, si M. Alexandre Dumas a un défaut, ce n'est certainement pas de reculer devant les effets dramatiques, surtout quand la tendance naturelle de son imagination est autorisée, comme ici, par la réalité. Mais ne voir que le meurtre de Monaldeschi, à Fontainebleau, eût été de la part de M. Alexandre Dumas une preuve impardonnable d'égoïsme ; aussi ne s'est-il pas fait prier pour retracer la plupart des événements célèbres dont Fontainebleau a été le théâtre depuis deux siècles environ. La révocation de l'édit de Nantes, par exemple, cette mesure si désastreuse pour la France, et résolue par Louis XIV au château de Fontainebleau, a été de la part du voyageur, l'occasion d'une dissertation historique très-intéressante et pleine de nobles pensées. Après quoi vient cette grande et solennelle antithèse des fêtes splendides données par l'empereur Napoléon dans la vieille demeure royale, et des funèbres adieux auxquels Fontainebleau a prêté son nom. Il y a dans les *Nouvelles Impressions de voyages* de M. Alexandre Dumas un chapitre intitulé *Chinoiseries;* c'est là un titre qui conviendrait parfaitement à tout l'ouvrage, comme on le peut voir. En effet, tout se mêle dans

ce livre avec une grâce charmante ; des adieux de Bonaparte à son armée, nous passons sans transition à Bourbon-l'Archambaut dont les fondements furent jetés par Jules César, 50 ans avant J.-C. Que disais-je donc qu'il n'y a pas de transition dans ce livre? De Napoléon à César, la transition n'est-elle pas très-naturelle? Avant de quitter Bourbon-l'Archambaut, M. Dumas nous montre Pepin-le-Bref y passant comme un météore destructeur, vers la fin du VIIIe siècle, et le voilà professeur d'histoire jusqu'en 1523, époque où le connétable et duc Charles de Bourbon, après avoir fait, dès l'âge de vingt-cinq ans, des prodiges de vaillance dans diverses campagnes, fut obligé de partir de Bourbon-l'Archambaut pour s'en aller en exil. A propos de l'illustre connétable, le dramatiste se réveille chez M. Alexandre Dumas, et il trouve la cause secrète de la trahison du duc de Bourbon, ainsi que de la disgrâce qui en fut la suite, dans l'ardent amour de Loyse de Savoie, mère de François Ier, pour ce même duc de Bourbon, qui le dédaigna. L'amour changé en haine, cela se voit tous les jours et se verra probablement jusqu'à la fin du monde ; rien n'est donc plus facile que de se prêter à la poétique supposition de M. Alexandre Dumas.

Tout en se dirigeant vers Lyon, M. Alexandre Dumas fait à la postérité un procès en règle pour l'injustice dont elle se rend coupable envers certains hommes, dont elle s'est rendue coupable envers Jacques II de Chabanne, seigneur de La Palice, particulièrement. Et sur la foi de quoi la postérité dicte-t-elle, je vous prie, ces arrêts peu équitables? Sur la foi d'une chanson. *Marlborough s'en va-t-en guerre !* dit le premier chansonnier venu ; *Monsieur de La Palice est mort; un quart d'heure avant sa mort, il était encore en vie!* dit un autre ; et voilà deux grands hommes ridiculisés. Pour Marlborough, passe encore! Il a porté les armes contre la France, la France se moque de lui : c'est de bonne guerre. Mais M. de La Palice! un Français de la trempe la meilleure! un capitaine des plus braves et des plus entreprenants qui aient existé jamais! un homme dont la vie fut toute remplie d'actions glorieuses! que celui-là, depuis je ne sais combien de cent ans, soit traité par la France comme un benêt, comme un niais de comédie, comme un Jocrisse, voilà qui est honteux et bouleversant. Donnez-

vous donc la peine d'être un bon militaire, de verser votre sang pour la défense ou l'agrandissement de votre pays; effrayez donc vos ennemis au bruit seul de votre nom; rendez-vous terrible par votre épée à cent lieues à la ronde, afin qu'un jour, à peine serez-vous mort, des baladins viennent faire la cabriole sur votre tombe, en chantant en chœur : *Un quart d'heure avant sa mort, il était encore en vie!* Pour moi, j'avoue franchement qu'avant de savoir au juste l'histoire de Jacques II de La Palice, il m'est souvent arrivé de rire de lui tout comme un autre; mais que son ombre me le pardonne! car je m'en repens très-sincèrement à l'heure qu'il est.

Cependant nous sommes à Lyon, et M. Alexandre Dumas entreprend tout aussitôt de débrouiller les origines obscures de cette ville : la besogne est rude; j'aime mieux l'en voir chargé que moi. N'allez pas croire, pourtant, que ce ne soit ici que fatras historique et archéologique; la science y est doucement tempérée par la poésie, au contraire; à telles enseignes que nous voyons débarquer tout d'un coup une charmante fille nommée Euxène, jeune aventurière asiatique, laquelle s'en vient épouser Nam, fils d'un chef barbare de la contrée. Marchant ainsi entre le brillant et le solide, entre l'agréable et l'utile, M. Alexandre Dumas atteint l'époque de la domination romaine, domination dont il se fait l'historien rapide et brûlant. Mais quoi! est-ce là tout? Lyon n'a-t-il pas à nous offrir quelque autre chronique moins ancienne que la chronique d'Euxène, et non moins intéressante, quoique d'une autre façon? Si vraiment. Un mariage là-haut, ici une conspiration; la conspiration de ce jeune et beau Cinq-Mars, chevaleresque défenseur des droits et prérogatives de la noblesse. Vous avez certainement lu le roman si remarquable d'Alfred de Vigny, vous vous intéresserez donc tout de suite au Cinq-Mars que M. Dumas vous présente; vous vous y intéresserez d'autant plus, que l'imagination n'entre pour rien dans les pages consacrées par M. Dumas à l'illustre jeune homme; c'est de l'histoire toute pure et toute simple, écrite avec exactitude et sincérité. Mais, hélas! que cette pauvre ville de Lyon est changée depuis la mort de Cinq-Mars! Il faut voir comme notre voyageur la gourmande à cause de ses préoccupations exclusivement commerciales. Plus de passion chez elle, aujourd'hui, pour les

grandes questions de religion ou d'art ; plus que l'amour du lucre, la soif du gain, la prétention à la supériorité manufacturière. Assurément, pour un voyageur poëte, c'est là un beau thème et qui prêtait à l'éloquence; M. Dumas a toutefois le tort de s'y être trop absolument enfermé et de ne s'être pas suffisamment inquiété des causes directes du mal qu'il déplore. C'est au siècle qu'il fallait s'en prendre de cette décadence et non pas à la ville de Lyon toute seule; car où y a-t-il une ville qui ne mérite le même reproche que Lyon?

La petite ville où nous voici, c'est Valence, immortelle pour avoir vu la jeunesse de Bonaparte. Mon Dieu oui! c'est ici, dans cette toute petite enceinte, à quatre-vingts lieues au plus de Fontainebleau, si je ne me trompe; c'est ici que Bonaparte, humble et modeste sous-lieutenant d'artillerie, attendait le lever de son étoile impériale en soupirant au clair de la lune pour Mlle du Colombier. Comment M. Émile Marco de Saint-Hilaire, sous la plume duquel l'empereur Napoléon prend parfois des allures si bucoliques, n'a-t-il pas songé encore à broder les premières amours du sous-lieutenant de Valence? Qu'est-ce à dire? lui, Bonaparte, cet homme de bronze, sérieusement amoureux d'une jeune fille de province! Mon Dieu! monsieur Marco, cela est absolument comme j'ai l'honneur de vous le conter, d'après M. Alexandre Dumas qui a recueilli les détails de l'aventure à Valence même. Et cela ne serait rien encore, si Mlle du Colombier eût répondu à l'amour du jeune sous-lieutenant; le piquant de la chose, le singulier, l'incroyable, ce que vous refuserez peut-être de croire, monsieur Marco, c'est que le sous-lieutenant a eu un rival, et un rival préféré, nommé M. de Bressieux.

Plaisanterie à part, si M. de Bressieux vit encore, je me figure qu'il doit être bien honteux de son triomphe! Et Mlle du Colombier, donc! O vicissitudes humaines! ô coups imprévus de la fortune! Où aviez-vous l'esprit, jeune fille, de ne pas deviner à quel homme vous faisiez injure? Qu'est-ce donc que cette perspicacité que l'on attribue à votre sexe, si elle ne vous a pas servi à voir d'avance, dans les mains de votre jeune amant, le sceptre qu'il n'y voyait pas encore lui-même? Ainsi, vous avez passé à côté d'un trône où vous pouviez vous asseoir, et vous n'avez pas voulu; vous n'aviez qu'un mot à dire, mot

charmant et qui ne vous eût pas coûté grand' peine, pour être impératrice de France, et vous ne l'avez pas dit ; il a dépendu de vous d'amollir le cœur d'airain qui ne tressaillit plus tard que pour la conquête du monde, et cette gloire, vous l'avez dédaignée; l'honneur sans égal d'avoir pour vous seule les premiers soupirs de cette poitrine dont le souffle devait enivrer un jour des millions d'hommes, d'attirer de voluptueuses larmes dans ces yeux d'où jaillirait bientôt la foudre, vous l'avez laissé échapper par votre faute! Ah! Mlle du Colombier, vous méritez un châtiment exemplaire, et je vous livre impitoyablement à M. Marco.

Ne pouvant pas, décemment, arriver directement de Mlle du Colombier à Pie VI, je signalerai encore, dans les *Nouvelles impressions de voyages,* l'anecdote des trois livres dix sous dus par le sous-lieutenant Bonaparte au pâtissier Coriol. Honnête pâtissier ! que ton nom soit immortel, c'est mon vœu le plus sincère ; brave homme, qui a fait crédit à Bonaparte sans y avoir le moindre intérêt. Toute réflexion faite, à quoi bon raconter ici la captivité de Pie VI à Valence? Nous sommes à la fin du premier volume des *Nouvelles impressions de voyages,* qu'on me permette d'en rester là. On peut juger, par ce que j'ai dit de ce premier volume, de l'intérêt qu'offrent les deux autres. Ma seule obligation, à présent, c'est, tout en reconnaissant la verve qui anime le livre de M. Alexandre Dumas, et l'intérêt de curiosité qu'il provoque, de regretter, dans ce livre, l'absence d'une certaine conscience littéraire sans laquelle il n'y a pas de succès complet. Il est certain que toutes ces anecdotes pourraient être contées sans inconvénient au coin du feu; la grande route n'est pas pour elles un cadre indispensable; pourquoi alors les écrire sur l'impériale d'une diligence? Pourquoi? je crains de le deviner; parce qu'en ce cas, la précipitation de la rédaction étant supposée, on peut se permettre un certain éparpillement d'idées, très-favorable à la multiplication des volumes, et certaines négligences de style qu'il serait fastidieux d'avoir à éviter. A ces réserves près, j'aime beaucoup les *Impressions de voyages,* anciennes ou nouvelles, de M. Alexandre Dumas.

Puisque j'en suis aux voyages, il me paraît que je puis user sans inconvénient du bénéfice de ma position et faire un saut

jusqu'à Londres, où M. Bulwer m'attend avec un roman nouveau. Le roman de M. Bulwer, je dois commencer par dire cela, est intitulé *Soir et Matin, ou la Vie humaine*, ce qui est un titre qui n'a pas le sens commun. Quel rapport y a-t-il entre les idées que présentent à l'esprit les mots *soir et matin* et les idées que présentent les mots de *vie humaine!* Sur l'honneur, même après avoir lu, et très-attentivement lu le roman en question, je n'en sais rien. Au reste, peu importerait, si le roman avait du mérite; mais voilà le diable! M. Bulwer est préoccupé, à cette heure, de l'idée de lutter avantageusement contre un rival qui lui a escamoté déjà une partie de sa popularité, et cette préoccupation est très-nuisible à M. Bulwer. Au reste, M. Bulwer a toujours eu quelque préoccupation analogue à celle que je signale; quand ce n'est pas un vivant qu'il jalouse, c'est un mort: témoin tous ses précédents romans. A ses débuts, M. Bulwer songea sérieusement à faire oublier le *Werther* de Goethe; n'y ayant pas réussi, il entreprit de se montrer plus dandy que Byron dans *don Juan*, et en conséquence le langoureux *Falkland* fut suivi du fashionable *Pelham*, lequel ne fut pas plus heureux dans son audacieuse entreprise que ne l'avait été son prédécesseur. Un peu désorienté alors, et ne sachant trop quelle route suivre, M. Bulwer s'enfonça, avec son *Enfant désavoué*, dans les vulgaires cavernes du mélodrame, d'où il ne put ressortir qu'à grand' peine et en se faisant l'historiographe d'un héros de bas étage nommé *Paul Clifford*. Enfin vint *Eugène Aram*, le meilleur roman de M. Bulwer, sans contredit, moins remarquable cependant que certains critiques indulgents ou aveuglés l'ont bien voulu dire. Toutefois, il est certain que si M. Bulwer eût persisté dans la manière qu'il avait adoptée pour *Eugène Aram*, dans le développement régulier de la passion, il serait arrivé nécessairement à des résultats dignes d'estime; au lieu de cela, il a essayé, coup sur coup, de trois nouvelles manières: *Devereux*, *les Ruines de Pompeï*, *Ernest Maltravers*, c'est-à-dire l'histoire moderne, l'histoire ancienne et l'excentricité poétique, tels sont les trois terrains divers qu'il a remués, non sans faire quelques excursions sur le théâtre avec *la Dame de Lyon*, *Mademoiselle de Lavallière* et *Richelieu*. On comprend qu'aucune intelligence humaine ne saurait résister à un pareil dé-

vergondage de pensées ; aussi faut-il à peu près désespérer aujourd'hui de l'avenir littéraire de M. Bulwer.

Dans *Soir et Matin ou la Vie humaine*, le romancier anglais ne cherche plus à détrôner Goethe, ni Byron, ni Anne Radcliffe, ni Godwin, ni Walter Scott, ni tant d'autres qui lui portaient hier ombrage ; son rival le plus redoutable, en ce moment, celui contre lequel il concentre toutes ses forces, c'est Charles Dickens, l'auteur de *Picwick*. Charles Dickens, dans ses étranges compositions, embrasse l'humanité ou plutôt la société tout entière : grands seigneurs, comédiens, vagabonds, bandits, honnêtes gens, femmes vertueuses et femmes coupables, vieillards et enfants à la mamelle, autant de types divers qui se rencontrent sous sa plume, s'accouplent, s'étreignent durant un plus ou moins grand nombre de chapitres, et que l'auteur agite avec une adresse tout à fait comparable à celle de ces charlatans qui font danser plusieurs vingtaines de marionnettes au moyen d'un fil. Charles Dickens est incontestablement un homme d'une invention peu commune, et d'une très-riche imagination. Il ne faut pas lui demander de la logique dans la conduite de ses personnages, de la vérité dans les événements qu'il combine, de la persévérance dans les plans qu'il embrasse ; en revanche, il vous donnera tout autant d'émotions profondes que vous êtes capable d'en supporter, et même, pour peu que vous vous livriez à lui, il vous fera croire que vous vivez réellement dans le monde quasi-fantastique où il vous transporte. Or, c'est là ce que vient de tenter aussi M. Bulwer, mais sans succès, malheureusement. Ce n'est pas faute, pourtant, d'avoir réuni, dans *Soir et Matin*, tous les éléments susceptibles d'exciter l'intérêt ; car, non content d'emprunter son cadre et sa méthode à Charles Dickens, M. Bulwer a encore emprunté à M. Eugène Sue ses roués blasés et sceptiques, à M. de Balzac ses femmes vaporeuses et ses héros de table d'hôte ou de galères, à M. Paul de Kock ses commissaires de police et ses vieux célibataires ridicules ; sans compter qu'il s'est emprunté à lui-même quelques personnages de ses anciens romans. Que vous dirai-je? *Soir et Matin* est la plus extraordinaire macédoine que l'on puisse imaginer. Tous les romanciers du monde, passés et présents, y compris M. Bulwer lui-même semblent avoir participé à cette œuvre. C'est suffisamment con-

venir que, si ce livre n'est pas, à beaucoup près, un titre de gloire pour M. Bulwer, on peut néanmoins trouver à sa lecture un réel plaisir.

N'y a-t-il pas quelqu'autre ouvrage qui puisse me servir encore d'argument contre Néricault Destouches ? Je n'en aperçois pas. Aussi bien, c'en est assez pour montrer qu'il y a un certain art aussi *aisé* que telle critique que ce puisse être. A bon entendeur salut !

J. Chaudes-Aigues.

POÉSIE [1].

LA FENÊTRE.

A FANNY.

Que j'aimais à te voir penchée à ta fenêtre,
Me regardant venir, sachant me reconnaître
Entre mille passants! De nos chiens aux aguets
J'entendais de bien loin les jappements plus gais,
Mais j'entendais surtout en mon âme charmée
Battre ton pauvre cœur, ô pâle bien-aimée!
Et malgré tout l'attrait, j'allais plus lentement,
Caressant à loisir les songes du moment.
Cependant les beaux chiens, que la gaieté transporte,
Par leurs cris suppliants se font ouvrir la porte;
Ils me viennent surprendre, ils me lèchent la main,
Et, retournant vers toi, m'indiquent le chemin.
J'arrivais tout ému; toi, toute chancelante,
Tu venais sur le seuil, ô ma belle indolente!
Te plaindre du retard; mais, après un baiser,
Tout était dit; et puis, nous allions arroser
Nos fleurs dans les vieux pots, la fragile anémone,
La blanche marguerite, ou nous faisions l'aumône

(1) Nous choisissons les pièces qu'on va lire dans un volume de poésies que M. Arsène Houssaye est au moment de publier chez l'éditeur Masganna, sous le titre de : *les Sentiers perdus*.

Au morne joueur d'orgue, au vieillard gémissant,
Au petit Auvergnat, qui chantait en dansant.
Par ton charmant babil, ô ma belle maîtresse!
Tu réveillais en moi l'amour ou la tendresse,
Ton sein tout palpitant répondait à mon cœur,
Tes yeux levés sur moi se baignaient de langueur;
Et moi, croyant baiser et cueillir une rose,
Je respirais ton âme à ta lèvre mi-close.
Ces temps-là passent vite; hélas! tout est fini!
Les ramiers pour toujours s'envolent de leur nid.
Ainsi font mes amours. Ils ont pris leur volée,
Ils ne reviendront pas. Mon âme désolée
N'est plus qu'un nid désert qu'emportera le vent,
Un nid où la chouette ira pleurer souvent.

Et pourtant ce matin, en voyant la fenêtre,
Je croyais qu'un printemps encore allait renaître;
Mon corps a chancelé, mon cœur a tressailli,
Des rayons du bon temps j'étais tout assailli.
Mensonge! illusion! chimère qui voltige
Et nous jette en passant l'ivresse et le vertige!
Éclair sans feu, qui brille un instant dans la nuit!
Le printemps de mon cœur est à jamais détruit.

Ce matin donc j'ai vu la fenêtre fermée:
Plus de chiens, plus de fleurs; et vous, ma bien-aimée?
Dans une solitude au loin vous vous cachez,
Profane! et vous pleurez sur nos charmants péchés.
Mais les grandes douleurs ne sont que passagères,
Le temps efface tout de ses ailes légères;
Vous sourirez, Fanny, jusqu'au fond de l'exil,
Et vous refleurirez un beau matin d'avril.

LE CHEMIN DE LA MORT.

La vie est le chemin de la mort ; ce chemin
N'est d'abord qu'un sentier fuyant par la prairie,
Où la mère conduit son enfant par la main,
En priant la vierge Marie.

Aux abords du vallon, le sentier des enfants
Passe dans un jardin. Rêveur et solitaire,
L'adolescent effeuille et jette à tous les vents
Les roses blanches du parterre.

Au milieu du jardin, il est un vert bosquet
Où le ramier gémit sur la branche embaumée ;
C'est là que l'amoureux va cueillir un bouquet,
En rêvant à sa bien-aimée.

Quand l'amoureux s'égare en ce bosquet charmant,
Il voit s'évanouir ses chimères lointaines,
Et le démon du mal l'entraîne indolemment
Au bord des impures fontaines.

Au dehors, le chemin, qui va se flétrissant,
Arrive en un palais dont l'éclat nous transporte ;
Là sont les vanités : détourne-toi, passant,
Le malheur mendie à la porte !

Plus loin, c'est l'arbre noir ; — détourne-toi toujours ! —
L'arbre de la science où flottent les mensonges :
Garde que ses rameaux ne voilent tes beaux jours,
Et n'effarouchent tes beaux songes.

En quittant le jardin, la fleur et la chanson,
La jeunesse et l'amour qui folâtrent sur l'herbe,
Le voyageur aborde au champ de la moisson,
Où son bras étreint une gerbe.

De sa moisson pénible il va se reposer
Sur la blonde colline où les raisins mûrissent;
Pour la coupe enivrante il retrouve un baiser
A ses lèvres qui se flétrissent.

Plus loin, c'est le désert, le désert nébuleux,
Parsemé de cyprès et de bouquets funèbres;
Enfin, c'est la montagne aux rochers anguleux,
D'où vont descendre les ténèbres.

Pour la gravir, passant, Dieu te laissera seul.
Un ami te restait, mais le voilà qui tombe:
Adieu! l'oubli de tous t'a couvert du linceul;
Tes enfants élèvent sa tombe!

O pauvre pèlerin! il s'arrête en montant,
Et se voyant si loin du sentier où sa mère
L'endormait tous les soirs sur son sein palpitant,
Il essuie une larme amère.

Et se voyant si loin des jardins enchantés,
Dans un doux souvenir son cœur se réfugie;
Et se voyant si loin des jeunes voluptés,
Il chante une vieille élégie.

En vain il tend les bras vers la belle saison,
Il jette des sanglots au vent d'hiver qui brame;
Il a vu près de lui le dernier horizon,
Déjà Dieu rappelle son âme.

Quand il s'est épuisé dans le mauvais chemin,
Quand ses pieds ont laissé du sang à chaque pierre,
La mort passe à propos pour lui tendre la main
Et pour lui clore la paupière.

A JULES JANIN.

O toi que la fortune accable de faveurs,
Voyageur nonchalant qu'on aime et qu'on envie,
Cueille longtemps encore au sentier des rêveurs,
Cueille les roses de la vie.

ARSÈNE HOUSSAYE.

RÉCEPTION

DE

M. VICTOR HUGO

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1).

M. Victor Hugo, en entrant à l'Académie française, où il a été porté par le suffrage du pays, ce qui arrive à bien peu d'académiciens, devait à la génération nouvelle dont il est le représentant et dans le sein de laquelle il a puisé sa force, une haute manifestation de leurs idées et de leurs espérances communes. Il devait établir sur des bases solides la condition des gens de lettres vis-à-vis du public, vis-à-vis du pouvoir. Il a fait cette *charte*, si nous pouvons nous exprimer ainsi, avec la hauteur de vues qui distingue son esprit; M. Victor Hugo est doué, en effet, d'une rare sagacité, d'une impitoyable logique, que l'on retrouve même dans les plus capricieuses fantaisies de son imagination. Un grand sens préside à tout ce qu'il fait, à

(1) La *Revue de Paris* n'a pas reproduit le discours de M. Victor Hugo, elle s'est contentée d'une appréciation que nos lecteurs trouveront à la suite; les réflexions qui précèdent appartiennent à la rédaction du *Siècle*, où nous avons puisé le discours lui-même.

tout ce qu'il dit, alors même qu'il semble le plus s'écarter des règles ordinaires. Sous les draperies dont il la pare, la réalité palpite. La vie de M. Lemercier, qui ne fut qu'une longue protestation de la pensée contre la force brutale des événements ou le despotisme des hommes, d'un homme surtout, celui qui étreignit d'une main de fer les libertés françaises et les enchaîna aux pieds de la gloire ; cette existence modeste, indépendante, austère, en lutte avec la plus éclatante fortune que le monde ait jamais vue, celle de Napoléon, a fourni à l'auteur des *Orientales* de magnifiques contrastes ; sur le socle de la statue de bronze de l'empereur il a buriné d'une main ferme le *veto* de Lemercier, de Châteaubriand, de Benjamin Constant, de Mme de Staël, de Delille, de Ducis, des penseurs, des publicistes et des poëtes qui s'opposèrent à l'esclavage des idées. M. Victor Hugo, après avoir décrit cette lutte solennelle et puissante, s'est demandé quelle était la mission de l'homme de lettres aujourd'hui ; et cette mission, toute civilisatrice, il l'a définie en termes éloquents. Il a dignement vengé l'époque actuelle du dédain insensé de quelques esprits arriérés qui croient la France déchue de sa splendeur. Il était beau d'entendre sortir du sein de l'Académie une voix majestueuse et sévère qui rendait à la France l'hommage éclatant que les autres nations elles-mêmes ne lui refusent pas. Cette séance aura du retentissement ; elle a été importante, élevée : ce n'était plus un vain amusement d'esprit, un élégant badinage, comme l'ont été jusqu'ici les éloges académiques ; de hautes questions se débattaient dans l'enceinte, comme si l'Académie eût été transformée en une véritable chambre des pairs, en un quatrième pouvoir de l'État. M. de Salvandy lui-même a été obligé de suivre le poëte dans son essor, d'une aile traînante, il est vrai, mais enfin avec des efforts honorables, pour s'élever dans les hautes régions de l'histoire. Nous regrettons que M. de Salvandy ait essayé d'avilir l'énergie révolutionnaire qui a sauvé la France en des jours terribles, au lieu de jeter comme le poëte un voile de deuil sur un passé douloureux. Il nous a paru aussi ne pas comprendre parfaitement toute la valeur de celui à qui il répondait en accordant aux premières productions du jeune homme monarchique et religieux plus d'autorité qu'aux dernières poésies de l'homme mûr, poésies empreintes d'un sentiment popu-

laire et philosophique. M. Victor Hugo a vu son génie aller en croissant depuis le moment où Châteaubriand l'appela l'*enfant sublime*, ce qui a fait dire spirituellement cette fois à M. de Salvandy que, dans ce jugement, le mot enfant était de trop. Malgré cela, l'enfant a atteint sa virilité. Le poëte a continuellement marché dans une voie de progrès, en politique comme en poésie, et M. de Salvandy n'a pas assez pris garde à cette perpétuelle ascension. Son esprit, assez subtil pour se préoccuper des jeux de mots de l'assemblée et pour y répondre séance tenante, n'a pas pénétré assez profondément dans les entrailles de son sujet. M. Hugo n'a pas le droit, du reste, de se fâcher, car M. Salvandy a méconnu deux autres grandes choses, l'Empire et la Convention.

Nous donnerons à nos lecteurs, dans son entier, le discours de M. Victor Hugo, parce que nous le regardons comme un monument historique, politique et littéraire à la fois : le poëte, dont une noble émotion animait la grave figure, a pris la parole en ces termes :

« Messieurs,

» Au commencement de ce siècle, la France était pour les nations un magnifique spectacle. Un homme la remplissait alors, et la faisait si grande qu'elle remplissait l'Europe. Cet homme, sorti de l'ombre, fils d'un pauvre gentilhomme corse, produit de deux républiques, par sa famille, de la république de Florence, par lui-même de la république française, était arrivé en peu d'années à la plus haute royauté qui jamais peut-être ait étonné l'histoire. Il était prince par le génie, par la destinée et par les actions. Tout en lui indiquait le possesseur légitime d'un pouvoir providentiel. Il avait eu pour lui les trois conditions suprêmes : l'événement, l'acclamation et la consécration. Une révolution l'avait enfanté, un peuple l'avait choisi, un pape l'avait couronné. Des rois et des généraux, marqués eux-mêmes par la fatalité, avaient reconnu en lui, avec l'instinct que leur donnait leur sombre et mystérieux avenir, l'élu du destin. Il était l'homme auquel Alexandre de Russie, qui devait périr à Taranrog, avait dit : *Vous êtes prédestiné du*

ciel; auquel Kléber, qui devait mourir en Égypte, avait dit : *Vous êtes grand comme le monde;* auquel Desaix, tombé à Marengo, avait dit : *Je suis le soldat et vous êtes le général;* auquel Valhubert, expirant à Austerlitz, avait dit : *Je vais mourir, mais vous allez régner.* — Sa renommée militaire était immense. Ses conquêtes étaient colossales. Chaque année, il reculait les frontières de son empire au-delà même des limites majestueuses et nécessaires que Dieu a données à la France. Il avait effacé les Alpes comme Charlemagne et les Pyrénées comme Louis XIV; il avait passé le Rhin comme César, et il avait failli franchir la Manche comme Guillaume le Conquérant. Sous cet homme, la France avait cent trente départements; d'un côté elle touchait aux bouches de l'Elbe, de l'autre elle atteignait le Tibre. Il était le souverain de quarante-quatre millions de Français et le protecteur de cent millions d'Européens. Dans la composition hardie de ses frontières, il avait employé comme matériaux deux grands-duchés souverains, la Savoie et la Toscane, et cinq anciennes républiques, Gênes, les États-Romains, les États-Vénitiens, le Valais et les provinces-unies. Il avait construit son État au centre de l'Europe comme une citadelle, lui donnant pour bastions et pour ouvrages avancés dix monarchies qu'il avait fait entrer à la fois dans son empire et dans sa famille. De tous les enfants, ses cousins et ses frères, qui avaient joué avec lui dans la petite cour de la maison natale d'Ajaccio, il avait fait des têtes couronnées. Il avait marié son fils adoptif à une princesse de Bavière, et son plus jeune frère à une princesse de Wurtemberg. Quant à lui, après avoir ôté à l'Autriche l'empire d'Allemagne, qu'il s'était à peu près arrogé sous le nom de Confédération du Rhin, après lui avoir pris le Tyrol pour l'ajouter à la Bavière, et l'Illyrie pour la réunir à la France, il avait daigné épouser une archi-duchesse. Tout dans cet homme était démesuré et splendide. Il était au-dessus de l'Europe comme une vision extraordinaire. Une fois on le vit au milieu de quatorze personnes souveraines, sacrées et couronnées, assis entre le césar et le czar sur un fauteuil plus élevé que le leur. Un jour il donna à Talma le spectacle d'un parterre de rois. N'étant encore qu'à l'aube de sa puissance, il lui avait pris fantaisie de toucher au nom de Bourbon dans un coin de l'Italie et de l'agrandir à sa manière; de Louis, duc

de Parme, il avait fait un roi d'Étrurie. Par décret impérial, il divisait la Prusse en quatre départements, il mettait l'Angleterre en état de blocus, il déclarait Amsterdam troisième ville de l'empire, — Rome n'était que la seconde, — ou bien il affirmait au monde que la maison de Bragance avait cessé de régner. Quand il passait le Rhin, les électeurs d'Allemagne, ces hommes qui avaient fait des empereurs, venaient au-devant de lui jusqu'à leurs frontières, dans l'espérance qu'il les ferait peut-être rois. L'antique royaume de Gustave Wasa, manquant d'héritier et cherchant un maître, lui demandait pour prince un de ses maréchaux. Le successeur de Charles-Quint, l'arrière petit-fils de Louis XIV, le roi des Espagnes et des Indes, lui demandait pour femme une de ses sœurs. Il était compris, grondé et adoré de ses soldats, vieux grenadiers familiers avec leur empereur et avec la mort. Le lendemain des batailles il avait avec eux de ces grands dialogues qui commentent superbement les grandes actions et qui transforment l'histoire en épopée. Il entrait dans sa puissance comme dans sa majesté, quelque chose de simple, de brusque et de formidable. Il n'avait pas, comme les empereurs d'Orient, le doge de Venise pour grand-échanson, ou comme les empereurs d'Allemagne, le duc de Bavière pour grand-écuyer, mais il lui arrivait parfois de mettre aux arrêts le roi qui commandait sa cavalerie. Entre deux guerres, il creusait des canaux, il percait des routes, il dotait des théâtres, il enrichissait des académies, il provoquait des découvertes, il fondait des monuments grandioses, ou bien il rédigeait des codes dans un salon des Tuileries, et il querellait ses conseillers d'État, jusqu'à ce qu'il eût réussi à substituer dans quelque texte de loi, aux routines de la procédure, la raison suprême et naïve du génie. Enfin, dernier trait qui complète, à mon sens, la configuration singulière de cette grande gloire, il était entré si avant dans l'histoire par ses actions, qu'il pouvait dire et qu'il disait : *Mon prédécesseur l'empereur Charlemagne*, et il s'était par ses alliances tellement mêlé à la monarchie, qu'il pouvait dire et qu'il disait : *Mon oncle le roi Louis XVI.*

» Cet homme était prodigieux. Sa fortune, messieurs, avait tout surmonté. Comme je viens de vous le rappeler, les plus illustres princes sollicitaient son amitié, les plus anciennes

races royales cherchaient son alliance, les plus vieux gentilshommes briguaient son service. Il n'y avait pas une tête, si haute ou si fière qu'elle fût, qui ne saluât ce front, sur lequel la main de Dieu, presque visible, avait posé deux couronnes, l'une qui est faite d'or et qu'on appelle la royauté, l'autre qui est faite de lumière et qu'on appelle le génie. Tout, dans le continent, s'inclinait devant Napoléon, tout, — excepté six poëtes, messieurs; permettez-moi de le dire et d'en être fier dans cette enceinte; excepté six penseurs restés seuls debout dans l'univers agenouillé, et ces noms glorieux, j'ai hâte de les prononcer devant vous; les voici : — Ducis, Delille, Mme de Staël, Benjamin Constant, Châteaubriand, Lemercier.

» Que signifiait cette résistance? Au milieu de cette France qui avait la victoire, la force, la puissance, l'empire, la domination, la splendeur; au milieu de cette Europe émerveillée et vaincue, qui, devenue presque française, participait elle-même du rayonnement de la France; que représentaient ces six esprits révoltés contre un génie, ces six renommées indignées contre la gloire, ces six poëtes irrités contre un héros? Messieurs, ils représentaient en Europe la seule chose qui manquât alors à l'Europe : l'indépendance; ils représentaient en France la seule chose qui manquât alors à la France : la liberté.

» A Dieu ne plaise que je prétende jeter ici le blâme sur les esprits moins sévères qui entouraient alors le maître du monde de leurs acclamations! Cet homme, après avoir été l'étoile d'une nation, en était devenu le soleil. On pouvait sans crime se laisser éblouir. Il était plus malaisé peut-être qu'on ne pense, pour l'individu que Napoléon voulait gagner, de défendre sa frontière contre cet irrésistible envahisseur, qui savait le grand art de subjuguer un peuple, et qui savait aussi le grand art de séduire un homme. Qui suis-je, d'ailleurs, messieurs, pour m'arroger ce droit de critique suprême? Quel est mon titre? N'ai-je pas bien plutôt besoin moi-même de bienveillance et d'indulgence à l'heure où j'entre dans cette compagnie, ému de toutes les émotions ensemble, fier des suffrages qui m'ont appelé, heureux des sympathies qui m'accueillent, troublé par cet auditoire si imposant et si charmant, triste de la grande perte que vous avez faite et dont il ne me sera pas donné de vous

consoler, confus enfin d'être si peu de chose dans ce lieu vénérable, que remplissent à la fois de leur éclat serein et fraternel d'augustes morts et d'illustres vivants? Et puis, pour dire toute ma pensée, en aucun cas je ne reconnaîtrais aux générations nouvelles ce droit de blâme rigoureux envers nos anciens et nos aînés. Qui n'a pas combattu a-t-il le droit de juger? Nous devons nous souvenir que nous étions enfant alors, et que la vie était légère et insouciante pour nous lorsqu'elle était si grave et si laborieuse pour d'autres. Nous arrivons après nos pères; ils sont fatigués, soyons respectueux. Nous profitons à la fois des grandes idées qui ont lutté et des grandes choses qui ont prévalu. Soyons justes envers tous, envers ceux qui ont accepté l'empereur pour maître comme envers ceux qui l'ont accepté pour adversaire. Comprenons l'enthousiasme et honorons la résistance; l'un et l'autre ont été légitimes.

» Pourtant, redisons-le, messieurs, la résistance n'était pas seulement légitime, elle était glorieuse.

» Elle affligeait l'empereur. L'homme qui, comme il l'a dit plus tard à Sainte-Hélène, *eût fait Pascal sénateur et Corneille ministre*, cet homme-là, messieurs, avait trop de grandeur en lui-même pour ne pas comprendre la grandeur dans autrui. Un esprit vulgaire, appuyé sur la toute-puissance, eût dédaigné peut-être cette rébellion du talent; Napoléon s'en préoccupait. Il se savait trop historique pour ne point avoir souci de l'histoire. Il se sentait trop poétique pour ne point s'inquiéter des poëtes. Il faut le reconnaître hautement, c'était un vrai prince que ce sous-lieutenant d'artillerie qui avait gagné sur la jeune république française la bataille du 18 brumaire, et sur les vieilles monarchies européennes la bataille d'Austerlitz. C'était un victorieux, et, comme tous les victorieux, c'était un ami des lettres. Napoléon avait tous les goûts et tous les instincts du trône autrement que Louis XIV, sans doute, mais autant que lui. Il y avait du grand roi dans le grand empereur. Rallier la littérature à son sceptre, c'était une de ses premières ambitions. Il ne lui suffisait pas d'avoir muselé les passions populaires, il eût voulu soumettre Benjamin Constant; il ne lui suffisait pas d'avoir vaincu trente armées, il eût voulu vaincre Lemercier; il ne lui suffisait pas d'avoir conquis dix royaumes, il eût voulu conquérir Châteaubriand.

» Ce n'est pas, messieurs, que tout en jugeant le premier consul ou l'empereur chacun du point de vue de leurs sympathies particulières, ces hommes-là contestassent ce qu'il y avait de généreux, de rare et d'illustre dans Napoléon. Mais, selon eux, le politique ternissait le victorieux, le héros était doublé d'un tyran, le Scipion se compliquait d'un Cromwell; une moitié de sa vie faisait à l'autre moitié des répliques amères : Bonaparte avait fait porter aux drapeaux de son armée le deuil de Washington, mais il n'avait pas imité Washington; il avait nommé La Tour-d'Auvergne premier grenadier de la république, mais il avait aboli la république; il avait donné le dôme des Invalides pour sépulcre au grand Turenne, mais il avait donné le fossé de Vincennes pour tombe au petit-fils du grand Condé.

» Malgré leur fière et chaste attitude, l'empereur n'hésita devant aucune avance. Les ambassades, les dotations, les hauts grades de la Légion d'honneur, le sénat, tout fut offert, disons-le à la gloire de l'empereur, et, disons-le à la gloire de ces nobles réfractaires, tout fut refusé.

» Après les caresses, je l'ajoute à regret, vinrent les persécutions. Aucun ne céda. Grâce à ces six talents, grâce à ces six caractères, sous ce règne qui supprima tant de libertés et qui humilia tant de couronnes, la dignité royale de la pensée libre fut maintenue.

» Il n'y eut pas que cela, messieurs! il y eut aussi service rendu à l'humanité. Il n'y eut pas seulement résistance au despotisme, il y eut aussi résistance à la guerre. Et qu'on ne se méprenne pas ici sur le sens et sur la portée de mes paroles, — je suis de ceux qui pensent que la guerre est souvent bonne. A ce point de vue supérieur d'où l'on voit toute l'histoire comme un seul groupe et toute la philosophie comme une seule idée, les batailles ne sont pas plus des plaies faites au genre humain que les sillons ne sont des plaies faites à la terre. Depuis cinq mille ans toutes les moissons s'ébauchent par la charrue et toutes les civilisations par la guerre. Mais lorsque la guerre tend à dominer, lorsqu'elle devient l'état normal d'une nation, lorsqu'elle passe à l'état chronique, pour ainsi dire; quand il y a, par exemple, treize grandes guerres en quatorze ans, alors, messieurs, quelque magnifiques que soient les résultats

ultérieurs, il vient un moment où l'humanité souffre. Le côté délicat des mœurs s'use et s'amoindrit au frottement des idées brutales. Le sabre devient le seul outil de la société : la force se forge un droit à elle ; le rayonnement divin de la bonne foi, qui doit toujours éclairer la face des nations, s'éclipse à chaque instant dans l'ombre où s'élaborent les traités et les partages de royaumes : le commerce, l'industrie, le développement radieux des intelligences, toute l'activité pacifique disparaît. La sociabilité humaine est en péril. Dans ces moments-là, messieurs, il sied qu'une imposante réclamation s'élève ; il est moral que l'intelligence dise hardiment son fait à la force ; il est bon qu'en présence même de leur victoire et de leur puissance, les penseurs fassent des remontrances aux héros, et que les poëtes, ces civilisateurs sereins, patients et paisibles, protestent contre les conquérants, ces civilisateurs violents.

» Parmi ces illustres protestants, il était un homme que Bonaparte avait armé et auquel il aurait pu dire comme un autre dictateur à un autre républicain : *Tu quoque*. Cet homme, messieurs, c'était M. Lemercier. Nature probe, réservée et sobre, intelligence droite et logique, imagination exacte et pour ainsi dire algébrique jusque dans ses fantaisies ; né gentilhomme, mais ne croyant qu'à l'aristocratie du talent, né riche, mais ayant la science d'être noblement pauvre, modeste d'une sorte de modestie hautaine, doux, mais ayant dans sa douceur je ne sais quoi d'obstiné, de silencieux et d'inflexible, austère dans les choses publiques, difficile à entraîner, offusqué de ce qui éblouit les autres, M. Lemercier, détail remarquable dans un homme qui avait livré tout un côté de sa pensée aux théories, M. Lemercier n'avait laissé construire son opinion politique que par les faits. — Et encore voyait-il les faits à sa manière. — C'était un de ces esprits qui donnent plus d'attention aux causes qu'aux effets, et qui critiqueraient volontiers la plante sur sa racine et le fleuve sur sa source. Ombrageux et sans cesse prêt à se cabrer, plein d'une haine secrète et souvent vaillante contre tout ce qui tend à dominer, il paraissait avoir mis autant d'amour-propre à se tenir toujours de plusieurs années en arrière des événements que d'autres en mettent à se précipiter en avant. En 1789, il était royaliste, ou, comme on parlait alors, *monarchien* de 1785 ; en 93, il devint, comme

il l'a dit lui-même, libéral de 89; en 1801 au moment où Bonaparte se trouva mûr pour l'empire, Lemercier se sentit mûr pour la république.

» Comme vous le voyez, messieurs, son opinion politique, dédaigneuse de ce qui lui semblait le caprice du jour, était toujours mise à la mode de l'an passé.

» Veuillez me permettre ici quelques détails sur le milieu dans lequel s'écoula la jeunesse de M. Lemercier. Ce n'est qu'en explorant les commencements d'une vie, qu'on peut étudier la formation d'un caractère. Or, quand on veut connaître à fond ces hommes qui répandent de la lumière, il ne faut pas moins s'éclairer de leur caractère que de leur génie. Le génie, c'est le flambeau du dehors; le caractère, c'est la lampe intérieure.

» En 1793, au plus fort de la Terreur, M. Lemercier, tout jeune homme alors, suivait avec une assiduité remarquable les séances de la Convention nationale. C'était là, messieurs, un sujet de contemplation sombre, lugubre, effrayant, mais sublime. Soyons justes, nous le pouvons sans danger aujourd'hui, soyons justes envers ces choses augustes et terribles qui ont passé sur la civilisation humaine et qui ne reviendront plus! C'est, à mon sens, une volonté de la Providence que la France ait toujours à sa tête quelque chose de grand. Sous les anciens rois c'était un principe, sous l'empire ce fut un homme, pendant la révolution ce fut une assemblée : assemblée qui a brisé le trône et qui a sauvé le pays, qui a eu un duel avec la royauté comme Cromwell, et un duel avec l'univers comme Annibal, qui a eu à la fois du génie comme tout un peuple et du génie comme un seul homme; en un mot, qui a commis des attentats et qui a fait des prodiges, que nous pouvons détester, que nous pouvons maudire, mais que nous devons admirer.

» Reconnaissons-le néanmoins, il se fit dans ce temps-là une diminution de lumière morale, et, par conséquent, remarquons-le, messieurs, une diminution de lumière intellectuelle. Cette espèce de demi-jour ou de demi-obscurité qui ressemble à la tombée de la nuit et qui se répand sur de certaines époques, est nécessaire pour que la Providence puisse, dans l'intérêt ultérieur du genre humain, accomplir sur les sociétés vieillies ces effrayantes voies de fait qui, si elles étaient commises par

des hommes, seraient des crimes, et qui, venant de Dieu, s'appellent des révolutions. Cette ombre, c'est l'ombre même que fait la main du Seigneur quand elle est sur un peuple. — Comme je l'indiquais tout à l'heure, 93 n'est pas l'époque de ces hautes individualités que leur génie isole. Il semble en ce moment-là que la Providence trouve l'homme trop petit pour ce qu'elle veut faire, qu'elle le relègue sur le second plan et qu'elle entre en scène elle-même. En effet, en 93, des trois géants qui ont fait de la révolution française, le premier, un fait social, le deuxième, un fait géographique, le dernier, un fait européen, l'un, Mirabeau, était mort; l'autre, Sieyès, avait disparu dans l'éclipse; *il réussissait à vivre*, comme ce lâche grand homme l'a dit plus tard; le troisième, Bonaparte, n'était pas né encore à la vie historique. Sieyès laissé dans l'ombre et Danton peut-être excepté, il n'y avait donc pas d'hommes du premier ordre, pas d'intelligences capitales dans la Convention, mais il y avait de grandes passions, de grandes luttes, de grands éclairs, de grands fantômes. Cela suffisait, certes, pour l'éblouissement du peuple, redoutable spectateur incliné sur la fatale assemblée. Ajoutons qu'à cette époque où chaque jour était une journée, les choses marchaient si vite, l'Europe et la France, Paris et la frontière, le champ de bataille et la place publique avaient tant d'aventures, tout se développait si rapidement, qu'à la tribune de la Convention nationale l'événement croissait pour ainsi dire sous l'orateur à mesure qu'il parlait, et tout en lui donnant le vertige, lui communiquait sa grandeur. Et puis, comme Paris, comme la France, la Convention se mouvait dans cette clarté crépusculaire de la fin du siècle qui attachait des ombres immenses aux plus petits hommes, qui prêtait des contours indéfinis et gigantesques aux plus chétives figures, et qui, dans l'histoire même, répand sur cette formidable assemblée je ne sais quoi de sinistre et de surnaturel.

» Ces monstrueuses réunions d'hommes ont souvent fasciné les poëtes comme l'hydre fascine l'oiseau. Le Long-Parlement absorbait Milton, la Convention attirait Lemercier. Tous deux plus tard ont illuminé l'intérieur d'une sombre épopée avec je ne sais quelle vague réverbération de ces deux pandémoniums. On sent Cromwell dans le *Paradis perdu* et 93 dans la *Pan-*

hypocrisiade. La Convention, pour le jeune Lemercier, c'était la révolution faite vision et réunie tout entière sous son regard. Tous les jours il venait voir là, comme il l'a dit admirablement, *mettre les lois hors de la loi.* Chaque matin il arrivait à l'ouverture de la séance et s'asseyait dans la tribune publique parmi ces femmes étranges qui mêlaient je ne sais quelle besogne domestique aux plus terribles spectacles et auxquelles l'histoire conserva leur hideux surnom de *tricoteuses.* Elles le connaissaient, elles l'attendaient et lui gardaient sa place. Seulement, il y avait dans sa jeunesse, dans le désordre de ses vêtements, dans son attention effarée, dans son anxiété pendant les discussions, dans la fixité profonde de son regard, dans les paroles entrecoupées qui lui échappaient par moments, quelque chose de si singulier pour elles qu'elles le croyaient privé de raison. Un jour, arrivant plus tard qu'à l'ordinaire, il entendit une de ces femmes dire à l'autre : « *Ne te mets pas là, c'est la place de l'idiot.* »

« Quatre ans plus tard, en 1797, l'idiot donnai à la France *Agamemnon.*

» Est-ce que par hasard cette assemblée aurait fait faire au poëte cette tragédie? Qu'y a-t-il de commun entre Egyste et Danton, entre Argos et Paris, entre la barbarie homérique et la démoralisation voltairienne ? Quelle étrange idée de donner pour miroir aux attentats d'une civilisation décrépite et corrompue les crimes naïfs et simples d'une époque primitive, de faire errer. pour ainsi dire, à quelques pas des échafauds de la révolution française, les spectres grandioses de la tragédie grecque, et de confronter au régicide moderne tel que l'accomplissent les passions populaires l'antique régicide tel que le font les passions domestiques ! Je l'avouerai, messieurs, en songeant à cette remarquable époque du talent de M. Lemercier, entre les discussions de la Convention et les querelles des Atrides, entre ce qu'il voyait et ce qu'il rêvait, j'ai souvent cherché un rapport; je n'ai trouvé tout au plus qu'une harmonie. Pourquoi, par quelle mystérieuse transformation de la pensée dans le cerveau, *Agamemnon* est-il né ainsi ? C'est là un de ces sombres caprices de l'inspiration dont les poëtes seuls ont le secret. Quoi qu'il en soit, *Agamemnon* est une œuvre, une des plus belles tragédies de notre théâtre, sans contredit,

par l'horreur et par la pitié à la fois, par la simplicité de l'élément tragique, par la gravité austère du style. Ce sévère poëme a vraiment le profil grec; on sent, en le considérant, que c'est l'époque où David donne la couleur aux bas-reliefs d'Athènes et où Talma donne la parole et le mouvement. On y sent plus que l'époque, on y sent l'homme; on devine ce que le poëte a souffert en l'écrivant. En effet, une mélancolie profonde, mêlée à je ne sais quelle terreur presque révolutionnaire, couvre toute cette grande œuvre. Examinez-là; — elle le mérite, messieurs; — voyez l'ensemble et les détails, Agamemnon et Strophus, la galère qui aborde au port, les acclamations du peuple, le tutoiement héroïque des rois; contemplez surtout Clytemnestre, la pâle et sanglante figure, l'adultère dévouée au parricide, qui regarde à côté d'elle sans les comprendre, et chose terrible! sans en être épouvantée, la captive Cassandre et le petit Oreste; deux êtres faibles en apparence, en réalité formidables! L'avenir parle dans l'un et vit dans l'autre; Cassandre, c'est la menace sous la forme d'une esclave; Oreste, c'est le châtiment sous les traits d'un enfant.

» Comme je viens de le dire, à l'âge où l'on ne souffre pas encore et où l'on rêve à peine, M. Lemercier souffrit et créa. Cherchant à composer sa pensée, curieux de cette curiosité profonde qui attire les esprits courageux aux spectacles effrayants, il s'approcha le plus qu'il put de la Convention, c'est-à-dire de la révolution. Il se pencha sur la fournaise pendant que la statue de l'Avenir y bouillonnait encore, et il y vit flamboyer, et il y entendit rugir, comme la lave dans le cratère, les grands principes révolutionnaires, ce bronze dont sont faites aujourd'hui toutes les bases de nos idées, de nos libertés et de nos lois. La civilisation future était alors le secret de la Providence; M. Lemercier n'essaya pas de le deviner, il se borna à recevoir en silence, avec une résignation stoïque, son contre-coup de toutes les calamités. Chose digne d'attention, et sur laquelle je ne puis m'empêcher d'insister, si jeune, si obscur, si inaperçu encore, perdu dans cette foule qui, pendant la Terreur regardait tous les événements traverser la rue conduits par le Bourreau, il fut frappé dans toutes ses affections les plus intimes par les catastrophes publiques. Sujet dévoué et presque serviteur personnel de Louis XVI, il vit passer

le fiacre du 21 janvier; filleul de Mme de Lamballe, il vit passer la pique du 2 septembre; ami d'André Chénier, il vit passer la charrette du 7 thermidor. Ainsi, à vingt ans, il avait déjà vu décapiter, dans les trois êtres les plus sacrés pour lui après son père, les trois choses de ce monde les plus rayonnantes après Dieu, la royauté, la beauté, le génie. »

« Quand ils ont subi de pareilles impressions, les esprits tendres et faibles restent tristes toute leur vie; les esprits élevés et fermes demeurent sérieux. M. Lemercier accepta donc la vie avec gravité. Le 9 thermidor avait ouvert pour la France cette ère nouvelle qui est la seconde phase de toute révolution. Après avoir regardé la société se dissoudre, M. Lemercier la regarda se reformer. Il mena la vie mondaine et littéraire. Il étudia et partagea, en souriant parfois, les mœurs de cette époque du directoire, qui est après Robespierre ce que la régence est après Louis XIV, le tumulte joyeux d'une nation intelligente échappée à l'ennui ou à la peur, l'esprit, la gaieté et la licence protestant par une orgie, ici contre la tristesse d'un despotisme dévot; là, contre l'abrutissement d'une tyrannie puritaine. M. Lemercier, célèbre alors par le succès d'*Agamemnon*, rechercha tous les hommes d'élite de ce temps et en fut recherché. Il connut Écouchard-Lebrun chez Ducis, comme il avait connu André Chénier chez Mme Pourrat. Lebrun l'aima tant qu'il n'a pas fait une seule épigramme contre lui. Le duc de Fitz James et le prince de Talleyrand, Mme de Lameth et M. de Florian, la duchesse d'Aiguillon et Mme Tallien, Bernardin de Saint-Pierre et Mme de Staël lui firent fête et l'accueillirent. Beaumarchais voulut être son éditeur, comme vingt ans plus tard Dupuytren voulut être son professeur. Déjà placé trop haut pour descendre aux exclusions de partis, de plein-pied avec tout ce qui était supérieur, il devint en même temps l'ami de David, qui avait jugé le roi, et de Delille, qui l'avait pleuré. C'est ainsi qu'en ces années-là, de cet échange d'idées avec tant de natures diverses, de la contemplation des mœurs et de l'observation des individus, naquirent et se développèrent dans M. Lemercier, pour faire face à toutes les rencontres de la vie, deux, hommes, — deux hommes libres; un homme politique indépendant, un homme littéraire original.

« Un peu avant cette époque, il avait connu l'officier de for-

tune qui devait succéder plus tard au Directoire. Leur vie se côtoya pendant quelques années. Tous deux étaient obscurs. L'un était ruiné, l'autre était pauvre. On reprochait à l'un sa première tragédie, qui est un essai d'écolier, et à l'autre, sa première action, qui était un exploit de jacobin. Leurs deux renommées commencèrent en même temps par un sobriquet. On disait *M. Mercier-Méléagre* au même instant où l'on disait le *général Vendémiaire*. Loi étrange, qui veut qu'en France le ridicule s'essaie un moment à tous les hommes supérieurs ! Quand Mme de Beauharnais songea à épouser le protégé de Barras, elle consulta M. Lemercier sur cette mésalliance. M. Lemercier, qui portait intérêt au jeune artilleur de Toulon, la lui conseilla. Puis tous deux, l'homme de lettres et l'homme de guerre, grandirent presque parallèlement. Ils remportèrent en même temps leurs premières victoires. M. Lemercier fit jouer *Agamemnon* dans l'année d'Arcole et de Lodi, et *Pinto* dans l'année de Marengo. Avant Marengo, leur liaison était déjà étroite. Le salon de la rue Chantereine avait vu M. Lemercier lire sa tragédie égyptienne d'*Ophise* au général en chef de l'armée d'Égypte ; Kléber et Desaix écoutaient assis dans un coin. Sous le consulat, la liaison devint de l'amitié. A la Malmaison, le premier consul, avec cette gaieté d'enfant propre aux vrais grands hommes, entrait brusquement la nuit dans la chambre où veillait le poëte, et s'amusait à lui éteindre sa bougie, puis il s'échappait en riant aux éclats. Joséphine avait confié à M. Lemercier son projet de mariage. Le premier consul lui confia son projet d'empire. Ce jour-là, M. Lemercier sentit qu'il perdait un ami. Il ne voulut pas d'un maître. On ne renonce pas aisément à l'égalité avec un pareil homme. Le poëte s'éloigna fièrement. On pourrait dire que le dernier en France il tutoya Napoléon. Le 14 floréal an XII, le jour même où le sénat donnait pour la première fois à l'élu de la nation le titre impérial : *Sire*, M. Lemercier, dans une lettre mémorable, l'appelait encore familièrement de ce grand nom : *Bonaparte !*

» Cette amitié, à laquelle la lutte dut succéder, les honorait l'un et l'autre. Le poëte n'était pas indigne du capitaine. C'était un rare et beau talent que M. Lemercier. On a plus de raisons que jamais de le dire aujourd'hui que son monument est terminé, aujourd'hui que l'édifice construit par cet esprit a reçu

cette fatale dernière pierre que la main de Dieu pose toujours sur tous les travaux de l'homme. Vous n'attendez certes pas de moi, messieurs, que j'examine ici page à page cette œuvre immense et multiple qui, comme celle de Voltaire, embrasse tout. l'ode, l'épitre, l'apologue, la chanson, la parodie, le roman, le drame, l'histoire et le pamphlet, la prose et le vers, la traduction et l'invention, l'enseignement politique, l'enseignement philosophique et l'enseignement littéraire; vastes amas de volumes et de brochures que couronnent avec quelque majesté dix poëmes, douze comédies et quatorze tragédies; riche et fantasque architecture, parfois ténébreuse, parfois vivement éclairée, sous les arceaux de laquelle apparaissent, étrangement mêlés dans un clair-obscur singulier, sous tous les fantômes imposants de la fable, de la Bible et de l'histoire. Atride, Ismaël, le lévite d'Éphraïm, Lycurgue, Camille, Clovis, Charlemagne, Beaudouin, saint-Louis, Charles VI, Richard III, Richelieu, Bonaparte, dominés tous par ces quatre colosses symboliques sculptés sur le fronton de l'œuvre, Moïse, Alexandre, Homère et Newton, c'est-à-dire par la législation, la guerre, la poésie et la science. Ce groupe de figures et d'idées que le poëte avait dans l'esprit et qu'il a posé largement dans notre littérature, ce groupe, messieurs, est plein de grandeur.

Après avoir dégagé la ligne principale de l'œuvre, permettez-moi d'en signaler quelques détails saillants et caractéristiques : cette comédie de la révolution portugaise, si vive, si spirituelle, si ironique et si profonde; ce *Plaute* qui diffère de l'Harpagon de Molière en ce que, comme le dit ingénieusement l'auteur lui-même, *le sujet de Molière, c'est un avare qui perd un trésor; mon sujet à moi, c'est Plaute qui trouve un avare;* ce *Christophe Colomb*, où l'action de lieu est tout à la fois si rigoureusement observée, car l'action se passe sur le pont d'un vaisseau et si audacieusement violée, car ce vaisseau, — j'ai presque dit ce drame, — va de l'ancien monde au nouveau; cette *Frédégonde*, conçue comme un rêve de Crébillon, exécutée comme une pensée de Corneille; cette *Adlantierde* que la nature pénètre d'un aussi vif rayon quoiqu'elle y soit plutôt interprêtée peut-être selon la science que selon la poésie; enfin, ce dernier poëme, l'homme donné par Dieu en spectacle aux démons, cette *Panhypocrisiade*, qui est tout

ensemble une épopée, une comédie et une satire, sorte de chimère littéraire, espèce de monstre à trois têtes qui chante, qui rit et qui aboie.

» Après avoir traversé tous ces livres, après avoir monté et descendu la double échelle construite par lui-même, pour lui seul peut-être, à l'aide de laquelle ce penseur plongeait dans l'enfer ou pénétrait dans le ciel, il est impossible, messieurs, de ne pas se sentir au cœur une sympathie sincère pour cette noble et travailleuse intelligence, qui, sans se rébuter, a courageusement essayé tant d'idées à ce superbe goût français si difficile à satisfaire; philosophe selon Voltaire, qui a été parfois un poëte selon Schakspeare; écrivain précurseur qui dédiait des épopées à Dante à l'époque où Dorat refleurissait sous le nom de Demoustiers; esprit à la vaste envergure, qui a tout à la fois une aile dans la tragédie primitive et une aile dans la comédie révolutionnaire, qui touche par *Agamemnon* au poëte de Prométhée et par *Pinto* au poëte de Figaro.

Le droit de critique, messieurs, paraît au premier abord découler naturellement du droit d'apologie. L'œil humain, — est-ce perfection? est-ce infirmité? — est ainsi fait qu'il cherche toujours le côté défectueux de tout. Boileau n'a pas loué Molière sans restriction. Cela est-il à l'honneur de Boileau? Je l'ignore, mais cela est. Il y a deux cent trente ans que l'astronome Jean Fabricius a trouvé des taches dans le soleil; il y a deux mille deux cents ans que le grammairien Zoïle en avait trouvé dans Homère. Il semble donc que je pourrais ici, sans offenser vos usages et sans manquer à la respectable mémoire qui m'est confiée, mêler quelques reproches à mes louanges, et prendre de certaines précautions conservatoires dans l'intérêt de l'art. Je ne le ferai pourtant pas, messieurs; et vous-mêmes, en réfléchissant que si par hasard, moi qui ne puis être que fidèle à des convictions hautement proclamées toute ma vie, j'articulais une restriction au sujet de M. Lemercier, cette restriction porterait peut-être principalement sur un point délicat et suprême, sur la condition qui, selon moi, ouvre ou ferme aux écrivains les portes de l'avenir, c'est-à-dire, sur le style; en songeant à ceci, je n'en doute pas, messieurs, vous comprendrez ma réserve et vous approuverez mon silence. D'ailleurs, et ce que je disais en commençant, ne dois-je pas le répéter ici

surtout? Qui suis-je? qui m'a donné qualité pour trancher des questions si complexes et si graves? pourquoi la certitude que je crois sentir en moi se résoudrait-elle en autorité pour autrui? La postérité seule — et c'est là encore une de mes convictions — a le droit définitif de critique et de jugement envers les talents supérieurs. Elle seule, qui voit leur œuvre dans son ensemble, dans sa proportion et dans sa perspective, peut dire où ils ont erré et décider où ils ont failli. Pour prendre ici devant vous le rôle auguste de la postérité, pour adresser un reproche ou un blâme à un grand esprit, il faudrait au moins être ou se croire un contemporain éminent. Je n'ai ni le bonheur de ce privilége, ni le malheur de cette prétention.

» Et puis, messieurs, et c'est toujours là qu'il faut en revenir quand on parle de M. Lemercier, quel que soit son éclat littéraire, son caractère était peut-être plus complet encore que son talent. Du jour où il crut de son devoir de lutter contre ce qui lui semblait l'injustice faite au gouvernement, il immola à cette lutte sa fortune, qu'il avait retrouvée après la révolution et que l'empire lui reprit, son loisir, son repos, cette sécurité extérieure qui est comme la muraille du bonheur domestique, et, chose admirable dans un poëte, jusqu'au succès de ses ouvrages. Jamais poëte n'a fait combattre des tragédies et des comédies avec une plus héroïque bravoure. Il envoyait ses pièces à la censure comme un général envoie ses soldats à l'assaut. Un drame supprimé était immédiatement remplacé par un autre qui avait le même sort. J'ai eu, messieurs, la triste curiosité de chercher et d'évaluer le dommage causé par cette lutte à la renommée de l'auteur d'*Agamemnon*. Voulez-vous connaître le résultat? Sans compter le *Lévite d'Éphraïm*, proscrit par le comité de salut public comme dangereux pour la philosophie; le *Tartuffe révolutionnaire*, proscrit par la Convention, comme contraire à la république; la *Démence de Charles VI*, proscrite par la restauration, comme hostile à la royauté; sans m'arrêter au *Corrupteur*, sifflé, dit-on, en 1823 par les gardes-du-corps; en me bornant aux actes de la censure impériale, voici ce que j'ai trouvé : *Pinto*, joué vingt fois, puis défendu; *Plaute*, joué sept fois, puis défendu; *Christophe Colomb*, joué une fois militairement devant les baïonnettes, puis défendu; *Charlemagne*, défendu; *Camille*, défendu. Dans cette

guerre, honteuse pour le pouvoir, honorable pour le poëte, M. Lemercier eût en dix ans cinq grands drames tués sous lui.

» Il plaida quelque temps pour son droit et pour sa pensée par d'énergiques réclamations directement adressées à Bonaparte lui-même. Un jour au milieu d'une discussion délicate et presque blessante, le maître, s'interrompant, lui dit brusquement : *Qu'avez-vous donc? vous devenez tout rouge.* — *Et vous tout pâle,* répliqua fièrement M. Lemercier; c'est *notre manière à tous deux quand quelque chose nous irrite vous ou moi : je rougis et vous pâlissez.* Bientôt il cessa tout à fait de voir l'empereur. Une fois pourtant, en janvier 1812, à l'époque culminante des prospérités de Napoléon, quelques semaines après la suppression arbitraire de son *Camille*, dans un moment où il désespérait de jamais faire représenter aucune de ses pièces tant que l'empire durerait, il dut, comme membre de l'Institut, se rendre aux Tuileries. Dès que Napoléon l'aperçut, il vint droit à lui : *Eh bien! monsieur Lemercier, quand nous donnerez-vous une belle tragédie?* M. Lemercier regarda l'empereur fixement et dit ce seul mot : *Bientôt. J'attends!* Mot terrible! mot de prophète plus encore que de poëte! mot qui, prononcé au commencement de 1812, contient Moscou, Waterloo et Sainte-Hélène!

» Tout sentiment sympathique pour Bonaparte n'était cependant pas éteint dans ce cœur silencieux et sévère. Vers ces derniers temps, l'âge avait plutôt rallumé qu'étouffé l'étincelle. L'an passé, presque à pareille époque, par une belle matinée de mai, le bruit se répandit dans Paris, que l'Angleterre, honteuse enfin de ce qu'elle a fait à Sainte-Hélène, rendait à la France le cercueil de Napoléon. M. Lemercier, déjà souffrant et malade depuis près d'un mois, se fit apporter le journal. Le journal en effet annonçait qu'une frégate allait mettre à la voile pour Sainte-Hélène. Pâle et tremblant, le vieux poëte se leva, une larme brilla dans son œil, et au moment où on lui lit que « le général Bertrand irait chercher l'empereur son maître... » *Et moi!* s'écria-t-il, *si j'allais chercher mon ami le premier consul!*

» Huit jours après il était parti.

» *Hélas!* me disait sa respectable veuve en me racontant ces

douloureux détails, *il ne l'est pas allé chercher, il a fait davantage, il l'est allé rejoindre !*

» Nous venons de parcourir du regard toute cette noble vie. Tirons-en maintenant l'enseignement qu'elle renferme.

» M. Lemercier est un de ces hommes rares qui obligent l'esprit à se poser et aident la pensée à résoudre ce grave et beau problème : Quelle doit être l'attitude de la littérature vis-à-vis de la société, selon les époques, selon les peuples et selon les gouvernements ?

» Aujourd'hui, vieux trône de Louis XIV, gouvernement des assemblées, despotisme de la gloire, monarchie absolue, république tyrannique, dictature militaire, tout cela s'est évanoui. A mesure que nous, générations nouvelles, nous voguons d'année en année vers l'inconnu, les trois objets immenses que M. Lemercier rencontra sur sa route, qu'il aima, contempla et combattit tour à tour, immobiles et morts désormais, s'enfoncent peu à peu dans la brume épaisse du passé. Les rois de la branche aînée ne sont plus que des ombres ; la Convention n'est plus qu'un souvenir, l'empereur n'est plus qu'un tombeau.

» Seulement, les idées qu'ils contenaient leur ont survécu. La mort et l'écroulement ne servent qu'à dégager cette valeur intrinsèque et essentielle des choses qui en est comme l'âme. Dieu met quelquefois des idées dans certains faits et dans certains hommes comme des parfums dans des vases. Quand le vase tombe, l'idée se répand.

» Messieurs, la race aînée contenait la tradition historique, la Convention contenait l'expansion révolutionnaire; Napoléon contenait l'unité nationale. De la tradition naît la stabilité; de l'expansion naît la liberté; de l'unité naît le pouvoir. Or, la tradition, l'unité et l'expansion, en d'autres termes, la stabilité, le pouvoir et la liberté, c'est la civilisation même. La racine, le tronc et le feuillage, c'est tout l'arbre.

» La tradition, messieurs, importe à ce pays. La France n'est pas une colonie violemment faite nation; la France n'est pas une Amérique. La France fait partie intégrante de l'Europe; elle ne peut pas plus briser avec le passé que rompre avec le sol. Aussi, à mon sens, c'est avec un admirable instinct que notre dernière révolution, si grave, si forte, si intelligente, a compris que les familles couronnées étant faites pour les na-

tions souveraines, à de certains âges des races royales, il fallait substituer à l'hérédité de prince à prince, l'hérédité de branche à branche ; c'est avec un profond bon sens qu'elle a choisi pour chef constitutionnel un ancien aide-de-camp de Dumouriez qui était petit-fils de Henri IV et petit neveu de Louis XIV ; c'est avec une haute raison qu'elle a transformé en jeune dynastie une vieille famille, monarchique et populaire à la fois, pleine de passé par son histoire et pleine d'avenir par sa mission.

» Mais si la tradition historique importe à la France, l'expansion libérale ne lui importe pas moins. L'expansion des idées c'est le mouvement qui lui est propre. Elle est par la tradition et elle vit par l'expansion. A Dieu ne plaise, messieurs, qu'en vous rappelant tout à l'heure combien la France était puissante et superbe il y a trente ans, j'aie eu un seul moment l'intention impie d'abaisser, d'humilier ou de décourager, par le sous-entendu d'un prétendu contraste, la France d'à-présent! Nous pouvons le dire avec calme, et nous n'avons pas besoin de hausser la voix pour une chose si simple et si vraie, la France est aussi grande aujourd'hui qu'elle l'a jamais été. Depuis cinquante années qu'en commençant sa propre transformation elle a commencé le rajeunissement de toutes les sociétés vieillies, la France semble avoir fait deux parts égales de sa tâche et de son temps. Pendant vingt-cinq ans elle a imposé ses armes à l'Europe; depuis vingt-cinq ans elle lui impose ses idées. Par sa presse elle gouverne les peuples, par ses livres elle gouverne les esprits. Si elle n'a plus la conquête, cette domination par la guerre, elle a l'initiative, cette domination par la paix. C'est elle qui rédige l'ordre du jour de la pensée universelle. Ce qu'elle propose est à l'instant même mis en discussion par l'humanité tout entière; ce qu'elle conclut fait loi. Son esprit s'introduit peu à peu dans les gouvernements et les assainit. C'est d'elle que viennent toutes les palpitations généreuses des autres peuples, tous les changements insensibles du mal au bien qui s'accomplissent parmi les hommes en ce moment et qui épargnent aux États des secousses violentes. Les nations prudentes et qui ont souci de l'avenir, tâchent de faire pénétrer dans leur vieux sang, l'utile fièvre des idées françaises, non comme une maladie, mais, permettez-moi cette expression,

comme une vaccine qui inocule le progrès, et qui préserve des révolutions. Peut-être les limites matérielles de la France sont-elles momentanément restreintes, non certes, sur la mappe-monde éternelle dont Dieu a marqué les compartiments avec des fleuves, des océans et des montagnes, mais sur cette carte éphémère, barriolée de rouge et de bleu, que la victoire ou la diplomatie refont tous les vingt ans. Qu'importe? Dans un temps donné, l'avenir remet toujours tout dans le moule de Dieu. La forme de la France est fatale. Et puis, si les congrès, les coalitions et les réactions ont bâti une France, les poëtes et les écrivains en ont fait une autre. Outre ses frontières visibles, la grande nation a des frontières invisibles qui ne s'arrêtent que là où le genre humain cesse de parler sa langue, c'est-à-dire aux bornes mêmes du monde civilisé!

» Encore quelques mots, messieurs, encore quelques instants de votre bienveillance, et j'ai fini.

» Vous le voyez, je ne suis pas de ceux qui désespèrent. Qu'on me pardonne cette faiblesse, j'admire mon pays et j'aime mon temps. Quoi qu'on puisse dire, je ne crois pas plus à l'affaissement graduel de la France qu'à l'amoindrissement progressif de la race humaine. Il me semble que cela ne peut être dans les desseins du Seigneur, qui successivement a fait Rome pour l'homme ancien et Paris pour l'homme nouveau. Le doigt éternel, visible, ce me semble, en toute chose, améliore perpétuellement l'univers par l'exemple des nations choisies, et les nations choisies par le travail des intelligences élues. Oui, messieurs, n'en déplaise à l'esprit de diatribe et de dénigrement, cet aveugle qui regarde, je crois en l'humanité et j'ai foi en mon siècle; n'en déplaise à l'esprit de doute et d'examen, ce sourd qui écoute, je crois en Dieu et j'ai foi en sa providence.

» Rien, donc, non, rien n'a dégénéré chez nous! La France tient toujours le flambeau des nations. Cette époque est grande, je le pense; — moi, qui ne suis rien, j'ai le droit de le dire; elle est grande par la science, grande par l'industrie, grande par l'éloquence, grande par la poésie et par l'art. Les hommes des nouvelles générations, que cette justice tardive leur soit du moins rendue par le moindre et le dernier d'entre eux, les hommes des nouvelles générations ont pieusement et coura-

geusement continué l'œuvre de leurs pères. Depuis la mort du grand Gœthe, la pensée allemande est rentrée dans l'ombre; depuis la mort de Byron et de Walter Scott, la poésie anglaise s'est éteinte; il n'y a plus à cette heure, dans l'univers, qu'une seule littérature allumée et vivante, c'est la littérature française! On ne lit plus que des livres français de Pétersbourg à Cadix, de Calcutta à New-York. Le monde s'en inspire, la Belgique en vit. Sur toute la surface des trois continents, partout où germe une idée, un livre français a été semé. Honneur donc aux travaux des jeunes générations! Les puissants écrivains, les nobles poëtes, les maîtres éminents qui sont parmi vous regardent avec douceur et avec joie de belles renommées surgir de toutes parts dans le champ éternel de la pensée. Oh! qu'elles se tournent avec confiance vers cette enceinte! Comme vous le disait il y a onze ans, en prenant séance parmi vous, mon illustre ami M. de Lamartine, *vous n'en laisserez aucune sur le seuil!*

» Mais que ces jeunes renommées, que ces beaux talents, que ces continuateurs de la grande tradition littéraire française ne l'oublient pas, à temps nouveaux, devoirs nouveaux. La tâche de l'écrivain aujourd'hui est moins périlleuse qu'autrefois, mais n'est pas moins auguste. Il n'a plus la royauté à défendre contre l'échafaud, comme en 93, ou la liberté à sauver du bâillon comme en 1810; il a la civilisation à propager. Il n'est plus nécessaire qu'il donne ta tête comme André Chénier, ni qu'il sacrifie son œuvre comme Lemercier; il suffit qu'il dévoue sa pensée.

» Dévouer sa pensée, — permettez-moi de répéter ici solennellement ce que j'ai dit toujours, ce que j'ai écrit partout, ce qui, dans la proportion restreinte de mes efforts, n'a jamais cessé d'être ma règle, ma loi, mon principe et mon but; — Dévouer sa pensée au développement continu de la sociabilité humaine; avoir les populaces en dédain et le peuple en amour: respecter dans les partis, tout en s'écartant d'eux quelquefois, les innombrables formes qu'a le droit de prendre l'initiative multiple et féconde de la liberté; ménager dans le pouvoir, tout en lui résistant au besoin, le point d'appui, divin selon les uns, humain selon les autres, mystérieux et salutaire selon tous, sans lequel toute société chancelle; confronter de temps

en temps les lois humaines avec la loi chrétienne et la pénalité avec l'évangile; aider la presse par le livre toutes les fois qu'elle travaille dans le vrai sens du siècle; répandre largement ses encouragements et ses sympathies sur ces générations encore couvertes d'ombre qui languissent faute d'air et d'espace, et que nous entendons heurter tumultueusement de leurs passions, de leurs souffrances et de leurs idées, les portes profondes de l'avenir, verser par le théâtre sur la foule, à travers le rire et les pleurs, à travers les solennelles leçons de l'histoire, à travers les hautes fantaisies de l'imagination, cette émotion tendre et poignante qui se résout dans l'âme des spectateurs en pitié pour la femme et en vénération pour le vieillard; faire pénétrer la nature dans l'art comme la sève même de Dieu ; en un mot, civiliser les hommes par le calme rayonnant de la pensée sur leurs têtes ; voilà, aujourd'hui, messieurs, la mission, la fonction et la gloire du poëte.

» Ce que je dis du poëte solitaire, ce que je dis de l'écrivain isolé, si j'osais, je le dirais de vous-mêmes, messieurs. Vous avez sur les cœurs et sur les âmes une influence immense. Vous êtes un des principaux centres de ce pouvoir spirituel qui s'est déplacé depuis Luther, et qui, depuis trois siècles, a cessé d'appartenir exclusivement à l'Église. Dans la civilisation actuelle, deux domaines relèvent de vous : le domaine intellectuel et le domaine moral. Vos prix et vos couronnes ne s'arrêtent pas au talent, ils atteignent jusqu'à la vertu. L'Académie française est en perpétuelle communion avec les esprits spéculatifs par ses philosophes, avec les esprits pratiques par ses historiens, avec la jeunesse, avec les penseurs et avec les femmes par ses poëtes, avec le peuple par la langue qu'il fait et qu'elle constate en la rectifiant. Vous êtes placés entre les grands corps de l'État, et à leur niveau, pour compléter leur action, pour rayonner dans toutes les ombres sociales, et pour faire pénétrer la pensée, cette puissance subtile et pour ainsi dire respirable, là où ne peut pénétrer le Code, ce texte rigide et matériel. Les autres pouvoirs assurent et règlent la vie extérieure de la nation, vous gouvernez la vie intérieure; ils font les lois, vous faites les mœurs.

» Cependant, messieurs, n'allons pas au-delà du possible. Ni dans les questions religieuses, ni dans les questions sociales,

ni même dans les questions politiques, la solution définitive n'est donnée à personne. Le miroir de la vérité s'est brisé au milieu des sociétés modernes. Le penseur cherche à rapprocher ces fragments, rompus la plupart selon les formes les plus étranges ; quelques-uns souillés de boue ; d'autres, hélas ! tachés de sang. Pour les rajuster tant bien que mal, et y retrouver, à quelques lacunes près, la vérité totale, il suffit d'un sage. Pour les souder ensemble et leur rendre l'unité, il faudrait Dieu.

» Nul n'a plus ressemblé à ce sage, — souffrez, messieurs, que je prononce en terminant un nom vénérable pour lequel j'ai toujours eu une piété particulière, nul n'a plus ressemblé à ce sage que ce noble Malesherbes, qui fut tout à la fois un grand lettré, un grand magistrat, un grand ministre et un grand citoyen. Seulement, il est venu trop tôt, il était plutôt l'homme qui ferme les révolutions que l'homme qui les ouvre. L'absorption insensible des commotions de l'avenir par les progrès du présent, l'adoucissement des mœurs, l'éducation des masses par les écoles, les ateliers et les bibliothèques, l'amélioration graduelle de l'homme par la loi et par l'enseignement, voilà le but sérieux que doit se proposer tout bon gouvernement et tout grand penseur ; voilà la tâche que s'était donnée Malesherbes durant ses trop courts ministères. Dès 1776, sentant venir la tourmente qui, dix-sept ans plus tard, a tout arraché, il s'était hâté de rattacher la monarchie chancelante à ce fond solide. Il eût ainsi sauvé l'État et le roi si le cable n'eût pas cassé. Mais, — et que ceci encourage quiconque voudra l'imiter, — si Malesherbes lui-même a péri, son souvenir du moins est resté indestructible dans la mémoire orageuse de ce peuple en révolution qui oubliait tout, comme reste au fond de l'océan, à demi enfouie sous le sable, la vieille ancre de fer d'un vaisseau disparu dans la tempête ! »

Cette semaime, on n'a fait vraiment de politique qu'à l'Académie. Questions politiques, questions historiques, enfin sur le troisième plan, questions littéraires, voilà ce qu'a pré-

senté la mémorable séance dans laquelle M. Victor Hugo a été reçu.

Ce n'était pas une foule ordinaire, c'étaient les flots inépuisables d'une multitude toujours renaissante qui frémissaient autour des portes de l'Institut. Pourquoi tout ce concours? pourquoi cette affluence sans exemple de femmes gracieuses et parées, de jeunes gens et d'artistes? A coup sur, ce n'est pas pour entendre le discours académique d'un homme d'État ou d'un philosophe. La sévérité de la politique ou de la science n'a pas cette vertu attractive. Il s'agit d'assister au début, à l'ovation académique d'un poëte qui depuis vingt ans a lutté pour la cause de l'art avec passion, avec éclat, avec gloire. On veut entendre, on veut applaudir le grand lyrique, l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, le poëte d'*Hernani* et de *Marion Delorme*. On veut recueillir de sa bouche sa profession de foi littéraire. C'est au milieu d'une semblable attente que M. Hugo s'est levé. A mesure que sa parole se déroulait, un sentiment de surprise, et, il faut le dire, de mécompte circulait dans l'auditoire. Évidemment l'orateur ne donnait pas à la foule béante qui l'entourait ce qu'elle avait attendu, désiré. De temps à autre, des passages brillants, ingénieux, des traits pleins de naturel et de magnificence, arrachaient des applaudissements, mais néanmoins l'enthousiasme n'éclatait pas, et toute cette multitude comprimée éprouvait une sorte de déception impossible à décrire, pénible à supporter.

C'est que M. Hugo n'a pas été au sein de l'Académie le représentant de l'art, de l'art nouveau dont il s'était fait si longtemps le prophète. Ce qu'il y avait de plus jeune dans son auditoire, attendait qu'il en proclamât les lois en victorieux et en inspiré: ceux qui déjà sont plus avancés dans la vie, ses véritables contemporains, espéraient qu'il justifierait avec autorité et mesure les principes qui l'avaient guidé dans la création successive de son œuvre; enfin ceux à qui il a été donné de vieillir dans l'exercice de la pensée et la pratique des lettres, étaient curieux de voir quelle place et quelle part voudrait prendre dans le domaine littéraire cet athlète encore si jeune et déjà si éprouvé. Cette attente à la fois générale et diverse a été trompée. M. Hugo a gardé un silence complet sur les lois et les principes de l'art. Pas un mot de critique littéraire, pas un souvenir donné à ces

longues et ardentes controverses qui remontent à vingt années, et qui ont passionné en sens contraires les imaginations et les esprits de notre temps. M. Hugo n'a énoncé aucune conviction positive sur l'art et ses destinées : nous ignorons s'il y a encore chez lui une foi, une religion poëtique ; mais, au sein de l'Académie, la foi a manqué au prêtre, et le prêtre a manqué à la religion.

Et cependant M. Hugo a fait une belle harangue. Après avoir dit quelle position originale et grande il n'eût pas dû, selon nous, déserter, nous pouvons maintenant rendre pleine justice à son discours au point de vue même où il l'a conçu. M. Hugo a voulu que le premier acte de sa vie littéraire officielle fût un morceau politique. Il n'a envisagé sa réception à l'Académie et l'éloge de Lemercier que comme des occasions de publier sa pensée sur l'empire, sur la convention, sur les temps présents qui ont à la fois besoin d'unité dans le pouvoir, de tradition historique et d'expansion libérale. Les lettres ne sont plus évidemment pour lui qu'un passage à l'action, et, pour qu'on ne s'y trompât point, il a terminé par l'éloge de Malesherbes, qu'il a présenté comme l'idéal d'un grand ministre et l'exemple de tout homme politique.

Maintenant on ne s'étonnera plus si le discours du récipiendaire s'est ouvert par un gigantesque paragraphe sur l'empereur et l'empire. Cet exorde a produit une impression singulière et contradictoire ; les uns l'ont trouvé trop poétique, les autres trop aride ; on l'a comparé tout ensemble à une orientale et à un extrait du *Bulletin des lois*. De l'empire, devant lequel tout s'inclinait, M. Hugo a passé à Lemercier, auquel il a associé Ducis, Delille, Mme de Staël, Benjamin Constant, Châteaubriand, et il a montré ces six poëtes résistant au maître du monde. Cette antithèse a séduit M. Hugo. Mais n'eût-il pas été plus naturel et plus artiste de passer non pas d'une peinture de l'empire à Lemercier, mais de la vie de Lemercier à l'empire, à tous les événements enfin dont l'auteur d'*Agamemnon* fut le contemporain ? On se tourmente beaucoup pour trouver des cadres à sa pensée, et l'on dédaigne les moules heureux que vous fournit la réalité. Il nous semble qu'une spirituelle et éloquente biographie de Lemercier suffisait à tout, même aux exigences de l'esprit le plus vaste. En outre, elle eût eu l'avantage de

fournir au récipiendaire l'occasion de rendre à son illustre prédécesseur une justice plus explicite. Mais nous oublions que, pour M. Victor Hugo, la mémoire de Lemercier n'était qu'une pensée secondaire, et encore une fois il faut prendre son discours comme il nous l'a donné.

La convention tient une place aussi considérable que l'empire dans l'œuvre oratoire de notre poëte. M. Hugo eût écrit dans un de ses livres le passage qu'il a prononcé à l'Académie que nous n'y eussions vu aucun inconvénient. C'est une condensation pittoresque et ardente de ce qui a été dit de plus favorable en l'honneur de cette formidable assemblée; mais était-ce bien le moment et le lieu pour faire entendre un semblable panégyrique? Nous savons qu'à ce sujet des observations ont été présentées à M. Hugo : personne n'a prétendu entraver sa liberté, mais on le faisait juge lui-même de la convenance de ce développement; il n'a pas voulu consentir à le retrancher, et il a provoqué ainsi lui-même la réponse qui lui a été faite. Nous en aurons fini avec toutes nos critiques, quand nous aurons trouvé excessifs les compliments adressés par l'orateur à la vanité nationale. La France, a dit M. Hugo, gouverne les peuples par sa presse et les esprits par ses livres; elle n'a plus la conquête, mais elle a l'initiative : c'est elle qui rédige l'ordre du jour de la pensée universelle. Sans examiner l'exactitude actuelle de cette assertion, est-il de bon goût pour un pays de se dire périodiquement ces choses-là à lui-même? Nous avons remarqué au sein de l'assemblée plusieurs étrangers sur les lèvres desquels se glissait le sourire. Peut-être y avait-il dans le dernier siècle un sentiment plus fin des convenances, quand l'Académie française complimentait des princes, des souverains du Nord, et leur délivrait le brevet de philosophes. Enfin nous n'avons plus qu'à louer. Dans la prose de M. Hugo, la force sait à la fois se contenir et se développer; tantôt elle se ramasse, tantôt elle ondoie en mille détours : c'est souvent une gerbe éblouissante qui s'épanouit dans les airs; d'autres fois c'est un sphinx immobile, majestueux symbole d'une synthèse puissante. Que dire enfin? Beaucoup de critiques, sans compter les nôtres, ont été dirigées contre cette œuvre; mais elle restera, elle prendra sa place parmi les pages les plus remarquables des fastes académiques. C'est un métal étincelant et dur; on

peut frapper dessus, il résonne toujours et ne fléchit pas.

Quand M. Hugo s'est assis, il y avait dans l'Académie une agitation dont elle n'a pas l'habitude; on était ému, partagé. La voix de M. de Salvandy a mis fin à mille discussions à voix basse qui s'engageaient de tous côtés. M. de Salvandy parlait au nom du sénat littéraire de la France; dire qu'il a été au niveau de cette mission, c'est le louer grandement, mais avec justice. Il a rappelé M. Hugo à la littérature; le chancelier de l'Académie pouvait-il tenir un autre langage? Pouvait-il adopter ces effervescences politiques qui s'étaient tout d'un coup emparées du jeune et célèbre poëte? En voyant M. Hugo courir pour la première fois après une gloire à laquelle jusqu'alors il était étranger, il lui a présenté celle qui lui appartient de l'aveu de tous, et il l'a doucement averti de ne la point mépriser. Il y a dans le discours de M. de Salvandy un mot spirituel et charmant : « Quand Napoléon déclarait, a dit M. de Salvandy, dans les caprices de sa puissance et de son génie, qu'il aurait pris Corneille pour ministre, sans s'en apercevoir il faisait comme Richelieu : *il le persécutait.* » On a pu voir sur le visage des hommes politiques qui assistaient à la séance, sur le visage de M. Molé comme sur celui de M. Thiers et celui de M. Guizot, une approbation presque triste, presque douloureuse de cette appréciation à la fois nouvelle et juste. M. de Salvandy a parlé du passé de notre littérature avec un orgueil digne et simple; il a parlé du présent avec convenance. Les avis qu'il avait mission d'adresser aux générations nouvelles sortaient évidemment de la bouche d'un homme qui les aime sans les aduler.

Mais il fallait bien que M. de Salvandy suivît M. Victor Hugo dans le champ de la politique, et nous avons eu la contre-partie du passage sur la convention. Ici l'exagération a répondu à l'hyberbole, et l'assemblée a été rejetée dans un sens entièrement contraire à ce qu'elle avait entendu. Nous rendrons cette justice à M. de Salvandy, qu'il a offert de se taire sur la convention, si M. Hugo renonçait à insister sur ce périlleux sujet, et nous regrettons que l'autorité même de l'Académie n'ait pu intervenir pour exiger des deux orateurs le même sacrifice. L'élite de la société française ne se rend pas dans le sanctuaire des lettres pour entendre le pour et le contre sur des faits et des souvenirs encore douloureux et irritants. Vous

parlez de la convention, devant qui? devant des fils de conventionnels, devant les enfants des victimes des conventionnels; vous devez nécessairement blesser bien des âmes, soit par l'éloge, soit par le blâme, en usurpant sans nécessité le rôle de l'histoire. La solennité académique de jeudi dernier était précisément le rendez-vous de toutes les opinions et de toutes les situations sociales. Patriciens et démocrates étaient dans la même enceinte, et ils semblaient surpris, froissés même de trouver des préoccupations et des querelles politiques au lieu de plaisirs littéraires. Ne pourrait-on pas, en suivant l'exemple de M. de Salvandy, qui a rappelé M. Victor Hugo à la littérature, inviter respectueusement l'Académie elle-même à ne pas laisser dénaturer le caractère de ses brillantes réunions? Que l'Académie ne se méprenne pas sur l'empressement du public; on ne vient pas chercher chez elle l'écho affaibli des tribunes politiques, mais on est avide d'y trouver les distractions charmantes ou sublimes, mais toujours désintéressées, de l'imagination et de la pensée.

Sur les œuvres de Lemercier, M. de Salvandy a contredit un peu la sévérité de M. Victor Hugo. Sur les œuvres de M. Victor Hugo, M. de Salvandy a porté des jugements d'une équité un peu caustique. Peut-être la réponse du chancelier avait-elle un peu trop les allures d'une réfutation, et nous avons craint quelquefois que l'épigramme n'allât jusqu'à l'aigreur. Sans doute, ces luttes et ces contradictions peuvent être un moyen de succès auprès du public; mais, dans l'intérêt de sa dignité, l'Académie doit se garder d'en abuser; il y aurait de l'inconvénient pour elle à devenir trop parlementaire.

LE

BARBARE ABD-EL-KADER

ET

QUELQUES AUTRES BARBARES (1).

Sans contredit, l'émir Abd-el-Kader est la capacité morale, militaire et politique, dont le monde civilisé s'est le plus occupé depuis huit ans, et notamment la France, où pourtant les renommées viennent et s'en vont si vite. Je suis de ceux qui ne protestent contre aucun genre de gloire ; celle de l'émir me paraît d'ailleurs incontestable. Monté sur le cheval noir que cachent à demi les pans de son bournous blanc, il passera, avec son visage topaze, son bras pendant, auquel pend le sabre du conquérant législateur, sous les portiques de l'histoire pour se ranger à quelque distance de Mahomet et de Timour-Lenk, gloires équestres comme la sienne. Il est un de ces cavaliers sombres qui se montrent au commencement et à la fin de l'exis-

(1) M. Léon Gozlan exprime dans cet article des opinions qui lui sont personnelles. On comprendra sans peine que, tout en réservant notre conviction sur certains points, nous ayons voulu laisser à notre spirituel collaborateur l'entière liberté de ses allures.

tence d'un peuple et dans l'âme puissante desquels se place un premier effort ou une dernière résistance. De même que Napoléon fut le dernier éclair de la tempête occidentale qui se nomma Charlemagne, de même Abd-el-Kader est le dernier souffle de l'orage oriental qui se nomma Mahomet. Après lui, peu ou plus de guerre, plus de fanatisme, plus de désert; la civilisation n'a plus que lui à vaincre pour en finir avec le Coran. Constantinople et Alexandrie, la Turquie et l'Égypte, deviennent, et presque sans efforts, russe, anglaise et française. Le sultan a donné une constitution à ses peuples, Méhémet-Ali traite ouvertement Abd-el-Kader de barbare, ainsi que l'eût fait Louis XIV lui-même. Ne regardez donc ni au nord ni au sud : le désert, le fanatisme, le Coran, c'est lui seul. Le fatal vendredi est venu, celui où, selon les croyances musulmanes, les chrétiens doivent reparaître entre midi et trois heures du soir pour chasser les sectateurs de Mahomet de chacune de leurs villes : ils en fermeraient inutilement les portes. C'est toujours vendredi pour le canon.

La lutte est belle. Ce coin de terre africaine est le seul où l'on se batte pour un principe de nationalité. En Amérique, les nations s'égorgent en ce moment pour des tarifs de coton et de sucre : quelle noble cause! L'amiral de Mackau a fait dernièrement la guerre à des gens qui ne voulaient pas nous laisser vendre de la quincaillerie (c'est à la lettre) au prix que la vendent les Anglais; que de grandeur dans cette lutte! En Espagne, le sang a jusqu'ici coulé uniquement pour savoir si le pouvoir s'appellerait monsieur ou madame. L'Afrique seule combat désespérément pour conserver sa religion, ses mœurs, son caractère indépendant, son antique nationalité enfin. Tout ce qui fut l'honneur du vieux monde, c'est-à-dire la foi, s'est réfugié parmi ces hommes, si opiniâtres dans leur résistance, qu'il faut reculer jusqu'aux croisades pour trouver des exemples à leur opposer. Mourad-Bey, dont la France républicaine s'étonna autrefois, n'est plus qu'un Sybarite d'oasis auprès d'Abd-el-Kader vivant d'une poignée de millet, buvant de l'eau au bord de la fontaine, couchant sur le sable ou dormant à cru sur son cheval, priant toujours, n'ayant jamais ri.

Son autorité vient de ce qu'il représente exactement la pensée

des nations rangées sous son drapeau; il ne les appelle pas, il les aspire comme la trombe du désert ; il ne commande pas, on le suit ; ce n'est point un général, mais une pente où roulent, par le poids de leur conviction, des milliers d'hommes dont il ne sait pas plus les noms que les races. Il y a du miracle dans ces armées de vingt, de trente mille cavaliers déployées le matin en bataille, évanouies le soir dans la brume, et qui ne sont plus, aux lueurs du nouveau matin, que des touffes plaintives de palmiers. Où est Abd-el-Kader? Où sont ses armées? A-t-il jamais existé? En rentrant au camp, on découvre au loin à droite, à gauche, partout, des colonnes torses de fumée ; et en approchant on aperçoit une tache noire là où était la veille une peuplade; ce sont des villages réduits en cendre. Abd-el-Kader a déposé sa carte sur le sable.

On a reproché à Abd-el-Kader sa cruauté, son système de couper la tête aux prisonniers qu'il fait. Mais depuis quand la guerre est-elle un échange de savoir-vivre et de bons procédés? A quelle époque de l'histoire remonter pour retrouver ces traditions chevaleresques? Je ne sais que les romans de Mlle de Scudéry où l'aimable vaincu, entouré de guirlandes, caressé par les filles du vainqueur, soigné et parfumé par ses servantes, est porté, avec beaucoup de précaution, dans un lit en bois de cèdre. Les lits en bois de cèdre des prisonniers français en Angleterre, étaient d'horribles pontons dans lesquels ils mouraient par centaines du typhus; et en Espagne les servantes, au lieu de les parfumer, leur crevaient les yeux avec un fer rouge. Ne lisons-nous pas chaque jour dans nos journaux, très-fiers de ces belles revanches, que, sortis la nuit de leur camp où on les croyait endormis, des régiments français se sont rués sur un village de Kabaïles, et ont exercé contre lui une *razzia?* Une razzia est une plaisanterie militaire. Les soldats volent d'abord les bestiaux, font main basse sur tout ce qui offre quelque valeur, tuent les hommes, les jeunes gens, en respectant toutefois les enfants à la mamelle et les vieillards. Je n'ai pas d'opinion à émettre sur une telle manière de faire la guerre, parce que je ne veux pas en exprimer de différente sur la conduite des Kabaïles, qui le lendemain assassineront, à bout portant, les colons dans leurs fermes. Si c'est bien d'un côté, ce ne peut être mal de l'autre. Il ne saurait y avoir une

morale blonde pour les Français, et une morale brune pour les Arabes. Si ces derniers coupent la tête à nos prisonniers, nous sommes parvenus à détacher fort proprement celle des Arabes; je crois même, grâce à l'instinct de perfectionnement dont nous sommes doués, que nous décapitons aussi les chevaux au revers du sabre.

Beaucoup d'honnêtes gens, fort peu cruels de leur naturel, ne seront pas tout à fait cependant de notre avis; ils admettent la décapitation par le sabre français, et repoussent avec indignation la décapitation par le yatagan, sous les deux prétextes que voici : le Français n'a pas commencé le premier, disent-ils, et comme on dit au collége, il ne se porte à des actes de vengeance que dans l'intention de civiliser plus tard les enfants de ceux auxquels il coupe la tête. La question d'initiative me paraît d'abord peu concluante en matière de meurtre; il faudrait se demander plutôt qui s'arrêtera le premier. Vous tuez mon oncle, je vous tue deux neveux; vous venez et m'assassinez quatre cousins; combien d'amis ne représentent pas les quatre cousins, que je ne vengerai jamais assez? Nous arrivons droit à la dépopulation universelle. On remarquera que je ne fais pas de la morale, mais du calcul; je ne l'oublie pas, j'écris une page de politique. En second lieu, les honnêtes gens, reprenant leur plus fort argument, accepteront les assassinats, les incendies, les vols de bestiaux, pourvu que ce soit pour le bon motif, dans la noble intention de civiliser les barbares.

Civiliser, remarquez-le bien, a remplacé convertir; il faut toujours aux nations inquiètes un verbe quelconque à faire triompher. Au XVe siècle, les Espagnols voulurent convertir les Américains du Sud, et il n'en resta pas un sur pied, après quatre siècles à peine écoulés depuis la découverte de Christophe Colomb; les Portugais cherchèrent également à convertir les habitants de l'Inde, et ils ont dépeuplé Calicut, Malacca, des territoires entiers; les Français, à qui pourtant cela va si peu, ont laissé aussi dans plus d'un lieu, des marques de leur zèle à pratiquer cette torture, nommée conversion. Il est à noter qu'on n'a converti jusqu'ici aucun peuple; tous sont restés ce qu'ils étaient, en Amérique, dans l'Inde, partout. Je ne me réjouis point de ce résultat; je l'accuse. Prendre un parti, ce serait de

la théologie, et cela ressemble trop à de la morale. Ne sortons pas de notre sujet.

C'est y rentrer et le contenir fermement que de faire remarquer ici que, sauf des nuances puériles, civiliser c'est convertir. Civilisation; conversion, même mot. L'homme civilisé est l'homme converti. Convertir un Arabe, c'est l'amener à changer ses idées sur ses devoirs envers ses semblables; la civilisation est exactement cela. Un Arabe converti ne tuera pas l'homme d'une religion différente de la sienne; l'Arabe civilisé s'impose la même tolérance. Travailler, acquérir, se perfectionner, devenir bon par le lien des rapports, meilleur en les étendant, hospitalier par le commerce, généreux par la pensée d'être secouru un jour, est la conséquence de la conversion; et que demande de plus la civilisation? On chercherait inutilement une différence entre ces deux choses. Convertir, c'est le mot civiliser, habillé en prêtre.

Sous peine d'abus dans les termes, civilisation signifie absolument bonheur. De quel droit dès lors enlèverait-on à un peuple les profondes habitudes enracinées dans sa mémoire et dans son cœur pour en planter d'hostiles à son existence? Et de quel droit plus abusif encore ne partirait-on pas, si on le désorganisait violemment lorsqu'il s'estimait heureux de l'État où il vivait depuis des siècles?

Or les Arabes n'ont manifesté aucun désir d'échanger leurs mœurs patriarcales contre les nôtres, qui le sont si peu. Satisfaits d'un repas, vous voulez qu'ils mangent trois fois par jour comme nous; ils se nourrissent de légumes et boivent du lait, et nous allons les exciter à consommer nos productions et à s'enivrer avec nos vins; une toile bleue ou blanche suffit à les vêtir, et notre intention est de les habituer à porter nos étoffes luxueuses, nos habillements incommodes; leur cabane est faite de branches de palmier, et nous les tourmenterons pour qu'ils se construisent des maisons de pierres; ils aiment le repos sous leur climat ardent, et nous cherchons à leur inspirer l'éternelle inquiétude, le perpétuel déplacement du commerce; ils se contentent de l'équité, et nous voulons y substituer la justice. Est-ce de cette manière que vous vous proposez de les civiliser, de faire leur bonheur? Ne dites pas que j'exagère. Que voudriez-vous, si vous ne vouliez cela? Quel démon vous

pousserait à épuiser le trésor et l'armée, si votre pensée était de civiliser sans rien changer? Quels profits rapporterait votre interminable conquête si, après dix ou vingt ans de sang répandu par nous, les Arabes se trouvaient au même point qu'au commencement de la guerre, par suite de notre profond respect pour leurs institutions.

Soyons francs; vous voulez les civiliser sur notre beau modèle et les rendre aussi parfaitement heureux que nous.

Les Arabes ne connaissent aucune maladie, et nous leur en inoculerons dix-huit mille environ des nôtres; il n'existe pas de prison sur tout le sol de l'Afrique, nous leur ferons connaître les prisons civiles, les prisons correctionnelles, les prisons cellulaires et les prisons solitaires. Voyez déjà : Ben-Aïssa, le serpent du désert, est au bagne! Ils ne payent qu'un tribut insignifiant; ils auront à payer l'impôt sur chaque objet que l'œil verra, que la main touchera, que le palais goûtera; ils remuaient la terre une fois par an, ils laboureront du matin au soir pour acquitter la liste civile et pour contribuer à payer le milliard du budget. L'homme de l'Atlas fendra du bois ou moissonnera au soleil pour que le ministre ait en France une voiture commode, l'académicien des palmes vertes à son collet, le gendarme une riche buffleterie, un gendarme qu'il n'aura jamais la douceur de voir! Il sera enfin citoyen français, cet honneur si cher à tous les titres, et par conséquent aussi civilisé, aussi heureux que nous.

On doit commencer à comprendre le tort vraiment grave des Arabes à notre égard, nous portés de si bonnes intentions pour eux.

Si nous ne devons pas porter le bonheur aux Arabes, dit-on, nous les gratifierons du moins de l'immense avantage du progrès; car il est avéré, vous n'en doutez pas, que nous sommes en plein progrès depuis... depuis le progrès. Nous datons du progrès comme les mahométans datent de l'hégire. Le progrès nous déborde, je l'avoue; seulement je demanderai où il est. Je l'admire, mais je tiens un peu à le connaître. Quoi! la vapeur? les chemins de fer? les mécaniques appliquées à toutes les industries, aux plus hautes comme aux plus chétives? Aller de Paris à Marseille en un jour, moudre le grain trois cents fois

plus vite qu'autrefois, n'est-ce pas une révélation nouvelle? Je ne le trouve pas.

Eh quoi! ces vaisseaux qui sillonnent les mers, les fleuves, qui coupent comme avec un diamant la vitre des lacs, qui laissent en passant, des villes à la place des forêts, ces coups de théâtre de la civilisation, ces changements à vue du progrès ne suffisent-ils pas pour vous convaincre de l'immense amélioration introduite dans les conditions de l'existence? Non! tout brutalement, non! Quel profit y a-t-il pour l'individu à aller en moins de temps d'un point à un autre, s'il part de la douleur pour arriver au désespoir? A quoi bon le trajet, à quoi bon sa rapidité? Le bonheur est-il de courir? Sommes-nous des oiseaux? Sommes-nous le vent? A ce compte, quand nous irons en une heure du pôle austral au pôle boréal, nous n'aurons plus rien à souhaiter. L'âme pourtant va encore plus vite que le corps: d'un coup de son aile invisible elle touche aux limites de la création, et elle n'en revient pas moins triste et malade. Supposez au corps la vélocité de la pensée, et vous ne l'aurez pas doté d'une satisfaction nouvelle, d'une joie auparavant inconnue. Quel esprit faux et barbare, quel sophiste industriel, quel méchant métaphysicien, a donc confondu une question du ressort des mathématiques et une question morale qui n'a rien à démêler avec le piston d'une machine et l'évaporation de l'eau? Tenez en garde les peuples contre ces monstrueux novateurs, ces hérésiarques sordides, plus dangereux que les athées, dont les doctrines du moins s'arrêtaient devant la contradiction et composaient avec le supplice. Tout est bon, tout est séduisant dans les projets, dans les promesses et surtout dans les paroles de ces philosophes venus on ne sait d'où, moitié banquiers, moitié missionnaires, propageant leurs doctrines avec leurs prospectus et se réservant des actions dans la fructification de leur évangile. Mais qu'on m'apprenne donc l'avantage qu'il y a à parcourir en un jour toutes les contrées du monde, si je dois voir dans toutes, l'homme de Job, l'homme né de la femme, l'homme destiné à vivre peu et à mourir dans la douleur?

Des villes, dites-vous, s'élèvent ou ondulaient les forêts, des populations respirent là où planait l'espace: encore une question matérielle prenant la place d'une question morale. Un

peuple est-il heureux à raison du nombre de villes enfermées dans les limites de son territoire ? Mais l'Espagne, faut-il vous le rappeler, a cinq ou six fois plus de villes que la France. Chantez-moi le bonheur de l'Espagne. La Suisse heureuse et libre n'a presque que des villages. Faut-il d'ailleurs des preuves pour se démontrer combien le chiffre des villes est sans rapport avec le degré de la prospérité publique ? Qu'y a-t-il dans vos villes écloses à la fumée de la vapeur, qu'y mettez-vous, qu'y fait-on? Ici est la réponse : des fabriques, des ouvriers, des négociants. Toujours l'industrie! soit l'industrie. Réduisez tout, je l'accepte, à l'industrie, que ce soit le dénominateur commun. Mais dites-moi si l'industrie est le bonheur d'abord, si l'industrie est l'art ensuite, si l'industrie est la morale, si l'industrie est la religion.

Quelle contrée est plus industrielle que l'Angleterre ? Du matin au matin, toujours, à toutes les heures, l'Angleterre travaille, veille, et construit des vaisseaux, creuse des bassins, amoncèle des villes aux flancs de ses montagnes, accouche sans cesse de populations pour remplir ces villes; elle est le bazar du monde, l'arsenal de tous les peuples. L'universalité, rêve de quelque savant du XVIe siècle, elle l'a réalisée à son profit en la dégageant des niaiseries de la théologie. Elle sait tout, elle peut tout, elle fait tout. Si le soleil laissait tomber un sou, l'Angleterre l'aurait; à côté du métier où l'on fabrique l'épingle, elle place une fonderie de canons. Quand l'épingle est achevée, on roule un canon derrière elle jusqu'à ce que l'épingle soit vendue. Si on ne veut pas l'acheter; le canon menace; si on préfère l'épingle d'un autre, le canon tue. Eh bien! l'Angleterre, si industrielle, si riche en chemins de fer, en villes ouvrières, l'Angleterre, qui en vingt ans a fait de quarante villages autant de villes colossales, l'Angleterre est livrée à la misère et à la prostitution. Ses enfants meurent avant l'âge, après avoir vécu de pain et de bierre pourrie. Manchester a plus de filles publiques que Paris, Barcelonne et Madrid. Et je ne parle pas de Londres! Chaque riche Anglais a plus de cent pauvres à nourrir, et il ne les nourrit pas! Et je ne parle pas de l'Irlande! A quoi songe donc votre industrie? Elle n'est donc bonne mère que pour quelques-uns et marâtre pour tous les autres; et les autres pourtant sont les roues, les contre-poids,

les ailes, le balancier, la graisse de leurs majestés les machines.

Mais songez-y donc : sous Élisabeth il n'y avait pas de machines, pas de docks, pas de steamers, et sous Élisabeth personne n'est mort de faim, si l'histoire est vraie et si je sais lire. A quel ordre de faits vous rattachez-vous pour croire à la monstrueuse aberration du progrès? Que de machines n'avons-nous pas pour tisser le drap, tanner le cuir, travailler les meubles, ciseler le fer et le cuivre, semer, recolter, moudre, pétrir ? Cependant un habit, un chapeau, une paire de bottes, un lit, une table, sont plus chers que jamais ; et chose odieuse à dire, qui blesse à mort le charlatanisme de ces journalistes ambitieux, reste impur d'une sacristie fermée, le pain, oui, le pain est plus cher que jamais, à calculer sur une moyenne de dix ans. Pour démentir ces faits, il faudrait être assez heureux ou assez adroit pour n'avoir pas à compter chaque jour du mois et chaque mois de l'année avec son chapelier, son tailleur et son boulanger.

Au point de vue de la prospérité publique, la venue des machines a été fatale en ce sens qu'elles n'ont pas diminué le travail, qu'elles ont fait diminuer le salaire, et qu'elles ont, par une conséquence naturelle, aggravé le mal physique et le mal moral du peuple. Ceci est net, solide et clair; c'est un chiffre en bronze sur un monument de marbre blanc. Si le mal n'est pas au terme, rien n'empêche pourtant de le guérir, rien n'empêche même de tirer quelque faible utilité de ces nouveaux modes d'industrie dont la fausse intelligence a produit des malheurs que nous voyons ; je dis faible utilité, et j'ai mes raisons pour parler ainsi, mes restrictions ont un poids et un titre comme mes pensées.

Passons à d'autres blessures. L'industrie, qui jusqu'ici s'était bornée à engendrer les métiers, a touché de ses mains brutales aux formes délicates de l'art, et l'art en a souffert de honte. Autrefois l'art prenait dix ans pour tisser un tapis, mais ce tapis, qui coûtait dix mille francs, n'avait son pareil chez les rois et les princes. De nos jours il existe des machines pour façonner des tapis qu'on a pour cent francs, tapis indignes des riches, bons tout au plus pour la bourgeoisie, trop chers pour le peuple dont les premiers tapis sont les souliers. C'est de l'art

à bon marché ; et de même qu'on se procure des tapis au prix auquel revenait autrefois une serviette en toile de Hollande, on a des meubles, des cristaux, des tapisseries d'un prix vingt fois, trente fois moins élevé qu'au siècle dernier. A l'aide de la vapeur on taille le cristal, on brode la soie, on tourne l'acajou, et il y a des gens pour admirer ces produits désastreux qui, par leur influence, font perdre le goût des véritables objets d'art, éloignent les artistes, en diminuent de jour en jour le nombre, au point que dans quelques années ils deviendront à peu près introuvables en France. Ainsi disparurent les maîtres vitriers et les mosaïstes devant des manœuvres à la main médiocre et peu coûteuse. Ces produits dont nous parlons sont à peu près très-satisfaisants pour les classes bâtardes, également privées du goût difficile et du goût primitif, une contrefaçon fort adroite, affectant la physionomie, la couleur, le poids, le semblant, l'ombre et le reflet du beau, mais sans âme. La main de l'homme n'a pas pressé le sein de l'œuvre. La machine ne peut donner que ce qu'elle a, le contour aigre et vif, la ligne exacte ; mais le sang, le cri, le tressaillement, la larme, l'humidité, le duvet, le geste, et surtout le défaut, le défaut! le défaut, cette admirable qualité de l'œuvre humaine, elle ne nous le donnera pas. Dans tout ce que l'homme touche il s'y empreint. La vie fait tache. Voyez les dolmen, ces pierres brutes, ces rochers à peine dégrossis; eh bien! à la première vue, un enfant devine qu'un homme a cassé, il y a deux mille ans, les bords de ces pierres, et qu'il les a posés debout comme elles sont restées. A nos yeux, ces dolmen ont mille fois plus de prix que ces colonnes de cuivre et leurs chapitaux froidement ciselés, sortis sans douleur d'un moule infatigable. Dans l'œuvre, ce n'est pas la beauté absolue qu'on cherche, qui frappe, qui remue, et ceci nous l'apprend d'une manière à ne laisser aucun doute; c'est l'étreinte inimitable, le souffle, le baiser vivifiant de l'homme.

Et vous voulez remplacer cela, le verbe divin, par un coup de marteau ou par un courant de gaz : j'aimerais autant croire à la possibilité prochaine de voir se reproduire l'espèce humaine au moyen de la rencontre de deux acides sous une cornue.

Les temps antérieurs à la promulgation de l'Évangile et les

temps qui datent de son acceptation se sont rencontrés sur un point, et c'est celui-ci : Que la morale était une science dont le raisonnement marquait le commencement, et, dont le but était la sagesse. Quelques philosophes ont varié sur les règles de cet enseignement, mais aucun ne l'a nié ou n'a ravalé la morale même à l'édification des sens. Deux ou trois anomalies mortes faute de racines ne comptent pas. Les beaux génies de l'industrie moderne n'ont fait aucune place à la morale dans leur régénération sociale : tout va chez eux de l'intérêt à l'intérêt. La matière règne, le cœur est aboli ; quand on n'aurait aucune religion a faire prévaloir, on serait toujours en droit de demander quel est l'emploi qu'on destine à cette heureuse activité, à cette douce inquiétude de l'âme, nommée selon les uns poésie, selon les autres amour et religion? Hélas! les réformateurs en partie double dont les sectateurs nous sont restés avaient aussi pensé à cette nécessité : vous vous souvenez peut-être de leur poésie et de leur religion ; ils se défirent bien vite de l'une et de l'autre quand ils virent l'accueil dont elles furent saluées. La morale fut considérée comme une non valeur par ces apôtres négociants; ils n'en parlèrent plus. J'insiste sur les travaux et le caractère de ces hommes réunis sous une domination un instant fameuse, parce qu'ils ont été l'embryon de toutes les abominations commerciales de ces derniers temps. Law et Saint-Simon sont deux chefs de bandes et rien de plus, ayant cherché l'un et l'autre une idée et n'ayant trouvé que des sacs d'écus à voler, sans être voleurs ni l'un ni l'autre, il s'en faut, mais amenés là tous deux par la force d'une doctrine uniquement fondée sur l'intérêt. Un autel où l'on enferme des écus, — vous avez beau faire, et le couvrir d'une nappe, — n'est et ne sera jamais qu'un coffre-fort.

Je l'affirme, toutes les banqueroutes dont nous avons été alarmés depuis dix ans, toutes ces nuées d'affaires, si fatales au repos des familles qu'on tentait avec un hameçon d'or, toutes ces dépravations hautes et basses, si nombreuses que les colonnes des journaux ne suffisent pas pour les contenir, proviennent du mouvement auquel on doit l'accélération factice, l'hydropisie de l'industrie, cette effroyable bête apocalyptique.

Ainsi, sur les arts avilis, sur la morale morte, sur la fortune publique mal aventurée, plane et règne l'industrie. Elle

est chantée en prose lyrique par des bardes malfaisants, de même qu'aux jours néfastes de la peste de Florence, des poëtes, dit-on, couraient les rues de cette ville, escortant les tombereaux des morts et chantant la peste. On la professe en pleine chaire, et des tas d'écoliers, jouvenceaux dont les cheveux sont plus longs que la science, ouvrent la bouche afin de recueillir cette manne vénéneuse. Ce n'est plus un Cuvier disant l'âge du monde par la merveilleuse reconstitution de ses débris, qui attire dans sa ruche éloquente toutes ces jeunes abeilles de la France; c'est un sophiste, un boutiquier vendant sa phrase assez bien nettoyée, comme un épicier vend sa marchandise après l'avoir parée.

Tel est le progrès dont nous tenons à doter les Arabes, ces bons et fidèles croyants, ces hommes de la tempérance, du devoir, de la foi et de la nationalité.

Il n'est pas sans intérêt d'observer jusqu'à quel point un seul événement peut porter du trouble dans les relations internationales en apparence les mieux établies. Pendant dix ans, l'Angleterre a été regardée par la France comme une émule, comme une rivale. Nous voilà ses ennemis à visage découvert, ou la voilà notre ennemie, comme on voudra. Au sujet d'un logogriphe diplomatique dont le véritable mot reste encore à deviner, on a remis sur le tapis toutes les possessions territoriales dont l'Angleterre a grossi pièce à pièce son domaine. Pas un arpent n'a trouvé grâce. Dès ce moment les termes ont changé. Ce qui s'appelait, avec la circonspection du moment et la gêne polie de la circonstance, conquêtes, agrandissements, acquisitions, s'est appelé, dans l'intervalle de quelques jours, spoliations, vols, brigandages. De leur côté, les Anglais se sont laissé aller aux mêmes excès à notre égard, et particulièrement à l'occasion de la conquête d'Alger.

Il serait facile de s'entendre. La conquête est-elle ou non un droit? Est-elle un abus?

Si elle est un droit, celui qui exerce le plus largement ce droit, le comprend le mieux.

Si elle est un abus, nommons la nation qui ne l'ait commis.

Nous ne croyons pas au droit de conquête; ce n'est pas un droit; mais nous croyons fermement à l'autorité des faits. Sans la conquête, la France se composerait de cinq ou six provinces,

la Prusse d'un marquisat, la Russie d'un duché. Tout ce que ces États ont acquis pour devenir ce qu'ils sont aujourd'hui, est le résultat, sauf quelques alliances demi-pacifiques, de la prise de possession à l'aide des armes.

La conquête est donc un fait universel passé à l'état d'habitude et se maintenant par une tolérance réciproque.

De cette tolérance, chose incertaine comme toute tolérance, vient la négation de l'exercice de conquête, de loin en loin manifestée par ceux qui n'ont pas, contre ceux qui ont. C'est qu'au fond le droit, qui est la vérité en action, ne périt jamais. Un principe est comme l'air : on peut le nier, mais il faut en vivre.

Droit ou abus, la conquête est donc permise à chacun, à la condition sous-entendue de savoir la conserver.

Pourquoi alors accuser les Anglais d'avoir ajouté à leurs possessions celles de tant d'autres peuples? Est-ce le trop qu'on leur reproche? Mais à quel titre le plus ou le moins changeraient-ils le caractère d'une illégalité? Ils ont pris Gibraltar comme ils avaient pris les Indes, et ils se sont emparés des Indes et de Gibraltar en employant les mêmes moyens que nous quand nous nous agrandîmes de l'Alsace, de la Lorraine et du comtat Venaissin. Nous sommes des conquérants aux mêmes titres.

D'après ce qui a été exposé plus haut, si nous reprenions sur les Anglais Gibraltar et les Indes, nous aurions raison, et si les Allemands et le pape nous arrachaient la Lorraine, l'Alsace, et le comtat Venaissin, ils agiraient en vertu d'un même privilége. Prendre ou perdre, reprendre ou être dépouillé, n'entraînent rien d'anormal là où la règle n'est pas intervenue.

En suivant les lois de cette logique reçue en politique, nous serons les justes possesseurs d'Alger jusqu'au jour où une nation plus forte nous l'enlèvera. Pourquoi biaisons-nous tant avec l'Angleterre, et pourquoi l'Angleterre de son côté s'épuise-t-elle dans ces questions d'une naïveté caractéristique : Gardez-vous ou ne gardez-vous pas l'Algérie? Qu'elle essaie de la reprendre, nous essayerons de la garder.

Pour rentrer dans la voie exclusivement spéculative de cet aperçu, nous dirons que les Anglais sont des voleurs chagrins, inquiets de voir se produire d'autres voleurs qu'eux, et que nous ne sommes si rogues envers les Anglais que parce que

nous volons moins et moins bien. Pure jalousie de corps. Il est curieux d'arracher ainsi du fond de l'âme, à la manière de Machiavel, la vérité au peuple. Pourquoi n'aurait-il pas aussi son livre du Prince?

Nous avons dit ne pas considérer la conquête comme un droit, parce que nous admettons des rapports constants, imprescriptibles de tout temps entre l'homme et le sol, entre les races et les climats, entre les organes et les produits de la terre. Les croisements de peuples, quelque considérables, quelque fréquents qu'ils aient été, n'ont rien changé à cette fraternité partout évidente. Tel pied est conformé pour froisser le sable, tel autre pour saisir le rocher, tel estomac pour digérer la chair crue, tel autre les fruits ou les légumes meurtris par le feu. Il n'est pas plus possible de naturaliser les hommes d'un climat dans un autre climat, que de transplanter les arbres d'une contrée dans une autre, car l'homme a aussi sa racine, sa sève, ses fleurs et ses fruits, et il a de plus sa pensée, ses traditions, sa religion, également en harmonie avec la chaleur de la terre et la vivacité de la lumière. Le soleil rend raison de toutes choses. On n'échange pas impunément son ombre pour sa clarté, sa clarté pour son ombre. Nous composons à la terre un faisceau de rayons rangés avec autant de symétrie que le sont les rayons du soleil autour de son disque. Telle est la loi, ou il n'y en aurait pas, sur laquelle s'appuient les indigènes pour protester contre la tyrannie de la conquête; et c'est la plus sûre, si ce n'est la plus sainte. Jusqu'ici, nous le répétons, aucun peuple conquérant n'a si bien mêlé son sang à celui du peuple conquis, que la fusion se soit opérée comme dans un simple accouplement. On a tué les Indiens dans l'Amérique, mais la fièvre jaune y moissonne les colons, dont la santé est restée en Europe; en Asie, le choléra venge de la même manière les Birmans dépossédés par les Anglais. Cent mille Français sont déjà morts en Algérie depuis 1830. Une grande partie de leurs pertes, il est vrai, se range jusqu'ici au compte de la guerre.

On comprend que, pour nous, la question de savoir si nous garderons ou non l'Algérie n'était d'aucune valeur. Nous croyons avoir touché à de plus intéressantes parties, et si nos conclusions ne sont pas d'une politique bien forte aux yeux des

gens qui n'admettent que la politique des affaires, elles ont du moins le mérite d'être dégagées de tout esprit de parti. Nous avons traité d'Alger comme nous eussions traité de Carthage ou de Tyr, assis à l'ombre des lentisques de Chypre ou de Samos.

Si le fil du raisonnement ne s'est pas brisé dans nos mains, nous avons dû nous convaincre qu'Abd-el-Kader, l'homme le plus justement renommé de ces temps-ci, défendait l'Algérie comme la dernière tour de l'état primitif nommé à tort barbarie; que nous exterminions les Arabes pour leur imposer nos vices; que nos vices sont, depuis dix années, l'œuvre d'étranges doctrines tenues en grand honneur chez nous, et professées publiquement; que nous avions le droit de garder l'Afrique jusqu'à ce qu'on eût le droit de nous l'enlever, mais que l'Afrique avant tout appartenait aux indigènes par le droit de nature, le premier de tous les droits, c'est-à-dire par la possibilité d'y vivre.

Il ne nous en coûtera pas beaucoup de reconnaître les quelques avantages noyés au fond de ce chaos appelé le progrès. Un bien réel pourrait résulter de tant d'inventions ingénieuses, si l'on parvenait à les faire tourner au bien-être de chacun, à l'aide d'une volonté persistante et consciencieuse; si l'on songeait un peu moins à diminuer l'emploi du temps dans leur application, stérile profit, et un peu plus à soulager les fatigues de l'homme, la seule chose dont les inventeurs aient oublié de se préoccuper. Substituer la vapeur à la voile du vaisseau, substituer la vapeur au cheval, ce n'est que de la physique amusante et rien de plus. Roi, j'aurais donné cent écus à l'un et l'autre auteur de ces deux inventions, mais je n'hésiterais pas à faire prince, à gratifier du douzième de mes revenus celui qui, par l'emploi de ces deux curiosités, ferait avoir chaque jour un pain de plus à chacun de mes sujets.

La grandeur d'une découverte n'est que dans son utilité; la découverte de l'Amérique, ce phénomène autrement merveilleux que la découverte de l'emploi de la vapeur, n'apporta pendant plus de deux siècles que misère et maladie en Europe. L'Espagne ne se releva jamais de ce bonheur. Il y a jusqu'ici plus de véritable gloire à avoir créé la scie qu'à avoir trouvé le moyen de parcourir un espace de vingt lieues en une heure.

Éventrez la terre pour lui arracher son fer et son charbon;

entassez, enflammez dans des cuves de fer des matières qu'il a fallu des révolutions du globe pour produire; consumez en deux minutes vingt siècles de lente élaboration; risquez votre vie pour changer rapidement de place, comme si la mort, la grande locomotive, n'allait pas toujours assez vite, malades inquiets que vous êtes! Votre cœur plein de doute ne sera pas sorti de la prison de votre corps : regardez devant vous au retour, quelqu'un vous a devancé : c'est celui qui n'est pas parti.

LÉON GOZLAN.

RÉPONSE

A M. BECKER.

On sait avec quel enthousiasme a été accueilli, au-delà du Rhin, le chant national de M. Becker, surnommé la *Marseillaise allemande*. Le retentissement causé par ses couplets patriotiques a été pour l'auteur une occasion de réunir ses poésies en un volume qu'il a dédié à M. de Lamartine. Tout le monde a lu la réponse adressée au poëte allemand par l'auteur des *Méditations*, et insérée dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin. La pièce qu'on va lire offre, à notre avis, l'expression plus énergique et plus vraie du sentiment national. Nous faisons précéder les vers de M. de Musset de la traduction des strophes de M. Becker, pour chacune desquelles le spirituel poëte a trouvé réponse.

LE RHIN ALLEMAND.

« Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides.

» Aussi longtemps qu'il roulera paisible, portant sa robe verte; aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots,

» Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que les cœurs s'abreuveront de son vin de feu;

» Aussi longtemps que les rocs s'élèveront au milieu de son courant; aussi longtemps que les hautes cathédrales se refléteront dans son miroir.

» Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées.

» Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, jusqu'à ce que que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues. »

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Il a tenu dans notre verre;
Un couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux, marqué dans votre sang?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Son sein porte une plaie ouverte
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Que faisaient vos vertus germaines
Quand notre César tout-puissant
De son ombre couvrait vos plaines?
Où tomba-t-il alors, ce dernier ossement?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Si vous oubliez votre histoire,
Vos jeunes filles sûrement
Ont mieux gardé notre mémoire.
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée.
Mais parlez-en moins fièrement.
Combien, au jour de la curée,
Étiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant?

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand.
Que vos cathédrales gothiques
S'y reflètent modestement.
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.

ALFRED DE MUSSET.

L'ANCIEN ROYAUME

DES

PAYS-BAS.

Après vous avoir parlé de l'Allemagne et de la Russie, c'est-à-dire des frontières de l'Europe vers lesquelles s'agitent des questions qui nous concernent à peine, me sera-t-il permis de vous ramener aux frontières de France, dans un royaume qui n'a eu que quinze ans d'existence, et qui vaut bien pourtant la peine qu'on s'en occupe? Rêvé par Henri IV au profit de la France, et destiné par ce roi à servir de barrière à l'Europe, ce royaume a été, en 1815, établi au profit de l'Europe, et destiné à contenir la France dans ses nouvelles limites. Un prince auquel nos intérêts politiques nous ont empêché de rendre une entière justice, le prince d'Orange-Nassau, fut investi par l'Europe coalisée de la souveraineté des anciennes provinces-unies. Forcé de choisir, dans ces graves circonstances politiques, le système de gouvernement qui convenait à son nouvel État, Guillaume, roi des Pays-Bas, vit les tendances de la restauration, et devina son impopularité. Elle se dessinait, dès l'origine, ultra-monarchique et catholique; il se montra constitutionnel et protestant.

Une constitution fut donnée aux Pays-Bas, et malgré les récriminations trop naturelles qui se sont élevées plus tard entre

la Hollande et la Belgique, l'opinion, en général, était satisfaite. La France, qui depuis longtemps s'était fort peu inquiétée des régicides, s'intéressa tout à coup à ces vieillards, débris impuissants de la convention, quand elle vit une loi les proscrire, et elle sut un gré infini au roi Guillaume du courage avec lequel, en face de la sainte-alliance qui murmurait, il offrit un asile à tous, et témoigna des égards à quelques-uns. Le clergé français cherchait à tout envahir, mais il avait beaucoup perdu de son influence matérielle et morale; le clergé belge, au contraire, avait maintenu sur les populations de ces anciennes provinces espagnoles la puissance de cette autorité toujours invincible quand la conscience des peuples est son asile. Le roi Guillaume et ceux qui le conseillaient ne comprirent pas assez toute la portée de cette influence religieuse. La fondation d'un collége destiné à initier le jeune clergé aux études scientifiques eût pu passer pour une idée admirable, si son exécution avait été combinée d'avance avec les autorités supérieures ecclésiastiques; mais le gouvernement en établissant seul la chose, fit croire à une arrière-pensée de sa part dirigée contre les croyances catholiques, et la dénomination de ce collége, son seul titre: *Collége philosophique,* était d'une telle imprudence, qu'on ne sait en vérité comment qualifier la folie de ceux qui, après le XVIIIe siècle, croyaient pouvoir espérer qu'un enseignement soi-disant *philosophique* pourrait être adopté par le clergé.

Le train général des affaires allait pourtant à merveille, car le roi, peu versé dans les matières d'art, l'était admirablement dans tout ce qui concernait les finances et l'industrie. Il existait peu de fabriques nouvelles dans lesquelles il ne prît des actions, soutenant par ses mises de fonds les efforts de tous les commerçants honnêtes, et recueillant d'ailleurs un bénéfice modéré, mais proportionnel, dans toute entreprise qui réussissait au sein de ses États. Accessible à tous, Guillaume donnait chaque semaine, à jour fixe, une audience à quiconque voulait se présenter, sans avoir sollicité cette faveur par écrit. L'on entrait dans un premier salon, et l'on dictait son nom à un huissier, puis l'on passait dans une seconde pièce, où l'on attendait son tour. Le chambellan de service appelait les noms l'un après l'autre, sans préférence, excepté toutefois la pré-

séance accordée aux membres du corps diplomatique et à ceux des états généraux. Mais le monde était admis, et le roi, dont le dîner était souvent différé de plusieurs heures les jours d'audience, ne quittait sa place que lorsqu'ayant reçu tout le monde, il se trouvait absolument le dernier.

Cette place était un troisième salon dans lequel le monarque se tenait debout près d'une table sur laquelle il appuyait une de ses mains. Son costume ordinaire était l'habit de général hollandais, à collet non brodé, mais galonné, le pantalon gris et les gants jaunes. Il recevait avec un salut le visiteur introduit près de lui; puis, quand il n'avait plus rien à dire ou à apprendre, il saluait encore pour congédier son hôte. Quelquefois, et quand le sujet de la conversation lui plaisait, son audience était très-longue; il m'est arrivé d'attendre si longtemps ce salut définitif, que, si je n'avais été avec un roi, toujours maître de me congédier, j'aurais craint de paraître fort indiscret; je me suis aperçu que ce n'était pas seulement avec moi, mais avec beaucoup d'autres, que le roi Guillaume avait de ces accès de loquacité.

L'allemand, le français et l'anglais, étaient aussi familiers que le hollandais au roi des Pays-Bas. Il avait même, en parlant notre langue, une certaine finesse d'accent qui m'a d'autant plus frappé qu'elle s'alliait merveilleusement avec un regard ironique et un ton qu'il rendait parfois assez moqueur. Plus de cent anecdotes très-connues ont établi la bonté de son caractère; tantôt il indique une adresse à un voyageur et l'accompagne jusqu'à la maison qu'il cherche; tantôt il aide une vieille femme à recharger son âne, prenant par un des deux bouts le sac qu'elle ne pouvait seule mettre sur l'animal. La physionomie de ses audiences particulières aurait pu souvent fournir à un journal des comptes-rendus fort pittoresques.

Le roi Guillaume avait une politique toute singulière, et qui n'était guère propre qu'à son usage personnel. Il s'était fait pour lui seul et dans son palais un gouvernement constitutionnel par le moyen de ses ministres. Le pays étant composé de catholiques et de protestants, de Hollandais et de Belges, de partisans et d'ennemis de la France, il voulait que chacune de ces couleurs fût représentée dans son conseil. A côté d'un ministre qui ne pouvait souffrir les Belges, il en avait un qui

n'aimait guère les Hollandais. Le protestant avait derrière lui tous les pasteurs, le catholique représentait l'influence contraire. Ainsi Guillaume voulait avoir auprès de lui, dans chacun de ses conseillers, un homme d'État, expression d'une certaine fraction de la nation qui avait des droits à défendre, des principes à faire valoir. On s'étonnait de voir si peu d'accord entre les ministres; c'était précisément ce que voulait le roi, qui avait l'ambition de gouverner seul, après avoir entendu les chefs naturels de toutes les opinions du pays. Deux ministres pensant identiquement la même chose lui auraient été suspects, et dans tous les cas lui auraient fait l'effet d'un double emploi. L'un d'eux aurait sûrement été supprimé comme inutile.

Le ministre le plus suspect à l'opinion libérale était alors M. Van Maanen. Une haute probité, une inflexible justice, une grande sévérité caractérisaient cet homme d'État, qui eut trop le malheur de dédaigner les explications parlementaires, et auquel on a toujours prêté des idées despotiques, quand il croyait n'avoir que des principes d'une rigoureuse légalité. Ainsi, par exemple, interpellé un jour devant les chambres, et sommé de dire s'il se croyait responsable, il s'écria que les ministres n'étaient responsables *qu'envers le roi,* hérésie constitutionnelle qui excita de vives rumeurs, et qui était bien faite pour les provoquer.

Ce que voulait dire M. Van Maanen valait mieux que ce qu'il avait dit. En France, la nation a, par ses députés, une action sur le ministère, qu'elle peut mettre en accusation; et le roi a, par ses ministres, une action sur la chambre représentative, qu'il peut dissoudre. La *dissolution des chambres* et la *responsabilité des ministres* sont les deux pendants obligés de notre système constitutionnel. Or, dans les Pays-Bas, le droit de dissolution n'existait pas chez la couronne; voilà pourquoi un ministre a pu croire que la responsabilité ne pouvait exister, au moins de la manière dont elle est comprise en France. C'était le cas d'expliquer la chose, de réclamer ce droit de dissolution comme complément nécessaire des lois organiques. Au lieu d'entrer dans cette discussion, M. Van Maanen, répondant sèchement : nous ne sommes responsables *qu'envers le roi,* adoptait un rôle faux, mal compris, et nuisait au prince

qu'il croyait servir par une couleur d'absolutisme jusqu'alors repoussée avec soin par le roi Guillaume. Des procès faits à la presse eurent pour résultat de dépopulariser complétement le pouvoir. Attaqué quelquefois justement, plus souvent avec injustice, le roi eut le malheur d'ignorer la puissance des journaux, et ne fit rien pour les calmer. C'est à mes actes à me défendre. » disait-il, comme si dans tous les lieux publics une puissance invincible eût pu rectifier les faits sans cesse dénaturés ! L'orage grossissait; le clergé catholique, mécontent et puissant sur l'opinion publique, fit alliance avec le parti libéral, et tous deux confondirent leurs demandes en redressement de griefs dans des pétitions que l'on fit signer en masse par les populations des villes et des campagnes. Alors arriva la révolution de juillet à Paris; alors devint probable la révolution de Bruxelles. Voilà comment le même coup a frappé Charles X et Guillaume; l'un parce qu'il était trop catholique, l'autre parce qu'il ne l'était pas assez, tous deux parce qu'ils ont cru pouvoir mépriser les avis de l'opinion, et vaincre la presse, cette puissance formidable qui a brisé des trônes et qui en brisera encore dans l'avenir.

Des deux opinions qui triomphaient en Belgique, la plus puissante était l'opinion catholique; les républicains avaient, comme toujours, attaqué les premiers et fait la brèche; leurs alliés s'installèrent dans la place, et bientôt se débarrassèrent d'eux. Une loi d'élection a suffi pour donner à l'opinion des catholiques, qui domine dans les campagnes, une prépondérance immense; elle établit deux cens électoraux, l'un très-élevé pour l'habitant des villes, l'autre très-abaissé pour le paysan; de sorte que les majorités formées par les villages que le curé dirige déjouent par leur masse imposante les efforts des libéraux et des industriels des villes, bloqués ainsi en état perpétuel de minorité.

Retiré à La Haye, le roi Guillaume, privé de ses plus belles provinces, ne rendit pas justice aux efforts tentés par le prince d'Orange pour les conserver. Ce prince était populaire et aurait pu tout rallier alors; depuis, la chose est devenue impossible. Hollandais et Belges sont si disposés à n'être plus compatriotes, que jamais divorce ne porta mieux le caractère du consentement mutuel. Tandis que Bruxelles faisait sa révolution, les

autres villes suivaient son exemple, mais avec une incertitude remarquable. Il était évident qu'à Liége on aurait incliné pour la France, et que Gand, cette grande ville manufacturière dont la perte des colonies hollandaises menaçait l'industrie et l'existence, regrettait la domination hollandaise et le sceptre de Nassau.

Enfin tout s'était accompli; mais s'il est permis de voir un côté comique à une aussi grave affaire, observons en passant la difficulté qu'éprouvait le roi Guillaume à donner un nom quelconque au fragment de royaume qui lui restait. Ce monarque ne s'intitulait plus roi des Pays-Bas, car ce royaume de fraîche date était diminué de plus de la moitié; le nom de *Provinces-Unies* ne l'aurait pas satisfait, car il aurait fait reculer la royauté jusqu'à la dignité trop simple de stathouder; il s'indignait à l'idée d'être appelé roi de Hollande, car la Hollande était une seule de ses provinces, et il était tout aussi bien roi de la Frise, de l'Overyssel ou du Brabant septentrional. Enfin, le mot de *Néerlande* lui plut, et il l'adopta de préférence. Le roi Guillaume, dans la diplomatie active, est resté roi des Pays-Bas, à cause des traités qui lui donnent ce nom; dans la presse politique, il est devenu roi de Hollande, et c'est ainsi qu'on le désigne généralement; mais, dans son propre langage officiel, il est *roi de Néerlande*, titre qu'il se donne et qu'il porte dans ses seules dépêches. Il est plus que probable que l'usage l'emportera enfin, et qu'il faudra opter entre le nom de *roi des Pays-Bas* adopté par ceux qui croient aux traités, et celui de *roi de Hollande* pour ceux qui n'y tiennent pas. Quant au nom de *Néerlande*, tout respectable qu'il est, il ne paraît pas être viable et succombera selon toute apparence.

Avant que s'accomplît la révolution qui devait enlever au roi des Pays-Bas ses provinces méridionales, j'avais eu l'occasion de voir de près et de connaître particulièrement le gouverneur de Gand. C'était un de ces hommes rares qui allient des qualités extrêmes, la plus grande finesse avec une extrême bonté, le tact le plus diplomatique avec l'instinct de la probité la plus sévère. Je ne reverrai plus sans doute jamais M. Van Doorn, mais j'ai connu beaucoup d'hommes politiques et autres, et ce nom de Van Doorn me revient involontairement à la mé-

moire, lorsque je songe aux qualités qui, selon moi, doivent distinguer l'homme d'État, celui que Napoléon appelait *carré par la base*. J'ai connu à M. Van Doorn même des ennemis; aucun d'eux ne l'attaque sans faire la concession due aux vertus qui honorent ce beau caractère. Voici son histoire.

Assiégé, traqué à Gand dans l'hôtel du gouvernement, M. Van Doorn, qui avait disputé pied à pied le terrain à la révolution belge, se trouva enfin, comme tant d'autres, obligé de se sauver. Il quitta Gand sans rien emporter, et arriva avec l'habit et le linge qu'il avait sur le corps, à La Haye, où je l'avais précédé de quelques jours. J'allai le voir à l'hôtel où il était descendu. — Qu'allez-vous faire? lui dis-je. — Retourner dans mes pénates, à Middelbourg, où je retrouverai du linge et des habits. — Ne croyez-vous pas être employé par le roi? — Ce n'est pas probable. Les Hollandais ne seront sans doute pas disposés à ouvrir leurs rangs à un défenseur entêté de la domination des Nassau en Belgique. Mon parti est pris, je vais me livrer à l'agriculture. — C'est très-louable; mais ne verrez-vous pas le roi avant de partir? — Je le dois. Je vais à l'instant à son audience; mais je vous dis adieu dès ce moment, car je partirai demain matin. Si cependant le roi me disait quelque chose d'intéressant, je vous écrirais ce soir même. — Nous nous quittâmes. M. Van Doorn emprunta une chemise pour se présenter devant Sa Majesté. Dans la soirée, je reçois un billet contenant ces mots: « Venez vite! » J'accours; je trouve M. Van Doorn fort agité. — Je parie, lui dis-je, que vous ne partez pas, et que les projets d'agriculture sont ajournés. — Il le faut bien, me dit-il en riant, le roi vient de me nommer ministre de l'intérieur. — Nous sortîmes, et j'allai, en petit comité, l'installer dans son ministère, où il entra avec sa chemise empruntée. M. Van Doorn préside aujourd'hui le conseil d'État.

Ce fut, il faut l'avouer, un beau spectacle que celui qu'offrit la Hollande dans ces circonstances. Un jour, on voyait accourir chez le roi des paysans frisons au large chapeau, aux souliers ferrés, qui déposaient sur la table du monarque des sacs de ducats, fruit de leurs longues économies, dont ils faisaient l'offrande au pays; un autre jour, le *Staats-Courant*, journal officiel, annonçait que, les dons patriotiques devenant innom-

brables, il publierait tous les jours pour les mentionner un supplément qui, en effet, tous les jours se trouvait plein. Un autre jour enfin, on apprenait qu'un jeune officier de marine, élevé à l'école des orphelins d'Amsterdam, Van Speyk, s'était fait sauter devant Anvers, plutôt que d'amener son pavillon. Une famille hollandaise qui n'aurait pas fourni au moins un volontaire à l'armée, eût été montrée au doigt et entachée d'ignominie. Courage, patriotisme, désintéressement, tout ce qui honore un peuple brillait en ce moment chez les Hollandais, et je ne doutai pas un seul instant que la victoire ne couronnât leurs efforts en Belgique. On sait ce qui serait advenu, si les Français n'étaient accourus pour réparer, au profit des Belges, les désastres d'Hasselt et de Louvain.

La conférence de Londres ayant mis fin à la guerre, et la France s'étant chargée de soutenir ses décisions, l'ordre fut adressé au prince d'Orange de s'arrêter au moment où il approchait de Bruxelles. Ce prince obéit, mais les journaux du temps qui ont mentionné le fait ont oublié de raconter avec quelle courtoisie il s'était accompli. Le maréchal Gérard ayant fait dire au prince d'Orange qu'il se proposait d'occuper Liége, mais qu'il attendrait que la ville fût évacuée par les troupes hollandaises, celui-ci indiqua l'heure à laquelle les Français pouvaient se présenter le lendemain. Confiant dans leur loyauté, le prince d'Orange était resté seul, sans escorte, à l'hôtel du *Pot-d'Étain*. Le maréchal Gérard remplaça sur-le-champ par une garde autour du prince celle dont il venait de se défaire, et un détachement français forma une escorte d'honneur pour accompagner jusqu'à la frontière l'héritier des Nassau que la veille on considérait comme un ennemi.

C'est un bon peuple que ce peuple de Hollande, et qui, en vérité, a quelque peine à se faire aux allures de la monarchie. La Haye, résidence royale, est comme le faubourg Saint-Germain du pays. Gentilshommes de la cour, scribes des ministères, font bien tout leur possible pour imprimer à cette ville un air de capitale ; mais l'opulente, la populeuse Amsterdam, écrase tout ce qui l'entoure, et semble l'orgueilleuse capitale d'un vaste État. J'avais eu plus d'une occasion d'observer la simplicité des audiences royales, quand je fus obligé un jour de me rendre à l'audience du bourgmestre d'Amsterdam. J'avais

vu le roi debout, je trouvai le bourgmestre assis. Le fauteuil occupé par le magistrat me surprit d'autant plus par sa hauteur, que, du haut des coussins dont il est orné, l'honorable personnage peut laisser pendre ses pieds à la hauteur des autres siéges destinés aux échevins ou à l'étranger. Chez le roi, un chambellan avait simplement prononcé mon nom; chez le bourgmestre, un premier huissier m'avait annoncé, et un second, pour m'indiquer que le magistrat arrivait, frappa violemment le sol avec un long bâton, espèce de sceptre emblématique. Chez le roi, je n'avais rien aperçu dans l'antichambre; ici, le vestibule étalait à mes yeux les écussons de tous les bourgmestres d'Amsterdam, depuis Philippe II jusqu'à nos jours.

Voici une singulière exception dans les mœurs de ce peuple estimable. La liberté de la presse existe en Hollande; mais, à l'exemple du gouvernement anglais, qui se fait une règle de respecter toujours la lettre de la loi, les Hollandais entendent ne punir que les délits bien déterminés, bien spécifiés dans le texte même du code. Or, il s'est rencontré à La Haye un homme qui a imaginé un système de diffamation moralement infâme, mais légalement innocent, qui lui permet d'imprimer toutes les calomnies sans rien craindre de la justice, parce que la loi n'a pas prévu son genre d'industrie; et cet homme se fait un revenu assez considérable en recevant l'argent de ceux qui payent pour faire diffamer autrui et de ceux qui payent pour qu'on ne les diffame pas eux-mêmes. Son journal se nomme *le Petit livre bleu*. Veut-il, par exemple, annoncer qu'un négociant, M. Jean, se trouve fort mal dans ses affaires, et est sur le point de suspendre ses payements, il rédigera une phrase aussi inoffensive pour la justice que la phrase suivante :

« Il est annoncé dans les papiers français que le peuple va au sermon ; exemple bon et raisonnable à suivre. »

Une fois ainsi conçue, la phrase innocente va à l'imprimerie; mais, sous quelques lettres, l'écrivain a fait un point avec de l'encre rouge, ce qui veut dire : Imprimez en majuscules. Et voici ce qu'offre à l'œil le texte publié :

JI Est AnNoncé daNs lEs paPiers frAnçaIs quE le PeupLe va aU Sermon ; exemPle bon Et RaiSONNablE à suivre.

L'homme qui peut ainsi publier impunément que *Jean ne paye plus personne* fait avertir d'avance le négociant que son petit livre contiendra l'annonce de la suspension de ses payements, et celui-ci transige, et paye le libelliste, parce que ces choses se passent en Hollande, pays où l'on ne peut poursuivre pour le seul fait d'imprimer certaines majuscules, et où la patience nationale permet à un bandit d'exercer cette profession atroce sans risquer d'être assommé.

La peinture des Hollandais a une célébrité classique ; ils ont fait peu de chose en musique, et leur caractère grave et mélancolique les porte de préférence vers la musique allemande, qui s'allie parfaitement avec leur langue et leur génie. Leur poésie est admirable ; mais quel malheur que cet isolement, qui, renfermant leur idiome dans l'enceinte de leur pays, ne permet pas à leurs auteurs de populariser au dehors leurs ouvrages, étroitement circonscrits dans le cercle de leur nationalité ! La vieille Hollande, en relation avec le monde commercial, a appris, parlé et écrit toutes les langues, et personne n'a jamais eu besoin de savoir le hollandais pour communiquer avec Amsterdam des bouts de l'univers. La langue hollandaise dès lors est restée ignorée ; l'Allemagne trop fière l'a traitée avec un mépris injuste, quand la France et l'Angleterre ne pouvaient la réhabiliter ; et c'est avec une surprise inouïe qu'à travers quelques traductions médiocres, l'esprit se sent saisir d'une involontaire admiration pour le génie de Jacob Kats, de Bylderdik, et de ce vieux et patriotique Tollens, dont les hymnes de gloire sont des prières, et dont chaque citoyen, depuis les enfants jusqu'aux vieillards, répète avec transport les chants consacrés à Dieu et à la patrie.

O.

PHILOSOPHES EXCENTRIQUES.

JÉROME CARDAN.

L'humanité, dans sa marche vers le vrai et vers le mieux, semble soumise à d'inévitables alternatives de persistance et de découragement, de sagesse et de déraison. Le génie de l'homme offre également dans ses transformations des intermittences analogues. C'est ainsi qu'à la suite de réactions prévues et comme obligées la vérité succède à l'erreur, le besoin de croire au scepticisme, la synthèse à l'analyse. Ces intermittences fatales sont surtout sensibles dans ces temps de transition qu'on pourrait appeler les époques climatériques de l'humanité; lorsqu'au moment de se développer et de grandir, de passer de l'enfance à l'adolescence ou de l'adolescence à la virilité, le genre humain essaye ses forces, met à profit ses tentatives les plus aventureuses, et en apparence les plus vaines, et par ses erreurs et ses contradictions même, arrive finalement au progrès.

Le XVIe siècle fut peut-être celle de toutes ces époques des temps modernes où le mouvement des esprits qui devaient amener ce progrès fut le plus universel et le plus prolongé. Les résultats de cet effort de l'esprit humain furent immenses. Dans les cent et quelques années qui s'écoulèrent, de 1492 à

1600, Colomb découvrit l'Amérique, Vasco de Gama les Indes, Copernic le vrai système du monde, et Kepler régla le cours des planètes. D'autre part, Bacon inventait la science de la nature, et créait en quelque sorte la physique expérimentale, tandis que les philosophes indépendants de l'Italie proclamaient, de leur côté, bien avant Descartes, qu'il fallait séparer ce que l'expérience apprend de ce qui a été révélé, et partir de la connaissance de la nature et des faits pour arriver à celle de leur auteur, au lieu de procéder en sens inverse. Astronomie, géographie, théologie, politique, philosophie, tout fut sondé, tout fut remué, tout fut changé.

Les siècles ressemblent aux individus, ils ont des vices et des vertus caractéristiques et des passions qui leur sont propres. Tel siècle est généreux jusqu'à l'enthousiasme, tel autre discret et retenu jusqu'à l'égoïsme. Il en est de dévots et d'incrédules, de soumis et de raisonneurs, de timides et d'aventureux. Chaque personnage célèbre tient du siècle où il a vécu par ses vices comme par ses vertus. Si la vertu du siècle domine chez lui, la postérité l'avoue, c'est un grand homme; si le vice l'emporte, on lui refuse ce titre, ce n'est qu'un homme fameux. Mais il est certains hommes chez qui ces vertus et ces vices de leur temps sont si également répartis que leurs contemporains, comme la postérité, n'ont su s'ils devaient les glorifier ou les flétrir; ceux-là sont des hommes à part, grands pour les uns, fameux pour les autres, singuliers pour tous. Jérôme Cardan fut de ce nombre.

Du XIIIe au XVe siècle, Aristote et les scolastiques avaient dominé sans rencontrer d'opposition sérieuse. A la suite de luttes passagères, leur école avait fini par absorber toutes les sectes rivales. Faiblement attaquée dès le XIVe siècle, d'un côté par Raymond Lulle, qui, dans ce singulier système de philosophie alphabétique, qu'il appelait son *art bref*, substituait ses neuf principes absolus aux neuf catégories du philosophe grec, d'un autre côté par Bessarion et les platoniciens, l'école péripatéticienne avait décidément triomphé. Maîtresse du présent, elle se croyait assurée de l'avenir lorsque tout à coup, vers la fin du XVe siècle, se démasqua la secte des *indépendants*, ayant pour chef Benardina Télésio. Fatigués d'une logomachie puérile, ces philosophes aventureux s'efforçaient de substituer

l'examen au dogmatisme, c'est-à-dire la philosophie positive basée sur la connaissance de la nature, acquise à l'aide des sens ou du fait physique, aux preuves tirées de la raison seule ou à l'autorité du maître. Descartes ne fonda donc pas l'école nouvelle comme on l'a souvent répété, il la continua et la fortifia.

Télésio, chef des indépendants et restaurateur de la philosophie de Parménide, Télésio que Bacon proclamait le premier des philosophes modernes, et à qui cet illustre penseur emprunta plus d'une idée, Télésio avait, avant lui, senti la nécessité de joindre les connaissances physiques et l'expérience aux théories métaphysiques. Télésio donna le premier l'idée du thermomètre, décrivit assez exactement les propriétés du calorique, pressentit la composition de la voie lactée avant l'invention du télescope, et, dans sa description de la mécanique céleste, imagina ces tourbillons à l'aide desquels, dans le siècle suivant, Descartes créait son système du monde. Télésio attaquait Aristote, et croyait, comme tout son siècle, à l'astrologie judiciaire. Cardan, Patrizi, Vanini, Campanella et Jordano Bruno procèdent de ce génie indépendant; par les deux premiers on suit son action sur Gassendi, Descartes et Mallebranche, par les trois autres sur Locke et Hobbes, et plus tard sur Condillac, Kant et Reid lui-même.

Nous avons mis Cardan en première ligne parmi ces élèves de Télésio; Bacon le déclarait non moins hardi, mais plus inconstant que son maître. Ce jugement du père de la philosophie basé sur l'expérience et la méthode naturelle est judicieusement formulé; il prouve que Bacon connaissait bien l'école italienne qui florissait de son temps. Cardan fut, en effet, l'un des esprits les plus audacieux de cette époque où l'on osait tant. Ce fut peut-être aussi le plus mobile de ces novateurs, et cela parce que chez lui le *désordre*, vice du siècle où il vécut, l'emportait sur l'*audace*, la principale vertu de ce grand siècle. Ce fut ce mélange de qualités rares et de défauts monstrueux qui fit de ce philosophe un homme à part et tout à fait singulier. L'étude de semblables caractères est utile et curieuse. Elle nous initie à ce mystérieux travail de l'esprit humain qui signale les époques de transition et de progrès, lorsque le vrai et le faux, encore confondus, tendent énergiquement

à se séparer. Il s'en fallait de beaucoup en effet que du temps de Cardan la confusion fût débrouillée; l'est-elle aujourd'hui? le sera-t-elle jamais?

Les erreurs d'un homme de génie sont souvent la clef des plus grandes vérités, surtout quand cet homme a secoué franchement le joug de l'école, et substitué la science des faits à la science des mots. Lorsque Cardan parut, une noble émulation s'était emparée de tous les esprits vraiment supérieurs. On cherchait la vérité partout, excepté cependant où l'on eût pu la rencontrer, c'est-à-dire dans la nature et l'observation réfléchie. Cardan, comme Télésio son maître, eut du moins la volonté de reporter les études sur ce terrain. Tandis que d'autres interrogeaient les hiéroglyphes de l'Égypte, les mystères de la cabale des juifs, les harmonies de Pythagore, les génies de Platon et les vertus occultes d'Aristote; tandis que Télésio lui-même, renversant d'une main l'idole des péripatéticiens, relevait de l'autre le fragile édifice de Parménide; Cardan, lui, se bornait à l'étude des faits et les rassemblait avec une sorte de curieuse patience dans ses divers traités. Disons-le cependant, Cardan manqua d'esprit de suite et de méthode synthétique. Quels progrès n'eût-il pas fait faire à la science si, au lieu de se borner à enregistrer des faits isolés et des phénomènes mal observés, et à dresser en quelque sorte un inventaire des connaissances humaines existantes, il eût spécialement cultivé quelqu'une des branches les plus importantes de ces connaissances; si, par un habile et patient emploi de l'analyse, il eût marché des découvertes déjà faites à des découvertes nouvelles. Cette méthode, que Descartes suivit plus tard, Cardan la pressentit, mais ne sut pas la mettre en pratique. Il pensa du moins par lui-même et travailla sur ses idées et non sur les idées des autres. Les hommes de cette espèce sont déjà rares.

Au temps où Cardan vivait, les faits suffisamment observés et les vérités reconnues étaient en petit nombre. Les découvertes des Orientaux transmises traditionnellement à leurs descendants pour l'astronomie; les travaux d'Euclide, d'Apollonius et d'Archimède pour la géométrie et la mécanique; les traités d'Hippocrate et de Galien pour l'art médical, de Pline et d'Aristote pour l'histoire naturelle, tel était alors le répertoire à

peu près complet des connaissances positives de l'humanité. Cardan joignit sa découverte à ces découvertes déjà faites ; il perfectionna l'algèbre. Mais pour bien comprendre Cardan, cet enfant perdu de la philosophie indépendante, il faut étudier sa vie ; l'homme nous fera connaître le philosophe.

Cardan, comme Rousseau, avec lequel il eut bien des traits de ressemblance, a écrit ses confessions. Dans l'étrange autobiographie qu'il intitule *de Vita propria*, il semble, en effet, s'être surtout proposé de mettre en lumière ses vices, et de faire connaître le côté honteux et désordonné de sa vie, et cela plutôt au profit de sa vanité qu'au profit de la morale. De nos jours, la foule s'est émerveillée en voyant se poser devant elle tant de fanfarons du vice et même du crime. Depuis Érostrate, les gens de cette espèce n'ont jamais été rares. Chaque siècle a eu les siens. L'amour-propre de l'homme, mal dirigé, est si aveugle et si insensé, que, pour se rendre fameux, beaucoup de ces vulgaires Érostrates ne craindraient pas de brûler leur propre maison. Bien d'autres, par une dépravation d'esprit analogue, ne se trouvant pas assez vicieux pour *faire de l'effet*, n'ont pas hésité à se parer de vices qu'ils n'avaient pas. Rousseau fut du nombre de ces derniers ; il mit à s'enlaidir au moral, de la coquetterie, du génie même. Nous serions tout à fait disposés à attribuer à Cardan cet amour-propre du vice, si nous n'aimions mieux reconnaître dans ce besoin fantasque d'étaler ses turpitudes, une preuve de plus de son audace.

Gabriel Naudé, dans son introduction au livre *de Vita propria*, assure que Cardan eût pu faire condamner à une peine grave le diffamateur qui eût dit de lui ce qu'il s'est plu à confesser. Ce philosophe avoue, en effet, qu'il était enclin à tous les vices, et comme, sans doute, cet aveu lui paraît insuffisant, il ajoute que Vénus, Mercure et Saturne occupaient, au moment de sa naissance, de ces positions maudites qui, dès le berceau, vouent l'homme au malheur et au crime. L'infortuné que le hasard soumet à ces fatales influences reçoit, dit-il, tous les vices en partage : paresseux, colère, envieux, hypocrite et menteur. Il est en outre adonné aux débauches les plus honteuses, et, dans ses relations avec les autres hommes, il se montre à plaisir insociable et sauvage. Pour être tracé de sa propre main, ce portrait, comme on voit, n'est pas flatté.

Cardan trouve cependant moyen, lorsque l'occasion se présente, d'y ajouter encore quelques coups de pinceau vigoureux.

Gabriel Naudé, homme de sens et de passions droites, ne pouvant s'expliquer, d'une manière satisfaisante, cette franchise éhontée, non plus que le désordre et les contradictions que l'on rencontre à chaque page des ouvrages de Cardan, et qu'on dirait préméditées, finit par avouer qu'il le croit un peu fou. Bayle abonde dans ce sens. « Aristote, dit-il, assure quelque part qu'il n'y a pas de grand esprit qui n'ait un grain de folie comme accessoire de son génie. Cardan fut soumis à la loi commune, mais chez lui l'accessoire semble être devenu le principal. » Si Bayle et Naudé eussent vécu de notre temps, s'ils eussent vu ce que nous voyons, entendu ce que nous entendons, ils n'eussent pas manqué d'attribuer ce cynisme, ce désordre et cette bizarrerie calculée, à la maladie morale dont nous parlions tout à l'heure, à l'amour-propre dépravé.

Ce même travers perce dans chaque détail de l'autobiographie de Cardan ; avant tout il veut paraître singulier : singulier par sa famille et son entourage, singulier par sa naissance, singulier par toute sa vie. Nous parle-t-il de son père, il nous le dépeint vêtu de rouge, contre l'usage du temps, la tête couverte d'un capuchon noir, bègue, les cheveux rouges, les yeux blanchâtres et doués de la propriété de voir même la nuit. « Il était, ajoute-t-il, amateur passionné de tout ce qui était nouveau et avait pour Euclide une sorte d'idolâtrie. » Sa mère, d'une petite stature et d'un esprit très-vif, était, comme son mari, excessivement colère. Elle s'appelait Clara Micheira. Tandis qu'elle était enceinte de Cardan, elle employa des breuvages qui devaient la faire avorter, ce qui a fait mettre en doute la légitimité du lien qui l'unissait à son époux. Quoi qu'il en soit, ces breuvages restèrent sans effet, et Cardan naquit, mais sous les plus tristes auspices. Après trois jours de douleur, on fut obligé de l'arracher des entrailles de sa mère, à demi mort et en lambeaux. Un bain de vin chaud le ranima. Cet enfant vivace avait les cheveux noirs et frisés. Ce n'était là qu'une singularité. « Peu s'en fallut, ajoute Cardan, qu'un bien autre malheur n'arrivât, et qu'au lieu de donner le jour à un être

humain, ma mère n'enfantât un petit monstre. » Au moment de sa naissance, les astres les plus malfaisants semblaient avoir réuni leurs influences les plus malignes. « Mais, nous dit gravement ce philosophe, comme Mars et Vénus sont des *signes humains*, je conservais des formes humaines. » Cardan a grand soin d'ajouter que si, plus tard, il acquit de la célébrité, ce fut en dépit de ces fatales constellations. Il leur attribue toutefois sa faiblesse physique, son bégaiement, sa longue impuissance, sa misère et tous les malheurs qui le frappèrent.

Ses débuts dans la vie furent pénibles. Battu, sans motif, par des parents qui l'élevaient durement, il fit plusieurs maladies graves et fut plus d'une fois en danger de mort. A peine rétabli de la plus dangereuse de ces maladies, il tomba du haut d'une échelle et se fit une large blessure au front. L'os fut brisé. Il était convalescent, lorsqu'une pierre, détachée du toit d'une maison voisine, lui fendit de nouveau le crâne. Ne pourrait-on pas attribuer les bizarreries et le désordre d'esprit du philosophe à cette double félure? Toute sa vie Cardan fut visionnaire. Il croyait à ses songes comme à autant d'avertissements prophétiques. Il nous en raconte plusieurs, celui-ci entre autres, qu'il regarde comme une sorte de tableau emblématique de sa vie.

C'était dans l'année 1534, à cette fâcheuse époque de son existence où son sort n'était pas fixé et où tout semblait lui manquer à la fois. « Je me vis, en songe, nous dit-il, mêlé à une foule immense d'individus de tout sexe et de toute condition, hommes, femmes, vieillards, enfants, couverts des vêtements les plus divers. Nous cheminions tous vers la base d'une montagne qui s'élevait à notre droite. Emporté par le flot, j'avançais comme les autres. — Où courons-nous si rapidement? demandai-je à mes voisins. — A la mort, me répondit le plus proche. Je me sentis glacé d'épouvante jusqu'à la moelle des os, et, regardant autour de moi, je vis que la montagne avait passé de ma droite à ma gauche. Je saisissais, pour gravir plus aisément ses flancs décharnés, les sarments de vignes arides, sans fruits et sans fleurs, qui rampaient à sa surface; mais ces premières pentes étaient si escarpées, que je ne montais que bien lentement. Cet obstacle franchi, je pus cheminer plus aisément.

Comme j'arrivais sur la cime du mont, toujours poussé en avant par l'irrésistible torrent, des rocs nus et déchirés m'apparurent, et peu s'en fallut que je ne fusse précipité dans un ténébreux abîme, dont on ne voyait pas le fond. Je fus dans ce moment si pénétré de terreur, qu'aujourd'hui encore, après quarante années, le souvenir seul de ce songe contriste mon âme et me terrifie. Échappé à ce danger, je me dirigeai vers une vaste plaine, couverte de bruyères, qui s'étendait à ma droite ; je la traversai rapidement, sans trop savoir le chemin que je tenais, tant j'étais saisi d'effroi, lorsque tout à coup je me trouvai à l'entrée d'une cabane de paysans, couverte de joncs et de roseaux. Un enfant, vêtu d'un habit couleur gris de cendres et âgé d'environ douze ans, me serrait vivement la main..... Dans ce moment, mon sommeil et le rêve qui l'agitait cessèrent du même coup. Qu'ai-je dû conclure de ce songe? Cette haute montagne, d'un si difficile accès, n'annonçait-elle pas d'une façon manifeste ma vie toujours aspirant à un nom immortel, remplie d'immenses et continuels travaux, vouée à la prison, à des craintes renaissantes, à la douleur, et peu fructueuse, comme ne l'indiquait que trop ce manque d'arbres et de plantes utiles ; joyeuse cependant et douce parfois, et parfois même égale et molle comme cette plaine unie et couverte de bruyères. Ce songe présageait en outre une gloire future et durable ; car un jour peut-être la vigne pourra reverdir et rendre sa moisson. D'un autre côté, cet enfant n'était autre chose que mon bon génie ou mon petit-fils. Il devait m'être bien proche, car je le tenais étroitement embrassé. Enfin cette maison dans la solitude figurait cet espoir de repos que j'ai toujours vainement nourri, et ce précipice effroyable et l'horreur que me causait sa vue, n'annonçaient rien moins que la ruine de mon fils, son mariage, sa mort fatale (1) ! »

Cardan était parvenu au déclin de sa vie quand il racontait ce songe ; son imagination avait donc été vivement frappée. Il en rapporte beaucoup d'autres dans lesquels il a également foi. Il croit en outre aux pressentiments, aux présages, à l'astrologie, et, comme Socrate, il a un esprit familier qu'il appelle son bon ange.

(1) Cardanus, *de Vita propria*, chap. 37, pag. 173.

Veut-on savoir quelle tournure avait pris en grandissant cet enfant aux cheveux noirs et frisés ? Cardan va nous l'apprendre. Il a consacré tout un chapitre de sa biographie à faire son portrait ; et, comme il a une haute opinion de son importance, il n'oublie rien de ce qui peut le faire connaître physiquement. Il ne se flatte pas, tant s'en faut ; nous croyons même que par amour pour la singularité il se fait un peu plus laid qu'il n'était. Qu'on se figure un homme de petite taille, à la poitrine étroite, à la tête oblongue portée sur un cou grêle, aux pieds gros et courts, aux larges mains emmanchées grossièrement à de minces bras, et on aura une idée de l'ensemble de ce difforme personnage. Le détail de chacune des parties de ce tout monstrueux n'est guère plus séduisant. Cette grosse et longue tête, terminée en pointe vers la nuque, est percée de petits yeux clignotants et d'une immense bouche d'où sortent de longues dents jaunes, et qui laisse pendre une lèvre décolorée. Son front large et dégarni sur les tempes est couronné de cheveux ras et roussâtres. Sa barbe, fendue comme son menton, est également rousse. Ses gros pieds courts, cambrés à l'excès, ne peuvent se chausser. Ses deux mains semblent appartenir à deux corps différents ; l'une, la droite, est large et remplie de lignes hétéroclites et fatales ; les chiromanciens qui l'examinent déclarent Cardan stupide et lui prédisent une fin prochaine. La main gauche est belle ; les doigts, allongés en fuseau, sont terminés par des ongles splendides. Revenant à son visage, Cardan ne nous fait pas grâce d'une verrue. Au chapitre de sa *santé*, il enregistre avec la même exactitude chacune des maladies ou des indispositions auxquelles il a été sujet. La collection est complète ; depuis la peste jusqu'à la colique, Cardan semble avoir tout souffert.

C'est encore par cette bizarre préoccupation de personnalité que Cardan nous fait connaître dans d'autres chapitres les exercices et les jeux qu'il préfère, les vêtements qu'il porte, les curiosités qu'il recherche, les mets qui lui plaisent. Il nous apprend, par exemple, qu'il aimait à jouer avec une épée, qu'il brandissait d'une façon terrible, ne pourfendant toutefois que des bûches ou des mannequins ; qu'il avait peu de goût pour le cheval et les armes à feu, étant d'un naturel timide et n'ayant d'énergie qu'en se raisonnant. Cardan avait d'autres goûts éga-

lement étranges ; par exemple il parcourait les villes, de nuit, portant des armes prohibées ; il soulevait des poids pesants ; il faisait des armes du matin au soir, de façon à se tremper de sueur ; il prenait alors une guitare et en jouait pour se délasser. En fait de gourmandise toutefois, Cardan a beau se croire singulier, il n'est que vulgaire. En résumé, il n'aime que ce qui est bon et ne méprise que ce qui est mauvais.

La vie d'un homme si fantasque participait de la singularité de son caractère, et ne pouvait manquer d'être bizarrement ordonnée. Cardan, sous ce rapport, s'exécute d'aussi bonne grâce que sur le reste. « Je n'ai jamais vécu, nous dit-il, comme j'aurais voulu, mais comme il a plu au sort ; je n'ai pas toujours fait ce que j'aurais dû, mais ce que je pensais être le mieux, subordonnant d'ordinaire tout le reste à l'opportunité. Ayant essayé de bien des choses, j'ai dû passer pour inconstant; mais quand on n'a aucune existence fixe, ne faut-il pas faire des tentatives de toute espèce et se diriger vers toutes les issues ? »

Son existence fut donc précaire et malheureuse. Cardan attribue les désordres qui la troublèrent à ses connaissances en astrologie ; il avait lu dans les astres qu'il ne vivrait pas au-delà de quarante ans ; les astrologues et nécromanciens, ses confrères, s'accordaient pour en prédire autant. Ayant peu de jours à vivre, il résolut de les passer joyeusement, mangeant intérêt et principal et saisissant la volupté au passage ; mais quant à quarante-un ans il se trouva encore en vie, il fut aussi surpris qu'embarrassé : il avait une fortune dissipée à refaire, une jeunesse perdue à réparer, un corps débile à rétablir.

Dans sa première jeunesse il avait recherché les voluptés calmes et simples de la nature ; s'échappant dès l'aube, de l'enceinte des villes, il errait tout le jour dans la campagne, se livrant au plaisir de la pêche, couché sous l'ombrage d'un saule, ou bien il s'égarait dans les solitudes de la forêt voisine, étudiant, écrivant, faisant quelque repas bien frugal et ne rentrant au logis que chassé par la nuit. « Six années s'écoulèrent de cette façon, nous dit-il ; malheureux que je suis, mes beaux jours ont cessé de luire !

Fulsere quondam candidi tibi soles!

« Engagé depuis dans ce rude chemin qui mène à la gloire, j'ai voulu goûter de plus entières voluptés, et je me suis égaré! et j'ai péri! Les difficultés et les ennuis ont surgi de tous côtés; j'ai cherché des consolations, et je n'en ai trouvé que de funestes; comme il faut que le taureau furieux, dont l'œil étincelle et les cornes sont baissées, bondisse et se précipite en avant, j'ai bondi et je me suis précipité! »

Cardan comme Descartes a beaucoup voyagé, mais moins pour observer les hommes que pour vivre en les guérissant. Dans ses courses il pratiquait la médecine et professait les mathématiques, ou quelqu'autre des nombreuses sciences qu'il possédait. C'est ainsi qu'il visita la plus grande partie de l'Italie, se fixant tour à tour dans les villes de Milan, Padoue, Pavie, Bologne et Rome. Le plus grand voyage qu'il ait fait, c'est celui d'Écosse. Il fut appelé dans ce pays par Hamilton, archevêque de Saint-André, celui qui plus tard fut pendu comme l'un des complices de l'assassinat du régent Murray. Ce prélat éprouvait une difficulté de respirer dont Cardan le guérit. A la suite de cette cure heureuse, Hamilton lui fit de magnifiques présents et des offres séduisantes s'il voulait se fixer auprès de lui. Cardan refusa; la rigueur du climat d'Écosse, les mœurs sauvages, les rites hétérodoxes et le langage barbare de ses habitants effarouchaient cet homme du midi, qui avait besoin de chaleur et de soleil pour vivre et penser. Des motifs analogues lui firent refuser la condition brillante que lui offrait le roi de Danemarck. A son retour d'Écosse, il s'arrêta à Paris, où les savants du temps l'accueillirent avec une distinction qui flatta sa vanité. Cardan a beau dire qu'il repoussa toute sa vie les vains honneurs que la célébrité entraîne avec elle; ce n'est chez lui qu'un travers de plus qu'il a de commun avec Rousseau, et qu'on pourrait appeler l'hypocrisie de l'amour-propre.

Cardan, à son retour en Italie, se vit dépouillé du peu qu'il avait amassé dans ses voyages, par les gens de guerre qui infestaient alors cette belle contrée. Cardan répète souvent qu'il ne songea que fort tard à s'enrichir, et qu'il n'était pas désireux d'honneurs. Cependant, comme il jouissait d'une grande réputation, il vit plus d'une fois la fortune lui sourire pour lui échapper aussitôt. Il avoue, il est vrai, qu'il était curieux des

choses extraordinaires, qu'il rassemblait chez lui les livres rares, les vases précieux en airain ou en argent, les globes de verre coulés, et qu'il paya des plumes d'un travail exquis jusqu'à deux cents couronnes. Ces goûts dispendieux et une famille nombreuse à soutenir le réduisirent plus d'une fois à un état voisin de la misère. Il se félicite d'avoir supporté ces mauvais jours avec courage, faisant tête à la fortune, n'empruntant pas d'argent, car il n'eût pas trouvé de prêteurs; ne demandant de secours à personne, car il était trop fier pour cela; mais parcourant toutes les villes de l'Italie, y faisant des cours publics, y donnant des consultations, ou bien même écrivant des almanachs. — Dans ce temps-là, nous dit-il, je faisais maigre chère, comme ceux qui arrivent quand la moisson est faite, et je portais les habits les plus modestes. C'est ainsi que je passais les jours de la mauvaise fortune, disposé par ces privations à mieux jouir de la bonne.

Malheureux dans son intérieur, décrié par des envieux, repoussé des colléges de médecine de Milan, emprisonné à Bologne, prodigue, déconsidéré, infirme de corps et pillé par des coquins de toute espèce, Cardan eut des jours difficiles à passer. Ses réflexions sur les chagrins et les traverses de ce monde partent d'un cœur que le malheur a touché; elles semblent dérobées à Montaigne.

Il y a quelque chose de mélancolique même dans les descriptions qu'il nous fait des jours les plus heureux de sa vie : « Personne n'est heureux sur cette terre, s'écrie-t-il; le bonheur dont chacun de nous croit jouir ne nous paraît tel que par comparaison..... C'est ainsi que dans ma jeunesse je me crus quelquefois heureux, sans cependant l'être jamais réellement. Ma vie se passait alors en promenades et en festins continuels, folâtrant doucement, m'enivrant de musique, et ne me fatiguant guère avec le travail. La crainte et les ennuis nous étaient inconnus; on nous appréciait, on nous vénérait. Les nobles de Venise se pressaient en foule à la porte de notre demeure. Journées heureuses de ma vie, que vous vous êtes rapidement écoulées ! Cette douce période de mon existence ne dura en effet que six années. Ces moments-là ne se sont pas seulement enfuis, mais déjà même ils n'occupent plus qu'un bien étroit espace dans mon souvenir; c'est comme un sentiment

de volupté effacé dont je ne retrouve plus de traces que dans mes songes les plus fortunés. »

Cardan fut malheureux pendant toute la seconde moitié de sa vie : il attribue ses infortunes à son mariage. La femme qu'il choisit était pauvre, et il épousa, en même temps qu'elle, une armée de frères et de sœurs qui vécurent à ses dépens. Pour comble de malheur, cette femme lui donna un fils qui, dit-il, lui ressemblait sous plus d'un rapport, étant *simple, bon et passablement difforme*. Le pauvre jeune homme s'avisa de devenir amoureux ; il épousa sans dot une fille d'une rare beauté. Son naturel était excellent, nous dit Cardan, mais un peu inconstant. Il eut donc le malheur de se dégoûter de sa belle femme ; *simple et bon*, comme il était, il n'imagina rien de mieux que de la faire mourir bien doucement à l'aide d'un poison lent. La justice intervint fort brutalement, et le coupable, convaincu de son crime, fut décapité dans sa prison. Cardan succomba presque à sa douleur et à sa honte. « Durant des années entières, nous dit-il, je me promenais solitaire par les villes, abandonné même de mes amis et couvert du mépris des hommes. » Son inconstance naturelle et les consolations qu'il trouvait dans l'étude le sauvèrent seules du désespoir. Cardan, malgré sa douleur, qu'il exprima en assez mauvais vers, survécut donc à son fils ; il mourut en 1576, âgé de soixante-quinze ans. De Thou raconte qu'il se laissa mourir de faim pour justifier une prophétie qu'il avait faite, mais il est prouvé que de Thou s'est trompé. Cardan mourut la plume à la main, écrivant les derniers chapitres de son livre *de Vita propria*. Dans l'un des chapitres de cet ouvrage il parle, en effet, d'un de ses testaments daté du 1er octobre 1576, et c'est dans ce même mois d'octobre 1576 qu'il finit sa vie.

Cardan, comme tous ces esprits supérieurs, si communs de son temps, se livrait à l'étude avec le même emportement qu'au plaisir ; apprenant et enseignant tout ensemble, professant toujours sans préparation, et, comme Pic de la Mirandole, disputant, avec quelque antagoniste que ce fût, *de omni re scibili*, et réduisant chacun au silence. Un homme si désireux d'apprendre et si jaloux de faire parade de ce qu'il savait, devait connaître le prix du temps ; cette devise qu'il avait mise sur la porte de son cabinet nous montre combien il en était avare:

Tempus mea possessio, tempus meus ager. Fidèle à sa devise, il travaillait toujours et partout, s'efforçant de tirer le meilleur parti possible de son *champ;* méditant le jour, la nuit, au milieu de la foule, en voyage, à cheval, à table, au lit, dans ses moments de joie comme dans ses jours de douleur, et ne se dessaisissant même pas de l'objet de ses méditations durant son sommeil. « De cette façon j'amassais incessamment, nous dit-il, car j'ai eu toujours présent à l'esprit cet adage vulgaire: beaucoup de parcelles font un tout, beaucoup de fractions composent l'unité. » — Ses spéculations, ajoute-t-il, ne s'arrêtaient jamais au possible et au connu; il eût voulu reculer les bornes des sciences alors existantes, ou découvrir des sciences nouvelles. La lutte que les esprits de cette trempe soutiennent contre des fantômes doit souvent leur être fatale, mais de quels bienfaits ne dote-t-elle pas l'humanité? Loin de condamner chez Cardan ce besoin de savoir, comme l'ont fait la plupart de ses biographes, nous devons donc y applaudir; nous devons prendre en pitié ce malheureux homme de génie; nous devons sympathiser avec cette haute mais obscure intelligence, que ses contemporains n'ont pas comprise. En le voyant seul, la tête inclinée sur la poitrine, les épaules voûtées, s'avancer par les rues de Bologne ou de Milan, le regard vague ou fixe, ralentissant ou précipitant sa marche, selon que l'objet de ses méditations lui apparaissait plus ou moins clairement, le leurrait d'un résultat plus ou moins prompt, ses concitoyens se disaient entre eux : — Ce pauvre savant est fou. Ce mot était bien injuste, et c'est à tort que la postérité l'a répété. Ce fou, c'était un homme de génie, bizarre sans doute, mais qui a légué à l'humanité une science perfectionnée et le germe de plusieurs belles découvertes.

La principale cause des erreurs où Cardan tomba, la cause de presque toutes les erreurs de son siècle, si largement mesuré du côté de l'intelligence, c'est, comme nous l'avons dit, le désordre. Le désordre, c'est le défaut des riches d'esprit, c'est la prodigalité du génie. Le désordre entraîna Cardan dans une foule de contradictions étranges et fournit des armes terribles à ses ennemis, qui trouvèrent moyen de l'accuser à la fois d'athéisme et de superstition, d'indépendance et de servilité, de mensonge et de franchise cynique. Au nombre des cau-

ses de ce désordre, il faut placer en première ligne l'inconstante activité du philosophe milanais, et ce besoin de tout apprendre, de tout connaître à la fois ; louable travers de tous les grands esprits de son époque, qui, ainsi que la nôtre, visa à l'universalité de la science et eut aussi ses encyclopédistes. Cardan a trop embrassé ; il en convient, lorsqu'après avoir énuméré ses connaissances, faisant un retour sur lui-même, il s'écrie avec un accent d'amère tristesse, qu'au lieu de tant essayer et d'explorer mille veines précieuses, peut-être eût-il mieux fait de se borner à une seule et de la creuser à fond.

Les connaissances de Cardan étaient, en effet, beaucoup trop nombreuses pour être solides et bien digérées. Il s'est plu à nous en donner la liste. Il répète, à différentes reprises, qu'il avait appris les langues grecque, latine, française, espagnole, sans savoir comment, la grammaire et la rhétorique n'ayant jamais eu pour lui de difficultés. L'optique et l'astronomie étaient ses passe-temps. Il ne s'est guère occupé de géographie, non plus de philosophie spéculative et militante, de morale, de jurisprudence ou de théologie ; ces sciences s'éloignaient trop de ses études habituelles. Cependant il laisse à entendre qu'il en savait sur chacune de ces matières, plus peut-être que beaucoup des plus habiles et des plus renommés. Il a soigneusement évité de se livrer à aucun art coupable, à aucune étude pernicieuse ou vaine, telle que la science des poisons, l'alchimie, la chiromancie, la physionomie, cette dernière science étant trop vaste, et la mémoire nécessaire pour exceller lui manquant absolument. Cette fois notre philosophe est modeste. La magie, l'évocation des âmes ou du démon lui ont été également étrangères. S'il négligea l'agriculture, c'est qu'il n'eut pas l'occasion de pratiquer. Ses nombreuses occupations le détournant également de l'anatomie, il ne fut donc pas aussi grand chirurgien qu'il aurait voulu ; il ne fut poëte que par occasion ou par obligation : ce sont là ses côtés faibles ; mais quand il songe à ce qu'il savait à fond, il se console de n'avoir pu tout savoir. — J'ai possédé mieux qu'un autre l'astrologie, se hâte-t-il d'ajouter. La géométrie, l'algèbre, la médecine théorique et pratique, l'histoire naturelle, l'architecture, l'art militaire et la musique héroïque me sont parfaitement connus. J'ai d'autres demi-connaissances, telles que celle des lettres

symboliques, de leur composition et de leur interprétation.— Cardan voulait parler sans doute de la philosophie cabalistique de Raymond Lulle. Comme il ne veut rien oublier, il nous apprend enfin qu'il était passé maître au jeu des échecs. Faut-il s'étonner à présent qu'un homme qui savait tant, ou qui du moins croyait tant savoir, ait senti la tête lui tourner, et que, dans l'exaltation de son amour-propre, il se soit écrié en ne croyant que se rendre justice : « Plusieurs nations nous ont admiré, et l'on a écrit une infinité de choses à notre louange, soit en vers, soit en prose. Je suis né pour délivrer le monde de bien des erreurs, et j'ai inventé ce qu'aucun de ceux qui m'avaient précédé n'ont jamais pu imaginer. J'ai fait un livre de dialectique qui ne renferme pas une lettre de trop et auquel on ne pourrait ajouter une lettre de plus. Chose prodigieuse, j'ai achevé ce livre en sept jours ; et personne ne peut se vanter de le bien comprendre en un an. Celui-là même qui le comprendra parfaitement pourra passer pour être illuminé par un esprit familier. »

Comme mathématicien, astronome, médecin, et même philosophe, Cardan marchait certainement en avant de son siècle, et possédait plus complétement ces sciences qu'aucun de ceux qui s'étaient occupés de chacune d'elles. Scaliger, qui l'attaque si vivement, avoue en effet que c'est un esprit incomparable, très-profond et très-heureux, un homme dont l'âme était fortement trempée. Pour nous Cardan est le type de ces esprits vastes et déréglés, plus audacieux que raisonnables, plus aventureux que positifs, plus abondants que châtiés, qui apparurent de 1500 à 1600 et qui précédèrent les génies les plus complets du XVIIe siècle.

C'est le propre du caractère italien de rechercher avec soin l'universalité des choses et de faire servir la spécialité même à l'unité théorique. Depuis saint Thomas, le docteur universel, jusqu'à Galilée, depuis Dante jusqu'à Michel-Ange, nous voyons les philosophes, les poëtes, les artistes de l'Italie, cultiver à la fois les connaissances les plus variées, cherchant à se les assimiler et à étendre la sphère des sciences et des arts à l'aide de ces facultés encyclopédiques. Cardan, à leur exemple, embrassa beaucoup ; mais il ne fut pas doué comme eux de cette puissance de concentration qui fait concourir à un

un même but les études et les systèmes les plus opposés, qui rassemble en un seul faisceau les rayons les plus divergents. Il sut beaucoup, mais il ne tira pas de son savoir tout le parti qu'il aurait pu, et cela par manque de constance, et peut-être bien aussi par manque de temps. Gabriel Naudé, en proposant une classification raisonnée des ouvrages de Cardan dont il avait connaissance, calculait qu'ils formeraient au moins la matière de six in-folio comme on les remplissait de son temps. Ces six in-folio auraient renfermé cent traités sur toutes sortes de sujets. Gabriel Naudé assure encore que beaucoup d'autres écrits de Cardan n'ont pas été publiés ou se sont perdus. Il cite les titres de quelques-uns de ces traités et les noms des personnes qui les possédaient manuscrits. L'édition de Spon, publiée après Naudé, en contient en effet deux cent vingt-deux (1). Cardan a donc écrit et de ce qu'il savait et de ce qu'il ignorait. Les titres seuls de ses nombreux traités semblent le résumé des connaissances de son époque. Théologie, philosophie, politique, éthique, dialectique, mathématiques, médecine, astronomie, géographie, histoire naturelle. Cardan traite de tout, souvent en grand détail, et néanmoins sans rien approfondir. Dans la foule de ses écrits scientifiques, nous distinguons ses divers traités de mathématiques, et, en première ligne, son *Ars magna*, qui n'est autre chose qu'un traité d'algèbre perfectionné. Ses livres *de Subtilitate*, *de Rerum natura* et leurs corollaires, arrêteront ensuite notre attention. En philosophie spéculative et pratique, sa *Dialectique*, son *Hyperchen*, ses traités *de Animi immortalitate*, *de Socratis studio*, *de Consolatione*, *de Sapientia*, *de Morte*, le *Tetim* et le *Proxeneta*, sont les plus complètes et les plus originales de ses nombreuses élucubrations. Viennent enfin, en astronomie, ses commentaires sur Ptolémée, et ses livres des astres errants; en médecine, son *Ars curandi*, ses livres *de Causis*, *signis et locis morborum*, ses commentaires sur Hippocrate et Galien, et tant d'autres ouvrages bizarres, au nombre desquels le *Théonoston*, ou l'Art de prolonger sa vie, ses traités *de Aqua*

(1) Hyeronimi Cardani Mediolanensis *Opera omnia in decem tomos digesta*, cura Caroli Sponii. Lugd., 1663.

vitali, de Aqua et ejus usu in medicina, de Contradicentum medicorum, méritent d'être signalés. Ses traités de *Clarorum virorum, de Inventione, de Conscribendis libris, de Ludis, de Moribus, de Vita propria*, son *Antigorgias*, son astrologie judiciaire, ses éloges de Néron, de la géométrie, de l'astrologie, de la médecine, de la goutte, son *chien Cerbère,* ses *hymnes à la Vierge* et sa *vie de saint Martin, Cum dispunctionibus,* et une foule d'opuscules, fantaisies, facéties, pamphlets, complètent le volumineux recueil de ses productions.

Cette merveilleuse fécondité de Cardan a effrayé ses biographes ; au lieu d'en faire honneur à son génie, la plupart se sont plu à l'attribuer à des causes vulgaires ou surnaturelles. — Le diable lui dictait ses ouvrages, disent les uns. — Il barbouillait pour vivre du papier à tant la page, assurent les autres. — Cardan lui-même a donné beau jeu aux partisans de ces diverses opinions. N'avoue-t-il pas, en effet, que plus d'une fois il envoya à ses libraires des pages que la faim, plutôt que le besoin de la gloire, avait inspirées? Gabriel Naudé l'excuse charitablement de ces peccadilles, trouvant que c'était là un moyen tout aussi honnête qu'un autre de gagner son pain et de faire tête à la pauvreté. Nous serions tout à fait de l'avis de Naudé si la conscience de l'écrivain fût plus souvent survenue en tiers et eût établi une sorte de compromis entre la gloire et la faim.

D'autre part, tout ce que Cardan raconte de ses songes prophétiques, de son génie familier ou de son bon ange, de ses visions nocturnes, de ses extases volontaires, a pu faire croire à de crédules biographes qu'il était possédé du démon, qui l'avait choisi pour secrétaire. Cardan, moins modeste, veut que l'être surnaturel qui l'inspirait soit un dieu, ou tout au moins un ange. Ange ou démon, cet esprit familier le préoccupait sérieusement. Il y croyait aussi fermement que Socrate à son démon, Luther à son visiteur au pied fourchu, qu'il chassait à coups d'écritoire, et que Descartes au génie mystérieux qui l'appelait, dans sa jeunesse, à la recherche de la vérité. Les esprits de cette trempe ont-ils un sens de plus que les autres hommes, ou sont-ils soumis à des maladies morales qui épargnent le vulgaire de l'humanité, maladies enfantées par la

méditation, l'étude et une imagination trop ardente? Les songes emblématiques de Cardan, cette voix prophétique qui retentissait à son oreille dans le silence des nuits, ses extases volontaires, ne seraient alors qu'autant de symptômes de cette fièvre intellectuelle. Loin d'outrager, comme l'ont fait de prétendus sages, l'homme de génie qui en était atteint, loin de l'accuser de mensonge, ne devrions-nous pas au contraire être saisis de pitié pour la victime d'une sensibilité exaltée par la solitude et le travail? Cardan, d'ailleurs, s'explique fort noblement au sujet de ces rêveries. « Je sais, dit-il au lecteur, que les aveux que je viens de faire exciteront les rires et les moqueries de beaucoup de beaux esprits incrédules, de philosophes sans philosophie; mais toi qui me lis, je te supplie de ne pas prendre pour objet de tes études la seule humanité, mais d'élever plus haut tes pensées; et quand tu auras comparé la magnificence des cieux et l'étude de l'univers à ce petit recoin ténébreux où nous végétons dans la misère et l'anxiété, je ne doute pas que tu ne conviennes que je n'ai rien raconté qui ne soit possible et croyable. »

En attribuant ses plus beaux ouvrages à un être surnaturel, Cardan semble faire acte d'humilité; cette humilité est néanmoins mêlée d'orgueil. Il est clair, en effet, que c'est surtout l'étonnement, disons plus, l'admiration qu'il se cause à soi-même, en énumérant les facultés précieuses qu'il possédait, et en récapitulant tout ce qu'il a su et tout ce qu'il a produit, qui l'amène à conclure qu'il n'eût jamais pu réunir tant de connaissances variées, ni écrire de si beaux livres s'il n'eût reçu le secours d'une intelligence supérieure, d'un dieu, comme il dit, *auxilium a numine*.

Descartes assurait qu'il était aussi difficile à un homme de se défaire de ses préjugés que de brûler sa maison. Cardan, son devancier sous tant de repports, ne paraît pas, quant à ses préjugés, s'être jamais décidé à faire de ces héroïques sacrifices; il y tint toute sa vie et ne tenta aucun effort pour s'en défaire. Il lui manquait cette haute et intelligente volonté qui fit de Descartes un homme supérieur, et qui le poussa si en avant de son siècle. Loin de tenter une réforme générale de ses opinions acquises, Cardan n'essaya qu'une réforme timide et partielle. Il garda ses vieilles croyances et en adopta de nou-

velles, il est vrai, mais sans vérification. Il crut à sa raison au lieu d'en douter, de la mettre elle-même sur la sellette et de chercher, s'il y avait lieu, à la recomposer. Cardan eut cependant le mérite de n'embrasser exclusivement aucune secte, et de travailler le plus qu'il put sur des faits et sur la nature elle-même, en un mot de pressentir cette méthode qui part du connu pour arriver à l'inconnu, qui marche du simple au complexe.

Ces préjugés, dans l'aveu desquels Cardan semble se complaire, lui ont attiré la formidable inimitié des philosophes du dernier siècle. Vers la fin du XVIe siècle, on l'accusait d'incrédulité et d'athéisme; dans le courant du XVIIIe, on lui a reproché sa superstition, son bigotisme et son excessive crédulité. Naigeon, qui ne tombait pas dans ces *faiblesses* et qui professait hautement le matérialisme, fait à cette occasion son procès à Cardan, le déclarant un être phénoménal, une sorte de monstre moral dont l'espèce humaine n'offre peut-être pas d'analogue. Pourquoi cela? Parce que Cardan croit et doute; parce qu'il mêle le vrai et le faux, et qu'il raconte un peu crument son histoire? A ce compte, de pareils monstres ne seraient pas rares; il est vrai qu'en attaquant le philosophe milanais, Naigeon n'a guère en vue que Rousseau. Il soufflète sur la joue de Cardan ce *misérable* qui professait le déisme et qui s'était brouillé avec son ami Diderot. Naigeon part de l'existence d'hommes de l'espèce de Cardan, pour développer une confuse théorie du matérialisme prouvé par les monstres, dont ces gens-là, espèces de hors-d'œuvres dans l'univers, seraient autant de preuves par exception. Ces êtres, en effet, par une disposition particulière du cerveau, sont, dit-il, suffisamment monstres pour co-exister mal à l'aise, et pas assez monstres pour être exterminés. C'est une sorte d'emploi désordonné de la substance cérébrale, une espèce de retour vers l'un de ces états primitifs et incomplets par lesquels la matière a dû passer d'abord lorsqu'elle s'est essayée avant d'avoir rencontré la forme sous laquelle elle s'équilibre parfaitement, subsiste à l'aise, persévère et se perpétue.

Le nom de Cardan est depuis trois siècles synonyme de celui d'athée (1); nous avons parcouru les divers traités de ce philo-

(1) « Duo medici tres athei, » a-t-on dit à propos de ses ouvrages.

sophe, et nous n'avons pu découvrir ce qui a pu donner lieu à cette accusation formidable. Cardan, il est vrai, a tiré l'horoscope du Christ, et dans son traité *de Subtilitate* il a fait l'analyse des divers dogmes religieux qui se sont succédé sur la terre, sans donner une préférence bien décidée à la religion chrétienne. Il peut y avoir là indifférence, profanation même; il n'y a pas négation de la religion, et encore moins négation de Dieu. De nombreux passages des écrits de Cardan et des chapitres entiers de ses confessions nous le montrent au contraire fort orthodoxe, pour ne pas dire fort crédule. Il a pu convenir quelque part que sa piété n'était pas grande (*parum pius*), mais il a soin d'ajouter qu'étant naturellement porté à la colère et à la vengeance, il savait se contenir et renonçait à se venger, quelque belle occasion qu'il eût de le faire, par respect pour la Divinité. « Vaincre un penchant vicieux, dit-il ailleurs, est, à mon avis, la prière la plus efficace que l'on puisse adresser à l'Éternel. » Cette belle maxime n'a rien que de très-chrétien et de très-philosophique à la fois. Cardan a justifié par sa conduite, dans diverses circonstances de sa vie, ses pieuses élucubrations; il refusa par exemple une somme considérable que le roi Édouard lui offrait, mais qu'il ne pouvait accepter sans donner à ce prince des titres que le pape lui déniait. Il ne s'établit pas non plus en Écosse, auprès d'Hamilton, archevêque de Saint-André, comme il aurait pu le faire, à son grand avantage, parce que le peuple à demi sauvage de cette contrée lui parut avoir des rites et des doctrines tout à fait étrangères à l'Église romaine. De la part d'un athée, ces scrupules seraient singuliers. Ses ennemis s'en indignent et l'accusent d'hypocrisie. « Cabaliste, empirique et matérialiste au fond, comme tous les indépendants, ont-ils dit, le damnable Cardan a continué la comédie que les scolastiques avaient jouée pendant six siècles. Obligé de demander à la théologie un passe-port pour ses doctrines, il a dû recouvrir ses pensées les plus perverses du manteau de l'orthodoxie. Quand les scolastiques avaient découvert et prouvé que la ligne droite était le chemin le plus court d'un point à un autre, ils examinaient si cette proposition était d'accord avec les règles canoniques; et, comme il fallait que la vérité vraie fût d'accord avec la vérité révélée, si les décisions du dogme ou des saints conciles œcu-

méniques leur étaient contraires, ils avouaient malignement qu'ils s'étaient trompés ; la ligne droite étant bien en apparence le chemin le plus court, mais cette apparence n'étant qu'une preuve de plus de l'infirmité de nos sens périssables. Cardan a fait comme eux et pis qu'eux. Si les scolastiques rencontrèrent quelques-unes de ces vérités mathématiques en opposition avec les vérités théologiques, c'était par pur hasard, sans intention perverse; lui, Cardan, s'est efforcé de rapprocher le plus qu'il l'a pu de ces vérités contradictoires en apparence, et cela de propos délibéré, par pure malice. »

Le venin chez Cardan n'est pas si caché; le philosophe milanais nous semble, au contraire, avoir agi franchement, inconsidérément même, variant souvent dans ses idées par manque de méthode ou de mémoire, en se montrant plus hostile à la morale naturelle qu'à la morale révélée. Soit conviction, soit politique, il respecte le dogme avant tout. Campanella, Bruno et Vanini sont loin d'être aussi réservés que lui. Bayle, assez chatouilleux sur ce chapitre, lui reconnaît plutôt le caractère d'un homme superstitieux que celui d'un esprit fort; tout critique impartial sera de son avis.

Les livres de Cardan qui soulevèrent contre lui le plus d'attaques d'hypocrisie, sont ses grands traités *de Subtilitate* et *de Rerum varietate*. Ces deux traités ne forment, à proprement parler, qu'un même corps d'ouvrage, et peuvent être considérés comme l'encyclopédie du XVIe siècle. Leur auteur ne s'est proposé rien moins que de présenter un résumé de toutes les connaissances humaines qu'il a tenté d'embrasser dans leur universalité. *Ego cum admodum curiosus fuerim omnium quæ mortali scire liceret*, nous dit-il dans l'un des premiers chapitres de son livre *de Subtilitate*. Il a, en effet, écrit et parlé de tout ce que l'on savait de son temps, et réellement il a su beaucoup. Supérieur à son siècle sur bien des points, il n'a fait malheureusement qu'indiquer les nouvelles routes que d'autres ont suivies plus tard, et qui les ont conduits à d'innappréciables découvertes.

La partie métaphysique de ces traités, celle qui du temps de Cardan lui fit le plus d'honneur, est certainement aujourd'hui la plus vague et la plus défectueuse. On rencontre, il est vrai, chez ce philosophe une façon singulière et hardie d'envisager

les choses de ce monde et de reporter au tribunal de son jugement le procès de l'intelligence que ses prédécesseurs avaient jugé avant lui, cassant leurs décisions et réformant leurs arrêts; mais l'esprit de système est encore le plus fort, et ses études sur l'âme, sur les principes des choses, la matière, l'espace et la forme, tiennent beaucoup trop encore de la doctrine des scolastiques. C'est quelque chose sans doute que d'avoir osé parler et penser par soi-même, et c'est là le plus grand mérite de Cardan ; mais peut-être se croit-il plus libre du joug de l'école qu'il ne l'est réellement, lorsqu'il s'écrie si fièrement : — Moi je suis philosophe! *philosophus ego sum.* Il est vrai que bientôt après, par un retour de louable modestie, il reprend avec plus de vérité : *placitis quantum licet peripateticorum hœrens.*

Dans son livre *de Subtilitate*, Cardan, qui sans doute entendait gronder autour de lui l'accusation d'athéisme, ou qui peut-être sentait cette fois qu'il était peu à propos de disserter longuement de ce qui ne pouvait être ni compris ni défini, s'est refusé à traiter cette grande question de Dieu, éternel écueil des métaphysiciens de tous les temps. Son paragraphe *de Deo* n'a que vingt lignes très-orthodoxes, mais surtout très-vagues. La question de l'immortalité de l'âme, moins périlleuse et tout aussi obscure, le trouve plus résolu. Il paraît très-préoccupé de sa substance, de ses facultés, de son avenir; il expose les divers systèmes auxquels ses diverses modifications ont donné naissance, et il semble éviter fort soigneusement de se prononcer pour aucun d'eux. Il est donc tout naturel qu'on l'ait accusé de matérialisme. C'est le sort de tous ceux qui, s'occupant d'un sujet si délicat, sont restés dans le vague, ou qui seulement ont cru autre chose que ce que croyaient leurs devanciers. Nous devons aussi l'avouer, il n'est pas facile de démêler dans ce que Cardan a écrit de l'âme s'il croyait ou non à son immortalité. Son système de l'entendement universel, qu'il emprunte aux scolastiques arabes, conduit même à conclure à la mortalité de l'âme. Cet entendement universel, qu'Averroès substitue à l'âme, est variable à l'infini, selon qu'il s'attache à telle ou telle forme créée; humain chez l'homme qu'il illumine au dedans, moins intelligent chez la bête qu'il n'enveloppe qu'extérieurement, il est néanmoins de même nature chez tous

les deux. Mais du moment que la substance de l'âme de l'homme et celle de l'âme du chien est la même, si l'âme du chien meurt, l'âme de l'homme ne doit-elle pas périr également? C'est prendre un chemin bien tortueux pour arriver à une triste folie.

Dans son livre *de Substilitate,* et dans un petit ouvrage spécial qu'il a consacré à cette question de l'immortalité de l'âme, Cardan propose, à diverses reprises, sous la forme du doute de ces questions paradoxales, redevenues de mode chez les philosophes du dernier siècle. Helvétius et d'Holbach ont puisé là une bonne partie de leurs idées. Cardan, par exemple, établit fort longtemps avant eux que le mode de l'immortalité de l'âme est préjudiciable à la société; que la mortalité de l'âme, loin de détourner l'homme de la vertu, a pour effet, au contraire, de le détourner du vice, et que, sous ce rapport, cette croyance est socialement préférable à la croyance contraire. — « Personne ne pouvant se fier à des hommes qui avancent que l'âme est mortelle, ces gens-là sont donc obligés de mettre la fidélité la plus scrupuleuse dans l'accomplissement de leurs engagements, nous dit-il; c'est par des motifs analogues que les usuriers sont peut-être les dépositaires les plus sûrs, étant cependant fort décriés sous tout autre rapport que celui de l'argent. » Ce sont là de misérables raisonnements, que leur auteur propose plutôt par jeu d'esprit que par conviction. Il voit là une idée singulière, un sophisme ingénieux, propre avant tout à faire briller son esprit, et il s'en empare, cherchant, comme à plaisir, l'écueil qu'avec un peu plus de rectitude morale il n'eût pas trouvé dans sa route.

Cardan inclinait sans doute au matérialisme, comme la plupart des médecins célèbres, mais il n'osait peut-être pas convenir avec lui-même de son penchant pour des témérités qui le séduisaient et l'effrayaient. Il paraît certainement fort embarrassé de ce qu'il doit croire et conclure. Tantôt il s'enveloppe dans le doute, tantôt il paraît décidé à ne rien croire du tout, ni le pour ni le contre. Dans le livre *de Subtilitate,* que Cardan regardait comme le plus important de ses ouvrages, non plus que dans aucun autre de ses deux cent vingt-un traités, on ne peut démêler un système de philosophie incohérent, déduit avec méthode et dominant l'ensemble de ses observations. C'est

plutôt un pêle-mêle d'idées philosophiques qui s'entre-choquent, et souvent se contredisent et s'annihilent, un chaos au fond duquel dorment, il est vrai, les germes de toutes les grandes questions sur lesquelles le siècle suivant a travaillé. Le doute philosophique de Descartes, l'optimisme de Leibnitz, le pessimisme de Hobbes, la philosophie de l'expérience de Bacon, s'y confondent avec les idées astrologiques et cabalistiques du moyen âge qui finit, et les idées du sensualisme et du naturalisme de l'âge qui va suivre. L'optimisme est peut-être celui de ces systèmes vers lequel Cardan semble incliner le plus volontiers. On le voit poindre, se développer, grandir, et, à la longue, envahir chacun de ses traités, dont certains passages semblent les conclusions des chapitres les plus déterminants de Leibnitz. Ainsi, lorsque le philosophe milanais vient de jeter un coup d'œil profond et mélancolique sur l'ensemble des formidables phénomènes à la merci desquels l'homme est jeté, il ne désespère cependant pas; bien loin de là, il s'écrie : « Nous devons donc croire que tout est pour le mieux! oui! en y réfléchissant bien, tout ce que Dieu a fait est bien fait, bien selon les convenances universelles. Ce qui ne paraît pas bon, vu isolément, est bon relativement au tout. Moi-même, par exemple, je suis fait pour cet ensemble, cet ensemble n'est pas fait pour moi; il en est des maux de ce monde comme du sel dont l'âcreté assaisonne les aliments » (1). N'est-ce pas là le principe de cette belle théorie de l'utilité de chacune des parties constitutives de l'univers, théorie qui fait concourir même le mal à sa perfection, et que Leibnitz développa plus tard d'une manière si ingénieuse et si sublime dans sa *Théodicée*, cette magnifique réhabilitation du mal physique et du mal moral? Leibnitz est, du reste, convenu tacitement de ce qu'il devait à Cardan, lorsqu'il s'est écrié que le docteur milanais fut un grand homme, malgré ses défauts, et qu'il a ajouté que sans ses défauts il eût été un homme incomparable (2). Leibnitz, en témoignant si hautement son admiration pour Cardan, n'a voulu que montrer sa reconnaissance pour le précurseur de cette philosophie de l'op-

(1) *De subtilitate*, liv. IV.
(2) Leibnitz, *Théodicée* (*Monade*), § 254.

timisme raffiné dont il se fit l'apôtre, optimisme qui n'est peut-être après tout qu'une transformation du *fatum* des anciens.

Cardan a dit encore, dans l'un de ses traités : Notre âme est comme un miroir, *Anima nostra tanquam speculum*. Leibnitz, en faisant de chaque âme, ou *monade*, un miroir animé, réglé comme l'univers et propre à le réfléchir dans toutes ses parties, s'est complu encore à développer cette pensée de Cardan.

On a remarqué avec trop de raison que le plus beau système de philosophie était de l'inutilité la plus incontestable dans le cours ordinaire de la vie. Ce sont des lieux communs plus ou moins brillants dont on cherche à faire honneur à son esprit, mais qu'on n'applique pas. La vie de Cardan prouverait au bebesoin la justesse de cette observation. L'optimisme de cet homme étrange ne le sauvait pas du désespoir. Il luttait, il est vrai, il cherchait des consolations dans la philosophie, mais il n'en trouvait que d'inefficaces. C'est alors qu'il s'écriait que le néant était de beaucoup préférable à l'existence, et qu'il ajoutait : « Pour moi, j'en fais le serment ! Dieu me donnerait le pouvoir de retourner dans le sein de ma mère et de revenir sur cette terre pour y jouir de ce qu'on appelle un sort heureux, que je ne le voudrais pas ! »

Cardan, comme physicien et naturaliste, est peut-être supérieur à son siècle, et ce n'est pas faire un grand éloge de sa portée scientifique. Les erreurs abondent encore dans les chapitres de ses traités qu'il a consacrés aux sciences physiques et naturelles. De temps à autre on y découvre peut-être l'idée-mère de découvertes subséquentes, mais vague et incomplète. Quelques-uns de ses axiomes ne manquent pas de justesse ; on est fâché seulement de ne pas les lui voir mettre mieux en pratique. Il recommande, par exemple, de ne jamais rechercher la cause d'un phénomène avant de s'être bien assuré de son existence, et à côté de cela il semble décidé à tout croire. De même, devançant Bacon, il prêche avant tout l'expérience qui, seule, dit-il, peut donner de l'autorité à ceux qui écrivent des sciences physiques et naturelles, et au lieu d'expérimenter il se jette dans les systèmes. Veut-il, par exemple, expliquer l'existence des météores, tels que la rosée, la pluie, la grêle, la glace, la

foudre, ses suppositions sont absurdes, et cela, parce qu'il raisonne et ne fait pas d'expériences. Quelques-unes de ces idées en histoire naturelle sont singulières, d'autres frisent l'extravagance. Telles sont ses considérations sur les modifications que l'on pourrait donner à la forme humaine à l'aide de causes agissant incessamment pendant plusieurs générations successives, telles que l'aplatissement du crâne, la compression des hanches, la courbure de l'épine dorsale. Naigeon, commentant ce passage, paraît tout charmé de ce système, qui se rattache au matérialisme; il abonde même dans le sens de Cardan, et finit par établir qu'avec du temps et de la patience on pourrait créer à volonté un peuple de boiteux, de bossus et de cyclopes. Naigeon va même plus loin et réclame en quelque sorte l'emploi de certaines *expériences* que Bacon, dans son *Novum Organum*, appelle *hétéroclites;* telles que le croisement des espèces; nous ne voyons pas trop la nécessité de ces expériences, et nous avons peine à comprendre qu'un esprit de la force de celui de Bacon ait regretté l'*impossibilité* de les tenter, impossibilité *très-préjudiciable à la science,* dit ce grand homme. A quoi bon créer des monstres?

Cardan, comme tous les naturalistes de son époque, croyait aux générations spontanées, qu'il attribuait nécessairement à la corruption; de nos jours quelques esprits superficiels y croient bien encore. Cardan va même jusqu'à dire que des feuilles pourries des différentes plantes il s'engendre un animal différent. Il place le crocodile, la tortue, l'anguille et la plupart des poissons au nombre des *bêtes de putréfaction.*

Cardan, astronome, adopte le système de Ptolémée; Copernic cependant avait déjà paru. Il explique la scintillation des étoiles par les fluctuations de la couche d'air interposée. Au chapitre des éléments, et à propos du mouvement de l'air, il parle d'une merveilleuse découverte que l'on venait de faire, trois ans avant la publication de son livre, vers 1547; c'était celle du moulin à vent, qu'il appelle *pulcherrimum instrumentum.* Il en décrit le mécanisme sans se rendre compte toutefois de la raison de l'inclinaison différente des ailes sur leur axe commun, de façon à former avec cet axe un angle de 55 degrés. Quelques-uns des aphorismes de Cardan, naturaliste et physicien, sont d'une observation assez fine. Médecin et phy-

siologiste, notre philosophe est élève d'André Vésale, dont il fut l'ami. Il paraît plus versé dans l'art de la médecine que dans tout autre. Ce fut en effet son gagne-pain, et il faut convenir que Cardan avait ou beaucoup de talent ou beaucoup de bonheur, car il fit des cures extraordinaires qu'il aime à raconter. Obligé d'expérimenter par cela même qu'il pratiquait, il a pu arriver cette fois à des résultats certains et positifs. Ses écrits sur la science médicale sont nombreux et fort variés. Un homme de l'art pourrait seul les bien apprécier. Nous bornant aux généralités de la science, nous reconnaîtrons dans Cardan un praticien savant et un théoricien hasardeux.

Cardan eut l'un des premiers l'idée d'expérimenter sur les animaux; il nous raconte l'histoire d'un chien attaqué du calcul de la vessie, dont il calma les douleurs avec la pariétaire; dès lors il appliqua le remède à l'homme et en obtint les résultats les plus heureux. L'amour de l'art ne le rendait ni exclusif ni déraisonnable, car il répète que pour vivre longtemps il faut employer le plus rarement possible les médicaments et la saignée. Cardan fait observer avec raison que, pour parvenir à un âge avancé, il faut être né, du moins d'un côté, de parents qui aient eux-mêmes longtemps vécu, avoir une complexion gaie, se montrer supérieur aux chagrins et aux inquiétudes de la vie, et enfin être bon dormeur. Cardan recommande la diète blanche ou lactée comme souveraine, se fondant sur cet aphorisme d'Hippocrate, *omne dulce nutrit.* Il prêche, comme Rousseau, la nutrition dans l'intérêt des mères et dans l'intérêt des enfants, et donne enfin des procédés infaillibles pour avoir des enfants sains, vigoureux et spirituels. Ces procédés sont des plus lestes.

Cardan a dit le premier : « Le cœur, comme le cerveau, est l'un des principes du mouvement vital. » Il a pressenti le système de l'irritabilité de la fibre et de la vitalité nerveuse indépendante de la volonté, lorsqu'il prétend que par l'effet d'une longue habitude l'esprit vital agite encore après la mort les liens dans lesquels il était retenu. Il a également constaté la vitalité des cadavres et leurs végétations posthumes. Son côté faible, en médecine, c'est l'anatomie. Il avoue lui-même qu'il n'a pas assez manié le scalpel; il aurait pu ajouter qu'il avait un penchant trop décidé pour la conjecture; il se vante néan-

moins d'être médecin *philosophe*, mais on sait ce que de son temps ce mot signifiait. Un philosophe devait croire à la magie, aux apparitions, à la sorcellerie; il devait travailler au grand œuvre et avoir quelques notions des sciences occultes. Si Cardan n'avait pu transcrire ce livre mystérieux, dont l'ange Raziel, précepteur d'Adam, fit présent à son élève, ce livre, qui contenait la science des secrets de la nature ou *la cabale*, il l'avait du moins feuilleté; il y avait étudié cette langue par excellence dont toute la puissance réside dans l'arrangement des lettres et des mots et dans la connaissance des vertus des nombres (1). De là les graves hésitations de Cardan lorsqu'il s'agit de décider si tel nombre est préférable à tel autre dans la division en pilules de telle quantité de matière purgative; de là ses calculs cabalistiques lors de l'administration des doses, et ses singulières recherches sur les préférences que l'estomac peut avoir pour le *pair* ou pour l'*impair* dans telles ou telles circonstances données. Cardan eut de plus un grand penchant pour l'astrologie médicale, comme en général pour toute espèce d'astrologie, cette science n'étant après tout qu'une branche détournée de la cabale.

L'astrologie judiciaire, cette vaine science à l'aide de laquelle on devenait prophète, nous est en effet venue, comme la cabale, de l'Orient, ce berceau de la vérité et du mensonge, des vrais et des faux prophètes. Accréditée en Europe dans les temps les plus obscurs du moyen âge, et mise en pratique par des fourbes habiles ou de crédules sectaires, elle s'éleva au rang des sciences positives et, qui le croirait? au rang des sciences mathématiques. Combattue dans le principe avec succès, elle se releva toujours des coups mortels qu'on lui portait; elle eut des partisans convaincus et des apôtres dans toutes les classes de

(1) Ce livre, dont l'ange Raziel fit présent à Adam, lui apprenait le langage qu'il devait parler avec le soleil, la lune et les astres, l'art de faire naître et de guérir les maladies, de renverser les villes, d'interpréter les songes et de prédire l'avenir. Salomon hérita de ce livre, et ce fut avec son aide et au moyen du ver Zamir que ce prince bâtit le temple de Jérusalem sans employer aucun instrument de fer, etc.

la société, et la tête de ceux qui occupent le faîte de l'hiérarchie sociale venant facilement à tourner, elle eut des fanatiques jusque sur le trône.

L'astrologie judiciaire repose cependant sur des fondements tout-à-fait ruineux ; elle ne consiste en effet que dans le calcul des forces et des influences combinées des planètes et des constellations qui président à la naissance de chaque individu. Les présages résultent de ces influences et la nature même de ces influences se déterminent par les noms de ces planètes et de ces constellations. Or ces noms ont été empruntés aux divinités du paganisme, et c'est l'homme qui les leur a donnés. Changez cette nomenclature, et vous abolissez la science. Le vulgaire, disposé à croire ce qu'il ne comprend pas et à adorer ce qui l'étonne, a pu avoir foi dans l'astrologie judiciaire, il n'y a là rien de bien surprenant ; mais qu'un homme tel que Cardan, le premier géomètre, le premier algébriste, le premier dialecticien de son siècle, et en même temps le chef de l'école indépendante, ait donné si pleinement dans de pareilles erreurs, il y a là de quoi surprendre et confondre ; c'est le cas de se rappeler l'aphorisme d'Aristote : « Il n'y a pas de si puissant génie qui n'ait son petit coin de folie. »

Le traité d'astrologie de Cardan est tout à la fois le plus considérable et le plus vain de ses ouvrages ; si son auteur eût vécu cent ans plus tard, il ne l'eût pas écrit, car il eût été le premier incrédule. Ce sont de gros livres qu'on ne lira plus, le besoin qu'ils tendaient à satisfaire n'existant plus. Les immenses études et les innombrables calculs que nécessitait cet art mensonger n'ont cependant pas été tout à fait sans résultats ; l'astronomie et les mathématiques leur doivent un développement hâtif et inespéré. L'astrologie a autant contribué au progrès et au perfectionnement des sciences exactes que l'alchimie aux progrès de la chimie et de la physique. Sans Cardan astrologue, Cardan algébriste n'eût peut-être pas existé.

Dans ses *Confessions* ou dans les divers traités où il parle de lui, ce qui lui arrive fréquemment, Cardan ne paraît pas faire de ses connaissances mathématiques le même cas que de ses connaissances philosophiques, médicales et surtout astrologiques ; c'est cependant à ces connaissances et surtout à ses découvertes algébriques qu'il a dû sa célébrité la plus durable

et la moins contestée. L'algèbre est la science que Cardan possède le mieux, l'instrument qu'il manie avec le plus de dextérité. L'*Ars magna* de Cardan forme un corps d'ouvrage complet. Il a pris la science où il la trouvait, et lui a fait faire un pas immense. Il ne l'a cependant pas absolument découverte, comme il le dit dans son traité *De Subtilitate* : « *Ars quam nos magnam vocavimus a nobis inventa editaque.* » Dès les premières lignes de ce même traité, par une contradiction qui lui est ordinaire, Cardan attribue en effet l'invention de l'algèbre aux Arabes. Ses prétentions comme géomètre sont moins élevées; on voit cependant qu'il possédait à fond la géométrie, à laquelle il a consacré un livre de son grand ouvrage *de subtilitate*. Cardan remarque fort justement qu'en mathématiques, en partant de quelques axiomes d'une évidence incontestable, l'esprit arrive en peu de temps à des vérités très-obscures. Dans son abrégé de géométrie, il expose succinctement les diverses propriétés du cercle, de l'hyperbole, de la parabole, de l'ellipse, de la spirale, de la pyramide, du cône, de la sphère, du cylindre et des lignes asymptotes. Il fait une application fort heureuse de la géométrie à l'astronomie, et une application plus que bizarre des mathématiques à la dialectique et à la démonologie. Jetant ailleurs un coup d'œil sur les sciences mathématiques en général (1), il en fait la base de toute bonne éducation. « La géométrie est la première science qu'on doit enseigner aux enfants, ajoute-t-il; ses principes sont clairs et faciles à saisir; ils sont aussi les plus propres à donner à leur esprit la justesse et la netteté nécessaires. » Cette opinion de Cardan, renouvelée de nos jours, a de nombreux partisans. Sans prétendre l'attaquer, ni même la discuter, nous ferons remarquer que toutefois la plupart des mathématiciens célèbres ont été des personnages fort bizarres, fort insociables; ce qui amènerait à conclure que la justesse des raisonnements et la netteté des déductions sont en sens inverse de l'esprit de conduite, ou, pour réduire cette réflexion à sa plus simple expression, que la logique est l'ennemie du sens commun.

(1) *Geometriæ Encomium.*

Toute la vie de Cardan ne peut que prouver la justesse de cette conclusion. Dialecticien rigoureux lorsqu'il se place sur le terrain des sciences exactes et du raisonnement, et le premier mathématicien de son temps, sous d'autres rapports son étrangeté passe toute croyance. Il s'est peint lui-même dans une foule de chapitres de son autobiographie, avec les couleurs les plus disparates; il est tel de ces passages où, à côté de cinquante épithètes à sa gloire, il en accole cinquante autres à sa honte, faisant comme à plaisir une monstrueuse antithèse entre ses vices et ses vertus. Ces contradictions, nous le savons, sont le partage de l'humanité ; les héros de romans arrivent seuls à la perfection absolue, mais ces contradictions, chez Cardan, sont poussées à un degré qu'on ne peut atteindre qu'en mettant une certaine suite dans la bizarrerie. « L'homme solitaire est une bête ou un dieu, nous dit ce philosophe d'après Aristote; *homo solitarius aut bestia aut deus*; » non content de répéter cet aphorisme, le docteur milanais s'attache à le justifier. Solitaire par goût, et tour à tour dieu et bête, il perçoit les vérités les plus sublimes, travaille aux plus nobles créations de la science, ou tombe dans les travers les plus vils, la déraison la plus insolente et les superstitions les plus grossières. Aujourd'hui, il nous dira qu'il n'a jamais été plus heureux que lorsqu'il s'est occupé de la culture d'un art ou d'une science où il excellait ;.demain, il nous avouera qu'il n'a trouvé le bonheur que dans les jouissances physiques les plus dégradantes ou dans les distractions morales les moins dignes, telles que les jeux de hasard, l'esprit de contradiction, le mensonge. Il n'a pas d'amis, il ne peut même souffrir auprès de lui un seul domestique, et il remplit sa maison de chiens, de chats, de lièvres, de lapins, de cigognes, qui vivent en toute liberté dans son cabinet, souillant tout de leurs ordures. Il nous assure enfin qu'à l'exemple du fourmilion, il aime mieux mourir que se salir, et il nous fait de propos délibéré ces tristes et flétrissants aveux que nous avons rapportés. Ce désordre de sa conduite se retrouve dans ses écrits, remplis, ainsi que nous venons de le voir, des condradictions les plus étranges. Ce qu'on y découvre avant tout, c'est le besoin continuel qu'a l'auteur de se mettre en évidence et de parler de soi. Il a donc rempli des chapitres entiers de ses visions et de ses singularités. A l'en

croire, il était éclairé par une lumière magique qui le conduisait dans les routes ardues de la science, ce qui le rendit supérieur à tout autre. Mais là-dessus Cardan se fait encore illusion. Cette lumière magique n'est bien souvent qu'un feu follet. Il se prétendait en outre doué de sens assez subtils pour percevoir le mouvement de la terre, pour voir dans les ténèbres, et pour distinguer par des tintements de l'oreille droite ou de l'oreille gauche si l'on parlait de lui soit en bien soit en mal, pour reconnaître même la voix des interlocuteurs s'ils se trouvaient dans la ville qu'il habitait. Il n'a donc manqué à Cardan, pour réunir la perfection des cinq sens, que de découvrir ses ennemis à l'odorat, comme Corneille Agrippa, et comme Malphigi de distinguer au goût les terres des différentes contrées qu'il avait parcourues. Cardan nous apprend encore qu'il n'a jamais rien demandé à Dieu qu'il ne l'ait obtenu; c'est là certainement le plus beau de ses priviléges. Il est vrai qu'il n'en fit pas toujours usage fort à propos. En effet, son fils ayant été condamné à mort, cet homme, qui, pour le sauver, n'avait qu'une demande à adresser à l'Éternel, le laissa tranquillement exécuter, mais ce fut par oubli et pure distraction, il était si troublé! Cardan nous assure enfin que sa chaire exhalait tantôt une odeur de soufre, tantôt une odeur d'encens, et cela sans qu'il ait pu en découvrir la cause. Si on lui eût fait son procès, on n'eût pas manqué de faire valoir cette singulière propriété comme une nouvelle preuve de magie.

L'hygiène de ce grand médecin était parfois bien étrange. Il prétendait, par exemple, que pour mieux jouir de la santé il fallait de temps à autre se donner de petites maladies. Quand sa santé lui paraissait trop bonne, il se donnait donc à plaisir des migraines et des coliques; c'est peut-être d'après ses principes que les Anglais se purgent mensuellement. Ses moyens de consolation dans les grandes afflictions morales sont d'une espèce analogue. Il jeûnait, se frappait les jambes avec une baguette, se mordait violemment le bras gauche, s'efforçait de se persuader qu'il ne lui était rien arrivé de nouveau, et niait même la douleur.

La cohérence des idées, la netteté d'exposition, la sûreté de jugement qui font les grands moralistes, manquèrent absolument à Cardan. Au lieu de débattre le pour et le contre de cha-

que question, et à la suite de déductions logiques, d'exposer nettement ce qu'il croit être la vérité, Cardan s'est borné, dans ses divers traités de morale, à rassembler confusément le vrai et le faux, le pour et le contre, laissant au lecteur à conclure. Cette méthode, qui résulte et de la paresse d'esprit et du manque d'idées morales arrêtées, a donné beau jeu aux ennemis de notre philosophe qui n'ont eu qu'à recueillir tout ce qu'il avait pu dire de faux et de hasardeux sur chaque question pour faire une sorte de monstre intellectuel.

En parcourant n'importe quel vieux livre de morale, on s'étonne d'y retrouver sous l'habit du temps, et à un bien petit nombre d'exceptions près, toutes les idées sur lesquelles nous vivons encore aujourd'hui. La forme change, le fond reste le même. Le fond, c'est l'homme intérieur; le cœur, ses replis secrets, ses sentiments et ses mouvements toujours les mêmes. Il n'est donc pas surprenant que nous trouvions déjà chez Cardan la plupart de ces paradoxes que l'école philosophique du siècle dernier a éloquemment remis en honneur, et à côté de ces paradoxes les germes de quelques-unes de ces vérités fécondes qui depuis ont porté leurs fruits. Cardan, comme Rousseau, avec lequel il eut ce trait de ressemblance de plus, prétendait, par exemple, que l'homme est d'autant plus méchant, qu'il est plus éclairé. Il allait même plus loin, il assurait qu'en général tous les hommes sont pervers, que les stupides seuls sont bons et honnêtes, la science et la philosophie étant pour un méchant un instrument aussi dangereux qu'une épée dans les mains d'un voleur. Comme le philosophe de Genève, le docteur milanais faisait fi de la renommée dont, au fond, il était si avide; et tout en déclamant sur la vanité de la réputation littéraire, il publiait ses traités par centaines. D'un autre côté, Cardan écrivait bien avant Montesquieu qu'il n'y a de bonnes lois que celles qui sont faites par les philosophes, et faisait judicieusement remarquer que, chez les peuples où la loi n'inflige aux malfaiteurs que des peines légères, les crimes atroces sont rares, tandis que, partout où la loi est cruelle, ces crimes sont fréquents (1).

Il faut toutefois en convenir, Cardan politique est de l'école

(1) Voir Montesquieu, *Esprit des Lois*, liv. VI, chap, 12.

de Machiavel ; la nécessité et l'utilité sont à ses yeux les meilleures raisons d'État, elles justifient les moyens, et pour gouverner les hommes, sont de beaucoup préférables aux règles de l'éternelle équité. Ouvrez ses livres au hasard, et à chaque page, vous rencontrerez de ces maximes décourageantes inspirées par Machiavel, et répétées plus tard par La Rochefoucauld, qui ne fait qu'adoucir ce que leur forme peut avoir de trop rude. Tout ce que les hommes font, ils le font pour eux, nous répète le moraliste chagrin ; reconnaissants ou ingrats, généreux ou avares, c'est toujours leur intérêt qui les dirige. — Souvenez-vous de cette maxime, ajoute-t-il, si quelqu'un allègue un fait qui vous soit favorable, on en demandera la preuve ; s'il en cite un qui vous soit contraire, on le croira sur parole.

Cette mauvaise opinion que Cardan a des hommes l'engage sans doute à nous donner les règles de conduite qui suivent. « Ne résistez ni au prince ni à la multitude, quand bien même vous auriez pour vous le bon droit le mieux établi. — L'ombre des princes est le chapeau des fous. — Dans les petites affaires, il vaut mieux être dupe que duper ; c'est autre chose dans les grandes. — Ne parlez jamais de vos ennemis, observez-les. — Accueillez ceux dont la haine vous nuit secrètement ; caressez-les, quoique vous soyez résolu de vous en venger. — Gardez-vous d'offenser ceux que vous ne pouvez exterminer. — Les vices sont utiles comme les poisons ; ce sont des antidotes qu'il faut employer contre les vices mêmes. — Agissez en homme, parlez en femme, écrivez comme si vous n'étiez d'aucun sexe. »

Cette morale, comme on voit, est bien italienne et tout à fait du temps. Cardan, tout en restant délié et profond, n'est pas toujours si noir. Quelques-unes de ses maximes ont la justesse et la profondeur de celles de Bacon ; Hobbes, dans ses définitions, n'est ni plus énergique ni plus laconique. Nous citerons seulement les suivantes. — « Les princes commandent aux hommes, le temps commande aux princes ; confiez-vous donc au temps. — Les princes sont des montagnes de difficile accès, la descente est plus périlleuse que la montée. — L'ambition est la seule passion intellectuelle qui soit digne de l'homme. — L'ignorance ne fait voir que les ressemblances des choses, la science en fait apercevoir les différences. »

Dans beaucoup de ses traités, Cardan a donné de sages conseils aux savants, aux médecins et aux littérateurs de son temps. Il assure, à diverses reprises, que les facultés de l'esprit sont en raison inverse de la force corporelle; il ajoute encore, et cela comme une excuse ou justification personnelle, que l'obscurité modérée dans un livre est une preuve de la sagesse de l'auteur. Cardan, si obscur parfois, se croyait sans doute un bien grand sage. Quelques-unes de ses observations nous prouveraient que de son temps les littérateurs de profession connaissaient déjà les petites ruses du métier. L'obligation de se faire beaucoup d'amis afin d'avoir beaucoup de prôneurs, la nécessité du charlatanisme et le grand art de soigner ses succès plus encore que ses ouvrages, sont clairement démontrés dans plusieurs de ses écrits. N'est-ce pas lui qui nous assure qu'en philosophie, en littérature et dans les arts, l'ouvrier l'emportera toujours sur l'artiste, son siècle et sa vie durant? Et pourquoi cela? Parce que l'artiste se livre à son seul génie, et s'efforce de se faire plaisir à soi-même avant de plaire aux autres, tandis que l'ouvrier se livre au génie de tout le monde et s'efforce de plaire à chacun, c'est-à-dire suit la mode. Cardan n'affirme-t-il pas encore qu'il est inutile d'avoir un grand talent littéraire si quelqu'un ne bat le tambour pour le faire remarquer? C'est une triste condition que d'être obligé de le battre soi-même, ajoute-t-il avec une naïve franchise qui prouverait qu'au besoin il savait fort bien se résigner à cette pénible nécessité.

Cardan, comme écrivain, avait beaucoup plus d'habileté accessoire, de vulgaire savoir-faire, que de véritable talent. Son style pèche par une absence d'art complète, qui ne rachète cependant pas le naturel. Il est au contraire prétentieux avec négligence, et maniéré par laisser-aller. Il est peu de pages, des livres mêmes les plus vantés de cet écrivain si fécond, qui n'offrent un singulier mélange de défauts choquants et disparates. Tour à tour diffus ou concis, il tombe dans la confusion par excès de prolixité, et devient obscur par affectation de laconisme. L'abus de l'énumération et de l'analyse alourdit également son style, que glacent et rendent souvent inintelligible de perpétuelles applications des mathématiques, et particulièrement de la géométrie et de l'algèbre, aux diverses branches des sciences philosophiques.

Cette application des mathématiques à la philosophie est un nouveau trait de ressemblance entre les encyclopédistes du XVIe siècle et ceux du XVIIIe. On a donc tout lieu d'être surpris du peu de reconnaissance, je dirais plus, de l'espèce de mépris que ces derniers ont montré pour ces philosophes indépendants, leurs prédécesseurs. Il faut voir avec quelle dédaigneuse pitié Naigeon, sectaire ampoulé, critique quelques-unes des idées de Cardan, ce fou crédule et superstitieux qui a foi dans ses rêves, qui doute de la mortalité de l'âme, et qui peut-être bien pourrait croire en Dieu. Ce mépris des disciples n'est pas absolument partagé par les maîtres. Diderot et d'Alembert, esprits vigoureux et hardis, qui savaient plus et qui se compromettaient moins, tout en faisant bon marché de ce qu'ils appellent leurs préjugés, ont rendu plus de justice à ces libres penseurs du XVIe siècle, qui, eux aussi, prétendirent à l'universalité des connaissances humaines.

Du temps de Cardan, on était loin d'être arrivé au vrai. De nos jours, sans doute, on connaît mieux les effets; mais connaîtra-t-on jamais les causes? Au XVIe siècle, la plupart de ces effets étaient encore ignorés. Pour arriver à la connaissance de ces effets et approcher de la vérité autant peut-être qu'il est donné à l'homme de le faire, il a fallu que Bacon eût démontré la nécessité de la physique expérimentale que Cardan avait pressentie; que Descartes inventât la méthode, et, substituant le doute à l'erreur, apprît à l'homme à se défier de ses lumières; qu'Huyghens et Newton eussent banni les conjectures de la physique elle-même; que ce dernier découvrît le calcul de l'infini et la méthode des suites, fît connaître la lumière en la décomposant, et qu'appliquant le calcul à l'étude des phénomènes de la nature, il eût reconnu et démontré les lois de la gravitation et le véritable système du monde.

Ce pas immense une fois fait, et cet incomparable génie n'ayant laissé à ceux qui viendraient après lui que la recherche des causes et de l'impulsion première, dont le principe mécanique nous est inconnu, l'homme est forcément obligé de rentrer dans la conjecture. Le raisonnement seul pourrait-il jamais nous conduire à la connaissance de ces causes? Nous ne le croyons pas. Nous doutons fort que l'école philosophique contemporaine, qui a substitué la connaissance du *moi* et l'activité

volontaire, ou la *causalité active*, à la philosophie physique de Bacon et des Écossais, à la philosophie mathématique de Descartes, de Newton et des encyclopédistes, y arrive non plus, quelque déliés et quelque spécieux que soient ses raisonnements, quelque ingénieux que soient ses moyens.

F. Mercey.

L'HÉRITAGE

DE

MON ONCLE.

I.

PENSION ET DEMI-PENSION BOURGEOISE.

Au printemps de l'année 1831, M. Rigolet (Jean-Claude-Prosper), commis principal des bureaux de la guerre, obtint, après trente-trois ans de bons et loyaux services, une pension de retraite liquidée à la somme de 1533 fr. M. Rigolet était, à cette époque, dans sa cinquante-neuvième année, mais il était encore plein de verdeur, bien qu'il fût atteint à un degré assez prononcé de cette obésité qu'enfante communément à la longue la douce quiétude du fauteuil bureaucratique. Il portait au surplus son ventre à merveille, et son embonpoint, auquel venait se marier une paire de besicles, lui donnait un petit air de gravité et d'importance que les employés parvenus à un certain âge prennent aisément pour de la dignité et qu'ils ne quittent plus dès lors, même dans les circonstances les plus prosaïques de la vie, sous le rasoir du barbier comme le ventre à table, en présence de leur pot-au-feu.

M. Rigolet qui avait prêté à tous les régimes le concours empressé de sa plume, depuis la république jusqu'à la révolution de juillet, avait contracté à l'ombre des cartons, des habitudes qui lui étaient chères à plus d'un titre et auxquelles sa nouvelle position allait le forcer de renoncer. Ainsi, désormais pour lui plus de ces douces causeries qui coupent si agréablement le travail de la journée, à l'heure où la mâchoire détendue par la déglutition de la flûte classique, éprouve le besoin d'exercer encore autrement son activité; plus de joyeux repas de corps, à la suite de quelque distribution extraordinaire de gratifications; plus de renseignements à délivrer à ces bons solliciteurs qui recueillent vos moindres paroles avec la même respectueuse avidité que si elles tombaient de la bouche d'un oracle; le comédien avait fini son rôle et il lui fallait ôter son costume et son rouge, et il lui fallait descendre de ces planches qu'il avait tant aimées et où il ne devait plus remonter jamais.

On a beaucoup écrit sur les bureaucrates, et généralement on les a fort maltraités. Cependant, à part leurs petites prétentions qu'il faut bien leur pardonner : qui n'a pas la sienne? quelle classe de la société aujourd'hui a plus de titre peut-être à l'estime publique que ces hommes honnêtes et laborieux qui, au milieu du débordement de toutes les ambitions, au plus fort de cette soif immodérée d'or, de jouissances et d'honneur dont tout le monde est possédé autour d'eux, se résignent à passer obscurément les plus belles années de leur vie à l'ombre malsaine d'un bureau et à échanger leur indépendance, leur travail, leur capacité contre un traitement de 1200 fr., qui, au bout de 30 ans de service, et à l'aide de quelques bonnes chances, pourra s'élever à 3,000 fr. avec le grade de commis principal pour *maréchalat !* Et pourtant, ces gens-là s'attachent à leurs fastidieuses fonctions; bien plus, ils en sont fiers !

A force de rédiger ou d'expédier au nom de leur ministre des lettres adressées à tous les grands de la terre, ils finissent par croire à une espèce de transubstanciation; ils se font, dans la pensée, les pairs de tous ces hommes d'État avec lesquels, depuis neuf heures jusqu'à quatre ou cinq, ils sont en conversation de tous les instants; à force de traiter dans leurs détails les plus microscopiques, les affaires de cette grande abstraction qu'on

appelle le royaume, le pays, comme on voudra, ils s'imaginent volontiers, à l'exemple de Louis XIV, que le royaume, le pays, c'est eux, et que le jour où l'on sera dans la nécessité de se passer de leurs services, sera pour la France un jour néfaste. Pauvres rêveurs destinés à ne s'éveiller, comme la Belle au Bois dormant, qu'après un sommeil presque demi-séculaire, et dont nul prince ne vient les tirer !

M. Rigolet était la plus haute expression de cette espèce de bureaucrates. Joignez à cela qu'en quittant l'administration, il se voyait désormais hors d'état de satisfaire ce besoin de sociabilité qui trouve naturellement tant d'éléments d'expansion au milieu de ces grandes aggrégations d'hommes dont se compose un ministère, et qui, bien plus encore que le sentiment religieux, explique l'immense faveur dont jadis ont joui les couvents et les monastères sous un ordre de choses où la société n'était réellement constituée à l'état d'ébauche qu'auprès du souverain. Ainsi, la retraite dont M. Rigolet venait d'être frappé l'atteignait à la fois dans son amour-propre, dans ses goûts, dans ses habitudes les plus intimes. Cet homme se sentait encore plein d'activité, malgré ses cinquante-neuf ans, il avait besoin d'occupations et il se fût volontiers écrié en se frappant le front, comme le poëte à l'instant suprême : « Pourtant, j'avais encore quelque chose là ! »

Mais ce n'était pas tout, et, aux privations purement morales dont nous venons de présenter l'esquisse, allaient se joindre les privations matérielles, si sensibles à l'heure où la vieillesse commence. Bien que veuf depuis plusieurs années, M. Rigolet n'était pas seul au monde : il avait une fille dont l'éducation était sur le point d'être terminée. Mlle Hermance, c'était son nom, avait obtenu jadis, grâce à une auguste protection et au souvenir d'un oncle, capitaine d'infanterie et légionnaire, tué en 1823, à l'affaire du Trocadéro, la faveur d'être élevée à la maison royale de Saint-Denis, d'où elle allait sortir dans peu de mois. Il est vrai qu'en compensation de cette charge nouvelle qui allait lui être imposée, au moment même où ses ressources diminuaient de moitié, par suite de son admission à la retraite, M. Rigolet possédait un petit capital de 22,000 francs placé sur le grand-livre en 5 0/0. Mais que faire à Paris avec un revenu net de 2,600 fr. pour deux personnes? Il y avait à

peine là, avec la plus stricte économie, de quoi se procurer une femme de ménage.

Ainsi, Mlle Hermance, élevée avec des filles de colonels et de généraux en serait réduite à se servir les trois quarts du temps elle-même. Le cœur paternel de M. Rigolet en saignait d'avance cruellement, et puis, comme il se glisse toujours à notre insu au milieu de nos sentiments les plus purs et les plus généreux, je ne sais quel germe profondément vivace de cet amour de soi que Larochefoucault a analysé d'une manière si vraie et si spirituelle, l'ex-commis principal des bureaux de la guerre ne pouvait non plus réprimer un soupir en songeant par intervalles à sa demi-tasse et à sa partie de dominos, désormais pour lui frappées d'interdiction.

Comme en proie à ces amères réflexions, M. Rigolet parcourait un jour la partie des boulevards qui s'étend entre la rue du Pont-aux-Choux et la place de la Bastille (car il avait résolu de fixer son domicile dans cette zone éminemment tranquille, saine et économique de la capitale), une idée audacieuse, une idée triomphante lui poussa tout à coup dans l'esprit. Vers le milieu du boulevard compris entre la rue du Pas-de-la-Mule et la rue Saint-Gilles, il venait d'apercevoir une maison de modeste apparence, mais toute proprette, au-devant de laquelle s'épanouissait un petit jardin dont une grille en fer plein dans le style sévère et massif du grand siècle formait la clôture. Sur cette grille était fixé un écriteau en grosses lettres d'imprimerie ainsi conçu :

Corps de logis à louer en totalité ou en partie, avec jouissance d'un jardin. S'adresser rue des Tournelles. Nota : Ce corps de logis, par sa situation et ses aménagements, est propre à l'établissement d'une pension bourgeoise.

Lorsque Archimède trouva son fameux problème, lorsque Galilée découvrit le mouvement de rotation de notre planète, ni l'un ni l'autre n'éprouvèrent à coup sûr une joie plus vive, une plus intense satisfaction d'eux-mêmes que M. Rigolet, illuminé soudain par ces mots magiques : Maison propre à l'établissement d'une pension bourgeoise. Désormais son sort était fixé et la chaise curule d'Amphytrion, moyennant rétribution honnête de ses hôtes, allait remplacer pour lui le fau-

teil bureaucratique ; désormais plus d'inquiétudes pour les mains blanches et délicates de Mlle Hermance : au lieu de servir, elle n'aurait plus qu'à commander ; à elle le sceptre du logis, à elle les rênes du char ; à lui, Rigolet son premier ministre, la caisse, les budgets, les écritures, tout ce qui devait lui rappeler son doux passé et ses chères fonctions de commis principal ; puis, par-dessus tout cela, une existence toute de causeries, de bien vivre, de dissertations gastronomiques ou autres, de dominos et de demi-tasses !.... Comme Catherine de Bora, M. Rigolet venait de rencontrer *son idéal*, non plus sous la forme irréligieuse d'un moine défroqué, mais sous l'enveloppe charmante d'une petite maison avec un jardin et des barreaux verts.

Le soir même, un bail de cinq années rendait l'heureux M. Rigolet locataire principal de la maison, moyennant un prix annuel de 1,750 francs, non compris le sou pour livre, et dès le lendemain, de pompeuses circulaires, lancées dans tous les bureaux des diverses administrations publiques, annonçaient officiellement que M. Rigolet, commis principal en retraite du ministère de la guerre, offrait, à des prix modérés, la table, le logement et un bon air, aux bureaucrates jaloux d'établir leurs pénates à une lieue de leur domicile politique ; car nul n'ignore que les ministères se trouvent situés dans les quartiers de Paris les plus inabordables aux petites bourses, sans doute dans l'intérêt des employés, gens généralement on ne peut plus fortunés.

Il faut bien le dire à la honte du corps bureaucratique : les anciens camarades de M. Rigolet se montrèrent peu sensibles à ses avances, et tel qui habitait les hauteurs stériles et crayeuses des Batignolles ou les bas-fonds fangeux de Vaugirard, déclara que le Marais était un pays perdu qu'il fallait rayer de la carte de Paris. Les nombreux et éloquents prospectus de M. Rigolet ne purent même lui conquérir un demi-pensionnaire, et le pauvre homme eût été forcé de fermer boutique, si deux ou trois vieilles rentières du Marais ne l'eussent pris sous leur protection spéciale et ne fussent venues abriter sous son toit hospitalier leurs catarrhes, leurs souvenirs et leurs rhumatismes. Ces dames entraînèrent à leur suite quelques Sigisbés cacochymes qui avaient brillé, disaient-ils, d'un éclat

fort vif sous le directoire et le consulat, et qui depuis lors étaient passés à l'état de victimes des révolutions, sous tous les régimes, et ainsi se trouva composé le noyau de la pension Rigolet.

Dans les commencements, cet établissement fut bien loin de répondre aux espérances orgueilleuses de son auteur, qui, dans le transport de son cerveau, y avait vu non-seulement une douce occupation, mais toute une fortune. Les pensionnaires de M. Rigolet le payaient d'une manière fort maigre; ils avaient en revanche les prétentions les plus exagérées. La partie féminine de la réunion aurait voulu pour la modique somme de 1 fr. 25 c, centimes, tarif du dîner, n'avoir jamais que de la volaille ou du gibier en fait de rôti, et la partie masculine, dont les appétits plus robustes avaient été tarifés à raison de 1 franc 50 cent. par estomac, faisait sans cesse observer malignement que depuis l'établissement de la pension il n'avait pas été constaté un seul cas d'indigestion. Moyennant ces très-modestes conditions pécuniaires, c'était à qui absorberait la plus grande quantité d'aliments possible, sans doute en vue du déjeûner du lendemain, supprimé pour la plupart d'entre eux et devenu chez les autres mythe ou problème. Joignez à cela que les pensionnaires, ordinairement assez peu d'accord ensemble sur toutes choses, passaient soudain à l'union et à l'harmonie les plus parfaites dès qu'il s'agissait d'imposer à leur hôte quelque mesure plus ou moins attentatoire à ses intérêts.

C'est ainsi qu'un beau jour ils décidèrent tous d'une voix que la pension Rigolet aurait un salon et que ce salon serait bien entendu celui du chef de l'établissement. Lorsque M. Rigolet reçut communication de cette désastreuse pétition, présentée, comme on le pense bien, sous une forme presque menaçante, il faillit tomber à la renverse, et sortant de son calme habituel il osa répondre que c'était bien assez de pourvoir à l'alimentation de ses hôtes sans avoir encore à leur rendre plus doux le travail de la digestion; mais sur la déclaration qui lui fut faite par un ancien expéditionnaire du ministère des relations extérieures que son refus serait considéré par un chacun comme un *casus belli*, et qu'on irait chercher ailleurs un hôte plus accommodant, il consentit à s'exécuter. Seulement il fut convenu de part et d'autre que le salon serait chauffé et éclairé

aux frais de M. Rigolet, mais que les jeux de cartes seraient à à la charge des joueurs : M. Rigolet s'engagea par exception à fournir les dominos.

Ces préliminaires arrêtés, les pensionnaires prirent solennellement possession du salon où l'on venait tous les soirs prendre le café. Quant aux liqueurs, elles étaient rangées au nombre des *extra,* c'est-à-dire des objets de consommation qui se payaient à part, et il est juste de dire que les pensionnaires de M. Rigolet étaient sur ce point d'une excessive sobriété. Une fois le salon obtenu ou pour mieux dire usurpé, les exigences allèrent toujours croissant. Habitué depuis trente-trois ans à plier sous la verge de fer des autorités bureaucratiques de tout ordre et de toute espèce, depuis le fier directeur-général jusqu'au tyrannique sous-chef, M. Rigolet n'avait point la force nécessaire pour résister aux empiétements perpétuels de ses pensionnaires métamorphosés en autant de tribuns du peuple. Le pauvre homme avait rêvé une monarchie tranquille et absolue comme celle de Louis XIV, et il était tombé en plein gouvernement constitutionnel. Il suait sang et eau pour satisfaire tout le monde; il ne faisait que des jaloux et des mécontents. Il avait poussé, dit-on, la complaisance jusqu'à céder au vœu d'une jeune évaporée de cinquante-sept ans, qui avait réclamé avec instance un volant et des raquettes, et qui, de plus, avait voulu qu'il fît sa partie, faute d'autre partner.

En présence de tant d'intérêts rivaux, de prétentions, d'exigences de toute sorte, on conçoit sans peine que la position de M. Rigolet fût devenue intolérable. Loin de tirer aucun profit matériel de sa spéculation, il était déjà obligé de recourir aux emprunts, bien que son établissement eût à peine trois mois d'existence. Bref, il allait peut-être y renoncer, lorsqu'un événement assez important vint tout à coup changer la face des choses : Mlle Hermance Rigolet, dont l'éducation était achevée, quitta définitivement la maison royale de Saint-Denis.

Il y a des historiens qui pensent que lorsque les Francs, nos premiers pères, ont fait la loi salique, ils étaient uniquement préoccupés de l'appréhension de voir le sceptre tomber en quenouille des mains trop débiles pour le porter, et l'autorité s'évanouir par la faiblesse du commandement. Pour nous, dût-on nous accuser de paradoxe, nous serions tentés de croire que

ces guerriers législateurs ont redouté bien plutôt que cédant à l'invincible ascendant du sexe féminin, leur postérité n'en vînt à ne plus vouloir d'autre joug, dès qu'elle aurait goûté celui-là et à déshériter quelque beau jour l'autre sexe du privilége plus ou moins glorieux de s'asseoir sur le trône. Qui sait même si la loi salique n'est pas un dérivé du même principe que celle que Dieu avait faite pour Adam et Eve dans le paradis terrestre, et si, dans la pensée de nos premiers pères, pensée coupable et mal fondée sans doute, le règne de la femme n'équivalait pas à la dégustation du fruit trop célèbre qui perdit le premier homme.

Quoi qu'il en soit, à moins d'être aveugle, on ne saurait nier l'influence irrésistible qu'une femme exerce sur une aggrégation quelconque d'individus, alors surtout qu'elle est jeune, spirituelle ou jolie. Qu'est-ce donc quand les trois qualités se trouvent réunies?... Les plus faibles, à cet égard, valent mieux que l'homme le plus fort. Mlle Hermance Rigolet parut, et les flots en révolte dans l'établissement paternel rentrèrent incontinent dans leur lit, sans même faire entendre un sourd murmure. Le dîner fut trouvé d'une voix unanime parfaitement préparé, les mets merveilleusement choisis, le salon prodigieusement éclairé avec ses deux chandelles, et l'on attendit, pour se livrer aux chances fiévreuses du loto ou aux savantes combinaisons du damier et des dominos, que la nouvelle venue eût fait savoir quel était celui de ces jeux qui lui convenait le mieux.

C'est que Mlle Hermance avait dix-sept ans, la taille svelte et élancée, les yeux bruns, brillants et humides comme la rosée, les cheveux châtains foncés et une physionomie fort agréable, à laquelle cette expression de mutinerie qu'on rencontre assez fréquemment chez les jeunes filles élevées dans les pensionnats et qui commençait alors à se fondre doucement avec la pudeur et l'ingénuité de la vierge devenue nubile, ajoutait je ne sais quoi de piquant et de puissamment attractif. Toute la pension Rigolet était sous le charme de ces grâces printanières dont rien ne saurait rendre la magique influence. C'était pour toutes ces têtes chenues comme une fraîche émanation de leur jeunesse depuis longtemps écoulée. Les femmes elles-mêmes, en contemplant cette rayonnante beauté, sentaient refleurir

leurs plus doux souvenirs et se redressaient machinalement sur leurs siéges, et leurs lèvres flétries grimaçaient comme un sourire pendant que les hommes rajustaient furtivement quelque mèche égarée de leur chevelure plus ou moins artificielle, quelque pli malencontreux de leur cravate, et cherchaient par un impuissant effort à cambrer un torse qui jadis avait eu une taille.

De l'arrivée d'Hermance data une nouvelle ère pour la pension Rigolet. D'abord, la jeune fille prit définitivement la haute direction de l'établissement. Ce fut elle qui occupa à table le siége de présidente, et cela avec une grâce et une aisance de bon goût qu'elle tenait sans doute autant de la nature que des leçons et des conseils de la vénérable baronne de Bourgoing, surintendante de la maison royale. A sa droite et à sa gauche elle eut soin de placer, sans avoir égard aux distinctions sociales, les deux doyens d'âge de la réunion, et cette preuve de tact lui attira tous les suffrages. M. Rigolet, désormais borné aux fonctions de premier écuyer tranchant et de premier maître d'hôtel, s'assit en face de sa fille, et déchargé d'une responsabilité dont il n'avait que trop senti tout le poids, il reprit sa grosse gaieté bourgeoise et son embonpoint qui commençaient l'un et l'autre à l'abandonner. En même temps, Mlle Hermance se montra pleine d'attentions et de prévenances pour les autres antiquités végétatives qui composaient la collection de son père. Elle ne connaissait aucun jeu, soit de combinaisons, soit de hasard, et elle voulut les apprendre tous pour pouvoir à tour de rôle faire la partie d'un chacun. Il est bien entendu que la dame au volant et à la raquette ne fut point oubliée; mais elle renonça bien vite à ce passe-temps, parce qu'en voyant toute la grâce qu'y déployait sa jolie adversaire, elle sentit tout le ridicule qui en rejaillissait sur elle-même.

D'un autre côté, Mlle Hermance apporta dans l'établissement des moyens de distraction qui lui étaient propres et qui y étaient inconnus avant elle : elle avait appris la musique à la maison royale, jouait du piano et chantait même assez agréablement. Bientôt, les passants attardés le soir dans la rue des Tournelles et sur le boulevard Saint-Antoine accueillirent non sans quelque surprise (dix ans déjà se sont écoulés depuis l'époque à laquelle

se passe cette histoire) quelques refrains, quelques notes affaiblies des romances de Panseron et des mélodies de Boïeldieu et de Rossini. On organisa ensuite des lectures dont le célèbre romancier écossais fit tous les frais. Pas n'est besoin de dire qui remplissait le plus souvent les fonctions de lectrice, car les chapitres les plus intéressants eussent paru sans saveur, récités par une autre voix que cette voix fraîche et pure dont les vibrations éveillaient dans toutes les âmes un écho si profondément sympathique.

C'était plaisir de voir ce conciliabule de toutes les infirmités humaines, y compris la vieillesse, qui est peut-être la plus grave de toutes, parce que celle-là est sans remède, tour à tour amusé, ému, charmé par cette jeune enchanteresse qui semblait avoir emprunté à la fameuse Armide, non pas seulement la baguette, mais aussi la beauté. Son sourire illuminait tous ces fronts mornes et soucieux; toutes ces rides s'effaçaient sous son regard; chacune de ses paroles dissipait une douleur ou un ennui. Bref, l'âge d'or était revenu pour la pension Rigolet. Il n'était bruit dans tout le Marais que des ineffables délices dont s'enivraient à longs traits les hôtes de ce bienheureux Eden. Une circonstance assez insignifiante en apparence, mais qui devait avoir d'immenses résultats, vint altérer la limpidité de ce ciel si pur, et là où régnaient la paix et le bonheur apporter le germe de tous les orages.

Il avait été convenu que les dimanches d'été le salon serait fermé, M. Rigolet ayant exprimé le désir de se réserver ce jour-là pour aller respirer l'air frais du soir sous les charmilles du Jardin-Turc et savourer à longs traits, avec sa fille, une bouteille de bière plus ou moins écumante, accompagnée d'une demi-douzaine d'échaudés. Or, par un beau dimanche du mois d'août, M. Rigolet entra tout dispos dans la chambre de Mlle Hermance une demi-heure environ avant le dîner et s'étant assis auprès d'elle.

— Que ferons-nous ce soir? lui dit-il.

— Ce qu'il te plaira, mon bon père, répondit Mlle Hermance en fille soumise.

— Ne trouves-tu pas, reprit M. Rigolet, que le Jardin-Turc devient bien monotone? Toujours les mêmes physionomies, des rentiers, des vieilles femmes, des arbres rabougris ou pleins de

poussière, comme ceux du boulevard ! Il me prend fantaisie d'aller ce soir à la campagne. Qu'en dis-tu?

— Oh la bonne idée! s'écria Hermance, en sautant sur son siége et en jetant familièrement ses deux bras au cou du vieux bureaucrate, puis se ravisant tout à coup : Mais comment faire? ajouta-t-elle, tu sais que le dîner ne finit guère qu'à six heures, où irons-nous?

— Eh bien, n'avons-nous pas tout le temps nécessaire pour aller à Vincennes? Nous prenons l'omnibus à la place de la Bastille, et à sept heures, nous sommes, si nous voulons, au milieu du bois, nous y restons jusqu'à neuf heures et demie, et nous revenons ensuite nous coucher. Allons! voilà qui est chose convenue, n'est-ce pas, tu vas passer une robe et prendre tout de suite ton chapeau pour que nous n'ayons aucun retard.

Pour toute réponse, Hermance tendit son front à son père, qui le baisa tendrement, et moins d'un quart-d'heure après la jeune fille entrait radieuse dans la salle à manger, où tous les convives se trouvaient déjà réunis. Elle était vêtue d'une simple robe de mousseline blanche à pois, qui ne dissimulait qu'à demi les plus gracieux contours, et elle tenait à la main une charmante petite capote de soie rose qui devait à coup sûr lui aller à merveille. De son côté, M. Rigolet avait cru devoir endosser à l'avance certain habit noir âgé de deux lustres environ, qu'il mettait seulement dans les grandes cérémonies, aux noces, aux enterrements et aux réceptions de nouvel an chez M. le secrétaire-général. De plus, il avait chaussé les bas blancs et l'escarpin à rosettes, accompagnement obligé d'un magnifique pantalon de nankin. Il était superbe.

— Oh! oh! s'écrièrent tout d'une voix les convives, il paraît qu'on a des projets ce soir.

— En effet, répondit M. Rigolet avec une certaine emphase, nous allons, ma fille et moi, à la campagne.

— Diable! diable! dit un des pensionnaires, vieux professeur de province à figure de satyre et à voix de fausset, vous avez peut-être tort, il a fait très-chaud toute la journée. Je crains que nous n'ayons de l'eau ce soir. *Timeo imbrem.*

— Mon baromètre est au beau, répondit victorieusement M. Rigolet.

Là-dessus un ex-commis aux vivres de l'armée d'Italie, qui prenait la qualification d'ancien officier, et portait à ce titre, en tout temps de l'année, une redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, plus un col noir à liséré blanc, accompagné d'une paire de moustaches réellement hyperboliques, repartit d'un ton superbe :

— Et moi aussi, j'ai mon baromètre, et il est plus sûr que tous les autres, bien que je ne crache pas du latin, car je suis *Frrrançais,* et mon baromètre est français comme moi... *c'est* mes blessures !...

— Ses blessures ! murmura tout bas une dame à l'oreille de son voisin; il veut dire ses cors et ses durillons.

— Qu'il pleuve ou non, dit Mlle Hermance, peu m'importe ! je suis brave et ne crains pas l'orage.

— Ne parlez pas ainsi, mademoiselle, reprit vivement l'ex-professeur qui ne se tenait nullement pour battu. Les orages ont de tout temps été funestes, surtout au sexe enchanteur si bien personnifié en vous, et si vous aviez lu le quatrième livre de l'Enéide, où Didon, forcée de chercher un abri dans une caverne, y rencontre le bel Enée, *formosum OEnean.*

— Monsieur, interrompit l'ex-commis aux vivres, qui était doué d'une superbe voix de basse-taille, un ancien officier ne saurait souffrir plus longtemps qu'on se permette des allusions deshonnêtes en présence de Mlle Rigolet, entendez-vous, monsieur ?

— Messieurs, de grâce, calmez-vous ! dit Hermance en riant; je suis bien déterminée à aller ce soir à la campagne; mais, pour mettre tout le monde d'accord, je prendrai une ombrelle.

Cet incident n'eut point d'autre suite, et le dîner étant achevé, M. Rigolet et sa fille, accompagnés de tous les pensionnaires qui voulaient absolument lui servir d'escorte, s'acheminèrent vers l'omnibus de la place de la Bastille. Comme ils longeaient ainsi processionnellement le boulevard Saint-Antoine, un cabriolet fort élégant vint à passer. Il était conduit par un beau jeune homme blond d'environ 25 ans mis avec beaucoup de recherche. Derrière le cabriolet se tenait debout un petit groom en livrée. A la vue d'Hermance qui marchait en tête du cortége, appuyée sur le bras de son père, le maître du cabriolet ra-

lentit brusquement l'allure de son fougueux alezan, et se penchant sur les rênes il se mit à contempler cette jeune personne avec assez d'affectation. Celle-ci s'en aperçut et détourna la tête en rougissant; mais à ce moment, soit que le beau *mirliflor,* comme venait de le baptiser une dame de la pension Rigolet, voulût se venger de cette marque apparente de dédain, soit plutôt que les figures au moins étranges qu'il venait de remarquer à la suite de la jeune fille excitassent son hilarité, il partit d'un grand éclat de rire; puis fouettant son cheval, auquel il fit traverser en quelques secondes la place de la Bastille, il disparut à l'angle du faubourg Saint-Antoine.

Cinq minutes après, Hermance et son père montaient modestement, de leur côté, dans l'omnibus.

II.

LE BAL DE LA TOURELLE.

En 1831, et même peut-être encore aujourd'hui (nous n'avons pas vérifié le fait), il y avait, à l'entrée du bois de Vincennes, auprès de Saint-Mandé, et non loin du fameux chêne du bon roi Louis XI, un bal champêtre qu'on nommait le *Bal de la Tourelle,* appellation dérivée, sans aucun doute, de la petite tour située à l'angle du bâtiment qui, en cet endroit, borde la route de Vincennes et forme en même temps clôture de ce côté du bois. Ce bal, qui jouissait alors d'une haute célébrité, était le rendez-vous des belles dames de la villégiature circonvoisine, auxquelles venaient se joindre, à la faveur du repos du dimanche, quelques sémillantes beautés de comptoir des rues Saint-Denis et Saint-Martin. Quant à la partie masculine de l'assemblée, on peut dire que le bal de la Tourelle offrait, sous ce rapport, une sorte de pandémonium bourgeois où toutes les professions se trouvaient confondues, où l'épée s'entrechoquait avec l'aune, la plume avec la lancette ou les cinq codes. Tout cela, du reste, formait un pêle-mêle assez divertissent, et nous savons plus d'une belle et bonne intrigue qui a pris naissance

sous les ombrages du bal de la Tourelle, en face du restaurant auberge alors tenu par M. et Mme Dubois.

En descendant d'omnibus, M. Rigolet, séduit par l'harmonie lointaine des trombonnes et des clarinettes qui proclamaient à un quart de lieue à la ronde tous les charmes du bal de la Tourelle, s'achemina instinctivement avec sa fille vers ce lieu de délices. Il pouvait être alors environ huit heures du soir. Le crépuscule faisait place à la nuit; on commençait à allumer les lanternes et les verres de couleur. De toutes les directions arrivaient, soulevant d'épais nuages de poussière, les fiacres, les tapissières, les voitures bourgeoises qui s'en venaient verser leur contingent à la porte du bal. C'était un murmure confus de voix, de gais propos, d'éclats de rire, sous l'influence duquel l'homme le plus mélancolique se fût surpris à oublier son spleen, et comme si tout eût concouru à exalter les sens dans ce séjour enchanté, la brise du soir arrivait toute chargée de ces enivrantes senteurs qui se dégagent des bois à la suite d'une journée de chaleur.

Hermance, durant tout le trajet qu'elle venait de faire en omnibus, s'était montrée rêveuse. L'impertinent éclat de rire, dont elle s'était vue saluée par un jeune fat, retentissait encore à son oreille, et lui avait causé une impression pénible qu'elle cherchait en vain à écarter. Pour la première fois de sa vie, elle se sentait presque honteuse d'avoir été vue en compagnie de toutes les antiquités plus ou moins grotesques, au milieu desquelles elle était habituée à passer sa vie, et il lui semblait que quelque chose de leurs ridicules et presque de leurs infirmités, avait dû rejaillir sur elle. Les femmes sont pour la plupart ainsi faites? Capables de tous les dévouements, elles en subissent volontiers toutes les conséquences, quelque dures, quelque pénibles qu'elles puissent être; elles mourront s'il le faut à la tâche, avec une résignation sublime; mais elles ne savent point se mettre au dessus d'un sarcasme. Pourtant, lorsque Hermance entra dans la salle de danse, alors complétement illuminée, qu'elle se vit au milieu de tout ce monde si animé, si bruyant, si joyeux, lorsqu'elle entendit l'orchestre résonner à son oreille, ses idées modifiées soudain par une influence presque magnétique, commencèrent à prendre un autre cours. Étrangère comme elle l'était, après une éducation presque claustrale, à toute es-

pèce de plaisirs mondains, elle ne put s'empêcher, elle aussi, de partager jusqu'à un certain point la naïve allégresse de son père.

Cependant, les premiers rangs de chaises, disposés circulairement autour de l'emplacement réservé à la danse étaient envahis depuis longtemps, et il fallut que M. Rigolet s'en vînt prendre place avec sa fille tout à fait en arrière, ce qui fut pour lui une cause de vif désappointement. En effet, Mlle Hermance était, de cette façon, assez mal placée pour voir et pour être vue. Or, le vieux bureaucrate était, comme tous les pères, on ne peut plus fier de sa fille et il aurait voulu qu'elle fît beaucoup d'effet. Le bonhomme ignorait sans doute que, dans les réunions du genre de celle à laquelle il assistait, à l'encontre de ce qui se passe ailleurs, dans nos bals et nos soirées par exemple, chacun ne cherche qu'à s'amuser, sans s'inquiéter des autres le moins du monde. Déjà, avant même d'être entré, il avait cru devoir demander à sa fille si elle danserait et sur la réponse dubitative de celle-ci, qui avait fait observer que cela n'était peut-être point convenable, il avait répliqué :

— Mais comment donc! ce doit être fort bien composé ici : tout le monde arrive en voiture. Ainsi, tu feras bien de danser.

Et avec une candeur charmante, Hermance avait murmuré tout bas à son oreille :

— Oh! je t'assure, papa, que je ne demande pas mieux. D'abord je n'ai jamais dansé qu'à la maison Royale, et c'était nous qui faisions les cavaliers. Cela ne peut pas compter. Je suis bien aise de voir la différence.

Malheureusement, d'après la place qu'occupait Mlle Hermance, il était peu probable qu'il lui fût donné ce soir-là de faire une comparaison, ainsi que l'observa tristement M. Rigolet. En cela pourtant le brave homme se trompait, car, à peine cinq minutes s'étaient écoulées depuis son entrée dans le bal qu'un beau cavalier se tenait respectueusement le chapeau à la main devant sa fille, sollicitant de la voix la plus douce et la plus harmonieuse la faveur d'une contre-danse.

A cette vue, M. Rigolet, qui prenait en ce moment une prise de tabac, faillit renverser sa tabatière, tant il devint aise, et il porta lui-même involontairement la main à son chapeau, en

adressant à l'officieux danseur le sourire le plus bienveillant et le plus empreint de gratitude ; mais quelle ne fut pas sa surprise en entendant Mlle Hermance répondre d'un petit ton fort sec et presque hautain :

— Je vous remercie, monsieur, je ne danse pas. »

Tout autre que celui auquel s'adressait un tel refus en eût été vraisemblablement assez décontenancé, mais il faut croire que ce cavalier avait fort à cœur de danser avec Mlle Hermance, car il ne se découragea nullement, et interpellant M. Rigolet lui-même :

— Monsieur, lui dit-il, bien que je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, oserai-je réclamer votre intervention auprès de mademoiselle votre fille, pour obtenir la contre-danse qu'elle me refuse si inhumainement ?

— Monsieur... certainement... balbutia M. Rigolet, ce n'est pas moi qui m'oppose... bien au contraire, et si ma fille...

Il parlait encore que déjà l'impérieuse ritournelle se faisait entendre, et un jeune homme, brun, de petite taille, de cette espèce qu'on nomme vulgairement chafouin, et d'une mise assez excentrique, se précipitait auprès d'eux. Ce jeune homme interpellant avec une chaleur et une vivacité toutes méridionales le cavalier présomptif de Mlle Hermance, s'écria :

— Et à quoi songes-tu donc, mon cher Maxime? tu me demandes de te faire vis-à-vis, et tu me laisses-là en plan avec ma danseuse? c'est fort désagréable.

— Vous le voyez, mademoiselle, reprit celui qu'on venait d'interpeller ainsi, il faut vous déterminer, quoi qu'il puisse vous en coûter, à danser ce soir, et je vous en prie en grâce.

— Oh! monsieur, repartit Hermance avec un petit air mutin qui ajoutait à sa physionomie un charme de plus, vous pouvez vous épargner une insistance inutile ; je ne danserai pas... avec vous.

Maxime, puisque tel est le prénom du jeune homme, se retourna vers son ami, et lui dit avec un grand sang-froid :

— Oscar, je t'engage à chercher un autre vis-à-vis.

Puis il s'inclina profondément devant la jeune rebelle et s'éloigna à pas lents pendant que M. Oscar courait à sa danseuse en poussant avec colère tous ceux qui se trouvaient sur son passage et en s'écriant :

— Où trouverai-je un vis-à-vis à cette heure? Un vis-à-vis! un vis-à-vis!

Dès que les deux jeunes gens eurent tourné le dos, M. Rigolet, ébahi, s'écria en regardant sa fille :

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire, répondit Mlle Hermance, que ce monsienr est un impertinent qui nous a ri au nez il y a deux heures en passant dans son cabriolet, et que j'aimerais mieux ne danser jamais de ma vié que de danser avec lui.

— Ah! c'est différent, murmura M. Rigolet, mais es-tu bien sûre que ce soit de... nous qu'il ait ri?

— Oh! très-sûre.

Là dessus, Mlle Hermance redevint rêveuse, et il se passa un bon quart d'heure sans qu'une seule parole fût échangée entre le père et la fille. Tout à coup M. Rigolet s'aperçut que quelques personnes se levaient précipitamment.

Qu'est-ce donc? demanda-t-il à son voisin.

— Eh monsieur, lui répondit-on, ne voyez-vous pas qu'il commence à tomber quelques gouttes d'eau.

— Oh! ce ne sera rien, s'écria le vieux bureaucrate assez peu satisfait de l'idée d'être venu à la campagne pour y passer 25 minutes. Mon baromètre est au beau.

Mettant en même temps à profit la circonstance qui lui était offerte, il courut se placer avec sa fille sur le premier rang des chaises qui venait d'être en partie abandonné par les plus peureuses entre les dames. Une seconde contre-danse s'organisa, et Mlle Hermance ne fut point engagée cette fois. Il est vrai que l'ami du beau Maxime, M. Oscar, furieux d'avoir manqué sa contre-danse à cause d'elle, avait cru devoir arrêter un jeune homme qui se disposait à aller l'inviter, en lui criant tout haut :

— Vous pouvez vous dispenser, monsieur, d'inviter mademoiselle. Mademoiselle ne veut pas danser.

Cependant, quelque bruyant que fût l'orchestre, on entendait toujours par intervalles de grosses gouttes de pluie qui tombaient sur les feuilles des arbres. Soudain, un violent éclair fit pâlir les illuminations de la salle de danse et répandit une lueur blafarde sur les visages des danseurs et des danseuses. A cet éclair succéda un tel coup de tonnerre que tout le monde en

tressaillit, et en même temps la pluie commença à tomber à torrents. L'orage venait de se déclarer. Alors ce fut un sauve qui peut général, et en quelques minutes la salle de danse fut complétement déserte. M. Rigolet demeura seul avec sa fille sous un gros arbre en répétant toujours :

— Ce ne sera rien, mon baromètre est au beau, la nuée va passer.

Mais il faut croire que le baromètre de M. Rigolet était bien trompeur, de même que les prétendues blessures de son pensionnaire, ou du moins que cette nuée était bien tenace; car, une demi-heure s'était écoulée déjà sans que la pluie eût diminué d'intensité. Que faire en pareille occurrence? Il n'y avait pas à songer pour le moment à aller gagner une voiture, et toutes celles qui stationnaient à la porte du bois avaient successivement disparu. Pour comble de malheur, la pluie commençait à tamiser jusqu'au feuillage touffu du chêne sous lequel Hermance et son père s'étaient abrités.

Dans cette situation assez perplexe, M. Rigolet jugea que ce qu'il avait de mieux à faire était de s'en aller demander avec sa fille l'hospitalité à l'auberge ou restaurant d'en face. C'était aussi le parti qu'avaient pris bon nombre de leurs compagnons d'infortune. Mlle Hermance, protégée tant bien que mal par son ombrelle, se mit donc en devoir de traverser l'espace assez étroit du reste qui séparait la salle de bal du restaurant de la Tourelle, et M. Rigolet, se fiant à son mouchoir du soin de défendre son chapeau neuf contre l'inclémence du ciel, la suivit en courant; mais, en arrivant au bout, il leur restait à subir une dernière épreuve : Mme Dubois, l'épouse du restaurateur, femme ordinairement fort hospitalière, surtout quand l'auberge est à vide, se trouvait par hasard sur le seuil de la porte de son établissement, et elle s'écria d'un ton passablement acariâtre :

— Ma foi, j'en suis bien fâchée pour vous, ma belle demoiselle, mais tout est plein. Entrez si vous voulez dans la cuisuine; par exemple, je ne réponds pas de votre robe ni de votre chapeau.

Ces dures paroles avaient été recueillies par deux jeunes gens qui, attablés dans un petit cabinet, auprès d'une fenêtre du rez-de-chaussée, le cigare à la bouche, devant un splendide

bol de punch, semblaient prendre fort philosophiquement leur parti sur le mauvais temps. L'un d'eux, entendant qu'il s'agissait d'une femme, s'écria avec un accent méridional fort prononcé :

— Si elle est jolie, ma foi, je lui cède ma place, et je m'assièrai par terre à ses pieds, à moins que...

Son compagnon l'interrompit, et jetant par la fenêtre le restant de son cigare :

— Pardieu, dit-il, je m'ennuie ici : la pluie ne cesse pas; partons! Veux-tu chercher Pierre et lui dire d'atteler?

— Je ne demande pas mieux, reprit l'autre, mais laisse-moi voir le minois que Mme Dubois envoie ainsi à la cuisine.

Et en même temps il se pencha par la fenêtre.

— Tiens, tiens, ajouta-t-il en se retirant brusquement, je te donne en cent à deviner qui je viens d'apercevoir.

— Que m'importe ?

— Mon cher, c'est cette petite bégueule qui n'a pas voulu danser avec toi et qui m'a fait manquer, à moi... Du diable, si je me dérange pour elle! Elle peut bien y passer la nuit, si elle veut, dans la cuisine. Moi, je vais faire atteler.

— A la bonne heure, dit son compagnon, en qui le lecteur n'a sans doute pas eu de peine à reconnaître le beau Maxime, et dépêche-toi!

Là dessus le complaisant Oscar sortit du cabinet. Demeuré seul, son ami posa son coude sur la table, son front dans sa main et parut réfléchir quelques instants, puis relevant brusquement la tête, il appela avec autorité, ce fut Mme Dubois en personne qui se rendit à son appel.

— Madame, lui dit-il, une jeune demoiselle vient d'entrer dans la maison avec son père. Faites-moi le plaisir de leur annoncer *qu'une personne* qui s'en retourne à Paris leur offre deux places dans sa *voiture*, si cela peut leur être agréable.

Mme Dubois sortit et revint bientôt après, accompagné de M. Rigolet et de sa fille qui avaient voulu offrir leurs remerciements au généreux auteur d'une proposition aussi opportune dans la situation où ils se trouvaient. En reconnaissant à qui elle avait encore affaire dans cette circonstance nouvelle, Hermance ne put réprimer un mouvement de dépit, Maxime sourit.

— Mon Dieu, mademoiselle, s'écria-t-il, veuillez croire que c'est un pur hasard qui me met dans le cas de vous faire une offre que vous allez peut-être encore refuser. Pourtant, permettez-moi de vous faire observer qu'il n'est pas probable que la pluie cesse encore de sitôt, qu'il y a une demi-lieue d'ici à la barrière, où, par un pareil temps, il est fort incertain que vous trouviez une voiture, et qu'à moins de coucher ici...

— Oh! pour ce qui est de cela, interrompit vivement Mme Dubois, qui était demeurée témoin de l'entrevue, avec cette curiosité naturelle à toutes les femmes d'aubergistes, passées, présentes et à venir, pas moyen de coucher mademoiselle, nous n'avons pas un lit, pas un matelas disponible.

M. Rigolet regardait sa fille avec inquiétude. Le pauvre homme n'osait pas prendre l'initiative d'une réponse et il se contentait de murmurer entre ses dents en prêtant l'oreille au bruit de la pluie.

— Pourtant, mon baromètre était au beau!

A la fin, Mlle Hermance vaincue, s'écria :

— Il y a dans la vie d'étranges fatalités, Monsieur, j'accepte votre offre, puisqu'il le faut.

— Et moi, mademoiselle, répondit Maxime avec un imperturbable sang froid, je vous en remercie... puisqu'il le faut.

M. Rigolet respira, il en avait besoin. Au même instant, M. Oscar rentra.

— Le cheval est attelé, dit-il, partons vite : tout est payé.

— Mademoiselle, monsieur, reprit tranquillement Maxime, je vous présente un de mes amis, M. Oscar Fraynel, jeune médecin de la plus grande espérance.

Puis se tournant vers ce dernier :

— Mon cher Oscar, ajouta-t-il, je te demande pardon de ne pouvoir te ramener ce soir, ainsi que je te l'avais promis, mais je te sais trop galant, trop Français, pour permettre qu'une dame, une demoiselle s'en aille à pied, tandis que tu serais en voiture.

— Mais on tient trois dans ton cabriolet, répondit Oscar interdit.

— Il est vrai; mais mademoiselle a un père.

— Oui, monsieur, crut devoir ajouter M. Rigolet, et je suis désolé de vous priver...

— Comment donc, reprit Oscar en se donnant toutes les peines du monde pour grimacer la satisfaction, je suis trop heureux de pouvoir... à mon âge... un jeune homme...

Le pauvre diable ne put en dire davantage; il étouffait de dépit, et déjà Maxime, Hermance et son père étaient montés dans le cabriolet : déjà le cheval était parti au grand trot, qu'il cherchait encore des formules que son cerveau paralysé lui refusait obstinément. Cependant, lorsque le bruit des roues qui broyaient avec rapidité la fange du chemin commença à devenir moins distinct, lorsqu'il se vit seul et abandonné par un horrible temps et pour toute la nuit dans l'auberge de la Tourelle, il croisa ses bras sur sa poitrine, et, souriant amèrement, il s'écria, avec un accent qui eût fait envie à Talma :

— Vieillard stupide! va, roule à ma place, tu as mis la brebis dans la gueule du loup!...

III.

LE LOUP ET LA BREBIS.

Nous avons laissé Hermance et son père roulant dans le cabriolet de Maxime sur la route de Paris. Il est temps de revenir à eux : aussi bien, les paroles échappées à M. Oscar Fraynel lorsqu'il avait salué leur départ d'un adieu peut-être prophétique ont pu laisser dans l'esprit du lecteur quelque appréhension sur leur destinée. Mlle Hermance, elle-même, n'eut pas plus tôt pris place dans l'élégant phaéton du jeune homme, qu'elle se repentit d'une démarche dont elle comprit dès lors toute l'imprudence. Ne venait-elle pas ainsi de se mettre en quelque sorte à la merci d'un homme qui, s'il fallait en juger par ses manières, par son extérieur, appartenait à cette portion de la jeunesse parisienne, oisive, débauchée et habituée dans ses fantaisies à ne rien respecter? L'insistance avec laquelle celui-ci s'était attaché à ses pas, malgré le dédain qu'elle lui avait témoigné, ne suffisait-elle pas déjà pour accuser quelque mauvais dessein?

Hermance, qui en raison de l'obésité assez prononcée de son père avait dû se placer entre lui et Maxime sur le devant du cabriolet, se tenait étroitement pressée contre le vieux bureaucrate, bien résolue à ne répondre que par monosyllabes à toutes les questions que leur élégant automédon se disposait sans doute à lui adresser. Mais, chose étrange! lorsqu'on arriva à la barrière, Maxime n'avait pas desserré les dents. A ce moment M. Rigolet crut devoir par politesse essayer d'engager la conversation en disant :

— Je n'ai jamais vu un orage si persistant. Croiriez-vous, monsieur, que le baromètre est au beau?

— Ah! fit Maxime, mais sans ajouter une parole.

Quelques instants après M. Rigolet reprit sans se décourager :

— Voilà un temps bien épouvantable. Qu'en dites-vous?

Cette fois Maxime répondit tout au long :

— Il est vrai, monsieur.

N'aurait-il pas été dans son rôle d'ajouter : « Quelque mau-
» vais que soit le temps, je dois le bénir, puisqu'il me procure
» l'occasion de passer quelques instants avec des personnes
» qui... que..., etc. » Mais non, rien de tout cela. Le jeune homme était toujours muet, et ce n'était pas par timidité, à coup sûr, il l'avait prouvé. Seulement lorsqu'on fut parvenu à la hauteur de la place de la Bastille, il rompit enfin le silence pour dire :

— Où aurai-je l'honneur de conduire monsieur et mademoiselle?

— Rue des Tournelles, no ..., répondit M. Rigolet, puisque vous voulez bien avoir cette bonté.

— Il suffit.

— Moins d'une minute après, le fougueux alezan de Maxime s'arrêtait en piaffant devant le domicile indiqué. Le petit groom étant descendu pour tenir le cheval, Maxime en fit autant lui-même et offrit sa main à Mlle Hermance, qui, bien que surprise d'un dénoûment contraire à toutes ses appréhensions, éprouva pourtant quelque émotion en touchant cet appui. Quant à M. Rigolet, il se confondait pendant ce temps-là en protestations et en actions de grâce.

— Ah! monsieur, s'écriait-il, voyant qu'Hermance ne disait

mot, vous nous avez rendu à ma fille et à moi un signalé service, et je vous prie d'en agréer tous mes remercîments et tous les siens; n'est-ce pas, Hermance? Permettez-moi, maintenant, de vous demander à qui je suis redevable d'un si bon office.

— Monsieur, je me nomme Maxime de Courseulles et je suis... avocat.

— Ah! monsieur, vous avez là une belle profession, une profession que j'honore. Moi, monsieur, je me nomme Rigolet, car il faut bien que vous sachiez qui vous avez obligé. Voici ma carte : *J.-C.-P. Rigolet, commis principal en retraite des bureaux de la guerre, tient pension et demi-pension bourgeoise. Dîner à cinq heures précises.* Au surplus, monsieur, j'espère bien que cette entrevue ne sera pas entre nous la dernière, et que lorsque vous passerez au Marais, vous me ferez l'honneur de venir me voir. Je serai enchanté de vous recevoir ainsi que monsieur votre ami le médecin, auquel j'ai bien des excuses à faire d'avoir ainsi usurpé sa place dans votre cabriolet.

— Monsieur, je n'y manquerai pas.

— Je compte sur votre promesse. A bientôt.

A cet instant Mlle Hermance s'écria :

— Mais, mon père, ne vois-tu pas que tu retiens monsieur à la pluie.

C'étaient les seuls mots qu'elle ent prononcés depuis qu'on avait quitté l'auberge de la Tourelle, et ces mots étaient un congé pour Maxime. Le jeune homme la regarda avec surprise, puis s'étant incliné profondément, il remonta dans son cabriolet et donna à son cheval un vigoureux coup de fouet qui le fit partir au grand trot.

En prenant congé de son père pour aller se coucher, Mlle Hermance lui dit :

— Je ne sais vraiment, papa, pourquoi tu as engagé ce monsieur à venir ici, car c'est un fat et je le déteste.

Puis elle courut se renfermer dans sa chambre, où elle ne fut pas plutôt arrivée qu'elle se mit à pleurer.

Le lecteur nous demandera peut-être quel était le sujet de ces larmes, et nous confessons franchement que nous n'en savons rien. Il y a plus, selon toute apparence, Mlle Hermance

elle-même eût été embarrassée d'en rendre compte, fût-ce même à son confesseur. Il y a de ces occasions où les jeunes filles et les jeunes femmes même tombent tout à coup et sans motif dans une grande tristesse, dans un grand mécontentement d'elles-mêmes et des autres. C'est une sorte de maladie nerveuse qu'on ne saurait définir et qui se traduit d'ordinaire par des larmes; Mlle Hermance était probablement sous l'influence d'une de ces crises-là. Voilà tout ce qu'il nous est possible d'en dire.

Quoi qu'il en soit, le lendemain de cette mémorable soirée, tous les pensionnaires en émoi recueillaient avec avidité de la bouche de M. Rigolet les détails de ce qui s'était passé au bal de la Tourelle, et Dieu sait avec quelle complaisance le vieux bureaucrate s'étendait sur un chapitre dont tous les incidents chatouillaient son amour-propre paternel. Il était à cet égard d'autant plus à son aise que sa fille, atteinte par suite de l'orage d'une migraine on ne peut plus opportune, s'était résolue à garder la chambre. Aussi, grâce à cette merveilleuse élasticité avec laquelle les nouvelles s'étendent et grandissent en passant par plusieurs bouches, ce jour-là même, avant que midi fût sonné, il n'était bruit du haut en bas de la maison que du prochain mariage de Mlle Hermance avec un jeune *mirliflor* immensément riche, dont elle avait fait la conquête au bal de la Tourelle. On s'abordait en se disant :

— Avez-vous bien passé la nuit?

Et, sans attendre la réponse, on ajoutait :

— Savez-vous quels seront les témoins?

Ou bien.

— Pensez-vous que nous serons tous invités de la noce?

Le vieux professeur était triomphant et s'en allait d'un air goguenard glissant à l'oreille de tous venants son pronostic sur les effets de l'orage en matière de sentiment, le tout assaisonné de force citations latines à l'endroit du *formosum OEnean*, citations que nous épargnons au lecteur. A dîner et sous l'influence de la demi-bouteille de soi-disant macon, il poussa les choses jusqu'au point de comparer le cabriolet de Maxime à la célèbre grotte témoin de la faiblesse de la reine Didon. M. *Riz-pain-sel* (c'est ainsi qu'on avait surnommé en cachette l'ex-commis aux vivres de l'armée d'Italie, en mémoire de ses an-

ciennes attributions) en fut si scandalisé qu'il leva le siége un peu avant la fin du dessert, en disant qu'il avait besoin de prendre l'air, pour ne point se laisser emporter à quelque extrémité en présence des dames, ce qui eût été indigne d'un ancien officier. Il crut même devoir ajouter à mi-voix, en sortant, que la tolérance coupable avec laquelle M. Rigolet supportait de pareilles conversations prouvait peu en faveur de ses mœurs.

Le soir au salon tous les jeux furent négligés ou languissants, même celui du loto, bien que le produit d'une cotisation commune de deux mois eût permis le matin même l'acquisition de cartons neufs dont on avait l'étrenne. C'est que d'abord Hermance n'était pas là et ensuite une parole échappée à M. Rigolet en sortant de table avait suffi, suivant une formule tout algébrique, pour élever la curiosité de tous les pensionnaires à la quatrième puissance. En entendant un cabriolet passer dans la rue des Tournelles, le vieux bureaucrate avait dit :

— Il ne serait pas impossible que j'eusse ce soir la visite de Maxime de Courseulles.

A la seule révélation d'une semblable prévision, deux dames s'étaient esquivées, l'une pour aller ceindre son tour de cheveux des dimanches et fêtes, l'autre pour mettre un peu de rouge. Quant aux hommes, ils avaient immédiatement essuyé les verres de leurs besicles ou conserves, et ils attendaient, mais avec une impatience fiévreuse qui se trahissait à chaque instant par toutes sortes de distractions et d'absences d'esprit. Sept heures venaient de sonner à l'horloge de l'église Saint-Paul, et l'on s'étonnait déjà que Maxime n'eût point encore paru. A huit heures, on commença à désespérer et à penser que la visite aurait lieu le lendemain. Le lendemain pourtant, même attente et même résultat. Le surlendemain, on commença à traiter M. Rigolet de visionnaire et d'orgueilleux. Ce n'est pas qu'au fond de leur âme les pensionnaires n'éprouvassent quelque satisfaction de voir s'ajourner indéfiniment un mariage dont, une fois le premier moment de surprise passé, ils s'étaient pris à calculer avec effroi toutes les conséquences. L'égoïsme, cet intime et assidu conseiller de toutes nos actions, dont la voix est à peine écoutée à vingt ans, parle si impérieusement à soixante! Tous ces vieillards, ces valétudi-

naires pour lesquels Hermance était devenue le soleil, l'air et la lumière, sentaient bien qu'un mariage allait leur enlever tout cela. Aussi, quelle ne fut pas leur allégresse lorsque la jeune fille, remise de son indisposition, déclara un soir à haute voix, en plein salon, que quand bien même M. Maxime de Courseulles aurait quelque inclination pour elle, ce qui lui semblait douteux, elle n'en éprouvait, elle, aucune pour lui, et qu'elle se sentait d'ailleurs une grande vocation pour rester fille!

A ces derniers mots, tous les pensionnaires, hommes et femmes, oubliant leurs fraîcheurs et leurs rhumatismes, se levèrent de leurs siéges dans un enthousiasme difficile à décrire; tous voulurent embrasser Mlle Hermance, et peu s'en fallut que renouvelant le serment des nobles magnats hongrois envers Marie-Thérèse, ils ne s'écriassent à leur exemple : « Mourons pour notre reine, Hermance Rigolet! » On remarqua même que, dans cette occasion solennelle, l'ex-commis aux vivres avait sa canne à la main et qu'il l'agitait triomphalement au-dessus de sa tête en guise de sabre, comme avaient fait les membres de la diète de Presbourg. M. Rigolet en tressaillit jusqu'à la moelle des os et se précipita devant sa cheminée pour protéger ses vases et sa pendule. Une seule personne sembla ne partager qu'à demi l'ivresse générale. Ce fut le vieux professeur de latin, qui murmura en aspirant sa prise de tabac :

— Sénèque a dit quelque part qu'il ne faut jamais plus se défier des jeunes filles que lorsqu'elles annoncent l'intention de garder toujours intacte leur virginité, *virginitatem intactem.*

Il faut croire qu'il fut entendu par l'ex-commis aux vivres; car celui-ci, qui ne l'avait pas perdu de vue un seul instant, lui lança un regard farouche, et on dit même qu'il fit la motion de le jeter par la fenêtre. Heureusement, cette motion ne fut point accueillie.

Cependant, au bout de huit jours, le beau Maxime n'ayant donné aucun signe d'existence, on ne parla plus du tout de lui dans la pension Rigolet. Nous voudrions ajouter qu'on ne pensa plus à lui, mais ce serait un mensonge. Au contraire, Mlle Hermance s'épuisait mentalement en conjectures sur un silence qui lui semblait d'autant plus extraordinaire qu'elle s'était attendue à une tout autre conduite. Il est bien rare qu'une jeune fille se trompe sur l'effet produit par ses beaux yeux, et à cet

égard, Hermance n'avait pas eu de peine à s'apercevoir de son triomphe sur M. de Courseulles. D'un autre côté, elle lui avait reconnu un caractère entreprenant et elle ne pouvait supposer qu'un homme de cette trempe en demeurât à une première tentative. C'était un outrage direct pour sa beauté. Car les femmes sont ainsi faites que tout en n'ayant nulle intention de nous payer de retour, elles s'indignent de notre manque de persévérance. Peut-être que si Maxime était revenu le surlendemain du bal de la Tourelle, Mlle Hermance se serait tenue dans sa chambre et aurait refusé de le voir; mais comme il n'en avait rien fait, elle cherchait à se persuader que c'était là une grave impolitesse envers son père, après avoir été invité par lui d'une manière si pressante. Bref, après avoir pris ce jeune homme en antipathie pour ses poursuites, elle lui en voulait d'y avoir mis fin. Hermance était-elle donc comme les hommes de guerre, qui, tout en détestant cordialement l'ennemi, adorent le combat?

On doit bien penser que toutes ces préoccupations ne laissaient pas que d'avoir quelque influence sur le caractère de la jeune fille. Depuis la soirée du bal de la Tourelle, ce n'était plus du tout la même personne. Elle auparavant d'humeur si égale, elle était alternativement triste ou gaie, sans aucun motif, et les pensionnaires s'en étonnaient. Le vieux professeur de latin, toujours goguenard, ayant cru devoir profiter, un certain jour, de l'absence du terrible M. *Riz-pain-sel*, pour insinuer dans la conversation que le souvenir du *formosus OEneas* pouvait n'être pas sans quelque influence sur ce changement, Mlle Hermance, au lieu d'en rire, se fâcha tout rouge et lui répondit des choses fort désagréables. Ce soir-là, le salon Rigolet fut d'une tristesse mortelle, car celle qu'on pouvait à bon droit nommer la reine de ce salon, ayant déclaré qu'elle ne jouerait point, chacun voulut s'abstenir à son exemple. A neuf heures, hormis deux ou trois personnes peut-être, tous les membres de la réunion ronflaient à petit bruit, soit sur leur chaise, soit sur leur fauteuil.

Les choses en étaient là, lorsqu'une quinzaine de jours environ après le bal de la Tourelle, on vint prévenir Mlle Hermance que son père la priait de passer au salon. A ce simple avertissement, la jeune fille se troubla. Depuis le lendemain

de ce bal mémorable elle ne pouvait entendre annoncer une visite, une voiture s'arrêter à la porte sans éprouver un violent battement de cœur; aussi attacha-t-elle sur la messagère qui lui était députée par M. Rigolet un œil presque hagard. Cette blonde Iris, *flava Iris*, comme la nommait le professeur, était une bonne grosse fille de campagne appelée à remplir dans la maison les fonctions de femme de chambre, qu'elle cumulait avec celles d'aide de cuisine, sans en compter bien d'autres. Elle se nommait Catherine.

— Catherine, balbutia Hermance en pâlissant, il y a donc une visite au salon?

— Oui, mademoiselle.

— Est-ce quelqu'un que vous connaissez?

— Mademoiselle, ce n'est pas quelqu'un, c'est quelques-uns.

Mlle Hermance respira et Catherine ajouta :

— Ces deux messieurs que je n'ai jamais vus, deux jeunes.

Mlle Rigolet redevint tremblante.

— Et..... ces deux messieurs ont-ils dit leurs noms?

— Certainement, mademoiselle.

— Vous les rappelez-vous?

Catherine baissa la tête, plissa le front, concentra l'arc de ses blonds sourcils de manière à voiler presque la prunelle de deux yeux bleus pleins de candeur et quelque peu *moutonniers*. Tout cela fut vain. La pauvre fille était de cette espèce assez nombreuse pour laquelle tous les noms ne faisant point partie du calendrier vulgaire, comme Pierre, Nicolas et une douzaine d'autres, peuvent être réputés de l'hébreu.

— Pourtant, reprit Hermance, si je vous répétais l'un de ces noms que vous avez entendus, le reconnaîtriez-vous?

— Oh! ma fine, oui, mademoiselle.

— Eh bien! articula Mlle Hermance d'une voix presque étouffée, l'un de ces deux messieurs n'est-il pas grand... assez... beau garçon, et ne se nomme-t-il pas... monsieur de Courseulles..... Maxime de Courseulles?

Catherine demeura quelques instants pensive, puis hochant brusquement la tête, elle s'écria :

— Oh! pour ce qui est de ce nom-là, mademoiselle, je suis bien sûre de ne l'avoir pas entendu.

— C'est bien, dit Hermance en rajustant sa coiffure, je vais au salon.

Elle ajouta mentalement :

— J'étais folle de m'inquiéter de cette visite. Après quinze jours ! D'ailleurs je n'ai point entendu de voiture s'arrêter à la porte. Est-ce qu'il serait venu à pied ? c'est impossible.

Tout en se livrant à ce soliloque, elle était parvenue à la porte du salon, dont elle tourna le bouton, et elle entra. Cette pièce était fort sombre, car les persiennes étaient hermétiquement fermées à cause de la chaleur du jour, les rideaux soigneusement baissés, et un seul volet intérieur qu'on avait entr'ouvert laissait pénétrer dans un angle étroit un faible rayon de lumière. Deux personnes se levèrent à la vue d'Hermance et saluèrent profondément. Elle s'inclina à son tour, mais en relevant la tête, la première chose que ses yeux déjà familiarisés avec l'obscurité distinguèrent dans la pénombre fut le visage grave et froidement railleur de Maxime. A cette vue, elle poussa un faible cri et se laissa tomber sur une chaise plus morte que vive.

— Ma fille, s'écria M. Rigolet d'un ton solennel, il faut d'abord que je t'apprenne une nouvelle. M. de Courseulles nous fait l'honneur de devenir à partir de ce jour notre pensionnaire pour la table et le logement.

— Et moi, reprit une voix qui n'était autre que celle de M. Oscar Fraynel, je serai quelquefois, si vous voulez bien me permettre de passer à la suite de mon ami, votre demi-pensionnaire.

A ce moment, Catherine vint annoncer que le dîner était servi.

— Mademoiselle, dit Maxime nonchalamment en se tournant vers Hermance, voulez-vous me permettre de vous offrir mon bras ?

La jeune fille se leva et donna machinalement sa main. Elle était atterrée.

— Et vous, papa Rigolet, s'écria Oscar Fraynel en frappant familièrement sur le proéminent abdomen du commis principal, prenez aussi mon bras, s'il vous plaît. Quand la Jeunesse et la Beauté sont devant, il est bon que la Sagesse et la Raison marchent derrière. Donnez-moi une prise de tabac !

IV.

LE CHAMPAGNE ET LE SENTIMENT.

Quelques détails sur le couple qui venait de faire son entrée dans la pension Rigolet, et d'abord commençons par ôter à l'un son bonnet d'avocat, à l'autre sa lancette de médecin, titres mensongers pour l'un comme pour l'autre; puis maintenant parlons de M. Maxime de Courseulles. Aussi bien nous devons le déclarer, ce personnage est appelé à jouer un rôle assez important dans notre histoire.

Maxime de Courseulles était le fils unique d'un cadet de noble famille, qui, en mourant, ne lui avait laissé que des dettes. Demeuré orphelin dans un âge assez tendre, il avait été recueilli par un oncle, ancien mousquetaire de la garde de Louis XVI et ex-émigré, retiré dans un vieux château de l'Angoumois. Le vicomte de Courseulles, c'était le nom de cet oncle, n'avait point d'enfant, ayant durant toute sa vie professé une haute antipathie pour les liens d'hyménée, et il était assez naturel que son neveu lui en tînt lieu. Il avait fait élever Maxime à Paris, au collége Henri IV, avec l'intention de le consacrer à l'état militaire; mais Maxime ayant échoué par malheur à tous les examens de l'École polytechnique et de St-Cyr, il avait bien fallu tourner ses vues ailleurs. L'administration, en pareille circonstance, se trouve, nous ne savons trop pourquoi, la sentine obligée où viennent se déverser toutes les espérances avortées, toutes les professions manquées, tous les débris plus ou moins avariés de tous les naufrages. A ce titre, M. le vicomte de Courseulles tourna immédiatement ses vues vers ce port banal qui lui était ouvert pour son neveu, et il résolut d'en faire un sous-préfet.

Maxime de Courseulles entra en conséquence et simultanément au ministère de l'intérieur pour y étudier l'administration et à l'École de Droit pour y apprendre..... ce qu'on y apprend. L'une et l'autre écoles eurent en lui, il faut bien le dire, un détestable élève. Maxime appartenait à la classe de ces bureau-

crates et étudiants amateurs toujours bien nippés, bien chaussés, bien gantés, qui ont le malheur de ne pouvoir prendre l'administration au sérieux, arrivent à leur bureau à midi, quand ils y viennent et ne passent jamais leurs examens. Les choses en vinrent au point qu'en 1830, un des premiers actes du gouvernement de juillet fut de réformer Maxime de ses fonctions de.... surnuméraire. Maxime écrivit immédiatement à son oncle, légitimiste de première force, qu'il avait cru devoir donner sa démission plutôt que de prêter serment à l'*usurpateur*. L'École de Droit se montra plus paternelle envers Maxime, et continua de lui ouvrir ses portes, moyennant 15 fr. par trimestre. Il est vrai qu'il ne profitait guère de ce privilége, ayant l'habitude de se lever à l'heure ou presque tous les cours sont terminés, et s'étant d'ailleurs choisi domicile au fin fond de la Chaussée-d'Antin.

Au mois d'août 1831, Maxime de Courseulles en était à sa sixième année d'études de jurisprudence, c'est pourquoi il prenait assez volontiers le titre d'avocat. Pourtant, il n'avait encore subi qu'un seul examen, à la suite duquel il avait été refusé, n'ayant obtenu de ses juges qu'une touchante unanimité de boules noires. En revanche, il avait gagé, pendant ses six années, au moins le titre de docteur dans l'art plus ou moins difficile de subjuguer les cœurs féminins. Il n'était bruit dans la classe intéressante des beautés faciles de la capitale, depuis la sensible lingère et la volage modiste jusqu'aux nymphes hautaines du grand Opéra, que des ravages exercés par le beau Courseulles. C'est que ses habits taillés à l'anglaise lui allaient si bien ! C'est qu'il avait si bon air dans son léger cabriolet, alors que son fringant alezan l'emportait triomphalement devers les théâtres ordinaires de ses victoires et conquêtes ! C'est qu'il dépensait avec une si merveilleuse prodigalité l'argent de ses créanciers ! C'est enfin qu'il était si fat, si nul et si insouciant, trois qualités, mesdames, trois défauts, voulons-nous dire, avec lesquels nous avons, auprès de quelques-unes d'entre vous, tant de chances de succès ! Bref et pour résumer cette esquisse, Maxime de Courseulles était devenu, sans peut-être s'en douter, un véritable don Juan.

Il est d'usage au théâtre qu'un personnage principal soit nanti d'un confident. Dans la comédie, ce confident porte la

veste galonnée; dans la tragédie, il revêt la toge ou la tunique, il se coiffe même du turban. Chez Molière et Regnard il est valet, chez Racine et Voltaire il n'est point valet, mais il n'est point non plus tout à fait maître, c'est un être amphibie qui tient à la fois de l'un et de l'autre. Il dit au personnage principal : « *Seigneur* », et le personnage principal lui répond tout court : « Pylade, Arcas, Osmin » ; il se sert du *vous*, et il n'a droit qu'au *tu*. Cependant l'appellation plus ou moins fréquente d'*ami* vient corriger ce que ce tutoiement présente au premier abord d'irrévérencieux à l'égard de cet honnête confident et le relève ainsi lui-même à ses propres yeux.

Celui qui remplissait habituellement auprès de Maxime de Courseulles les fonctions de Pylade et qui l'accompagnait en général, à ce titre, en toute occasion, se nommait, comme on l'a vu, Oscar Fraynel. Il était fils du perruquier d'une ex-excellence et avait obtenu, par l'entremise du peigne et des ciseaux de monsieur son père, ce que n'obtiennent que rarement les blessures et les hauts faits d'armes de braves officiers supérieurs ou même généraux, c'est-à-dire un brevet de commis expéditionnaire au ministère de l'intérieur. Là, Oscar Fraynel s'étant pris d'une profonde admiration pour la bonne mine de M. Maxime de Courseulles, avait jugé à propos de se constituer son disciple, son complaisant, son imitateur le plus fervent, on pourrait presque dire son Sosie. C'est ainsi que pour se rapprocher, autant que possible, de son architype, il avait commencé par faire échancrer les basques de son habit et remonter la taille au milieu du dos; plus tard, il s'était arraché aux douceurs du pot-au-feu paternel, pour aller savourer à côté de son élégant ami le rostbeef de la taverne à la mode; enfin, honteux de son ignorance en équitation vis-à-vis d'un homme aussi expert que Maxime en ces matières, Oscar Fraynel se levait tous les matins à cinq heures pour aller faire incognito et économiquement son éducation équestre au bois de Romainville. Il y a des naturalistes qui prétendent qu'on retrouve dans l'homme, à des degrés plus ou moins affaiblis, d'étranges similitudes d'instinct et même de conformation avec les divers animaux de la création; s'il en est ainsi, Oscar Fraynel aurait bien pu être revendiqué comme parent assez rapproché par la grande famille des singes. La vérité histori-

que nous force d'ajouter que cette revendication eut eu lieu à plus d'un titre ; car dame nature, sous le point de vue corporel, s'était montrée envers lui peu prodigue de ses dons. Dans un tel état de choses, il fallait bien que le fond rachetât quelque peu les défectuosités de la forme.

Le rôle d'Oscar auprès de M. de Courseulles était en effet essentiellement multiple, comme doit l'être généralement celui de tout homme appelé à assister un séducteur de profession. Tour à tour, et selon les nécessités ou les caprices du moment, homme de loi, notaire, huissier, médecin, journaliste même, c'était un véritable caméléon, une façon de maître Jacques sans livrée. Il remplissait en outre et en même temps auprès de Maxime les fonctions d'intendant, à cette seule exception près que l'intendant a d'ordinaire des biens à gérer, tandis qu'Oscar n'avait à gérer que des dettes. La pension de 3,000 fr. que l'oncle faisait au neveu était comme on le pense bien, insuffisante pour l'entretien d'un cabriolet et d'un groom. M. Oscar Fraynel était donc chargé de négocier les emprunts, de recevoir le tailleur et le bottier devenus trop exigeants, de leur distribuer... des encouragements et des espérances. C'était lui qui donnait sur les lettres de change exigées par d'avides usuriers la seconde signature de rigueur, en déclarant qu'il ne craignait pas de se rendre caution d'un homme comme M. de Courseulles ; mais il convient d'ajouter que tous les biens de la caution se bornaient à un traitement de 1,200 fr. déjà frappé d'oppositions pour son compte personnel et par cela même devenu insaisissable, en ce qui touche la partie restant disponible au profit du titulaire. Au reste, c'était ce dont Oscar Fraynel se préoccupait le moins, et lorsque les usuriers récalcitrants venaient se plaindre à lui de l'absence totale de garanties qu'il leur offrait personnellement, il avait à cet égard une formule invariable :

— Eh, mon Dieu, messieurs, s'écriait-il avec son accent mélangé de basque et de gascon, de quoi vous plaignez-vous? C'est vous qui recueillerez l'*héritage de l'oncle.*

Bientôt, il crut même pouvoir dire l'*héritage de notre oncle,* et depuis quelque temps, il s'était si bien identifié avec son ami Maxime, qu'il ne manquait jamais de dire : l'*héritage de mon oncle.*

Et pourtant, dans cette association d'intérêts formée, sous la raison de Courseulles et Fraynel, l'apport de ce dernier était beaucoup plus important que, d'après ce qui précède, on ne serait tenté de le penser. Doué au suprême degré de cette vivacité d'imagination qui caractérise assez généralement les gens du Midi, Oscar suppléait au manque d'éducation qu'on ne pouvait s'empêcher de reconnaître en lui, par une rare fécondité d'expédients dans les circonstances difficiles. Souple, insinuant, facétieux, prompt à se familiariser avec tout le monde, c'était lui qui, dans les affaires de galanterie, acceptait l'obscure mais difficile mission d'éconduire les rivaux, d'amuser les maris, pères, mères, oncles, tuteurs, etc., etc., ces autres créanciers si intraitables. Et il déployait, dans ces circonstances, un génie digne d'un plus grand théâtre.

Réduit à ses seules ressources, Maxime eût échoué dans presque toutes ses entreprises, moitié par nonchalance, moitié par insuffisance; mais Oscar était là et le poussait en avant. Il inventait, il combinait, il avait tour à tour, et selon les cas, de l'audace ou de la réserve, du génie ou de la résignation; il était la tête qui pense, et Maxime, le beau Maxime, n'était que le bras qui exécute; Oscar était Sganarelle en frac et en chapeau rond, avec un jonc à pomme de chrysokale; et Léandre ou Valère, comme on voudra, qui le traitait en inférieur, par dessous la jambe, et s'imaginait bien fort l'honorer de son amitié, n'était auprès de lui qu'une marionnette.

Maintenant que nos lecteurs ont fait ample connaissance avec ces deux personnages, il importe de leur apprendre comment, après être resté quinze jours sans donner signe d'existence, Maxime s'était tout à coup ravisé et avait pris cette grande détermination, lui! un homme à la mode, un habitant de la Chaussée-d'Antin, de venir s'enterrer tout vivant dans une pension bourgeoise de la rue des Tournelles.

— Qu'y a-t-il en cela d'étonnant? diront quelques-uns. Maxime aura appris un beau jour l'infidélité de sa dernière maîtresse, et alors il se sera souvenu qu'à cet autre bout du monde qu'on nomme le Marais, il avait découvert une mystérieuse beauté, fleur charmante, toute fraîche éclose et jusqu'alors condamnée à s'épanouir loin de tout regard *humain*, perle précieuse enfouie dans les anfractuosités de quelque ro-

che sous-marine et qui n'attendait que le filet du pêcheur! Maxime se sera dit en baillant : « Pardieu ! je ne vois pas pourquoi je ne serais pas ce pêcheur-là ! » Là-dessus, il aura envoyé chercher son confident, son factotum, M. Oscar Fraynel, fait atteler son cabriolet et touché rue des Tournelles. Tous les séducteurs de l'univers n'agissent pas autrement. (Évangile selon Molière et Tirso de Molina.)

D'autres lecteurs, d'un esprit plus sagace, penseront sans doute que Maxime, ayant reconnu qu'il avait affaire à une vertu quelque peu sauvage, s'était résolu, dans sa sagesse, à laisser mûrir le fruit avant de le cueillir, et que son absence était une profonde combinaison digne en tous points du génie de don Juan. (Évangile selon Byron.)

Nous sommes, pour notre part, bien fâchés de donner un démenti à ces savantes conjectures, mais elles sont fausses, et après le roman voici l'histoire :

En fait, Maxime avait trouvé Hermance fort à son goût le soir où moitié à dessein, moitié par aventure, il s'attacha si obstinément à sa poursuite, et s'il avait évité de lui adresser la parole durant tout le temps de la promenade en cabriolet, c'est tout simplement qu'habitué à frayer avec ce qu'on appelle vulgairement des *demi-vertus*, il se sentait embarrassé en se trouvant pour la première fois peut-être de sa vie face à face avec une vertu complète. Mais Maxime était d'une nature trop nonchalante, et comme il avait eu le lendemain même du bal de la Tourelle, la visite inattendue d'une belle nymphe des chœurs de l'Opéra qui jusqu'alors s'était montrée presque cruelle, il n'avait plus songé à Mlle Hermance qu'il jugeait d'ailleurs une conquête difficile. Il est même probable qu'il ne serait jamais retourné rue des Tournelles si une aventure assez fâcheuse mais non pas imprévue n'était venue lui en faire en quelque sorte une loi.

Ses créanciers, las d'attendre l'héritage de son oncle, ne s'avisèrent-ils pas, certain jour, de se fâcher tout rouge, et sourds pour cette fois à l'éloquence entraînante d'Oscar Fraynel, n'eurent-ils pas l'audace de faire pratiquer une saisie au domicile de leur débiteur? Les meubles si élégants, la somptueuse garde-robe, le cabriolet, le bel alezan, tout cela fut soigneusement inventorié par un impitoyable huissier. Ce n'est pas tout : à la

saisie du mobilier il était déjà question d'en joindre une autre, celle de la personne, et dans un temps où la rue de Clichy n'avait pas encore inauguré sa riante et coquette villa ! Que faire? que devenir? En voyant poindre à l'horizon l'odieuse silhouette du garde du commerce, Maxime, le beau, le nonchalant Maxime sortit enfin de son apathie habituelle et il se rendit pédestrement (le fait est à noter, car Maxime n'allait jamais à pied, par égard pour les bottes de M. Colman, son fournisseur habituel) au ministère de l'intérieur, afin de consulter son ami, Oscar Fraynel.

— Tu arrives à merveille, s'écria celui-ci en apercevant Maxime; j'ai dans ma poche le coupon de la loge que tu m'as envoyé retenir pour la première représentation du nouveau mélodrame de l'Ambigu, et *ces dames* sont prévenues que nous irons les prendre ce soir à sept heures. Elles nous attendront.

— Au diable l'Ambigu, le mélodrame et ces dames ! repartit avec colère le beau Maxime : tout est saisi chez moi, et à cette heure Moreau (1) est déjà peut-être à ma piste.

— Ah bah ! reprit Oscar en laissant tomber ses deux bras sur son bureau comme un homme accablé ; mais au bout d'un quart de minute il avait repris tranquillement sa plume et s'était remis à écrire.

— Que fais-tu là? dit Maxime consterné.

— Tu le vois, reprit Oscar, j'achève la dépêche qu'on m'a donnée à expédier.

Et en même temps il se mit à marmoter entre ses dents : « J'espère, monsieur le préfet, que vous ne me mettrez plus dans le cas de vous adresser de semblables reproches. Recevez l'assurance de ma considération la plus distinguée, etc., etc.» Ouf ! sept pages ! Gueux de préfet ! va ! je ne sais pas ce qu'on te reproche, mais je l'espère bien aussi, moi, que tu ne te mettras plus dans ce cas-là. Maintenant, mon cher Maxime, je suis à toi.

En parlant ainsi le jeune bureaucrate se débarrassa en un

(1) M. Moreau est à la fois l'Ulysse et l'Achille des gardes du commerce.

clin d'œil de certaine souquenille qui avait pu jadis avoir une forme et une couleur (le fait n'est pas prouvé), et ayant soigneusement brossé son habit et son castor gris, il endossa l'un, se coiffa triomphalement de l'autre, puis il s'écria.

— Il est trois heures : l'État peut à la rigueur se passer de moi pour aujourd'hui. Partons !

— Où allons-nous? dit Maxime en suivant machinalement son guide.

— Nous allons prendre l'omnibus qui conduit à la place de la Bastille.

— L'omnibus! murmura le beau Courseulles en baissant tristement la tête, et après?

— Après, reprit Oscar avec un grand sang-froid, nous arriverons tout contre le canal Saint-Martin, où tu pourras te jeter, si bon te semble, à moins que tu ne préfères aller t'installer, en attendant de meilleures circonstances, dans une maison où tu seras fêté, choyé, nourri... passablement, et où une petite personne de ma connaissance se chargera volontiers de t'empêcher de trouver le temps long. En deux mots, choisis entre la pension de M. Rigolet où l'hôtellerie de Sainte-Pélagie.

— Tu es mon sauveur, dit Maxime en se jetant dans ses bras au beau milieu de la rue de Grenelle.

— Ah! murmura tout bas en même temps le jeune bureaucrate, Mlle Rigolet vous m'avez fait passer, il y a quinze jours, une nuit à l'auberge sur une chaise ! Nous ne sommes pas quitte et il est bien juste au moins que vous me payiez mes frais.

A présent que le lecteur est instruit de ces particularités qu'il lui importait de connaître, reprenons le cours de notre récit.

Lorsque M. Rigolet entra solennellement avec sa fille et ses deux hôtes dans la salle à manger, Dieu sait quels yeux ouvrirent tous les pensionnaires en apercevant les nouveaux venus. Deux sauvages des rives de l'Orénoque, dans leur costume national, n'eussent pas, à coup sûr, excité plus de curiosité. L'excentricité de la mise des deux jeunes gens préoccupait surtout la portion féminine de l'assemblée et en considération de la forme particulière de leurs habits, l'un et l'autre furent immédiatement naturalisés, dans la pensée commune, sujets de Sa Majesté britannique. Ce fut bien pis encore lorsque l'on vit M. Rigolet, pour faire honneur à ses hôtes, déranger un cha-

cun de sa place habituelle et caser M. de Courseulles à la droite de sa fille, tandis que M. Fraynel recevait lui-même l'invitation de s'asseoir auprès de lui. De ce moment, les deux nouveaux venus furent considérés comme deux membres de la chambre haute qui venaient visiter la capitale et probablement aussi les pensions bourgeoises.

Malheureusement, toutes ces illusions s'envolèrent à tire d'ailes dès les premiers mots échangés entre l'amphytrion et ses nouveaux convives. M. Rigolet avait nommé Courseulles, et ce seul nom avait suffi pour raviver dans l'âme d'un chacun d'importuns souvenirs et des appréhensions plus importunes encore. Dès lors l'assemblée ne vit plus dans les deux jeunes gens que ce qu'ils étaient réellement pour elle, deux intrus, deux fâcheux qui venaient usurper les places d'honneur, causer du dérangement à tous et raccourcir le dîner. Ce dernier grief surtout était impardonnable. Aussi Maxime et Oscar se trouvèrent-ils dans la position la plus embarrassante, le premier surtout qui rencontrait dans chacun des convives autant d'argus impitoyables, épiant le jeu de sa physionomie, ses gestes, et poussant la défiance et l'inimitié jusqu'à rendre muets leurs couteaux et leurs fourchettes, afin, sans doute, qu'aucune de ses paroles ne leur échappât. Joignez à cela que Mlle Hermance, encore tout émue et tremblante, n'était guère disposée à lui venir en aide, et qu'au bout d'un gros quart-d'heure il n'en avait arraché que deux ou trois monosyllabes.

Dans cette conjoncture, Oscar Fraynel en tacticien consommé, jugea qu'il convenait d'employer les grands moyens, et se tournant tout à coup vers l'amphytrion :

— Mon cher monsieur Rigolet, dit-il mystérieusement, mais de manière à être entendu de tout le monde, avez-vous du vin de Champagne dans votre cave?

— Mon cher docteur Fraynel, répondit le vieux bureaucrate d'un ton superbe et en appuyant avec intention sur chaque syllabe, tous les *extra* indiqués sur la carte, affichée auprès du poêle, je suis en mesure de les offrir. Vous pouvez lire d'ici, en bâtarde, n° 3, vin de Champagne, prix...

— Eh bien! interrompit Maxime avec lequel son ami venait d'échanger un regard, si vous voulez bien faire monter quelques bouteilles, je serai heureux que ces dames et ces mes-

sieurs me permettent de leur en offrir, ne fût-ce qu'à titre de bien-venue.

Cette proposition d'une magnificence toute asiatique ne laissa pas que de produire quelque effet sur l'assemblée déjà d'ailleurs favorablement prévenue en entendant proclamer la présence d'un docteur en médecine. Dès ce moment chacun des convives ne rêva plus qu'au moyen d'obtenir une consultation gratuite. Le pauvre Oscar aurait eu à cet égard fort à faire. Heureusement le champagne parut et il s'empressa de revendiquer la mission de le déboucher et de le servir. Mais en s'acquittant de cette tâche avec un dévoûment digne de l'antique Pylade, de complaisante mémoire, il ne put échapper à l'obligation de tâter le pouls à deux ou trois personnes et de résoudre autant de questions sur l'asthme, le catarrhe ou les rhumatismes. C'eût été bien pis encore s'il n'avait pris soin de remplir les verres à chaque instant et de provoquer en même temps toutes sortes de toasts plus bruyants, plus animés les uns que les autres. Il voulait qu'on bût à la santé de M. Rigolet, de Mlle Hermance Rigolet, des dames de la pension Rigolet, etc., etc. C'était à n'en plus finir.

A la faveur de ces libations répétées, les cerveaux s'exaltaient doucement, une sorte de vertige s'emparait déjà de toute l'assemblée, et Mlle Hermance elle-même commençait à se rassurer et à montrer moins de réserve à son beau voisin. Les premières opérations du siége avaient été difficiles, mais enfin le moment était venu d'ouvrir la tranchée ; Maxime n'était pas homme à la laisser échapper.

— Mademoiselle, murmura-t-il à mi-voix d'un ton profondément pénétré, autant que je puis m'en apercevoir, la résolution que j'ai prise de venir chercher l'hospitalité dans la maison de monsieur votre père ne vous est pas agréable.

— Monsieur, balbutia Hermance en rougissant, n'ayant pas encore l'avantage... de vous connaître, je ne saurais vous dire si... cette résolution... m'est agréable ou désagréable.

— Mademoiselle, peut-être aurais-je droit à plus de franchise de votre part ; mais puis-je espérer que vous me promettrez au moins de remplir un vœu... un vœu bien modeste que je vais vous exprimer ?

— Monsieur... en vérité... je ne sais.

— Oh! ne craignez rien, mademoiselle; ce vœu-là ne vous engage pas à beaucoup : si, lorsque vous me connaîtrez mieux, dans deux ou trois jours, je suppose, même avant si bon vous semble, vous jugez ma présence importune, promettez-moi de me le déclarer sans feinte ni détour, et je vous promets, moi, de m'en aller sur-le-champ. Voyons... voulez-vous me promettre cela?

Hermance demeura quelques instants indécise, puis baissant la tête sur son assiette comme si elle lui eût demandé conseil, elle articula enfin d'une voix faible et avec un charmant embarras.

— Je le promets.

A 17 ans, avec l'inexpérience naturelle à cet âge, il est bien rare qu'une jeune fille n'écoute pas avec quelque intérêt le premier homme qui lui parle d'amour, alors surtout que, comme Maxime de Courseulles, celui-là se présente devant elle doué des attributs qui devraient toujours être ceux d'un amant : la jeunesse, l'élégance et la beauté physique. Ces attributs ne sont pas sans doute les seuls qu'il faille posséder en pareille matière, mais ce sont du moins les plus sûrs; et pour une femme à l'esprit ou au cœur de laquelle il faut s'attaquer tout d'abord, combien d'autres se laissent prendre par les yeux! Toutes les fois qu'Hermance, involontairement troublée par ce regard plein de fascination que Maxime attachait obstinément sur elle, venait à détourner la tête, elle ne pouvait s'empêcher d'établir dans sa pensée une comparaison entre ses valétudinaires au front ridé, au chef branlant, ces vieillards aux vêtements disgracieux et outrageusement fanés qui formaient l'entourage de la table et ce beau jeune blondin assis à ses côtés comme pour leur servir à tous de contraste. C'était un lys qui venait de s'épanouir au milieu des chardons et des orties.

Et puis, il faut tout dire, quelle est la femme qui, après avoir cru le pouvoir de ses yeux méconnu, n'éprouve pas un sentiment d'orgueil en voyant revenir à elle, humble et soumis, celui dont elle se croyait dédaignée? Pour Hermance, c'était un jour de triomphe que celui-là, et ce triomphe n'était point de ceux que l'on comprime au plus profond de son âme. C'était un triomphe public à l'exemple de ceux de l'ancienne Rome, où le beau Maxime de Courseulles représentait le roi captif,

attaché au char de son vainqueur, où tous les pensionnaires étaient le peuple qui avait douté de la victoire et qui était réduit lui-même à se prosterner et à adorer.

Excellent peuple, en effet, et qui n'était guère pour le moment capable de faire autre chose! Car le vin de Champagne avait été distribué avec une telle profusion, et son action sur des cerveaux affaiblis par l'âge et accoutumés d'ailleurs par nécessité à un régime des plus sobres avait été telle que la pension Rigolet présentait à ce moment le coup d'œil le plus étrange qu'il soit possible d'imaginer. Les dames, cédant à l'influence soporifique de la maligne liqueur, clignaient de l'œil et penchaient machinalement la tête de droite et de gauche sur l'épaule de leurs voisins. Chez les hommes, naturellement plus robustes, l'ivresse affectait plutôt les formes de l'actif que celles du passif et se traduisait par une intempérance de langue peu commune. M. Riz-pain-sel, oublieux de ses prétentions à la fois pudibondes et militaires, racontait tout haut ses exploits galants à l'armée d'Italie et les bénéfices illicites auxquels il se livrait sur les haricots qu'il était chargé de distribuer aux troupes, et le vieux professeur, mettant à profit son inattention, récitait en entier le quatrième livre de l'*Énéide*, au grand ébahissement de ses voisins, qui n'avaient jamais connu d'autre latin que celui de la messe. Quant à M. Rigolet, après avoir lui-même pris une consultation sur la fraîcheur et sur l'usage du tabac rapé, il avait entrepris de démontrer à Oscar combien il était regrettable que depuis la révolution de juillet les employés eussent renoncé aux bouts de manche, si essentiellement conservateurs des habits. Bref, s'il était permis de mêler des souvenirs sacrés au récit d'aventures essentiellement profanes, on eût cru assister au repas des apôtres, le jour mémorable où tous, inspirés par l'Esprit saint, se mirent à parler à la fois vingt langues différentes.

Pendant ce temps-là, Maxime et Hermance ne demeuraient nullement en arrière, comme on pourra s'en convaincre par le fragment ci-après de leur conversation.

— Monsieur, disait Hermance (c'était elle qui interrogeait à présent), vous m'avez fait ce soir une question : permettez qu'à mon tour je vous en adresse une autre. Quel motif a pu vous déterminer à venir vous loger au Marais?

— Je l'ai dit, Mademoiselle, à monsieur votre père, le désir de changer d'air, de m'arracher à un monde qui me fatigue, qui me pèse, qui m'ennuie.....

— Je comprends.... Et vous n'avez point eu d'autre motif?

— Oh! si fait, mais je ne saurais encore vous le dire.... aujourd'hui.

— Ah! c'est différent! vous comptez donc me le dire.... à moi?

— Oui, à vous.... à vous, seule!

A ces derniers mots, Hermance tressaillit comme si elle venait d'être réveillée en sursaut, et elle agita vivement la sonnette qui était posée sur la table devant elle. La servante entra.

— Catherine, s'écria-t-elle vivement, voici la nuit qui vient, apportez donc des lumières!

De deux choses l'une, où Courseulles avait commis quelque gaucherie en voulant aller trop vite en besogne, ou bien la partie était engagée sérieusement. Dans l'un comme dans l'autre cas il fallait frapper un grand coup. En conséquence, Oscar, qui, tout en ayant l'air d'écouter la dissertation de M. Rigolet sur les bouts de manche, n'avait point perdu de vue ce qui se passait en face de lui, se leva brusquement de table, et s'approchant de son ami :

— Mon cher Maxime, lui dit-il à haute voix, tu oublies, ce qui est facile à concevoir en pareille société, que l'heure se passe et que nous avons une loge pour la première représentation du mélodrame nouveau à l'Ambigu, une loge *de quatre places*.

—Tu as raison, dit Maxime, pour lequel ces paroles avaient été accompagnées de certain coup d'œil significatif, et si je pouvais penser qu'il fût agréable à M. Rigolet et à mademoiselle sa fille de voir une première représentation de mélodrame, je serais trop heureux de mettre à leur disposition les deux places qui nous restent, et, ajouta-t-il à mi-voix en se tournant du côté d'Hermance, ce serait compléter pour moi le plaisir de cette fin de journée.

—Une première représentation! balbutia le vieux bureaucrate déjà affriandé au suprême degré, mais n'osant pourtant prendre sur lui le poids d'une acceptation en présence de sa fille et de ses pensionnaires, une première représentation de

mélodrame! ce doit être bien curieux et bien intéressant!

— Oh! certainement, s'écria Fraynel, celui-là surtout. Donnez-moi une prise de tabac, mon cher M. Rigolet.

Ici, nonobstant l'influence du vin de Champagne, quelques-uns des pensionnaires semblèrent sortir de leur ivresse et échangèrent des regards pleins d'inquiétude. Une soirée passée sans Hermance! qu'allaient-ils devenir? Cependant la jeune fille se taisait toujours, et pensive, irrésolue, tenait les yeux baissés, sans doute pour ne point rencontrer ceux de Maxime, en ce moment attachés sur les siens avec une expression suppliante. A la fin, M. Rigolet crut devoir articuler timidement ces mots :

— Eh mais, ma fille, qu'en penses-tu?

Mlle Hermance balbutia en rougissant :

— Ce sera... comme tu voudras, mon bon père.

— Catherine! s'écria triomphalement l'ex-commis principal, allez nous chercher un fiacre.

ALEXANDRE DELAVERGNE.

(*La suite à un prochain numéro.*)

POÉSIE [1].

NIOBÉ.

Niobé! Niobé! la grande désolée
Qui, sans convulsions, sans cris, sans œil hagard,
Et sans que sa beauté rigide en soit troublée,
Succombe haute et pure, et meurt sous le regard!

Comme tu sais souffrir! comme tu portes, ô reine,
Des extrêmes douleurs l'impassible fierté!
Et comme tu maintiens la forme souveraine
Qui t'enveloppe encor de sa divinité!

Rien ne dit si tu meurs, ne dit si tu tressailles;
Nul ne voit sur quel point le mal s'est acharné;
Et la foudre tombée au fond de tes entrailles
N'a noirci nulle part ton front découronné.

Le dédain siége encor sur ta haute paupière
Dont les orbes éteints ne roulent pas de pleurs;

(1) Nous détachons les vers qu'on va lire d'un volume que M. Amédée Renée est au moment de publier chez l'éditeur Delloye, sous le titre d'*Heures de poésie*. D'après les pièces que nous choisissons, on peut se faire une idée de la manière de l'auteur, dont le talent s'est mûri par une sévère étude de la poésie antique et de la forme d'André Chénier.

Le regard fouille en vain ta poitrine de pierre,
Où rien ne parle aux yeux de tes grandes douleurs..

Oh ! je te reconnais, forte, toujours la même !
A chaque coup de mort que le Dieu t'a porté,
Tu montais les degrés de ton orgueil suprême,
Et te dressais plus vaine en ta pâle beauté !

Pitié pourtant, pitié pour Niobé l'impie!
Car l'orgueil comble-t-il la blessure sans fond ?
L'éternelle douleur en est-elle assoupie ?
L'énigme de tes maux malgré toi nous répond.

Niobé ! Niobé ! je t'ai toujours aimée !
O sphinx de la souffrance, impénétrable et beau,
Que rend si fièrement la sévère camée,
Ou ce marbre éclatant, froid comme le tombeau.

A DEUX SOEURS JUMELLES.

Comme dans un miroir, au fond de mes pensées
Je retrouve toujours leurs têtes enlacées,
L'une silencieuse et l'autre souriant ;
Sœurs, pareilles d'attraits et pareilles d'années,
Sœurs des brunes Péris, vous que l'on dirait nées
Dans les touffes de fleurs d'un harem d'Orient!

J'écoute, en épiant l'écho de ma mémoire,
Courir vos quatre mains sur les touches d'ivoire ;
Ah ! le trouble était-il d'entendre ou bien de voir,
Quand, au balancement des phrases mesurées,
Les profils mariés de vos têtes ombrés
Contre les lambris blancs s'en allaient se mouvoir ?

O sœurs, ne cessez plus de m'apparaître ensemble !
Toute ma force est là ! Le désir, il me semble,
Sur vos deux fronts jumeaux passe d'un vol plus doux.
Des rêves confondus ne brisons pas la trame;
Sauvez-moi par le doute, et maintenez mon âme,
Sans préférer jamais, suspendue entre vous.

AMÉDÉE RENÉE.

MÉLANGES.

— Encore un fauteuil vacant à l'Académie. Les nouveaux venus ne sont pas encore assis, et déjà on sollicite leur voix. L'illustre assemblée ne peut parvenir à se compléter. L'un entre, un autre sort. C'est le tonneau des Danaïdes défoncé par la Mort.

Les deux dernières nominations ont prouvé que les deux camps étaient à peu près égaux. De quel côté penchera maintenant la balance? Du côté qui a nommé M. Victor Hugo, sans doute, car M. Lacuée de Cessac, l'académicien qui vient de mourir, était un de ceux qui ont voté pour M. Ancelot.

Ce parti, qui s'intitule classique (on ne sait trop pourquoi, et ce n'est peut-être pas M. Droz qui le dirait), a fait son programme d'avenir. Ne voulant donner que de dignes successeurs à Corneille, à Racine et aux autres grands noms de notre histoire littéraire, ces messieurs sont convenus de porter successivement au fauteuil M. Casimir Bonjour. — M. Aimé-Martin et M. Pariset.

Les provisions se bornent à trois candidats pour le moment. Au besoin on en trouvera d'autres de la même valeur : il n'en manque pas.

M. Alexandre Dumas, qui est parti pour Florence le lendemain de la première représentation de sa comédie, devrait revenir et se mettre sur les rangs. — On parle aussi de M. Sainte-Beuve. — M. Alfred de Vigny est peut-être trop engagé dans les embarras processifs d'un gros héritage pour s'occuper d'une candidature. — M. Ballanche reparaît à l'horizon, malgré

M. Dupaty. — D'autres encore se présenteront, et la partie sera chaudement disputée.

Ne pourrait-on pas s'entendre? Nous serions heureux de mettre les immortels d'accord en leur apprenant une nouvelle qu'ils ignorent sans doute, eux qui savent tant de choses.

Voici la nouvelle : — Béranger a quitté son ermitage des bords de la Loire : il est venu le mois dernier s'établir à Passy.

Or, le poëte remplit maintenant la condition de résidence. Reste une formalité, une simple mesure d'étiquette. Il est d'usage que l'Académie ne reçoive dans son auguste sein qu'un candidat officiel, qui s'est présenté lui-même, et qui a formulé sa requête par écrit. Béranger ne sait pas solliciter, et il ne voudrait peut-être pas s'exposer à un refus.

Qu'est-ce qu'une pareille difficulté si le poëte convient à tout le monde? Et il doit également convenir aux deux camps. Il tient à M. Dupaty par le couplet et à M. de Lamartine par la poésie; à M. Étienne par la chanson, et à M. Victor Hugo par l'ode; à M. Baour-Lormian par la rime, et à M. Royer-Collard par la raison. — Chacun peut dire : Il est des nôtres; tous diront : Il ne peut que nous faire honneur.

Alors, rien n'est plus simple. Il s'agit tout simplement de faire la première démarche, et des gens d'esprit et de goût ne doivent pas regarder à cela. Un bon mouvement, donc! Qu'une députation de ces messieurs se rende sans façon à Passy. — On prend l'omnibus rue de Rivoli; — c'est l'affaire de deux heures et de six sous pour aller, traiter et revenir; et quel est l'académicien qui n'a pas deux heures de loisir dans sa journée et six sous dans sa poche? D'ailleurs, ce n'est pas là du temps perdu, bien au contraire! Nous venons vous offrir une place parmi nous, un fauteuil, un brevet d'immortalité, diront-ils au poëte. Béranger est un homme poli, il les recevra; c'est un homme modeste, il les écoutera; c'est un homme faible, il cédera. Et l'Académie aura fait un choix populaire, et tout le monde sera content.

Mais vous verrez que l'on ne fera pas cela, précisément parce que rien ne serait plus simple ni plus convenable.

La distribution des prix académiques a eu lieu jeudi dernier avec la pompe accoutumée. On a couronné la poésie, la prose

et la vertu. Le grand prix Monthyon pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs a été décerné à M. Louis Reybaud. M. Azaïs, M. Moreau, et une douzaine de dames auteurs se sont partagé les seconds prix. Des couronnes de deux mille francs, de quinze cents francs et de cinquante napoléons ont été posées sur leurs livres.

Un très-grand nombre de comédiens assistaient à la cérémonie; — ils écoutaient, ils applaudissaient le débit spirituel et incisif de M. Villemain; — ils souriaient à l'embarras d'un jeune poëte lauréat, M. Desessarts, qui lit très-mal les vers qu'il fait très-bien. Ce n'était cependant pas la littérature qui avait amené à l'Académie ce public de comédiens : — c'était la vertu. Ils venaient voir couronner un des leurs, M. Moëssard, de la Porte-Saint-Martin, le plus ancien des anciens pensionnaires de M. Harel; Moëssard, qui a supporté en philosophe toutes les mauvaises chances de cette direction orageuse; Moëssard, qui est resté fidèle à son directeur, même lorsque la caisse était vide et que les appointements se perdaient dans la nuit d'un incalculable arriéré; Moëssard, qui a joué souvent sans avoir dîné.

Certes, cette belle conduite méritait bien un prix de vertu; mais ce n'est pas l'artiste que l'Académie a couronné vertueux; c'est l'homme privé, c'est le comédien chez lui, c'est le bon et charitable Moëssard qui a recueilli chez lui la veuve d'un de ses pauvres camarades et qui a noblement partagé avec elle le peu qu'il avait.

Bravo, Moëssard! c'est là votre plus beau rôle. M. Guilbert de Pixérécourt lui-même n'a jamais rien inventé de mieux dans ses plus belles créations, et la couronne que l'Académie vous a décernée jeudi dernier vaut mieux que toutes celles dont on accable le soir au théâtre les chanteurs, les danseurs et les déclamateurs. — Qu'est-ce que le talent en comparaison de la vertu!

On n'a pas tout dit sur les inconvénients de la célébrité. Les noms livrés à une grande publicité sont soumis parfois à des épreuves et à des mésaventures bien singulières. Nous ne parlons pas seulement de la critique qui les déchire et de la malignité qui s'en amuse, il est d'autres abus auxquels ils n'échappent pas. Pour ne parler que de la littérature, si l'œuvre de

l'écrivain, protégée par une avare loi, ne tombe dans le domaine public que dix ans après la mort de celui qui l'a produite, le nom de l'auteur ne jouit pas toujours d'un aussi large privilége. Par exemple, l'autre matin, un de nos journalistes les plus distingués entend frapper à sa porte.

— Entrez! dit-il, d'une voix hospitalière.

Un jeune homme, un inconnu, se présente, les bras ouverts, en s'écriant :

— Que je suis heureux de vous revoir, mon cher ami! souffrez que je vous embrasse !

Ces mots à peine prononcés, l'inconnu s'arrête tout interdit.

— Pardon, monsieur, dit-il; je croyais... j'avais demandé... je voulais parler à M. Hippolyte Lucas.

— C'est mon nom, monsieur.

— M. Hippolyte Lucas, le journaliste?

— C'est ma profession.

— M. Hippolyte Lucas, le poëte, le romancier?

— J'ai composé des vers et des romans.

— Mais cependant, monsieur, j'ai beaucoup connu à Boulogne-sur-Mer un autre vous-même... un jeune homme se disant journaliste, poëte, romancier et Hippolyte Lucas.

— Je ne suis sans doute pas seul de mon nom, mais nul autre que moi ne le porte dans la littérature.

— J'ai donc été pris pour dupe?

— C'est probable : vous avez eu affaire à un mystificateur.

— C'est fort désagréable. Ce jeune homme avait captivé mon amitié.

— Peut-être ai-je moins à m'en louer sous d'autres rapports?

— Oui, monsieur, oui... il m'a emprunté quelque argent.

— Qu'il ne vous a pas rendu?

— Malheureusement !

— J'en suis aussi fâché pour mon nom que vous pouvez l'être pour votre bourse. Cependant vous auriez pu vous douter de la fraude.

— Et comment?

— A quelle époque l'aventure dont vous me parlez s'est-elle passée?

— Il y a un an environ.

— Eh bien, vous pouviez voir à la même époque des articles signés de moi sur les faits dramatiques de la semaine, paraissant régulièrement dans le *Siècle*, dans l'*Artiste* et dans d'autres journaux. Ces feuilletons, qui témoignaient assez de ma présence à Paris, auraient dû vous éclairer.

— C'est juste! je n'ai pas réfléchi! D'ailleurs, le mystificateur n'est resté que peu de temps à Boulogne.

— Et où est-il allé?

— A Londres. Il devait de là se rendre en Portugal.

— Je suis désolé, monsieur, que mon nom ait servi à vous tromper, je vous prie de croire que ce désagrément me touche autant que vous.

Quelques compliments furent ensuite échangés, et M. Hypolyte Lucas ne songeait déjà plus à cette visite, lorsque le lendemain il reçut une lettre timbrée de Londres.

C'était une réclamation d'un sieur Coquerel, particulier anglais chez lequel le faux Hippolyte Lucas avait laissé des traces de son passage.

Enfin, hier, notre collaborateur a reçu des nouvelles de Lisbonne lui annonçant qu'il était dans cette ville, où les Français et les Portugais lui avaient fait un excellent accueil et ouvert quelques crédits sur la notoriété de son nom.

M. Hippolyte Lucas ne peut répondre aux gens trompés de tous les pays que ce qu'il a dit à son visiteur de Boulogne-sur-Mer :

— C'est votre faute. Si vous connaissez mon nom, c'est que vous lisez les journaux, si vous lisez les journaux, vous devez savoir que depuis cinq ou six ans je n'ai pas quitté Paris, puisque depuis cinq ou six ans j'ai donné très-exactement et sans interruption des feuilletons sur les pièces nouvelles de chaque semaine.

Ce fait n'est pas isolé dans l'histoire contemporaine.

L'année dernière, un monsieur est allé s'établir à Chantilly où il a passé cinq mois sous le nom de Charles de Bernard. Il a été reçu, choyé, fêté par les principaux habitants de la ville. Du reste, ce trompeur n'a exploité que les agréments attachés au nom qu'il avait usurpé. Il n'a accepté que les plaisirs, les dîners, les soirées, les compliments, les louanges; mais il n'a pas fait d'affaires. Après son départ, quelques éclaircissements

sont venus ; la ville s'est partagée en deux camps : les uns ont reconnu la ruse, les autres ne veulent pas se donner pour mystifiés, et soutiennent avoir possédé le véritable Charles de Bernard. Une gageure a été faite à ce sujet ; l'enjeu est un banquet de trois cents couverts. On a envoyé prendre des informations à Paris, et l'auteur de la *Peau du Lion* a dû déclarer que malgré toute son estime pour les habitants de Chantilly, il n'avait jamais fait un séjour de cinq mois parmi eux.

Nous pourrions citer aussi un joyeux viveur qui pendant trois hivers consécutifs a pratiqué les bals masqués de Musard, de Valentino et de la Renaissance, sous le nom du rédacteur en chef de l'un de nos grands journaux, jouissant ainsi des entrées dont l'écrivain n'usait pas. Cet économiste, aussi habile danseur que bon calculateur, avait fait au rédacteur en chef en question une grande renommée de valseur et de galopeur. On admirait comme quoi l'homme qui avait écrit de si beaux premiers-Paris le matin sur la question d'Orient ou l'équilibre constitutionnel dansait si parfaitement la cachucha le soir.

Autre exemple.

Un jour M. Alphonse Royer reçut une lettre datée d'un des plus riants cantons de la Suisse, et portant simplement ces mots : A monsieur Alphonse Royer, homme de lettres, à Paris. L'épître commençait par ces mots : « Ame de mon existence ! » et se terminait par ceux-ci : « Ta Mimeli pour la vie ! »

Entre ces deux tendres parenthèses il y avait un flot de paroles sentimentales, une avalanche de passions inondant quatre pages d'une écriture fine et serrée. Du reste, Mimeli avait jugé parfaitement inutile d'apprendre son adresse à un homme qui était censé la savoir mieux que personne.

— C'est sans doute une plaisanterie, pensa M. Alphonse Royer, qui est allé partout, excepté en Suisse. Et il jeta la lettre dans le panier de l'oubli.

Quinze jours après, seconde épître venant du même canton. Mimeli s'étonnait de n'avoir pas reçu de réponse. C'était de doux et de mélancoliques reproches. Elle suppliait son ami, son Alphonse, de verser le baume épistolaire sur les douleurs de l'absence ; de lui écrire quelques lignes de sa chère main, tout en hâtant l'heure de son retour.

Cette seconde lettre eut le sort de la première et fut suivie

d'une troisième, écrite sur un autre ton. Le doux reproche avait fait place au reproche aigu. » Serais-tu donc ingrat? s'écriait » la sensible Mimeli. M'oublierais-tu dans ton inconstante pa- » trie!... Mais tu sais bien, mon Alphonse, que notre amour » n'est pas de ceux qui s'éteignent, que notre liaison n'est pas » de celles qui se rompent! Oui, tu le sais, car tu comprends » les passions fortes et éternelles, toi qui en as fait de si belles » peintures dans les romans, dans ces beaux livres pour lesquels » je t'aimais déjà, lorsque tu m'as apparu comme un maître » qui vient chercher son esclave. Oh! alors, tu étais bien l'Al- » phonse de mes rêves; ta figure et le son de ta voix achevèrent » l'œuvre commencée par tes écrits. Je ne voulais pas les » croire, mes froids compatriotes, lorsqu'ils me disaient de me » défier du voyageur! Avaient-ils raison? Tous les Français » seraient-ils volages? Je tremble! Mais si tu as perdu la mé- » moire, Alphonse, si mes lettres ne suffisent pas pour te rap- » peler le passé, je sais un autre moyen, et tu recevras bientôt » un souvenir vivant, un gage sacré de notre amour! »

Cela devenait inquiétant; la plaisanterie prenait un caractère sérieux. — Quelques jours après cette dernière lettre, Alphonse reçut par la diligence de Genève... une nourrice et un enfant.

— Embrassez votre fils! lui dit la nourrice en mauvais allemand.

Peu de temps après la mère arriva. Une charmante femme, blonde et rose, qui versa des larmes bien amères en ne reconnaissant pas l'Alphonse de ses rêves. Elle avait été doublement trompée!

Lorsque Mimeli eut pleuré toutes ses larmes, elle chercha son véritable séducteur, et elle le trouva. C'était un commis-voyageur qui avait pris, pour plaire, le nom si honorable de l'auteur des *Mauvais garçons* et de la *Favorite*.

Voilà pourtant à quoi tous les gens de lettres sont exposés! Qui sait si chacun d'eux n'a pas ainsi des dettes ou un ménage en province? M. de Balzac a sans doute épousé une douzaine de femmes de trente ans dans divers départements.

Et l'objection de M. Hippolyte Lucas a probablement été prévue par les voleurs de noms. Si l'on dit à l'un d'eux :

— Mais, voyez, voici un feuilleton signé de vous sur une pièce jouée il y a quatre jours au Gymnase?

Qui sait si l'industriel n'a pas l'audace de répondre : C'est tout simple ; en me retirant du commerce des lettres, j'ai vendu pour ainsi dire, mon fonds, mon achalandage et mon enseigne; j'ai autorisé mon successeur à conserver ma signature, sur laquelle est fondée la fortune du journal, de la Revue et du libraire qui déplorent ma retraite prématurée !

Pour prévenir autant que possible de pareils abus, les gens de lettres ne sauraient trop encourager les peintres et les statuaires à propager leur image par le plâtre, la gravure et la lithographie. Dantan et Adolphe Menut ont déjà beaucoup fait en ce sens, l'un par ses statuettes si spirituelles, et l'autre par ses dessins si parfaitement ressemblants. Voici venir encore un habile artiste, M. Benjamin, qui leur livrera, au modeste prix de cinquante francs, cinquante exemplaires d'un portrait très-élégamment lithographié. C'est là le plus sûr moyen pour prévenir bien des fraudes et mettre nos auteurs à l'abri de toute espèce de lettres de change, de Mimeli et de nourrices. L'erreur en ce genre-là est vraiment de trop; c'est bien assez de la réalité.

— Les cent et une trompettes de la Renommée ont déjà célébré sur tous les tons le grand événement de la semaine dernière : la réception de M. Victor Hugo dans le giron de l'Académie française. — Le sujet, cependant, est loin d'avoir été épuisé.

Pour avoir un public dans leurs cérémonies, messieurs de l'Académie sont dans l'usage de distribuer trois fois plus de billets que la salle ne contient de places, et malgré cette précaution ils ne comptent trop souvent que de rares spectateurs. Cette fois ils avaient suivi la même routine, leur amour-propre ne voulant pas supposer que le nouvel élu attirerait la foule plus aisément que ses prédécesseurs Qu'est-il arrivé? c'est que pas un billet n'a manqué à l'appel; tout le monde est venu; il y a eu émeute dans la cour de l'institut, ordinairement si paisible. Ceux qui s'y étaient pris trois ou quatre heures d'avance ont

seuls pénétré dans l'enceinte; les autres, après de vains efforts, se sont vus obligés de battre en retraite. — L'assemblée était magnifique et charmante, pleine d'hommes distingués et de jolies femmes.—Un prince et deux princesses de la famille royale assistaient à cette belle solennité. —Rien ne manquait au triomphe du nouvel académicien.

Nous nous trompons : il manquait là quelques-uns de ses collègues. Plusieurs académiciens brillaient par leur absence; c'étaient les boudeurs qui faisaient un dernier acte d'opposition en refusant de venir recevoir celui que leurs votes aveugles avaient constamment repoussé.

Nous avons vainement cherché M. Flourens dans les stalles académiques. M. Flourens était sans doute retenu chez lui par ses profondes études sur les canards.

M. Jay et M. Droz avaient généreusement sacrifié leur jeton de présence sur l'autel de l'animosité littéraire.

M. Scribe était sous les spirituels ombrages de son parc de Séricourt, demandant aux Naïades un second *Verre d'eau.*

M. Casimir Delavigne était peut-être à la recherche d'un auteur inconnu et d'une comédie posthume, ou peut-être relisait-il le *Paravent* de M. Charles de Bernard, qui a fourni le sujet du *Conseiller rapporteur.*

En sa qualité de membre du bureau, M. Dupaty, directeur de l'Académie, était obligé d'assister à la séance; ce fut lui aussi qui en vertu de ces mêmes fonctions, dépouilla le scrutin et proclama l'élection le jour où M. Victor Hugo fut nommé. Les honneurs sont quelquefois bien cruels!

Pour prendre patience, en attendant l'heure de la cérémonie on racontait quelques anecdotes académiques. Il y avait là des gens bien informés, et les indiscrétions allaient grand train. Nous nous contenterons de citer un de ces documents qui serviront à l'histoire littéraire de l'époque.

A la dernière élection, qui produisit M. Ancelot, le débat fut assez vif. — M. Charles Nodier présentait M. Ballanche aux suffrages des immortels, et il développait les titres de son candidat dans une chaleureuse improvisation.

Cette fois M. Dupaty, qui soutenait M. Ancelot, tira un assez bon parti de sa dignité de directeur; il interrompit M. Charles Nodier :

Ce discours, dit-il, est superflu, il n'est pas dans les usages de l'Académie de discuter les titres d'un postulant qui n'a aucune chance.

Ce rappel aux usages académiques a lieu de m'étonner, répondit M. Charles Nodier. Je crois connaître les règlements aussi bien que mon collègue M. Dupaty, car je suis plus ancien que lui dans la compagnie, ce qui m'a procuré l'inappréciable avantage de lui donner ma voix.

Après la séance, lorsque M. Ancelot eût été proclamé, M. Dupaty s'approcha de son ami Charles Nodier et lui dit :

Je sais bien que tu m'as donné ta voix, je n'avais pas besoin que tu me le rappe*las*.

Lasses, reprit M. Nodier.

Ce fut la seule vengeance de l'excellent et spirituel puriste.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Histoire de la formation de la langue française, par M. J.-J. Ampère; par M. Louandre. 5
Les préventions; par M. Émile Souvestre. 20
Le poëme du Cid; par M. Eugenio de Ochoa. 57
De Londres à Manchester; par M. Louis Viardot. . . 78
Francfort-sur-le-Mein; par O. 89
Critique littéraire. — Publications socialistes. — Romans nouveaux; par M. Chaudes-Aigues. 97
Poésie. — La fenêtre. — Le chemin de la mort. — A Jules Janin; par M. Arsène Houssaye. 122
Réception de M. Victor Hugo à l'Académie française. . 127
Le barbare Abd-el-Kader et quelques autres barbares; par M. Léon Gozlan. 157
Réponse à M. Becker. — Le Rhin allemand; par M. Alfred de Musset. 173
L'ancien royaume des Pays-Bas; par O. 176
Philosophes excentriques.—Jérôme Cardan; par M. Frédéric Mercey. 186
L'héritage de mon oncle; par M. Alexandre Delavergne. 224
Poésie. — Niobé. — Deux sœurs jumelles; par M. Amédée Renée. 267
Mélanges. 270

FIN DE LA TABLE.